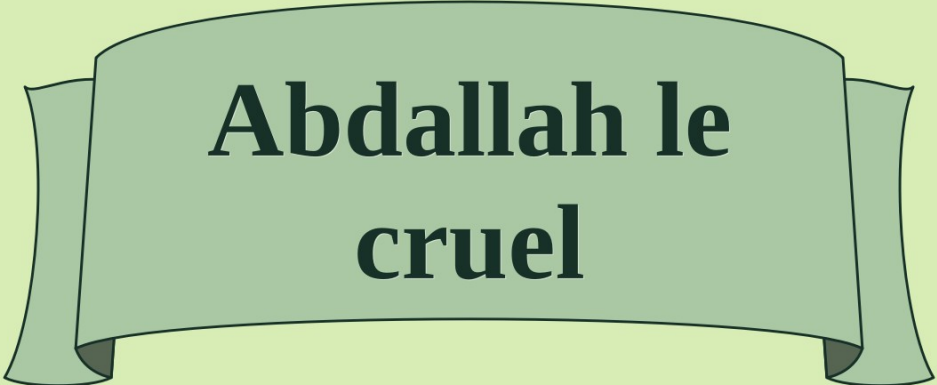


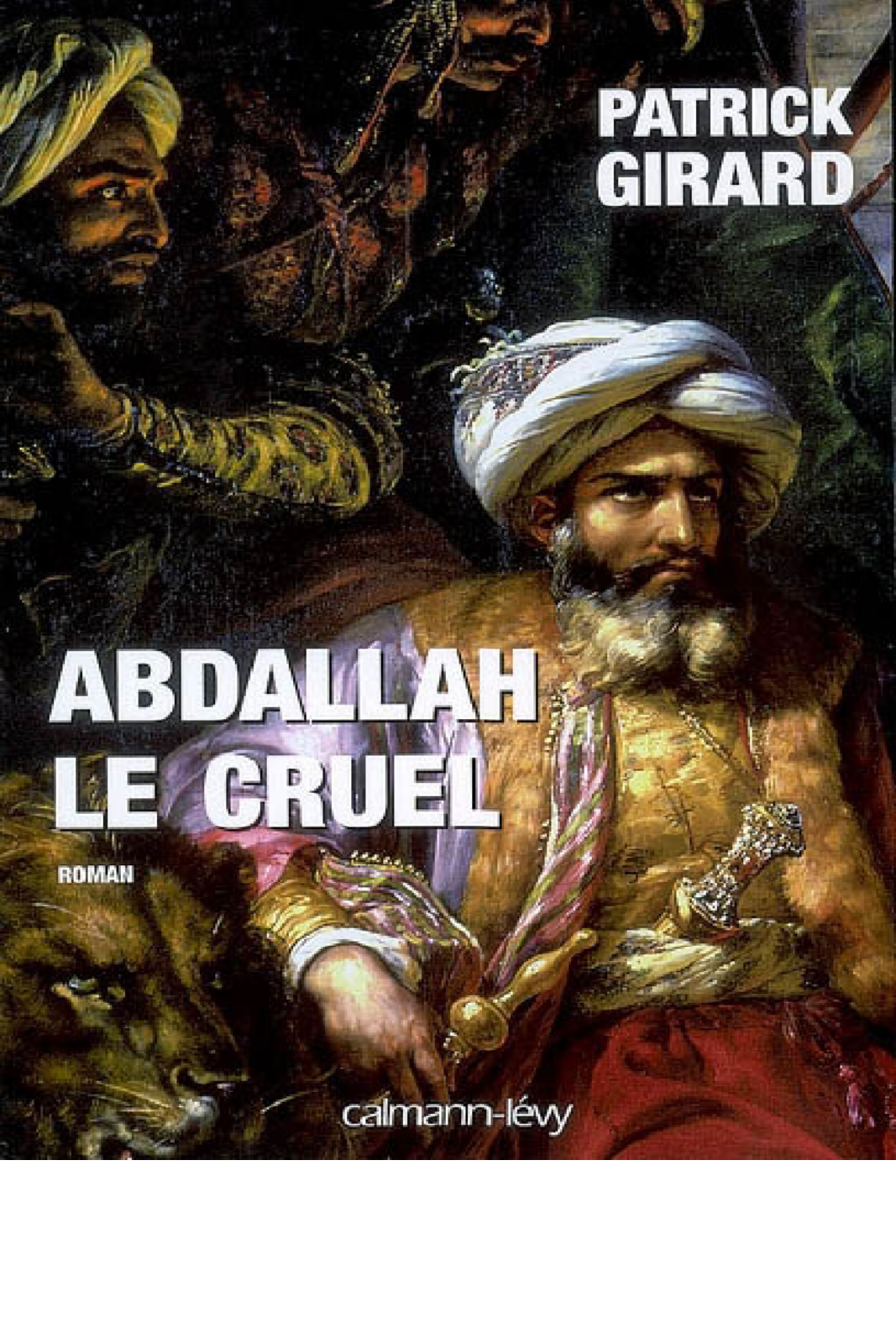


Abdallah le cruel

Girard, Patrick

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM



**PATRICK
GIRARD**

ABDALLAH LE CRUEL

ROMAN

calmann-lévy

PATRICK GIRARD

ABDALLAH LE CRUEL

(852-912)



CALMANN-LÉVY

Pour Martine, Anna et Olivia.

Chapitre premier

La fièvre maligne dont était atteint Abd al-Rahman II relança les spéculations sur la succession du souverain. Celui-ci avait eu le grand tort de ne jamais désigner celui de ses fils qui serait appelé à monter sur le trône et chacun d'entre eux pouvait donc s'estimer en droit de prétendre à la couronne. Les plus audacieux y étaient incités par leurs proches. Ce fut le cas du prince Abdallah. Sa mère, Tarub, vivait recluse dans ses appartements depuis la tentative d'empoisonnement qu'elle avait ourdie contre l'émir avec la complicité du grand eunuque, le *fata al-kabir*[1] al-Nasr. Elle vit là une occasion de se venger des épreuves qu'elle avait subies. Elle était décidée à tout faire pour que son fils soit le nouveau maître d'al-Andalous. Elle n'ignorait cependant pas que son demi-frère, le pieux et paisible Mohammad, avait les faveurs des Cordouans. Soucieuse de mettre toutes les chances de son côté, l'intrigante convoqua donc les eunuques et leur ordonna de la prévenir dès le décès du souverain. Pour être certaine d'être obéie, Tarub leur rappela les bienfaits dont elle les avait comblés depuis des années. Elle, dont la sordide avarice était bien connue des fournisseurs de la cour, savait en effet se montrer généreuse envers ceux disposés à la seconder dans ses manigances.

Ses obligés se le tinrent pour dit, craignant de subir sa vengeance si elle parvenait à ses fins. Ils firent donc preuve, à la fois par reconnaissance et par calcul, d'un grand zèle, interdisant à quiconque de pénétrer dans les appartements du mourant. Chaque soir, ils faisaient fermer les portes de l'Alcazar et ne laissaient entrer que les serviteurs ou les officiers en qui ils avaient une entière confiance. Privé de toute visite et gisant, inconscient, sur son lit, Abd al-Rahman II rendit finalement l'âme le 3 rabi 1^{er} 288[2] en fin d'après-midi. La nouvelle fut tenue secrète afin que les fonctionnaires, qui quittaient le palais à l'issue de leur journée de travail, ne puissent l'ébruiter en ville. Contrairement à la promesse qui lui avait été faite, Tarub elle-même fut tenue dans l'ignorance du décès.

À la nuit tombée, les eunuques se réunirent dans le vaste salon du Kamil[3]. Là, Sado'un, le successeur d'al-Nasr, leur annonça d'une voix d'où ne perçait aucune émotion :

— Compagnons ! Il est arrivé un événement devant lequel nous sommes tous égaux, grands et petits. Allah a rappelé à Lui Son

serviteur, notre maître bien-aimé. Que Dieu vous accorde la plus grande chance sous l'autorité de notre nouveau seigneur !

Certains éclatèrent en sanglots, ce qui leur valut une sérieuse admonestation de la part de leur chef :

— Laissez vos pleurs de côté ; le temps des lamentations n'est pas encore venu. Pensons d'abord à ce que nous devons faire pour nous-mêmes et pour les Musulmans. Quand nous aurons pris notre décision, alors nous pleurerons ! Pour l'heure, nous devons choisir qui succédera au défunt. Le premier prince prévenu par nos soins montera sur le trône. J'ai mon idée et mon candidat mais je veux entendre votre avis.

Des cris parcoururent la foule :

— Que ce soit Abdallah, le fils de notre maîtresse qui nous a comblés de tant de bienfaits !

— Quelqu'un est-il contre cette désignation ? s'enquit Sado'un, comme s'il cherchait un allié pour s'opposer à ce choix.

L'un des eunuques du plus haut grade s'avança. Abou L-Moufridj était unanimement respecté par ses collègues. D'une grande piété, il s'était rendu à La Mecque et son titre de *hadj*[\[4\]](#) rehaussait son autorité. Tarub le consultait souvent car il avait l'art d'aplanir les difficultés et de ménager les susceptibilités des concubines. D'une voix douce et persuasive, il fit part de ses réserves :

— Je ne dois pas vous cacher qu'au fond de mon cœur, je suis particulièrement reconnaissant à notre princesse des faveurs qu'elle m'a personnellement octroyées. Cependant, je dois vous mettre en garde dans votre propre intérêt. Nous connaissons tous Abdallah et les courtisans qui l'entourent. Ce sont des débauchés et des impies notoires. Ils profanent chaque jour les lois du saint Coran et le peuple de Kurtuba[\[5\]](#) les méprise. Dois-je vous rappeler les fêtes scandaleuses que ce prince donne au palais, y compris lors du mois de ramadan, et l'état dans lequel nous l'avons souvent trouvé ? Ivre de vin, il titubait et vociférait, insultant et frappant ceux qui tentaient de le ramener à la raison.

— Où veux-tu en venir ? l'interrompit sèchement Sado'un.

— Cette affaire et le rôle que nous jouerons peuvent déterminer la perte de notre influence. Imaginez ce qui se passera quand nous nous montrerons en public si Abdallah monte sur le trône alors qu'il n'a aucune des qualités requises pour exercer le pouvoir. J'entends déjà les grondements de la foule excitée par les *foqahas*[\[6\]](#) : « Que soient maudits ces hommes car, en disposant du gouvernement des Musulmans, ils ont choisi le pire des princes et écarté le meilleur d'entre eux, Mohammad ! » Nous ne serons plus jamais en sécurité, car

certains chercheront à nous faire payer cette faute. Quant au fils de Tarub, il fera preuve d'ingratitude à notre égard et n'hésitera pas à nous sacrifier pour calmer les mécontents jusqu'au jour où une révolte lui fera perdre sa couronne.

— Que proposes-tu ? demanda Kasim, un proche de Sado'un.

— De penser aux comptes qu'Allah le Tout-Puissant et le Tout-Miséricordieux sera en droit de nous demander quand nous quitterons cette terre. Toutes nos richesses pèseront bien peu par rapport à l'énormité de notre faute. Voilà pourquoi il est préférable que nous proclamions émir Mohammad, le vertueux et le juste. Tel était d'ailleurs le vœu de son père même si, pour ne pas froisser Tarub, il n'a jamais voulu, contrairement à ses prédécesseurs, désigner son héritier de son vivant.

— Et qu'avons-nous à y gagner ? rétorqua Kasim. Mohammad est d'une pingrerie légendaire ; il ne nous a jamais fait le moindre cadeau, fût-il le plus modeste.

— Là n'est pas l'important, je croyais te l'avoir clairement démontré. Il a des excuses. Ce prince vit loin de la cour pour se consacrer à l'étude du Coran, des mathématiques et de l'histoire. Plutôt que de mener une vie dissolue, il s'est préparé, en grand secret, à sa future charge. Tu te plains de n'avoir reçu de sa part aucun présent, sache qu'il n'avait pas les moyens d'en faire. Tu l'ignores sans doute, mais il se contentait jusqu'ici d'une pension indigne de son rang. N'ayez crainte, quand il sera émir et aura accès au Trésor public, il se montrera plus prodigue.

— À moins qu'il ne cherche à se venger de ceux qui, un temps, lui ont préféré son frère, grinça Sado'un. Il se trouvera bien parmi nous un traître pour l'avertir de notre discussion et son courroux sera terrible.

— Tu crains pour toi et pour Kasim ; je te comprends. Je puis t'assurer que je plaiderai en votre faveur et qu'il ne vous arrivera rien de fâcheux.

— Je te crois volontiers, dit Sado'un, mais je préfère des garanties plus solides, Abou L-Moufridj. C'est la raison pour laquelle je te demande de m'envoyer prévenir Mohammad du malheur qui le frappe et du bonheur qui lui arrive. Sachant qui je suis et vers qui allaient mes inclinations, il en sera, je l'espère, touché et m'accordera le pardon que je solliciterai humblement.

— Je te l'accorde bien volontiers. Auparavant, j'exige que vous prêtiez tous serment d'allégeance à notre futur émir sur le saint Coran. Gare à celui qui se parjurera ! Le châtement divin serait terrible.

Effrayés, les eunuques jurèrent fidélité au fils aîné d'Abd al-

Rahman II. Il restait maintenant à le prévenir sans éveiller les soupçons de Tarub et d'Abdallah. Le futur émir vivait en dehors du palais et, pour l'y conduire, il faudrait tromper la vigilance des gardes et du portier, Ibn Abd al-Salim, un homme naturellement méfiant et jaloux de ses prérogatives.

Sado'un expliqua son plan à Abou L-Moufridj. Le défunt prince avait coutume de faire venir chaque soir Leïla, la fille aînée de Mohammad, dont il appréciait le babillage et les talents de chanteuse. Nul n'étant au courant du décès, hormis les eunuques, il irait chercher l'héritier du trône, le déguiserait en femme et ferait croire au portier que la « jeune fille » avait été mandée par son grand-père.

Sado'un quitta le salon et, passant devant les appartements d'Abdallah, qui festoyait en joyeuse compagnie, sortit par la porte des Jardins, dont il avait la clé. Il se rendit chez Mohammad, où il fut accueilli plutôt froidement ;

— Que me vaut la surprise de ta visite à pareille heure ?

— Je viens te chercher pour te mener au trône selon le vœu de tous, car ton père, que sa mémoire soit bénie ! n'est plus. Que Dieu le tienne en Sa miséricorde ! Voici le sceau qui fait de toi son successeur.

Mohammad dissimula du mieux qu'il put le chagrin que lui causait le décès d'Abd al-Rahman auquel il avait toujours voué une grande affection. En fait, il avait peur, très peur. Sado'un était au service de Tarub et il n'y avait rien de bon à attendre de ce personnage perfide, prêt à toutes les bassesses et à toutes les félonies. Il le soupçonnait de vouloir l'attirer hors de chez lui pour le faire assassiner au coin d'une ruelle par ses sbires. Aussi préféra-t-il lui rendre le sceau :

— Ô Sado'un, crains Dieu et ne donne pas libre cours à ton inimitié contre moi jusqu'à faire couler mon sang ! Laisse-moi ! Je ne veux pas régner. Dieu a fait la terre assez vaste pour que je puisse aller ailleurs chercher l'oubli et le repos.

L'eunuque dut déployer des trésors d'éloquence pour convaincre le prince de sa bonne foi. Il lui raconta en détail la réunion qui s'était tenue dans le salon du Kamil et le vigoureux plaidoyer qu'Abou L-Moufridj avait prononcé en sa faveur. Enfin, pour dissiper les derniers doutes de son interlocuteur, il ajouta :

— Sache que c'est moi qui ai demandé à venir te voir. J'ai sollicité cette faveur de mes compagnons pour une seule raison. Je reconnais avoir eu beaucoup de torts à ton égard et je me prosterne à tes pieds afin de te demander humblement pardon de mes fautes. Je te supplie, noble émir, de calmer dans ton âme le ressentiment qu'a pu te causer ma conduite.

— Tu n'as aucune crainte à avoir. Que Dieu te pardonne car, pour moi, je t'ai déjà pardonné. Maintenant, si tu n'y vois pas d'inconvénient, je vais appeler mon chambellan, Mohammad Ibn Moussa. Ensemble, nous discuterons de ce qu'il convient de faire.

Sado'un expliqua aux deux hommes le stratagème qu'il avait mis au point pour regagner le palais. Mohammad Ibn Moussa le jugea ingénieux, mais émit des réserves :

— Ton plan comporte des risques. Comment mon maître, même déguisé, parviendra-t-il à passer près des appartements d'Abdallah alors que ses gardes et ses serviteurs veillent ? Un traître a pu les prévenir et ils nous massacreront jusqu'au dernier.

— Tous mes compagnons ont juré sur le saint Coran qu'ils ne diraient rien jusqu'à ton arrivée.

— Que vaut un serment contre la perspective de recevoir une grosse somme d'argent ?

— Pas quand il est prêté sur le Livre. Je réponds de mes amis. Cela dit, je comprends tes scrupules et ta méfiance. Il suffit d'agir comme si rien d'anormal ne s'était passé. Lorsque la princesse se rend au palais, elle est accompagnée par les soldats de Youssouf Ibn Basil. Demandons-lui de venir, expliquons-lui la situation et il nous aidera sûrement.

Or l'officier, par prudence, refusa son concours en expliquant :

— C'est une affaire dont je ne dois pas me mêler car, nous autres, nous ne prenons nos ordres que de celui qui règne à l'Alcazar.

— Mais il est mort, affirma Sado'un.

— C'est ce que tu prétends.

— Youssouf, rétorqua Mohammad, tu es un homme loyal et tu respectes la discipline au risque de provoquer ma colère. Soit. Nous nous passerons de toi. Après tout, celui qui ne risque rien n'a rien. Montons à cheval et que Dieu nous aide !

Mohammad revêtit une robe de femme et se voila entièrement la tête. En arrivant devant les appartements d'Abdallah, il eut un bref moment d'hésitation, puis se ressaisit en marmonnant : « Puisses-tu tirer profit de ce que tu es en train de faire ; ce que nous faisons nous sera peut-être profitable. »

Restait à franchir la porte donnant accès aux appartements de l'émir. Elle était gardée par Ibn Abd al-Salim, un véritable cerbère. Celui-ci refusa tout net de laisser passer le groupe, expliquant que la femme voilée ressemblait fort peu à la petite-fille d'Abd al-Rahman. Il exigea qu'elle se découvre, à la grande fureur de Sado'un :

— Misérable, prétends-tu attenter à l'honneur d'une princesse dont nul ne doit voir le visage ?

— Je sais qui se dissimule sous ce déguisement. C'est le prince Mohammad. Or l'émir ne m'a pas fait savoir qu'il désirait le voir.

Faisant fi de toute prudence, Mohammad s'exclama :

— Tu as raison. C'est bien moi et si je suis ici, c'est parce que mon père est mort. Que Dieu le garde dans Sa gloire !

— Par Dieu, rétorqua le portier, l'affaire est grave !

Reste ici car tu ne franchiras pas cette porte tant que je ne saurai pas la vérité.

Après un long moment, le portier revint. Il s'était entretenu avec les eunuques qui l'avaient informé de leur décision. D'une grande piété, cet homme tenait Abdallah pour un débauché et un hérétique. Aussi dit-il à son frère aîné :

— Entre. Que Dieu te soit propice à toi et à tous les Musulmans sur lesquels tu régneras !

Une fois dans la place, Mohammad prit toutes les dispositions nécessaires. Tarub fut consignée sous bonne garde dans une aile éloignée du palais et les compagnons d'Abdallah arrêtés. Leur maître, lui, trop ivre pour se rendre compte de ce qui se passait, fut transporté, inconscient, en pleine nuit jusqu'à al-Rusafa. Au petit matin, lorsque les dignitaires et les fonctionnaires arrivèrent, ils furent conduits jusqu'à la grande salle d'audience et prêtèrent allégeance au nouvel émir, alors qu'en ville, la foule laissait éclater sa joie. Ibn Abd al-Salim craignit d'être puni pour sa conduite de la veille et préféra s'enfuir. Il fut appréhendé alors qu'il tentait de quitter l'Alcazar et conduit devant le souverain. Il s'attendait à être exécuté sur-le-champ, mais reçut une grosse somme d'argent et les félicitations de l'émir :

— Tu as agi sagement hier au soir car tu n'as songé qu'à une seule chose, la sécurité de mon père. Cela montre que tu es digne de confiance. Tu es donc maintenu dans ta charge et j'espère que tu te montreras toujours aussi scrupuleux et prudent !

Parvenu au pouvoir par cet extraordinaire concours de circonstances, Mohammad, alors âgé de trente ans, savait qu'il devait le trône à sa piété et à son rigorisme. Ses sujets non Musulmans avaient salué avec allégresse son avènement, persuadés qu'il ferait preuve du même esprit conciliant que son père. Ils déchantèrent rapidement. Les foqahas de Kurtuba firent pression sur le monarque pour qu'il mette fin immédiatement à ce qui constituait, à leurs yeux, un véritable scandale : la présence, parmi ses proches conseillers, de nobles et de fonctionnaires chrétiens qui avaient l'outrecuidance de donner des ordres à des Musulmans ! Les intéressés furent convoqués et placés devant un choix douloureux : se convertir à l'islam ou

renoncer à leurs positions et à leurs privilèges. En fait, un seul homme était visé, Cornes, comte des Chrétiens. Cet aristocrate wisigoth faisait fonction, depuis des années, de chancelier et de responsable du secrétariat d'Abd al-Rahman. Cette position, qui le mettait en contact quotidien avec le souverain, lui avait valu bien des inimitiés et des jalousies. Il n'était pas homme à monnayer ses faveurs et refusait de mettre en avant des solliciteurs qu'il jugeait indignes d'exercer les postes qu'ils briguaient. De surcroît, très économe des deniers publics, il opposait une fin de non-recevoir à toutes les demandes de pensions ou de gratifications, lorsqu'elles ne lui paraissaient pas justifiées. Les membres de sa propre famille n'étaient pas les derniers à se plaindre de sa sévérité. Bon nombre de Chrétiens estimaient qu'il les défavorisait à dessein, de peur d'être soupçonné de protéger ses coreligionnaires.

En fait, Cornes aimait passionnément son métier et avait une très haute idée du service de l'État. C'était sa seule passion et il s'y consacrait jour et nuit. À tel point qu'il ne se préoccupait guère de la gestion des vastes domaines hérités de son père, pour le plus grand profit de ses intendants, bien moins scrupuleux que leur maître. Quand il eut connaissance de l'édit de Mohammad, il n'hésita pas un seul instant. Contrairement à la plupart de ses collègues, il décida d'abjurer. Le jour de l'entrée en vigueur de la nouvelle mesure, il se présenta au palais, muni d'un certificat du grand cadi de Kurtuba attestant que lui et les siens avaient prononcé la *chahada*, la profession de foi rituelle : « Il n'y a pas d'autre Dieu que Dieu, et Mohammad est Son envoyé ! »

Son principal rival, Hashim Ibn Abd al-Aziz, qui rêvait de prendre sa place, mit en doute l'authenticité de cette conversion mais fut sévèrement rabroué par le cadi qui lui rappela que lui-même comptait dans sa famille de nombreux *muwalladun*^[7], à commencer par l'une de ses belles-filles et l'un de ses gendres. Interrogé, l'émir trancha en faveur du dignitaire religieux, faisant regretter à son conseiller sa conduite. La méfiance envers Cornes ne diminua pas pour autant après son abjuration. L'un des chefs arabes les plus influents de Kurtuba, Cheikh Ibrahim Ibn al-Kawthar, adressa à l'émir une lettre d'une rare insolence :

Quelle extraordinaire surprise éprouveront les califes abbassides d'Orient quand ils apprendront que les Omeyyades, en Occident, se sont trouvés dans l'obligation de confier leur haut secrétariat et leur chancellerie à Cornes le Chrétien, fils d'Antonien, lui-même fils de la Chrétienne Juliana ! Je voudrais bien savoir qui t'a aveuglé au point de ne pas porter

ton choix sur quelqu'un de plus noble, qui eût donné du lustre à la fonction et y eût accédé par le privilège héréditaire de sa naissance ! Je suis homme disposé à occuper cette charge. Le sont aussi Hamid al-Zaffali Ibn Mozayn et Mohammad Ibn Sofian ; et parmi les militaires se trouvent Abda Ibn Abd al-Latif Ibn Abi Khoraya, Ibn Djawara, Ibn al-Asid et Hadjdjadj, fils d'Omar d'ishbiliyah, lesquels sont descendants des familles des plus anciens califes. Ils honoreront les charges qu'ils exerceraient et, de plus, paieraient pour celles-ci au lieu de recevoir les bénéfices qui y sont liés. Choisis donc qui te plaît. Tous sont dignes de ton attention.

En d'autres temps, l'émir aurait fait exécuter l'impudent auteur de cette missive. Il ne réagit pas car la situation était à ce point tendue et troublée qu'il ne pouvait s'aliéner les plus fidèles soutiens de sa dynastie. D'ailleurs, au fond de lui-même, le vieux sens de Yasabiya[8] était bien vivace et il comprenait, sans les approuver, les réactions d'indignation de ses frères arabes. Ces vaillants guerriers avaient tant bataillé pour agrandir les domaines où l'on invoquait cinq fois par jour le nom d'Allah qu'ils estimaient mériter un traitement privilégié. Mohammad était très fier d'être le fruit de l'union d'Abd al-Rahman et d'une concubine de pure souche arabe, Buthair, morte en couches. Lui-même avait veillé à prendre pour femmes des Yéménites et il ne tint donc pas rigueur au Cheikh Ibrahim Ibn al-Kawthar de ses propos.

L'émir avait d'autres soucis, infiniment plus importants. Les Nazaréens, du moins les plus fanatiques d'entre eux, continuaient à calomnier l'islam. Leurs chefs se montraient incapables d'enrayer ce mouvement. Les fidèles de Tulaitula[9] venaient ainsi d'élire comme évêque ce maudit Euloge, le principal inspirateur de cette sédition. Furieux, le monarque avait ordonné l'arrestation de l'évêque de Kurtuba, Saul, qu'il soupçonnait d'avoir discrètement encouragé ce choix au lieu de présenter un candidat modéré. Dans la foulée, Mohammad avait donné l'ordre de raser le monastère de Tabanos, cet antre du démon où se réunissaient les blasphémateurs. Il avait aussi décidé d'augmenter le montant des impôts spéciaux exigés des *dhimmis*[10] en dépit de leurs protestations indignées, notamment celles des Juifs qui estimaient ne pas avoir à subir le contrecoup des provocations ourdies par les Chrétiens.

Les mesures prises par l'émir, loin d'apaiser les esprits, les enflammèrent. Privés de leurs chefs, Euloge, réfugié à Tulaitula, et Saül, emprisonné à l'Alcazar, les Chrétiens les plus fanatiques de Kurtuba perdirent toute prudence et n'aspirèrent qu'à une chose : blasphémer publiquement le nom du Prophète dans l'espoir d'être livrés au bûcher. Un homme se montrait particulièrement actif :

Paul Alvar, un prospère négociant qui avait épousé l'une des sœurs d'Euloge[11]. Rares étaient les personnes à connaître sa véritable origine qu'il cachait comme une tare. De parents juifs, il s'était converti à l'adolescence. Sa famille l'avait renié et gardait le silence sur cet acte de déshonneur. Quant à l'intéressé, il se comportait comme s'il avait reçu le baptême dès sa plus tendre enfance et sa parfaite connaissance du grec et du latin laissait supposer qu'il était issu d'une vieille lignée patricienne. On pensait généralement que les siens s'étaient établis à Kurtuba peu de temps après sa naissance et l'avaient confié aux parents d'Euloge, et il se gardait bien de démentir cette flatteuse affirmation.

Très cultivé, infiniment plus que certains clercs et évêques, Paul Alvar avait pris l'habitude de réunir chez lui, le soir, un petit groupe de fidèles qu'il avait choisis avec soin. On trouvait, parmi eux, les moines Fardila et Félix, les nonnes Digna, Columba et Pomposa, le prêtre Anastasius, et deux fils de familles nobles, Bérildis et Aurelius. Ces « conjurés », ainsi qu'ils se nommaient eux-mêmes en plaisantant, appréciaient le luxe dans lequel vivait leur protecteur et buvaient son vin tout autant que ses paroles. Très imbu de sa personne et du prestige que lui conférait sa parenté avec Euloge, Paul Alvar aimait à interpréter les saintes Écritures ainsi que les traités des principaux Pères de l'Église dont il possédait une riche collection. Il avait une prédilection pour Montanus dont il se gardait bien de préciser que Rome avait condamné la doctrine hérétique. Il citait volontiers la révélation que ce dernier prétendait avoir reçue de l'Esprit-Saint en personne : « Désirez non pas mourir en couches ou en fièvres douces, mais en martyrs afin de Le glorifier, Lui qui a souffert pour vous. » Il expliquait à ses auditeurs que plus ils seraient nombreux à périr en dénonçant publiquement la perfidie des Ismaélites, plus le pouvoir temporel de ceux-ci serait amoindri. Dans des moments d'exaltation, il lui arrivait de répéter plusieurs fois un passage d'une lettre écrite jadis par Tertullien au préfet romain de Carthage : « Si vous croyez qu'il faut persécuter les Chrétiens, qu'allez-vous faire des milliers et des milliers d'hommes et de femmes de tous âges et de toutes conditions qui se présentent à vous ? De combien de feux et de combien d'épées aurez-vous besoin ? »

Bérildis, qui n'était pas, en dépit de sa jeunesse, moins savant et lettré que lui, avait émis quelques réserves en citant l'avis opposé du bienheureux Clément d'Alexandrie : « Car nous condamnons ceux qui se sont précipités dans la mort. Les gens qui n'ont de hâte que de se faire du tort ne sont pas vraiment chrétiens, bien qu'ils partagent le nom de Chrétiens. Nous disons que ces gens-là se suicident sans

gagner le martyre. » La nuit était douce, l'assemblée attentive, et Paul Alvar remercia intérieurement son contradicteur de lui offrir ainsi la possibilité d'exposer aux présents tout ce qu'il pensait de l'attitude de l'Église officielle quand, sous le règne d'Abd al-Rahman, les premiers martyrs étaient apparus et avaient été condamnés par un concile réuni par le prédécesseur d'Euloge, le métropolite Recafred. D'un ton doucereux, il félicita Bérildis de son érudition et poursuivit :

— Frère, ce que tu dis m'attriste et m'inquiète. Tu es l'un des meilleurs éléments de notre communauté et j'apprécie tout particulièrement ta piété et ton zèle. Des esprits mal intentionnés ont cherché à t'abuser et je sais qui ils ont pour maître. Tu as le grand tort de faire confiance à Antonien qui dessert la paroisse où vivent tes parents. C'est un pleutre qui choisit ce qui l'arrange dans nos enseignements. Il omet de mentionner ce qu'a dit le même Clément et que tu ne peux ignorer : « Des hérétiques qui comprennent mal le Seigneur sont à la fois impies et lâches dans leur désir de rester en vie et c'est pourquoi la reconnaissance du vrai Dieu est pour eux le seul martyre authentique. De cela, nous pouvons en convenir volontiers. Mais ces hérétiques assurent que celui qui fait cette confession par la mort est homicide de lui-même et se suicide. Et ils introduisent dans leur discussion d'autres arguties habiles pour masquer leur couardise. »

— C'est pourtant la position que le métropolite de Tulaitula, Recafred, a fait adopter à ses frères évêques.

— Dieu me garde d'insulter la mémoire d'un défunt, soupira hypocritement Paul Alvar. Je suis heureux que notre ami Euloge ait été choisi pour lui succéder car il est infiniment plus digne que lui d'exercer cette charge. Recafred tremblait à l'idée de mécontenter l'émir Abd al-Rahman qui le comblait de compliments et de cadeaux somptueux. Il est bon de méditer sur sa vie, car elle permet d'expliquer le manque d'énergie et la tiédeur qui nous caractérisent. Les mêmes fidèles qui servent les païens en un destin qui les lie au palais ne se sont-ils pas laissé entraîner et contaminer par leurs abominations ? Regardez-les. Ils ne se risquent pas à prier en public devant les Gentils, ni à faire le signe de la croix quand ils bâillent, ni à affirmer devant eux la divinité de Notre Seigneur Jésus-Christ ; s'ils le font, c'est avec des paroles artificieuses par lesquelles ils prétendent que Jésus est le Verbe et l'Esprit de Dieu tout en gardant cachée dans leur cœur leur croyance. Et nous autres, non seulement nous trouvons des excuses à tout cela, mais nous le louons. Et si nous ne détestons pas, comme il se devrait, les Chrétiens qui luttent contre leurs coreligionnaires pour faire plaisir à l'émir et obtenir des charges

vénales, nous jetons l'anathème et nous traitons d'infâmes, dans nos conciles, les hommes religieux et zélés qui, semblables au prophète Elie, combattent pour le vrai Dieu.

— Ne me fais pas dire ce que je ne pense pas, rétorqua Bérildis. Je méprise tout autant que toi la trahison de ce maudit Cornes qui a préféré renier sa foi pour conserver ses fonctions de chancelier.

— Il rôti dans les flammes de l'enfer. Toutefois, en suivant les abominables doctrines de Recafred, nous ne faisons rien d'autre que d'agir par crainte d'un souverain terrestre, au pouvoir duquel nous échapperons un jour. Nous méprisons la sainte crainte que nous devrions éprouver devant le Roi Éternel et vers qui nous sommes sûrs d'être conduits d'ici peu et pour toujours.

— Tu ne peux pas mettre sur le même plan un Cornes, qui a apostasié, et un Recafred, qui est mort après avoir reçu les sacrements de l'Église !

— Si, tonna Paul Alvar, et j'ose même ajouter que le second est plus coupable que le premier. Car il nous a obligés à nous lever contre les martyrs de Dieu et contre Jésus-Christ en personne. Je suis plus âgé que toi et j'ai vécu les événements auxquels tu fais allusion. Que le peuple chrétien, notre peuple, se rappelle quelle furieuse tempête s'est levée parmi nous en nous faisant prendre des armes rebelles contre Dieu et maculer de taches la gloire des saints martyrs.

Ceux qui semblaient être les colonnes et les pierres de l'Église sont allés jusqu'à trouver le juge, sans y être forcés, pour jeter l'infamie sur les martyrs de Dieu, en présence des hommes cyniques ou, plutôt, des épicuriens. Les pasteurs de Jésus-Christ, les docteurs de l'Église, les évêques, les abbés, les prêtres, les grands et les magnats les ont accusés en public d'être des hérétiques, proférant ainsi librement et spontanément, sans indignation, ce qui ne devrait même pas se dire sous la menace d'une sentence de mort. Tous l'ont fait ! Ils ont foulé à leurs pieds leur conscience, renié leur foi et servi le mensonge en calomniant leurs frères !

« Si tu le veux, Bérildis, comparons ces confessions mensongères, les leurs et les nôtres – car le fait d'être encore en vie nous met sur le même rang qu'eux – avec les vérités de nos martyrs. Lorsqu'ils affirmaient ce que prêche l'Église, nous leur opposions tout ce qui souille la Chrétienté. Ils ont maudit le faux prophète et nous les adorateurs du Christ. Ils ont persécuté les Infidèles et nous les fidèles. Ils se sont opposés résolument et avec audace contre le diable, et nous, contre le Seigneur. Ils ont résisté contre un roi terrestre, et nous, contre le ciel. Ils ont professé de leur bouche ce qu'ils ressentaient dans leur cœur et nous, nous avons eu une certitude et une autre sur

les lèvres. Ils ont témoigné pour la vérité qu'ils ont confessée. Nous, quelle misère ! nous avons été faux et trompeurs.

— Il n'y avait pas d'autre choix, objecta timidement Bérildis, visiblement ébranlé par les arguments de son interlocuteur.

— Au contraire. Si l'erreur ne doit pas être combattue publiquement, pourquoi donc est venu sur terre Notre Seigneur Jésus-Christ ? Pourquoi ont été envoyés les apôtres sinon pour détruire toute ignorance et prêcher l'Évangile à tous ?

— C'était au début de l'Église.

— La prédication de la foi doit-elle se réduire aux seuls temps apostoliques ? Ne doit-elle pas, bien au contraire, s'étendre à tous les siècles jusqu'à ce que tous les peuples croient dans l'Évangile de Dieu ? Les nôtres se sont levés par amour de Dieu, qu'y a-t-il de mal à cela ? Nos héros ont vu que le combat se présentait. Armés de la cotte de mailles de la foi, ils se sont lancés dans une guerre des plus honorables, courant sur le champ de bataille pour y gagner la glorieuse palme de la victoire. C'étaient des hommes obstinés et combatifs, désireux d'engager la lutte spirituelle. Ils ne l'esquiverent pas quand elle se présenta à eux. Ils ne purent contenir cet élan, car ils essayèrent d'accomplir le commandement de Notre Seigneur.

« Voilà pourquoi nous devons admirer et louer leur action sublime, leur foi ardente et leur zèle afin qu'éclate le triomphe de la religion catholique. Mieux vaut suivre leur exemple que d'imiter les Infidèles en les calomniant. Et ceux qui commettent cet abominable péché sont pires que les Ismaélites. Ces derniers tuent avec l'épée ceux qu'ils découvrent hostiles à leur foi, les Chrétiens dans l'erreur tuent avec leurs paroles et leurs opinions ceux-là mêmes qui professent leur propre croyance ! Les Musulmans leur ôtent la vie terrestre, nous, en les excommuniant, privons de la vie éternelle ceux qui en sont les plus dignes.

Paul Alvar savoura l'effet produit par sa longue tirade. Ses auditeurs étaient presque tous en larmes. Tentant de dissimuler son émotion, Bérildis fit une dernière objection :

— Il est bien présomptueux de notre part de nous assimiler aux apôtres. Eux devaient faire connaître au monde la Révélation à peine annoncée par le Christ. Nous, nous avons reçu cette Grâce depuis des centaines d'années. Il y a là une différence considérable.

— C'est bien là ton erreur. L'Église d'Espagne a eu un passé glorieux. Aurelius, ici présent, compte au nombre de ses lointains parents, le Bienheureux Isidore d'Hispalis[\[12\]](#) auteur de traités admirables que je lis et relis avec délectation. Il était l'un des fruits les plus magnifiques qui ont poussé sur l'arbre du christianisme dans ce

pays. Mais l'épouvantable catastrophe qui nous a frappés, l'arrivée de Tarik Ibn Ziyad et de ses féroces cavaliers, nous a plongés dans la ruine et la désolation. Les Ismaélites se sont emparés de nos églises les plus imposantes et en ont fait des lieux de perdition, où ils invoquent leur faux prophète. Par dizaines de milliers, nos frères, qui avaient reçu le baptême, ont profané le nom de Notre Seigneur Jésus-Christ et ont apostasié.

« Les plus fiers ont cherché refuge dans les montagnes du Nord où leurs rois ont lutté, l'épée à la main, contre les Infidèles, avec l'aide de la Bienheureuse Vierge Marie. Nos ancêtres n'ont pas eu ce courage. Ils ont préféré leurs biens matériels au salut de leur âme et ont accepté de vivre sous le joug des païens en payant un impôt humiliant, nous élevant dans les fers de la servitude. Nos évêques et nos abbés nous ont trahis en se mettant au service de l'opresseur. Ceux qui demeurent fidèles à la vraie foi et aux enseignements des apôtres sont obligés, nous en sommes la preuve vivante, de se réunir en secret tout comme les premiers Chrétiens allaient écouter dans les catacombes de Rome la parole de Pierre.

Jadis orgueil de la Chrétienté, l'Espagne est aujourd'hui la résidence préférée du démon. Les désertions se multiplient et je crains fort qu'avant quelques années, il ne reste plus sur cette terre un seul Chrétien. Car je n'appelle pas Chrétiens ceux qui prient le Seigneur en arabe et ont oublié la sainte langue latine. Je n'appelle pas non plus Chrétiens ceux qui acceptent de se soumettre aux Ismaélites et se contentent des maigres droits que cette engeance satanique nous accorde. À ma grande douleur, j'ai entendu Recafred soutenir que les Ismaélites n'étaient pas des païens *stricto sensu* car ils adoraient un Dieu unique, reconnaissaient nos prophètes et nos Écritures. Ce porc immonde se satisfaisait de cette situation et était tout heureux que l'émir ait la bonté de lui permettre de célébrer les offices divins. Il n'était pas choqué de voir les Infidèles invoquer publiquement leur faux dieu et leur faux prophète en sa présence.

Haussant le ton, Paul Alvar fulmina :

— C'est là une faute inexcusable. Il ne peut y avoir de paix entre nous et les Ismaélites. Nous devons détruire leurs mosquées comme les glorieux soldats de la milice du Christ ont renversé les statues des empereurs et des divinités païennes. Dieu nous jugera à l'aune de notre zèle et non de notre résignation. L'Islam est, avec le Judaïsme, le pire ennemi de la Chrétienté et nous devons déclencher contre lui une guerre juste. Nos frères du Nord ont des épées, nos seules armes seront nos paroles, tranchantes comme le glaive.

Cette diatribe enflammée souleva l'enthousiasme de ses disciples.

Se jetant à ses pieds, Bérildis le supplia de lui pardonner ses objections :

— J'ai douté car le Diable a placé sur mon chemin de faux prêtres pour me séduire. Je m'en repens amèrement et, pour expier cette faute, je promets d'être le premier à périr en dénonçant publiquement les abominables doctrines des Ismaélites.

Les autres participants, en proie à une exaltation peu commune, se portèrent également volontaires. Paul Alvar, le visage baigné de larmes de joie, expliqua à ses auditeurs son plan. Il fallait frapper un grand coup. L'évêque Saül, toujours emprisonné, lui avait fait savoir qu'il accordait aux futurs martyrs sa bénédiction et le pardon de toutes leurs fautes. Ils étaient donc assurés de monter au ciel où le Seigneur les placerait à sa droite. Pour impressionner leurs coreligionnaires et les Ismaélites, ils devaient agir de concert et provoquer un scandale tel que leur geste ne pourrait passer inaperçu.

Les conjurés mirent soigneusement au point leur plan. Le premier vendredi du mois de juin, Bérildis se mêla à la foule venue prier à la grande mosquée. Quand elle commença ses oraisons, il resta debout et apostropha les fidèles qui se saisirent de lui. À ce moment, Anastasius et Félix, également présents, prirent le relais jusqu'à ce que les gardes parviennent à les maîtriser. Conduits devant le cadî, ils furent condamnés à mort et exécutés en fin d'après-midi sur le Rasif, l'esplanade située en bordure du fleuve. Alors que l'épée du bourreau se levait, les nonnes Digna, Pomposa et Columba exhortèrent leurs amis à faire preuve de constance et proférèrent, en un arabe hésitant, d'abominables insultes contre le Prophète. Elles furent mises en pièces par la foule ; la garde eut ensuite bien du mal à empêcher la population de piller les églises et les demeures des Chrétiens.

Aurelius ne s'était pas joint à ses amis. Il avait veillé toute la nuit en prières et la tension nerveuse avait provoqué chez lui une crise. Il souffrait depuis sa plus tendre enfance du mal sacré et se roula par terre dans d'atroces convulsions. Ses parents lui prodiguèrent des soins attentifs. Alors qu'il gisait sur son lit, il fut pris d'un accès de fièvre et commença à délirer, affirmant que, sous peu, il imiterait ses amis. Un domestique Musulman entendit ses propos et le dénonça aux autorités. Celles-ci le firent arrêter pour éviter un nouveau scandale. Les parents d'Aurelius avaient de nombreux amis Musulmans, auxquels ils avaient prêté de grosses sommes d'argent, et ceux-ci, sans rien exiger en retour, se rendirent chez le cadî Aslam pour solliciter son indulgence et lui demander de recevoir les parents du rebelle.

Estimant qu'un geste de clémence permettrait de faire oublier la rigueur des condamnations déjà prononcées, le cadî prêta une oreille

complaisante aux supplications de la mère d'Aurelius, autorisée exceptionnellement à le rencontrer avant sa comparution devant le dignitaire religieux. Sachant qu'il l'adorait, cette femme menaçait son fils d'attenter à ses jours s'il persistait dans sa funeste idée. Le jeune homme en fut profondément bouleversé et perdit de sa feinte assurance. Quand il se présenta devant Aslam, le cadi le jaugea du regard et réalisa qu'il pouvait manipuler à sa guise ce gamin qui avait présumé de ses forces. D'un ton faussement apitoyé, il lui dit :

— Malheureux ! Qui t'a mis dans l'idée de venir réclamer ta mort sans avoir commis le moindre crime ?

Tentant de reprendre les propos de Paul Alvar et de Bérildis auxquels il n'avait pas osé avouer qu'il ne comprenait pas toujours ce qu'ils disaient, Aurelius répliqua sans grande conviction :

— Le juge croit-il que, s'il me tue, je serai mort ?

— Je vois mal comment il en serait autrement.

— Le mort sera une apparence de moi qui s'est glissé dans un corps. Cette apparence, c'est elle que tu tueras. Quant à moi, je monterai immédiatement au ciel où je vivrai à tout jamais.

En écoutant ces paroles décousues, Aslam éclata de rire :

— Mon pauvre ami, tu déraisonnes totalement ainsi que me l'ont dit tes parents. Je pensais que c'était une ruse de leur part afin de m'apitoyer. Je me rends compte que tu as perdu le sens commun. S'il ne tenait qu'à moi, je ferais appel à l'un de vos prêtres. J'en connais plusieurs qui sont de bon conseil et qui ont sévèrement condamné les agissements de tes compagnons. Mais, pour l'édification des autres Musulmans présents ici, je préfère t'administrer moi-même la preuve de la fausseté de tes affirmations.

— Par quel moyen ?

— Le plus simplement du monde.

Le cadi ordonna à l'un des gardes d'apporter un fouet et d'en administrer plusieurs coups au jeune homme. De nature frêle et chétive, le malheureux poussa des cris déchirants dès que la lanière de cuir s'abattit sur son dos. D'une voix ironique, Aslam lui demanda :

— Sur quelle épaule frappe ce fouet ?

— Sur la mienne, pardi !

— Alors, il en sera de même si l'épée touche ton corps au cas où tu mettrais à exécution ton projet insensé. Comment peux-tu croire qu'il en sera autrement ?

Terrifié, le Chrétien fondit en larmes et renonça à maudire le Prophète. Le cadi le remit à sa famille qui l'expédia dans l'un de ses domaines où les habitants, informés de sa mésaventure, l'accueillirent par des quolibets. Incapable de supporter ces humiliations, il revint à

Kurtuba et demanda à être admis dans *l'Umma*, la communauté des croyants, à la grande satisfaction du cadi qui l'instruisit des préceptes du Coran et en fit l'un de ses secrétaires particuliers.

Par les informations qu'il recueillit auprès de son protégé, Aslam ne tarda pas à découvrir le rôle central joué dans cette affaire par Paul Alvar et le dénonça à l'émir. Bien décidé à l'empêcher de nuire, ce dernier fit amener devant lui le négociant et eut avec celui qu'il tenait pour un illuminé un entretien d'une durée inhabituelle.

— Ne crois pas m'impressionner avec tes belles paroles, dit l'émir. Ton oncle, le musicien Abou L-Fath al-Nasr, a loyalement servi mon père et deux de tes frères, demeurés fidèles à la religion de leurs ancêtres, travaillent ici au palais. Je n'ai pas besoin de te raconter par le détail ce qu'ils pensent de toi et de ton attitude. Jusque-là, parce qu'ils ont un reste de pitié pour toi, ils ont fait preuve d'une grande discrétion en ne révélant pas ce que tu cherches à faire oublier par tous les moyens : tes origines. Je me demande ce que penseront certains de tes amis quand ils apprendront que le bon Chrétien que tu prétends être est en fait l'un de ces Hébreux que vos anciens rois ont si cruellement persécutés.

— J'affronterai cette épreuve avec sérénité. Dieu m'infligera la punition que je mérite pour être né au sein d'un peuple qui a refusé d'entendre le message de son Fils Bien-Aimé.

— La belle affaire ! Rien qu'au regard apeuré que tu m'as jeté, j'ai bien compris que cette perspective ne t'enchantait guère. Rassure-toi, je n'en ferai rien pour une seule raison : tu n'aspirez qu'à périr de la main du bourreau. C'est un plaisir auquel tu ne dois pas songer. J'ai donné des ordres en ce sens aux foqahas et aux cadis. Ils ont pour consigne de n'instruire aucune procédure contre toi que j'ai déclaré être atteint de folie. Tu peux vitupérer tant que tu le voudras contre le Prophète, sur Lui la bénédiction et la paix !, et maudire nos principes, ce sera en vain. Si un autre de tes coreligionnaires fait de même, qu'il sache qu'il n'a aucune pitié à attendre de moi !

« Mais je doute fort qu'il y ait beaucoup de candidats. Tu auras du mal à persuader tes amis de faire le sacrifice de leur vie alors qu'ils te verront jouir de tous les plaisirs de l'existence et de la fortune. Car j'ai décidé de t'enrichir en t'obligeant à devenir mon fournisseur privilégié. Tu ne peux refuser car, dans ce cas, je ferai mettre à mort toute ta parentèle. Je m'amuse déjà à imaginer les commentaires que feront sur toi tes coreligionnaires. Ce ne seront pas les flatteries auxquelles tu as été jusqu'ici habitué. Et ma joie est encore plus grande quand je songe à ce que diront de toi, dans quelques siècles, les chroniqueurs de ce royaume : Paul Alvar était un vil hypocrite et

un menteur. Il encourageait les siens à périr parce qu'il était assuré d'échapper aux rigueurs de la justice.

— De ta justice. Mais tu oublies qu'en agissant de la sorte, je désobéis formellement aux décisions des conciles réunis par nos évêques. Ceux-ci seront contraints de m'excommunier.

— Tes évêques sont encore plus dociles que mes foqahas et je me demande parfois si je n'aurais pas avantage à intervertir leurs rôles. Eux aussi ont accepté de te laisser en paix tout en me promettant de dénoncer aux cadis ceux de leurs prêtres et de leurs moines qui viendraient participer aux réunions que tu organises chez toi certains soirs. Quand une rivière déborde, il convient d'en assécher la source. C'est ainsi que j'ai décidé d'agir avec toi en faisant de ton existence un véritable désert. Tu auras beau t'agiter et tempêter, nul ne te prendra au sérieux !

— Peu importe, je me vengerai par mes écrits.

— Tu peux t'abîmer les yeux à cette tâche. Qui te lira ? Tu composes tes ignobles traités en latin, cette langue que tes coreligionnaires ne comprennent plus. Dois-je te citer ce qu'affirmait, il y a quelques années de cela, un homme que tu n'auras pas de peine à identifier ? Il disait : « Mes coreligionnaires aiment à lire les poèmes et les romans des arabes ; ils étudient les écrits des théologiens et des philosophes Musulmans non pour les réfuter, mais pour se former une diction arabe élégante et correcte. Où trouver aujourd'hui un laïc qui lise les commentaires latins sur les saintes Écritures ? Qui d'entre nous étudie les Évangiles, les Prophètes, les Apôtres ? Hélas, tous les jeunes Chrétiens qui se font remarquer par leurs talents ne connaissent que la langue et la littérature arabes ; ils lisent et étudient avec la plus grande ferveur les livres arabes, ils s'en forment à grands frais d'immenses bibliothèques. Parlez-leur au contraire des livres chrétiens. Ils vous répondront avec mépris que ces livres-là sont indignes de leur attention. Quelle douleur ! Les Chrétiens ont oublié jusqu'à leur langue et, sur mille d'entre nous, vous trouverez à peine un seul qui sache écrire convenablement une lettre latine à un ami. Mais s'il s'agit d'écrire une lettre en arabe, vous trouverez une foule de personnes qui s'expriment dans cette langue avec la plus grande élégance, et vous verrez qu'elles composent des poèmes préférables, sous le point de vue de l'art, à ceux des Arabes eux-mêmes. » Tu reconnais, je le vois à ta grimace, tes propres paroles. Félicite d'ailleurs de ma part ton fils, Hafs, pour ses poèmes en arabe. J'écris moi-même des vers et j'avoue qu'après avoir lu les siens, je suis jaloux de l'élégance de son style, de la beauté de ses expressions et de la richesse de son imagination. Ta propre semence t'a trahi, avoue que

cela rabaisse quelque peu ta prétention à jouer au donneur de leçons ! Disparais de ma vue. Je te laisse à ton pitoyable destin dont tu es le seul responsable.

En isolant Paul Alvar et en le réduisant à l'impuissance, l'émir Mohammad avait délibérément rompu avec la politique répressive des premiers mois de son règne. Il avait choisi de ne pas attaquer de front des sujets chrétiens qui constituaient encore la majorité de la population d'al-Andalous. Il lui fallait avant tout asseoir son autorité sur les Arabes et les Berbères de Tulaitula chez lesquels la révolte grondait de manière endémique depuis des années. À la fin de sa vie, son père Abd al-Rahman, excédé par leur comportement, avait obligé les habitants de l'ancienne capitale wisigothique à lui livrer plusieurs otages assignés, à leurs frais, à résidence dans le *Dar Raha'im*[13]. Dès qu'ils avaient appris la mort de leur persécuteur, les Tolédans s'étaient soulevés et avaient fait prisonniers le *wali*[14] et ses hommes. Ils n'avaient été libérés qu'après le retour des otages. Les rebelles avaient poussé l'audace jusqu'à s'emparer du château fort de Kala't Rabah[15], bloquant ainsi l'une des principales voies de communication du pays. Or c'est précisément à ce moment, au mois de moharram 239[16], que les Chrétiens s'agitèrent. L'émir préféra composer avec eux afin de pouvoir préparer tranquillement l'expédition, placée sous le commandement de son oncle al-Hakam, qui reprit à la fin de l'été Kala't Rabah.

Comprenant qu'ils n'étaient pas de taille à lutter seuls contre Mohammad, les insurgés appelèrent à la rescousse Ordonno 1^{er}, le souverain des Nazaréens du Nord, bien décidé à profiter de cette période troublée pour agrandir ses domaines et affaiblir son puissant voisin. Les ambassadeurs des rebelles furent reçus à Oviedo avec tous les honneurs dus à leur rang et, moyennant leur engagement de verser à l'avenir un tribut, obtinrent qu'une armée de dix mille hommes, menés par le comte Gaton de Bierzo, soit cantonnée à proximité de leur cité. Les deux parties avaient jugé préférable de ne pas faire entrer ces redoutables guerriers dans Tulaitula, de crainte que, excités par les moines, ils ne se livrent à des exactions contre les Musulmans qui n'étaient plus, ce qu'ils avaient du mal à comprendre, des Infidèles mais des alliés.

La situation était très grave. L'émir ne pouvait compter sur l'appui effectif de Mousa Ibn Musa Ibn Kasi, le seigneur de Tudela[17] et de Sarakusta[18]. Ce muwallad avait pratiquement fait sécession depuis des années et se contenta de monnayer, très chèrement, sa neutralité, menaçant, en cas de refus, de faire cause commune avec

Ordono. Son chambellan, Mohammad Ibn Mousa, expliqua ensuite au souverain qu'il ne pouvait déléguer le commandement de la *saifa*[\[19\]](#) à l'un de ses généraux. C'eût été une faute politique majeure. Son trône était en jeu et les rebelles devaient sentir le poids de son courroux. Afin de profiter de l'effet de surprise, il fallait agir vite, très vite, ce qui empêchait d'attendre pendant des semaines l'arrivée des *djunds*, les contingents provinciaux. Il n'était pas question cependant, compte tenu des effectifs déployés par l'ennemi, de se contenter de la garde émirale et des seules troupes cantonnées près de Kurtuba. Mohammad convoqua donc les principaux notables de la capitale et négocia âprement avec eux un arrangement. Ses sujets cordouans seraient désormais dispensés de la conscription obligatoire et des taxes instituées pour l'entretien de l'armée, à condition de fournir quinze mille volontaires dont l'entretien incomberait au Trésor public. La ville comptait suffisamment d'artisans sans emploi, de vauriens et d'aventuriers pour rassembler une telle force. Cela permettait d'éloigner pour un temps les mécontents potentiels et les privilèges fiscaux concédés n'étaient pas négligeables. Un accord fut trouvé. Sous huit jours, le *suralik*[\[20\]](#) fut dressé sur l'emplacement de l'ancien Faubourg et les recrues soumises à un entraînement intensif. La veille du départ, les généraux firent chercher les somptueuses bannières de guerre entreposées dans la grande mosquée et le monarque passa les troupes en revue avant de prendre, à marches forcées, la route de Tulaitula, rejoint, en chemin, par la garnison de Kala't Rabah.

À la fin du mois de juin 854, Mohammad établit une position retranchée dans la plaine bordant le Wadi Salit[\[21\]](#), là où, jadis, le chef berbère Tarik Ibn Zyad avait écrasé les derniers restes de l'armée wisigothe. Ses espions lui apprirent que les Tolédans et les Chrétiens placés sous le commandement du comte de Bierzo étaient au nombre de quarante mille, soit le double de ses effectifs. Ils étaient donc en mesure de l'écraser, d'autant que les Asturiens s'imaginaient ainsi venger la défaite qui avait décidé du sort de l'Espagne. L'émir tint avec ses généraux plusieurs conseils, montrant qu'il maîtrisait parfaitement l'art de la guerre appris lors des campagnes menées pour le compte de son père. Afin de compenser son infériorité numérique, il eut recours à un habile stratagème. La plaine et les berges du fleuve étaient couvertes d'épais bosquets d'arbres et de hautes herbes. Il y dissimula les volontaires cordouans avec l'ordre de ne faire aucun feu et d'observer un silence absolu.

Quand le soleil se leva, Mohammad se porta en avant avec sa cavalerie et sa garde personnelle, soit cinq mille hommes qui formaient un véritable mur d'acier. En face, Gatón de Bierzo jaugea la

situation d'un simple coup d'œil. Ses ailes gauche et droite prendraient à revers l'ennemi et son centre ferait mouvement pour écraser les fuyards. Dans un vacarme assourdissant, les Tolédans et les Nazaréens chargèrent. L'émir fit mine de ployer sous le choc. C'est alors que les contingents cordouans sortirent de leurs caches et se jetèrent sur les arrières des attaquants, semant la panique dans les rangs. Les têtes et les bras volaient. Les cavaliers chrétiens, alourdis par leurs armures, étaient jetés à bas de leurs destriers et égorgés ; les Tolédans qui décidaient de se rendre étaient exécutés sur-le-champ. Des flots de sang coulaient vers le fleuve qui se teinta de rouge. Deux mille Asturiens et dix mille rebelles parvinrent toutefois à s'échapper dans les montagnes environnantes, laissant Tulaitula sans défense.

À la tombée de la nuit, l'émir parcourut le champ de bataille. Il ordonna d'ériger d'énormes tours avec les têtes des vaincus, destinées à frapper d'effroi les éventuels récidivistes. Mieux, pour l'édification des autres Musulmans, il envoya à Tahart[22] et à Kairouan des navires chargés de crânes accompagnés d'une lettre aux gouverneurs de ces villes pour les informer à la fois de son avènement et de la grande victoire remportée sur les adversaires du Prophète. L'arrivée en Ifriqiya[23] de ces sinistres cargaisons fut abondamment commentée et le successeur d'Abd al-Rahman II y gagna une réputation de défenseur de la vraie foi.

Les habitants de Tulaitula sollicitèrent son pardon, accordé moyennant l'exécution des notables les plus compromis, la livraison d'otages et le paiement d'une très lourde amende. Méfiant, Mohammad renforça la garnison de Kala't Rabah et la confia à Harith Ibn Bazi, l'un des meilleurs généraux de son père. Cela n'empêcha pas les Tolédans de se révolter à nouveau dans les années qui suivirent, mais ils se gardèrent bien de faire appel aux Chrétiens du Nord et les saïfas envoyées contre leur cité calmèrent leurs ardeurs.

Ayant conforté son autorité, Mohammad consacra toute son énergie à repousser les attaques des terribles Urdamninyum[24] à briser la sédition de ses sujets chrétiens et à mettre au pas le vieux rebelle, Musa Ibn Musa Ibn Kasi. Depuis leur raid contre Ishbiliyah[25] en 844, les pirates nordiques s'étaient abstenus de réapparaître sur les côtes d'al-Andalous, surveillées par la flotte stationnée à Kadis[26]. Les voyageurs racontaient les terribles destructions auxquelles ils se livraient chez les Francs et dont ils semblaient se contenter. La vigilance s'était relâchée et les sujets de Mohammad se croyaient à l'abri. C'est dire la panique qui s'empara d'eux quand ils apprirent la destruction d'al-Djazira al-Khadra[27] par soixante-deux navires normands.

Dès qu'ils aperçurent leurs voiles multicolores, les habitants et la garnison gagnèrent les montagnes. De loin, ils purent voir les farouches guerriers blonds incendier la grande mosquée et les entrepôts puis installer leur camp, où ils firent bombance, dans les ruines de la cité. À Kurtuba, les devins affirmèrent que cette attaque était un mauvais présage. Elle frappait le berceau de l'Ishbaniyah[28] musulmane, une ville à proximité de laquelle Tarik Ibn Zyad avait jadis débarqué ! Soucieux de rassurer ses sujets, l'émir confia la direction des opérations à Hashim Ibn Abd al-Aziz. Cet officier ordonna à la flotte de Kadis d'appareiller et de donner le change en dirigeant une partie de ses navires vers le nord où l'on aurait signalé une nouvelle escadre normande. Avec ses cavaliers et ses fantassins, il marcha de nuit, vers al-Djazira al-Khadra. Tenus dans l'ignorance de son arrivée, les Urdamninyum continuèrent à piller les environs de la ville quand, un beau matin, Hashim fonça sur eux à l'improviste. Seuls trente de leurs navires purent reprendre la mer avec leurs équipages. Les envahisseurs restés à terre combattirent avec l'énergie du désespoir avant de succomber sous le nombre. Hashim fit reconstruire la grande mosquée en se servant, pour la charpente et les portes, du bois des bateaux capturés. Le reste de la flottille barbare prit la direction du nord, débarqua près de Barcelone, et partit dévaster Pampelune, capitale des Vascons, dont le roi, Garcia Iniguez, fait prisonnier, dut payer pour sa libération une énorme rançon.

Euloge, l'évêque de Tulaitula, crut bon de ternir la réputation d'Hashim Ibn Abd al-Aziz en faisant circuler la rumeur selon laquelle Mohammad s'était secrètement entendu avec les Normands. Moyennant l'assurance d'être épargnés, les troupes de l'émir leur auraient fourni des guides pour les mener jusqu'en Vasconie afin d'affaiblir leur voisin chrétien. Dans les églises de Kurtuba, les fidèles faisaient écho à ces spéculations, en dépit des témoignages des commerçants qui s'étaient rendus à al-Djazira al-Khadra. De nombreux Musulmans ajoutaient foi à ces bruits, y voyant la marque de l'habileté diabolique de leur monarque.

Au printemps 245[29], l'émir marcha sur Tulaitula dont les habitants s'étaient, une fois de plus, révoltés. Il s'empara de la cité et accorda son pardon aux Tolédans, à condition que ceux-ci acceptent de lui livrer Euloge, qui avait mystérieusement disparu. Le prélat s'était en fait réfugié chez une riche veuve musulmane, Leocritia, qu'il avait secrètement baptisée. L'un de ses clercs, un débauché notoire toujours à court d'argent, révéla aux autorités sa cachette. L'évêque et sa protectrice furent arrêtés et conduits sous bonne garde à Kurtuba. Là, Mohammad jugea qu'il serait imprudent de faire condamner le

beau-frère de Paul Alvar pour haute trahison sur la base des rumeurs qu'il avait propagées. Son exécution, pour ce motif, aurait fait croire qu'il avait dit la vérité et qu'on avait voulu le réduire au silence. Euloge fut donc seulement accusé d'avoir converti au christianisme une Arabe de bonne famille. Compte tenu du caractère très exceptionnel et de la gravité de cette infraction, aucun de ses coreligionnaires n'oserait prendre sa défense. Il avait contrevenu à l'un des fondements de la cohabitation forcée entre Musulmans et Chrétiens : l'interdiction faite à ces derniers d'exercer la moindre activité prosélyte.

Leocritia eut beau affirmer que le prélat avait, à plusieurs reprises, refusé de lui administrer le baptême et qu'il ne l'avait fait que parce qu'elle l'avait menacé de mettre un terme à ses jours, rien n'y fit. Euloge fut exécuté tout comme la jeune femme qui insulta la religion de ses pères en présence du cadi. Ils furent mis à mort sur le Rasif, dans l'indifférence quasi générale. Les Arabes et les Berbères se souciaient fort peu d'un vieux fou et les Chrétiens n'étaient pas mécontents de voir disparaître un personnage dont l'intransigeance et les excès leur coûtaient très cher.

Ils étaient en effet excédés d'être continuellement tenus en suspicion par le palais. Beaucoup évoquaient avec regret l'époque d'Abd al-Rahman I^{er} ou d'Hisham, deux souverains qui n'avaient jamais opéré de distinction entre leurs sujets. Ils respectaient les non-Musulmans et veillaient à ce que leurs chefs comptent parmi leurs notables les plus méritants. Ce n'était plus le cas aujourd'hui en raison du climat de suspicion créé par Euloge et Paul Alvar. Mohammad avait contraint Cornes à abjurer et lui avait donné pour successeur, comme comte des Chrétiens, un aristocrate, Servandus, qui opprimait sans vergogne ses frères. Chargé de lever les impôts spécifiques exigés des dhimmis, dont il prélevait une bonne part, il s'acquittait de cette fonction avec zèle. Plusieurs artisans privés d'emploi et incapables de verser la capitation avaient été emprisonnés et soumis à un tel traitement que leurs familles s'étaient lourdement endettées pour obtenir leur libération. On voyait certains de ces malheureux mendier devant les églises et apitoyer les passants en leur racontant leurs souffrances. Ceux qui leur faisaient l'aumône ignoraient le pire, à savoir que Servandus exigeait d'eux une part de leurs « gains », faute de quoi ses gardes les chassaient du parvis des sanctuaires.

Le joug que ce félon faisait peser sur ses frères était si lourd que plusieurs milliers d'entre eux, dans l'espoir d'y échapper, avaient préféré se faire Musulmans. Mohammad n'était pas dupe de la « sincérité » de ces conversions qu'il voyait d'un très mauvais œil. Les

reentrées fiscales s'en trouvaient singulièrement diminuées alors que les dépenses publiques augmentaient vertigineusement. Mais les foqahas étaient ravis de faire étalage, lors de la prière du vendredi, de la moisson d'âmes qu'ils avaient effectuée et restaient sourds aux mises en garde du monarque.

Les Chrétiens demeurés obstinément fidèles à leur foi espéraient qu'avec la disparition d'Euloge et la fin de l'agitation, Servandus perdrait de son pouvoir ou que la révélation de sa cupidité lui vaudrait une disgrâce. Hélas, les temps avaient bien changé et l'émir se montra, sous cet angle, infiniment moins circonspect que ses pères. Il n'ignorait rien des agissements du comte, mais, entre lui et les Chrétiens, existait un fossé infranchissable. Il se méfiait de ces traîtres potentiels et éprouvait un étrange malaise en leur présence. Servandus l'amusait et lui permettait de vérifier jusqu'à quel point un homme pouvait faire preuve de servilité et de bassesse.

Mohammad rit beaucoup quand on lui rapporta les démêlés du personnage avec l'abbé Samson. Le comte avait pour parent Hostegensis, évêque de Malaka[30]. Bon sang ne pouvant mentir, le prélat était aussi corrompu que son cousin. Dans son diocèse, les prêtres devaient acheter leur charge, quitte à se rembourser sur les fidèles des frais engagés en marchandant les sacrements. Épris de théologie, Hostegensis aimait à discuter avec les cadis et les rabbins de la cité et ses conversations l'avaient conduit à mettre en doute certains dogmes de son Église. Ne parvenant pas à faire comprendre à ses interlocuteurs comment une femme, vierge de surcroît, avait pu donner naissance au Fils de Dieu, il finit par leur concéder qu'il s'agissait d'une simple image. Marie avait porté Jésus non dans ses entrailles, mais dans son cœur, comme un sentiment pur et aimable. Pris au jeu de ces belles paroles, il se mit à prêcher publiquement cette doctrine. De passage à Malaka, un ami de Paul Alvar, l'abbé Samson, fut scandalisé par ses sermons. Il n'avait pas haute estime du prélat, toutefois, il n'aurait jamais pu imaginer que celui-ci, après avoir mis à l'encan les charges et les sacrements, sombrerait dans l'hérésie. De retour à Kurtuba, il fit un rapport circonstancié à l'évêque de la capitale, Valentius, lequel publia un mandement mettant en garde les fidèles contre cette abominable doctrine.

Furieux de cette attaque visant son parent, Servandus convoqua Valentius et le menaça de destitution s'il ne réunissait pas immédiatement un concile pour faire condamner l'abbé. Durant cette assemblée, des gardes furent postés devant la salle, ce qui ne fut pas sans influencer sur la décision prise : Samson fut démis de sa charge et excommunié. Indignés, des moines francs, de passage dans la capitale,

furent honte à Valentius de sa conduite et le menacèrent d'alerter Rome. L'évêque, profitant de l'absence de Servandus, convoqua un nouveau concile qui annula les décisions du précédent. De retour, le comte des Chrétiens entra dans une violente colère, remplaça Valentius par l'une de ses créatures, et demanda à Hostegensis de convoquer un troisième concile. Lassés de cette agitation et soucieux de ne froisser ni Servandus ni Rome, la plupart des prélats d'al-Andalous ne se présentèrent pas, sous différents prétextes. Il en fallait plus pour décourager l'évêque de Malaka qui combla les vides en invitant des cadis et des rabbins. Les clercs présents virent avec indignation les dignitaires Musulmans et juifs discuter gravement de Marie et de sa maternité. Ils furent même autorisés à voter et donnèrent, bien entendu, raison à leur ami. L'affaire fut vite oubliée, en raison du décès d'Hostegensis ; elle montrait toutefois que les Chrétiens d'al-Andalous ne constituaient plus une force redoutée et redoutable, mais une masse d'individus sans défense que le pouvoir pouvait manipuler.

Une fois calmée la fronde des Nazaréens, Mohammad usa de la ruse pour venir à bout du seigneur muwallad de Tudela, Musa Ibn Musa Ibn Kasi, qui lui avait marchandé sordidement sa neutralité lors de la révolte des Tolédans.

Depuis, ce vieux guerrier avait multiplié les exploits. Ayant mis le siège devant Barcelone, il avait fait prisonnier deux aristocrates francs de haut rang, les comtes Sanche de Gascogne et Emenon de Périgord. Il en avait tiré une belle rançon avec laquelle il avait fait construire plusieurs châteaux forts. L'émir se débarrassa de lui de manière particulièrement habile. L'un des voisins de Musa, Izraq Ibn Muntill, seigneur de Guadalajara, était un jeune homme d'une beauté à couper le souffle. Le gouverneur de Tudela lui offrit la main de sa fille, Aïcha, qu'il avait richement dotée. Ce mariage inquiéta l'émir qui envoya un émissaire rencontrer le jeune marié, dont la famille avait toujours loyalement servi les Omeyyades. Lorsque le messenger lui demanda s'il entendait rester loyal ou faire dissidence, Izraq se contenta de répondre : « Les fêtes célébrant cette union ne sont pas encore terminées. Quand elles auront pris fin, tu verras le parti que j'ai résolu de suivre. » Trois semaines plus tard, au printemps 245[31] le seigneur de Guadalajara se présenta à l'entrée de la porte des Jardins à Kurtuba. Il fut conduit devant l'émir qui ne manqua pas de lui reprocher son mariage. Le jeune homme reprit confiance lorsqu'il entendit son souverain lui dire : « Quel dommage peut te causer le fait que ton ami se soit marié avec la fille de ton ennemi ? S'il est possible

par ce lien de le faire se soumettre à l'obéissance, je le ferai, dans le cas contraire, je serai de tous ceux qui le combattront. » Izraq repartit chargé de somptueux présents. De retour chez lui, il eut la désagréable surprise de constater que son beau-père, furieux de sa visite dans la capitale, ravageait ses domaines et s'était enhardi jusqu'à mettre le siège devant sa forteresse.

Une nuit, alors qu'il dormait aux côtés de son épouse, celle-ci se réveilla en sursaut et aperçut par la fenêtre un homme attaquer un détachement de soldats de son mari. « Regarde, quel lion celui qui agit ainsi ! » s'écria-t-elle. Or, cet homme n'était autre que Musa Ibn Musa Ibn Kasi. Piqué au vif, Izraq répliqua : « Il semble que tu crois que ton père vaut plus que moi et qu'il est plus brave. Quelle erreur ! » Enfilant à la hâte une cotte de mailles, il sortit à la tête d'un groupe de cavaliers et blessa d'un coup de lance Musa qui s'enfuit. Transporté en litière jusqu'à son palais, le gouverneur de Tudela expira avant d'arriver dans sa cité. Quand Mohammad apprit son décès, il exulta. Tous ses ennemis étaient désormais hors de combat et l'avenir se présentait pour lui sous un jour favorable. C'est du moins ce qu'il croyait.

Chapitre II

Une foule nombreuse se pressait à l'entrée des appartements occupés au palais par Hashim Ibn Abd al-Aziz, le favori de Mohammad. Cadis, gouverneurs, officiers, commerçants et propriétaires terriens, tous attendaient avec impatience d'être reçus par ce brillant officier, dont les seuls défauts étaient la cupidité et une ambition dévorante. Abusant du crédit que lui procuraient ses victoires, il avait intrigué pour écarter ses rivaux, en particulier le chambellan Mohammad Ibn Moussa, qu'il jugeait par trop timoré, ainsi que le fils aîné du monarque, Mundhir. Il avait eu l'occasion de s'opposer à lui à plusieurs reprises et était parvenu à l'éloigner de la cour en lui confiant le commandement de plusieurs saifas.

Chaque jour, il mesurait au nombre des solliciteurs le poids de son influence. Ce matin, ils étaient plusieurs dizaines. Les uns, sous l'œil envieux de leurs compagnons, étaient reçus immédiatement. Les autres, résignés, savaient qu'ils devraient patienter des heures ou des jours, peut-être en vain. Tous avaient pourtant pris la précaution d'envoyer au préalable de somptueux présents au principal conseiller de l'émir dans l'espoir de profiter d'une promotion, d'un marché ou d'une exemption fiscale.

Hashim Ibn Abd al-Aziz régentait ainsi la vie du palais et avait introduit plusieurs changements d'importance à l'Alcazar. Les eunuques, jadis très influents, en particulier sous le règne d'Abd al-Rahman II, étaient désormais cantonnés à la simple surveillance des femmes du harem et ne jouaient plus aucun rôle politique. Abou L-Moufridj, auquel Mohammad devait son trône, était mort dans des circonstances mystérieuses. Ses compagnons, qui avaient trahi Tarub et Abdallah, n'avaient reçu aucune gratification. Des esprits bien intentionnés les avaient avertis qu'ils devaient s'estimer heureux de ne pas être jugés pour haute trahison, en raison de leur attitude fluctuante lors de la mort du souverain. Du jour au lendemain, les courtisans avaient cessé de rechercher leurs faveurs et se contentaient de remplir d'humbles tâches domestiques.

Versé dans l'art des mathématiques, Mohammad, dont la pingrerie était proverbiale, contrôlait de très près les dépenses de la cour. Les chiffres n'avaient aucun secret pour lui et il était capable de discerner la faute la plus infime dans les comptes que lui remettait le

vizir chargé des finances publiques. Il avait vigoureusement tancé celui-ci à propos d'une erreur d'un cinquième de dhirem, sur une somme de cent mille dinars employée pour l'entretien de la résidence estivale d'al-Rusafa. Des dizaines et des dizaines de fonctionnaires s'étaient échinés, durant des jours, à refaire tous les calculs et n'avaient pu trouver l'origine de l'erreur. Mohammad les avait alors convoqués et leur avait asséné une leçon en bonne et due forme, les incitant à faire preuve désormais de plus de zèle.

L'émir savait pourtant se montrer dépensier dès lors que cela concourait à son prestige, à son confort et à sa gloire. C'est ainsi qu'il avait poursuivi les travaux d'embellissement de la grande mosquée, faisant orner ses ailes de somptueuses frises. De même, désireux de ne pas être vu des fidèles lors de la prière du vendredi, il avait fait aménager, à l'intérieur du sanctuaire, une *maksura*[\[32\]](#) où il pouvait se livrer, à l'abri des regards indiscrets, à ses dévotions, ainsi qu'une galerie suspendue qui lui permettait de passer directement du palais à la mosquée. Ses sujets en avaient conclu qu'il se méfiait d'eux et qu'il les méprisait. Ce n'était pas entièrement faux. D'un naturel timide et réservé, Mohammad détestait la foule et répugnait à accorder des audiences privées ou publiques. Il vivait quasiment reclus, entouré de quelques conseillers dont il appréciait les compétences, la fidélité à toute épreuve et la franchise.

Ceux-ci ne lui avaient rien caché de la grave crise traversée par le pays. De 249 à 254[\[33\]](#), une terrible sécheresse frappa le royaume. Pendant toute cette période, les pluies se firent rares, très rares. Les cultures pourrissaient sur pied et, dans bien des régions, les paysans, faute de fourrage, durent abattre leur cheptel. Les rentrées fiscales diminuèrent considérablement. Dès l'été 250, les walis informèrent leur maître que la famine faisait des milliers de victimes et que le reste de la population en était réduit à se nourrir de racines sauvages. Profondément affecté par cette catastrophe, l'émir ordonna d'acheter, en Ifriqiya, d'importantes quantités de blé. Les marchands de Kairouan et de Tingis[\[34\]](#) en profitèrent pour vendre leurs stocks à des tarifs prohibitifs, obligeant le Trésor public à puiser dans ses réserves. Loin d'apaiser les mécontents, ces distributions de grains faillirent dégénérer en émeutes. Il fallut, à plusieurs reprises, faire donner la garde des Muets[\[35\]](#) pour éviter des désordres. En fait, Hashim Ibn Abd al-Aziz avait décidé d'en écarter les Chrétiens et les Juifs qu'il jugeait indignes de bénéficier de ces libéralités. Leurs chefs avaient protesté et fini par obtenir gain de cause, trop tard cependant pour sauver de la mort une partie de leurs coreligionnaires. En province, des bandes de pillards attaquaient les convois de ravitaillement et

semaient la terreur. Il fallut plusieurs expéditions pour rétablir la sécurité sur les principales voies de communication, gardées désormais par des détachements permanents.

Quelques chefs locaux profitèrent de ces troubles pour se révolter contre le pouvoir central. Ce fut le cas à Marida[36] chef-lieu de la Marche inférieure, dont l'ancien wali, le muwallad Marwan al-Djilliki, avait été assassiné voilà plusieurs années. Son fils Abd al-Rahman Ibn Marwan Ibn Yunus, qui se faisait appeler Ibn Marwan Ibn Djilliki, furieux qu'aucun secours ne lui ait été envoyé, céda à la pression de ses concitoyens. En 254[37], il chassa la garnison omeyyade de la ville. Craignant qu'il ne fasse appel aux Chrétiens, l'émir réagit promptement et, à la tête d'une puissante armée, investit la cité qui, à court d'eau et de vivres, ne tarda pas à capituler. Se souvenant que le père du rebelle avait fidèlement servi le sien, Mohammad pardonna à Ibn Marwan à condition que celui-ci s'installe à Kurtuba, avec les siens, et devienne l'un de ses généraux. Les habitants furent épargnés. Toutefois, par prudence, le monarque fit raser les imposantes murailles de Marida, ne laissant debout que l'Alcazaba, la forteresse, où s'installa le nouveau gouverneur, Saïd Ibn al-Abbassal Kuraishi, dont la poigne de fer se fit sentir sur ses administrés.

Cet acte de clémence ne fut pas du goût de Hashim Ibn Abd al-Aziz qui voyait en Ibn Marwan un rival potentiel. Il chercha à se venger en fomentant une fronde chez les foqahas dont il avait su, par ses largesses, se gagner l'appui. Ceux-ci s'étaient réjouis de l'accession au pouvoir de Mohammad en lieu et place de son débauché de frère, Abdallah. S'il était pieux – il connaissait par cœur les versets du Coran –, l'émir se méfiait cependant de ces dignitaires religieux qu'il jugeait stupides et bornés. Disciples de Malik Ibn Anas et de son école juridique, ils se contentaient de répéter mécaniquement l'enseignement de leur maître à penser et prônaient le *taklid*, une imitation servile de ses avis, en dépit des nombreux changements intervenus dans la vie quotidienne des Musulmans. Ils se méfiaient des idées nouvelles venues d'Orient, en particulier la doctrine shafi'ite, qui préconisait le recours aux procédés de déduction des règles juridiques par l'étude du Coran, de la Sunna et des *hadiths*[38]. Successeur d'Abd al-Malik Ibn Habib, mort en 238[39], célèbre pour avoir rédigé la *Wadiha*, un commentaire du *Muivatta* de Malik Ibn Anas, Mohammad al-Utbi traquait impitoyablement les jeunes lettrés qu'il soupçonnait de propager des doctrines hérétiques. C'est ainsi qu'il s'efforça de faire traduire en justice Karim Ibn Mohammad Ibn Siyar, que l'émir avait envoyé étudier en Orient. De retour à Kurtuba, le malheureux se vit étroitement surveillé par le collège des foqahas qui envoyaient des

espions écouter les cours qu'il dispensait et relever les dangereuses innovations qu'il propageait. Craignant pour sa vie, le jeune homme demanda audience au souverain et celui-ci, qui appréciait son intelligence, le reçut :

— Noble seigneur, dit Karim Ibn Mohammad Ibn Siyar, grâce à ta générosité, j'ai pu me rendre à Médine, à La Mecque et à Bagdad pour me perfectionner dans la connaissance de notre sainte religion. J'ai étudié auprès de maîtres prestigieux dont les écrits sont lus avec passion par les érudits et je ne saurais trop t'en remercier. Malheureusement pour moi, cela n'est pas du goût de nos foqahas qui s'apprêtent à me faire arrêter sous l'accusation de blasphème. Voilà pourquoi je sollicite humblement ta protection. Toi seul peux me sortir de leurs griffes.

— Tu as affaire à des médiocres et à des envieux. Mohammad al-Utbi est un ignare et ce n'est pas le plus grave. Je sais de source sûre qu'il accepte de grosses sommes d'argent de la part des plaignants qui font appel à lui. Je ne puis le destituer, car le petit peuple, dans sa crédulité, boit littéralement ses paroles.

— C'est bien pour cette raison que je crains ses manigances. Ses partisans m'ont fait comprendre qu'il serait plus sage pour moi de quitter la ville.

— Il est vrai que tu as le grand tort de déplaire à mon favori, Hashim Ibn Abd al-Aziz. Tu n'es pas de ceux qui quémangent ses faveurs et le couvrent de louanges. Note bien qu'il a toute ma confiance car c'est un excellent soldat et j'ai pu éprouver en différentes occasions son dévouement et sa loyauté. Toutefois, je ne suis pas dupe de ses intrigues et, par les propos qu'il m'a tenus sur toi, je suis convaincu qu'il est à l'origine de tes ennuis. J'ai un bon moyen de l'empêcher de te nuire.

— Lequel ?

— J'ai décidé de faire de toi mon notaire personnel. C'est une tâche ingrate, mais elle n'est pas fastidieuse. Tu séjourneras au palais et tes fonctions te mettront à l'abri des poursuites. J'y mets toutefois une condition.

— Laquelle ?

— Je suis las d'écouter les prêches fades et mornes de Mohammad al-Utbi et de ses semblables. Ils ne calment pas ma soif de savoir et n'apportent aucune réponse aux questions que je me pose. On m'a beaucoup parlé de tes disciples et je souhaite que tu fasses venir auprès de toi les plus méritants pour te seconder. Avec eux, tu constitueras un petit cercle d'études aux séances duquel je me ferai un plaisir d'assister.

— Il en sera fait selon tes ordres, noble seigneur.

Parmi ceux que Karim Ibn Mohammad Ibn Siyar recruta, figurait un jeune savant, Baki Ibn Makhlad, qui avait rencontré Ahmad Ibn Hanbal à Bagdad et mis à l'honneur l'étude, jusque-là proscrire en al-Andalous, des hadiths, utilisant, pour ses cours, le *Musned*[40] d'Ibn Abi Shaiba. Ses explications étaient claires et limpides comme l'eau de la source de ZemZem. Il n'avait pas son pareil pour tirer d'un hadith une explication d'un point obscur du Coran ou une indication pour établir une jurisprudence en matière de respect de la charia. Impressionné par ses capacités, l'émir l'autorisa à dispenser son enseignement à un plus vaste public ; ses leçons attirèrent des dizaines de disciples séduits par son érudition et son ingéniosité, au grand dam des foqahas, de moins en moins sollicités par les fidèles. Lors de son prêche du vendredi à la grande mosquée, le cadi Asbagh Ibn Khalil, connu pour son intransigeance, n'hésita pas, en fixant la loge où se trouvait l'émir, à se livrer à une vigoureuse dénonciation de Baki Ibn Makhlad, allant jusqu'à proclamer : « J'aimerais mieux avoir dans mon coffre une tête de porc que le Musned d'Ibn Abi Shaiba. » Furieux, Mohammad le convoqua au palais et lui dit :

— Je ne te savais pas amateur de nourritures illicites.

— Qu'Allah m'en préserve ! Je suis un pieux Musulman.

— Moi aussi.

— Et nous respectons tous deux les préceptes du saint Coran, continua, d'une voix mal assurée, le cadi. J'ai considéré de mon devoir de dénoncer publiquement l'enseignement d'Ibn Abi Shaiba, dont notre maître, Malik Ibn Anas, a dit tout le mal qu'il fallait en penser. J'ai pour mission de protéger nos frères des doctrines hérétiques venues d'Orient, de cet Orient où règnent tes ennemis, les Abbassides.

— Il est heureux pour lui que le Prophète, sur Lui la bénédiction et la paix !, ne vive pas de nos jours. Car tu te méfieras de l'enseignement de cet Oriental...

— Jamais il ne me viendrait à l'idée de mettre en doute l'enseignement de l'Envoyé d'Allah !

— Calme-toi, c'était une plaisanterie de ma part. Cela dit, je ne puis tolérer que tu braves mon autorité en condamnant ceux qui étudient le Musned. C'est une attaque dirigée non seulement contre Baki Ibn Makhlad, mais contre moi qui assiste avec profit à ses causeries.

— Noble seigneur, je suis ton humble serviteur et je puis t'assurer que mes propos ne te visaient pas. Tu es l'épée d'Allah dans cette région du monde et je suis prêt à lancer l'anathème contre celui qui refuserait d'obéir à tes sages édits.

— Je n'en doute pas un seul instant et c'est pour cette raison que je t'ai nommé cadi. Souviens-toi que tu dois ce poste à mes bontés plus qu'à tes mérites qui sont bien minces.

— Les foqahas de Kurtuba en sont satisfaits.

— La belle affaire ! Ce sont des pleutres et des ignares. Si je désigne demain, à ta place, Baki Ibn Makhlad, crois-tu qu'un seul se lèverait pour te défendre ? Surveillance donc plus attentivement tes paroles, voilà ce que j'avais à te dire.

La leçon porta ses fruits. Asbagh Ibn Khalil se montra désormais très prudent, au point de tolérer la diffusion à Kurtuba du mutazilisme, pourtant d'autant plus suspect qu'il avait été, un temps, la doctrine officielle des Abbassides, ceux-là mêmes qui avaient ravi aux Omeyyades le titre de calife. Pour les adeptes de cette école, qui s'inspiraient aussi bien du Coran que des philosophes grecs, lorsque le message du Prophète paraissait obscur, il fallait avoir recours à la raison, plus efficace que la tradition, pour trouver l'interprétation juste. Ainsi, en ce qui concernait l'épineux problème du bien et du mal, les Mutazilites soutenaient que c'était la raison, et non Allah, qui décidait de le déterminer. Pour eux, Dieu avait ainsi interdit le meurtre parce qu'il était le mal alors que leurs adversaires, notamment les foqahas, soutenaient que le meurtre était un péché parce que Dieu l'avait interdit. De même, les Mutazilites prônaient que l'homme, loin d'être prédestiné, était de par son libre arbitre entièrement responsable de ses actes, et donc susceptible d'être puni ou récompensé. Baki Ibn Makhlad avait choisi, pour présenter à l'émir ladite doctrine, cette formule lapidaire : « Comment un Dieu juste et bon pourrait-Il avoir créé des hommes pour qu'ils soient damnés de toute éternité ? Comment Sa justice pourrait-elle s'accommoder d'un acte arbitraire consistant à séparer les hommes en deux catégories, ceux qui finiront au paradis et ceux qui finiront en enfer ? » Le lettré avait omis de préciser que les plus audacieux des Mutazilites allaient même jusqu'à mettre en doute l'immortalité de l'âme et le fait que le Coran ait existé de toute éternité. À ses yeux, tout comme à ceux de son maître, Ahmad Ibn Hanbal, ces hommes étaient des hérétiques dont l'enseignement avait été légitimement proscrit et ne présentait guère d'intérêt.

L'émir avait en la matière une autre opinion. À sa grande honte, il n'avait rien compris aux explications de son professeur et à ses subtiles digressions sur le libre arbitre et la prédestination. Il n'en avait retenu qu'une chose : les hommes étaient responsables de leurs actes et pouvaient, en fonction d'eux, être récompensés ou traduits en justice. En aucun cas, ils ne pouvaient trouver une excuse en

invoquant le destin, la fatalité ou la volonté divine comme avaient trop tendance à le faire ceux qui se rebellaient contre leurs princes. Vu sous cet angle, le mutazilisme lui agréait et il laissa se propager ses théories.

De son côté, le cadi Asbagh Ibn Khalil enrageait de voir un jeune érudit, Khalil Ibn Abd al-Malik Ibn Kulaib, pervertir la jeunesse en parlant du libre arbitre de l'être humain et de son pouvoir de déterminer par lui-même ses actes. Cet hérétique le défiait ouvertement tout en demeurant très prudent. À plusieurs reprises, Asbagh Ibn Khalil avait essayé de le prendre en flagrant délit d'hérésie en l'interrogeant sur la « création du Coran ». Son adversaire avait, à chaque fois, éludé la question, prétextant qu'il n'avait pas les compétences requises pour se prononcer sur ce point et qu'il était trop bon Musulman pour que pareille idée jaillisse de son cerveau. Ce qui laissait supposer que le cadi, en formulant cette question, céda à l'impiété. Ce fut donc avec soulagement qu'Asbagh Ibn Khalil apprit le décès prématuré de son adversaire. Il s'empressa alors d'envoyer ses gardes s'emparer des manuscrits de sa bibliothèque qu'il fit brûler afin d'extirper toute trace d'hérésie.

La prudence du cadi lui valut toutefois quelques consolations. Il était trop fin politique pour ne pas comprendre que l'émir goûtait fort peu les discussions théologiques approfondies. Il voulait protéger certains savants qu'il estimait et contrebalancer ainsi l'influence des foqahas sans remettre en cause véritablement leur autorité. Mieux valait plier sur l'accessoire et ne pas céder sur l'essentiel. Cette méthode porta ses fruits. Ainsi, quand il fallut choisir un précepteur pour les fils cadets du monarque, Mohammad ne désigna pas Baki Ibn Makhlad, mais un proche du cadi, Othman Ibn al-Muthanna. Il avait été, en Orient, l'élève du poète Abou Tuman, dont il diffusa le *Diwan*, le recueil de poésies, à Kurtuba. Asbagh Ibn Khalil soupira d'aise en apprenant cette nomination. De la sorte, les successeurs de l'émir seraient à l'abri de toutes les hérésies que ce dernier tolérait sans pour autant y adhérer.

Le petit peuple ignorait tout de ces subtiles querelles entre lettrés et du rôle modérateur joué par Mohammad. L'émir était un personnage lointain, inaccessible, dont la seule apparition en public, lors de la fête de l'Aïd el-Kébir, était considérée comme un véritable événement et alimentait les conversations pendant des semaines. Sa présence ne déclenchait pas les vivats, mais plutôt la peur. Si son père, Abd al-Rahman II, était aimé de ses sujets, lui se contentait d'être craint et s'en satisfaisait. À ceux qui auraient été tentés de l'oublier, le

fait que Hashim Ibn Abd al-Aziz se tienne à ses côtés était là pour le rappeler. Le favori dirigeait le royaume d'une poigne de fer, brisant tous ceux qu'il soupçonnait de rébellion ou dont il ne jugeait pas l'alliance indispensable à la réalisation de ses noirs desseins. Les quatre fils de Musa Ibn Musa Ibn Kasi, Lubb, Mutarrif, Fortun et Ismaël, en avaient fait l'amère expérience. À la mort de leur père, ils avaient prêté serment d'allégeance à l'émir et accepté de payer tribut. Celui-ci leur avait accordé son pardon et garanti la propriété de leurs immenses domaines. Lorsqu'ils avaient été convoqués pour les saïfas estivales contre les Chrétiens, ils n'avaient pas refusé de fournir de forts contingents et s'étaient distingués au combat sans que leur zèle soit récompensé. Hashim les détestait et avait mis en garde contre eux le souverain, arguant que ces rejets d'un traître finiraient par ôter leur masque et revenir aux errements dont leur géniteur s'était rendu coupable.

De fait, furieux de l'ingratitude manifestée à son égard, Mutarrif, le plus belliqueux d'entre eux, fit prisonnier le wali de Tudela en safar 258[41] ; son frère, Ismaël, l'imita en démettant de ses fonctions le wali de Sarakusta. Ignorant les raisons exactes de cette révolte, l'émir leva une armée, mit le siège devant Tudela. Il s'empara de la ville et fit exécuter Mutarrif et ses trois fils, Lubb, Mohammad et Musa, bien que ces derniers aient tenté d'obtenir leur grâce en expliquant les humiliations qu'ils avaient subies de la part de Hashim Ibn Abd al-Aziz. Ce dernier les accabla d'insultes et produisit de faux documents attestant qu'ils avaient appelé à la rescousse les Francs. Ce déni de justice ne porta pas bonheur à ses auteurs : le royaume connut deux longues années de sécheresse, infiniment plus dure que la précédente. La canicule frappant également l'Ifriqiya, celle-ci ne put envoyer ses stocks de grains qui suffisaient à peine à nourrir sa population. Devenue rapidement critique, la situation empira en raison de la cupidité de Hashim Ibn Abd al-Aziz. Alors que les paysans mouraient de faim ou se réfugiaient en ville dans l'espoir que les autorités leur distribueraient des secours, Mohammad avait demandé au *sahib al-madina*[42] Walid Ibn Ghanim ce qu'il comptait faire en ce qui concernait la levée de la dîme. Son serviteur, connu pour sa générosité et son humanité, lui avait répondu :

— Seigneur, la dîme n'est exigée que s'il y a semailles et récoltes et, en cette année, tes sujets n'ont ni semé, ni récolté. Je crois que tu devras puiser dans tes greniers et tes trésors. Peut-être Dieu voudra que l'année prochaine soit meilleure !

L'émir était résolu à suivre ce sage conseil quand son favori insinua que Walid Ibn Ghanim faisait preuve d'un pessimisme exagéré

et cherchait – Dieu sait à quelles fins ? – à se ménager les faveurs de l'opinion. Il suggéra de le destituer et de le remplacer par l'un de ses amis, Hamdoun Ibn Basil, surnommé *al-Achhab*, « la Jument grise », qui se faisait fort de renflouer les caisses du Trésor. Hashim prétendait que la sécheresse n'affectait qu'une partie du royaume et que les contribuables l'exagéraient pour se dérober à leurs obligations. Hamdoun Ibn Basil succéda à Walid Ibn Ghanim et eut recours à la violence. Les demeures des simples citoyens furent perquisitionnées et leurs maigres stocks de blé confisqués. Ceux qui refusèrent d'indiquer aux agents du fisc l'endroit où ils avaient caché leurs réserves furent bastonnés, torturés jusqu'à ce qu'ils se décident à avouer.

De passage à Kurtuba, l'héritier du trône, Mundhir, reçut une délégation de notables venus solliciter son intervention. Après avoir parcouru les quartiers de la cité et constaté les terribles ravages de la famine, le prince se rendit à l'Alcazar et mit au courant le monarque des méthodes employées par Hamdoun Ibn Basil, ajoutant que Hashim Ibn Abd al-Aziz vendait au plus offrant les grains ainsi récoltés. Furieux d'avoir été abusé, Mohammad destitua le préfet de la ville et offrit à Walid Ibn Ghanim de reprendre ses fonctions, s'attirant en réponse un refus sans appel :

— Non, je suis maintenant conscient du type de considération que je mérite auprès de toi. Tu as cru que j'étais un homme que tu pouvais remplacer en nommant Hamdoun Ibn Basil ou tout autre du même acabit. Je te jure par Dieu que jamais je n'accepterai de ta part un quelconque emploi.

Afin de procurer à son peuple les vivres dont il manquait cruellement, Mohammad décida de lancer une expédition contre les Chrétiens du Nord dont les terres étaient épargnées par le terrible fléau. Cette saifa, placée sous les ordres de Mundhir et de l'ancien rebelle Ibn Marwan Ibn Djilliki, fut couronnée de succès. Les Vascons, jadis rebelles et désormais parmi les plus loyaux sujets des rois Chrétiens, furent écrasés et Garcia Fortun, le fils de leur roi, surnommé *al-Ankar*, « le Borgne », fut fait prisonnier avec sa femme et ses filles et conduit à Kurtuba où il fut reçu avec tous les honneurs dus à son rang[43]. Les généraux vainqueurs furent félicités par l'émir. Toutefois, Ibn Marwan, loin d'accueillir joyeusement ces compliments, protesta hautement contre la mauvaise qualité du pain fourni à ses hommes. Se tournant vers Hashim Ibn Abd al-Aziz, il l'apostropha :

— Ta cupidité te pousse à faire des économies sur tout afin d'augmenter ta fortune. J'admire nos soldats d'avoir combattu courageusement alors qu'ils avaient le ventre vide. Les convois de ravitaillement envoyés par tes soins étaient insuffisants et un chien

n'aurait pas voulu de leur contenu. Tu es un voleur et un escroc et tu as failli compromettre les chances de notre expédition.

Fou de rage, le favori gifla l'insolent qui, sitôt rentré chez lui, réunit ses principaux conseillers pour se réfugier dans l'une de ses places fortes, le Hisn al-Hanash[44], située non loin de Marida. Mohammad vint l'y assiéger et Ibn Marwan négocia son pardon. Il fut nommé wali de la nouvelle cité de Batalyaws[45] à condition de livrer en otage son petit-fils. L'année suivante, il apprit qu'il était destitué de cette charge et inculpé à tort de haute trahison. En fait, cette accusation avait été forgée contre lui par Hashim Ibn Abd al-Aziz, qui lui vouait une haine farouche et avait persuadé l'émir de l'envoyer mettre à la raison ce « chien de muwallad ». Ibn Marwan s'allia donc avec un autre muwallad, Sado'un Ibn Fath al-Surubbaki, qu'il envoya solliciter l'aide du souverain asturien Alphonse III. Sans attendre cependant l'arrivée des renforts, il se porta au-devant de l'adversaire et l'écrasa sous les murs de Karkar[46]. Humiliation suprême, le favori de l'émir, Hashim Ibn Abd al-Aziz, fut fait prisonnier et envoyé à Oviedo où il passa deux longues années dans un cachot humide jusqu'à ce qu'il accepte de payer une énorme rançon de cent mille dinars. N'ayant pu réunir la totalité de la somme, il dut, pour retrouver sa liberté, laisser en otages ses deux frères, son fils et son neveu. De retour à Kurtuba, il leva aussitôt une armée et chassa de son repaire Ibn Marwan, contraint de se réfugier chez Alphonse III.

Inquiet de cette alliance entre un muwallad et les Chrétiens, Mohammad, qui redoutait une invasion de ses domaines par la mer, fit construire à la hâte une flotte qu'il plaça sous le commandement de l'amiral Abd al-Hamid Ibn Mughit al-Rua'li. C'était là une dépense inutile car, l'année suivante, l'escadre ainsi constituée, forte de soixante navires, coula au mouillage lors d'une violente tempête.

La dissidence d'Ibn Marwan Ibn Djilliki et les conséquences de la terrible famine qui avait frappé al-Andalous marquèrent un tournant important dans l'histoire du pays. Outre l'insécurité grandissante due à l'apparition de bandes de brigands, de nombreux chefs arabes et berbères brandirent, avec plus ou moins de succès, l'étendard de la révolte contre l'émir et le royaume commença à se désintégrer de toutes parts. C'est dans ce contexte troublé qu'Omar Ibn Hafsun fit son apparition. Il allait, des décennies durant, devenir, ainsi qu'il aimait à le dire, le « cauchemar des Omeyyades ». Son père était un seigneur muwallad de la région d'Auta[47], descendant d'un comte wisigoth nommé Alphonse, dont le petit-fils s'était converti à l'islam sous le règne d'al-Hakam I^{er} et avait pris le nom de Djaffar al-Islami. La

famille Ibn Hafsun possédait d'immenses domaines dans la région de Takarona[48] et entretenait de bons rapports avec le pouvoir central. Omar, qui avait reçu, tout comme ses frères, Aiyub et Djaffar, une éducation soignée, était réputé pour son caractère violent. Il ne tolérait pas qu'on lui tienne tête et égorgea, pour un motif futile, un de ses voisins. Affolé, son père paya à la famille de la victime – des nobles arabes – une grosse somme d'argent à titre de réparation et chassa son fils de sa demeure. Omar se réfugia dans les montagnes autour de Takarona, recruta des valets de ferme et sema la terreur dans la région, pillant les fermes et attaquant les caravanes des marchands. Excédé, le gouverneur de Malaka le fit arrêter et, ignorant tout du meurtre qu'il avait commis, le condamna à recevoir trente coups de fouet dans l'espoir que cette punition l'assagirait.

Honteux d'avoir subi ce châtement infamant pour un homme de son rang, Omar Ibn Hafsun décida de s'expatrier et s'installa à Tahart[49] où vivait une importante communauté andalouse. Privé de ressources, il gagna sa vie en travaillant chez un tailleur. De passage dans son nouveau lieu de résidence, un habitant de Takarona le reconnut et s'exclama en le voyant : « Ah malheureux ! Tu luttas pour échapper à la pauvreté et tu travailles ici avec une aiguille ! Regagne tes terres : tu seras le maître des Omeyyades car tu les conduiras sûrement à leur perte et tu deviendras le souverain d'un grand royaume. » D'un naturel méfiant, le jeune homme crut que son interlocuteur lui tendait un piège et qu'il lui avait été envoyé par l'émir de Tahart qui entretenait d'excellents rapports avec Mohammad et Hashim Ibn Abd al-Aziz. Ne se sentant plus en sécurité, il décida de quitter la ville et de partir se réfugier chez l'un de ses oncles, puisque son père refusait toujours de le recevoir.

Le transport des voyageurs et des marchandises entre le port de Tenès et celui d'al-Mariya[50] où il pourrait débarquer sans être arrêté par les autorités était assuré par des marins andalous. Reste qu'il n'avait pas la somme suffisante pour payer son passage à bord d'un navire. L'un de ses clients, pour lequel il avait cousu une tunique d'apparat, ému au récit de ses mésaventures, accepta de l'aider. Judah Ben Kuraish était un vieux Juif, un grammairien réputé pour son érudition et sa parfaite maîtrise de l'hébreu et de l'arabe. Il y mit toutefois une condition : il demanda à Omar de transmettre à ses coreligionnaires d'Ishbaniyah une lettre rédigée par l'un de ses invités du moment, un certain Eldad Ben Mahli al-Dani. Ibn Hafsun avait rencontré ce curieux personnage, à la peau si foncée qu'on le prenait, de prime abord, pour un Éthiopien. Il prétendait descendre de la tribu perdue de Dan qui vivait sous l'autorité d'un roi juif, dans les

montagnes du pays de Koush[51]. Muni de lettres de recommandation signées par des rabbins prestigieux, il allait de communauté juive en communauté juive pour annoncer à ses frères que l'heure de leur délivrance était proche.

Omar Ibn Hafsun ne refusa pas cette offre. Après tout, il pourrait tirer profit de sa rencontre avec de riches Juifs qui, satisfaits du message dont il était le porteur, récompenseraient généreusement son zèle. Il exigea toutefois que Judah Ben Kuraish traduise pour lui le contenu de la missive. Il voulait être sûr qu'il ne s'agissait pas d'un complot ourdi par les dhimmis contre les Musulmans. Le vieillard ne prit pas ombrage de cette requête :

— Tu es d'un naturel soupçonneux. À mes yeux, c'est plus une qualité qu'un défaut. Tes craintes sont cependant sans fondement. Crois-tu que les Israélites conspirent pour secouer le joug des Ismaélites ? Nous mesurons la différence de traitement qui existe entre ce que nous vivons et ce que subissent nos frères qui ont le malheur d'endurer l'oppression d'Edom[52]. Loin de nous l'idée de vouloir changer de maîtres. C'est une décision qui n'appartient qu'à Dieu ! Néanmoins, pour calmer tes appréhensions, voilà ce qu'écrit Eldad :

Aux très sages et très illustres docteurs de la Loi qui habitent la contrée de Sefarad[53] et aux chefs de leurs communautés, Réjouissez-vous car le Rocher d'Israël a eu pitié de son peuple. Il ne dort ni ne sommeille Celui qui veille sur nous comme il a veillé sur nos pères Abraham, Isaac et Jacob. Je suis Eldad, de la tribu de Dan. Longtemps, mes frères et ceux des tribus de Menasse, de Ruben, d'Issachar, de Nephtali, de Gad, de Zébulon et d'Asher ont cru que nous étions les seuls rameaux subsistants d'Israël. Les hasards de mon existence m'ont conduit jusqu'en Egypte et en Babylonie où j'ai pu constater avec joie que ces pays abritent de saintes communautés dirigées par des hommes de savoir dont les pères avaient échappé à la destruction du Temple.

Avant de retourner porter cette bonne nouvelle aux miens, j'ai décidé de visiter tous les endroits où vivent les affligés de Sion afin d'apprendre auprès d'eux les lois et usages qu'ils suivent. Nos frères de Kairouan et de Tahart m'ont parlé de la splendeur et de la richesse de vos congrégations et ont vanté votre savoir et votre piété. C'est donc le cœur rempli de fierté et d'émotion que je vous annonce ma prochaine arrivée afin de vous renseigner sur les tribus que vous croyez perdues et qui, tout comme vous, observent les préceptes de la Torah et de nos Sages.

Grande est ma joie à l'idée de vous rencontrer et de savourer avec vous l'espérance que le Dieu d'Abraham, d'Isaac et de Jacob réunira

bientôt des quatre coins de la terre ses enfants et qu'il reconstruira, de notre vivant et de nos jours, le Temple. Puisse l'Éternel vous protéger et vous bénir.

« Comme tu le vois, conclut Judah Ben Kuraish, il n'y a rien de séditieux dans cette missive.

— J'avoue, dit Omar Ibn Hafsun, ne rien comprendre à ce fatras de paroles décousues. Je devine qu'il s'agit d'une nouvelle importante pour ton peuple et je me ferai un devoir, pour te remercier des bontés que tu as eues pour moi, de la remettre à un de mes amis juifs.

Omar Ibn Hafsun quitta discrètement Tahart et se rendit en Ishbaniyah chez son oncle, Othman. Celui-ci lui prêta une forte somme d'argent avec laquelle il put construire un château fort dans un endroit nommé Bobastro, un véritable nid d'aigle juché au sommet d'une montagne. Pour y parvenir, il fallait emprunter un étroit sentier et c'est à partir de ce repaire quasi imprenable que le jeune muwallad commença à lancer d'audacieuses expéditions contre les chefs arabes et berbères de la région sans que l'émir n'intervienne. Les seigneurs avaient eu le grand tort de défier son autorité et avaient cessé de lui payer tribut ; Mohammad n'était donc pas mécontent qu'ils éprouvent ce qu'il en coûtait de ne pas bénéficier de sa protection. Plutôt que de venir au secours de ces traîtres, il préféra consacrer ses efforts à mettre au pas Ismaël Ibn Kasi et Ibn Marwan Ibn Djilliki.

Soucieux de s'assurer la neutralité des Chrétiens du Nord, il négocia avec eux une trêve et fit preuve d'une étonnante mansuétude à l'égard de leurs frères placés sous sa domination. Sacrifiant à leurs exigences, il destitua le comte Servandus dont la disgrâce fut saluée par des manifestations de joie. L'émir autorisa même un prêtre d'Oviedo, un certain Dulcidio, à venir chercher à Kurtuba les reliques d'Euloge et de Leocritia pour les ramener chez lui. Cette politique porta rapidement ses fruits. Alphonse III chassa de ses terres Ibn Marwan Ibn Djilliki, contraint de retourner en al-Andalous et de s'installer à Ashbarraghuza[54] d'où il mena quelques attaques contre Ishbiliyah avant de faire sa soumission. Fort de ce succès, Hashim Ibn Abd al-Aziz investit les plaines de Sarakusta. Ismaël Ibn Kasi n'avait pas la pugnacité et le courage de son grand-père. Abandonné par une partie de ses vassaux, il disposait encore d'assez d'hommes pour soutenir un long siège et bloquer Hashim sous les murs de la cité. Or le favori de l'émir avait laissé à Kurtuba une jeune esclave, Adj, qu'il brûlait de retrouver. Il n'avait donc aucune envie de prolonger les hostilités même si la prudence lui commandait de revenir vainqueur dans la capitale. Le prince héritier, Mundhir, le surveillait étroitement

et n'aurait pas manqué d'exploiter son échec. Hashim Ibn Abd al-Aziz préféra donc négocier avec Ismaël Ibn Kasi et avec son neveu, Mohammad Ibn Lubb. Moyennant le versement de cent mille dinars, les deux hommes lui vendirent leurs droits sur Sarakusta. Le favori entra dans la ville et accorda son pardon à ses habitants, leur infligeant toutefois une amende égale à la somme qu'il avait dû déboursier. Grâce à ce stratagème, il put se présenter devant l'émir et l'assurer qu'il avait rétabli son autorité sur l'ensemble de ses domaines, hormis ceux contrôlés par Omar Ibn Hafsun.

Obadiah Ben Jacob était soucieux. Il venait d'être informé de l'arrivée à Kurtuba de ce maudit Eldad le Danite dont il s'était efforcé jusque-là de taire l'existence à ses coreligionnaires. Quand un envoyé d'Omar Ibn Hafsun lui avait remis une lettre venant de Tahart, il avait cru que les Juifs de cette ville sollicitaient son avis sur un point de droit. Il avait déchanté en découvrant un texte écrit par un exalté. Comment un homme aussi sage que Judah Ben Kuraish avait-il pu se laisser abuser par un aventurier et un escroc ? Car le rabbin en était persuadé, cet Eldad était un affabulateur et un menteur dont il convenait de se méfier. Par prudence, il avait décidé de consulter la plus haute autorité rabbinique du temps, celle de Semah Ben Hayyim, *gaon*^[55] de l'Académie talmudique de Sura en Babylonie. Il avait dépêché en Orient son fils aîné, Jacob, parti depuis de longs mois et qui aurait déjà dû être de retour.

Ce retard était fâcheux et le rabbin le mesura en recevant la visite du chef de la communauté juive, Ibrahim Ibn Youssouf, un prospère commerçant connu pour sa piété et sa naïveté. Après les salutations d'usage, son interlocuteur le tança vertement :

— D'habitude, je n'ai qu'à me féliciter de ta conduite. Ce n'est pas le cas aujourd'hui. Tu m'as placé dans l'embarras.

— J'avoue ne pas comprendre.

— Tu sais très bien ce à quoi je fais allusion. Comment oses-tu me cacher que tu étais au courant de la venue d'un envoyé de la tribu de Dan ? C'est une nouvelle considérable qui réjouit déjà le cœur de nos fidèles et c'était ton devoir de nous prévenir afin que nous puissions accueillir ce visiteur avec tous les honneurs. À moins que tu n'aies cherché à ménager tes effets pour en retirer tout le bénéfice...

— Loin de moi cette idée ! Je ne suis pas un intrigant et mon seul désir est de voir les enfants d'Israël former une haie autour de notre sainte Torah. Il est vrai que j'ai reçu, il y a plusieurs mois, une lettre de cet Eldad le Danite. Je n'ai pas voulu t'en parler. J'espérais que cet aventurier ne mettrait pas sa promesse à exécution. Néanmoins, j'ai

pris mes précautions et j'ai envoyé mon fils à Sura pour recueillir l'avis du gaon Semah Ben Hayyim. Je ne doute pas un seul instant que celui-ci nous mettra en garde contre ce faux prophète dont les écrits sont truffés d'inexactitudes et de mensonges. Jacob est actuellement sur le chemin du retour et j'attends avec impatience son arrivée. Je te conseille d'en faire autant. Il serait fort imprudent de notre part de recevoir cet imposteur et de tolérer la moindre agitation au sein de notre communauté. L'émir pourrait en être informé et en prendre ombrage. Souviens-toi de la manière dont il a traité les Nazaréens qui ont commis l'imprudence de s'agiter.

— J'apprécie ta prudence, dit Ibrahim Ibn Youssouf. Toutefois le mal est déjà fait. L'arrivée de notre visiteur n'est pas passée inaperçue. La nouvelle s'est répandue à la vitesse de l'éclair parmi nos frères et nombre d'entre eux sont allés le voir. Ils ont été émerveillés par ses récits et j'avoue avoir été moi-même troublé par ce qu'ils m'ont rapporté. Toujours est-il que cet Eldad leur a dit qu'il se rendrait ce shabbat dans notre synagogue pour y prier. Voilà pourquoi je suis ici. Je viens discuter avec toi de la manière dont il convient de traiter un homme qui a rang d'ambassadeur.

— Nous ne pouvons empêcher un Juif d'assister à la lecture de la Loi. Si tel est son désir, il est le bienvenu. Mais je ne tolérerai en aucun cas qu'il profane le saint jour du shabbat en prenant la parole et en semant la discorde dans nos rangs.

— Je crains fort que tu ne sois pas en mesure d'imposer ta volonté. Nos frères exigeront qu'il s'exprime.

— Je regrette l'absence de mon fils car je t'assure qu'il rapporte de Sura la preuve que cet homme est un imposteur.

— Si tel était le cas, il aurait pris la précaution de t'envoyer une lettre par l'intermédiaire d'un voyageur. Il ne l'a pas fait et cela joue en ta défaveur.

— Quoi qu'il en soit, ne compte pas sur moi pour me prêter à cette folie ! Ce misérable est un faux prophète et je me refuse à le recevoir. Des affaires urgentes m'appellent à Ishbilyah et je compte me mettre en route dès aujourd'hui.

— Tu as trouvé un habile prétexte pour fuir tes responsabilités. Je te souhaite donc un bon voyage ! Nous nous passerons de toi et de tes connaissances. Réfléchis bien cependant. Il se pourrait que tu regrettes de ne pas avoir été présent quand la corne de bélier retentira pour annoncer aux affligés de Sion leur délivrance.

Eldad ménagea soigneusement son entrée dans la synagogue de Kurtuba où tous les fidèles avaient eu peine à trouver place. Précédé de deux esclaves portant l'un son châle de prières, l'autre un

manuscrit posé sur un coussin, il avait revêtu une somptueuse tunique de soie. Marchant d'un pas lent et assuré, il prit place auprès d'Ibrahim Ibn Youssouf et des principaux notables qu'il salua avec condescendance. D'une voix douce et teintée d'ironie, il interrogea ses voisins :

— Le rabbin Obadiah Ben Jacob serait-il malade ?

— Comment as-tu remarqué son absence ?

— On m'a rapporté qu'il ne dirigerait pas l'office.

— Nos frères d'Ishbiliyah l'ont appelé pour résoudre une affaire très importante.

— Quel dommage ! J'aurais tant aimé le rencontrer car c'est un homme d'une grande érudition, du moins si j'en crois son fils.

— As-tu vu celui-ci ? demanda, l'air soupçonneux, Ibrahim Ibn Youssouf.

— Nous avons prié ensemble dans la synagogue de Tahart où il avait fait étape. J'ai apprécié sa conversation et il a eu l'obligeance de me raconter l'histoire de votre sainte communauté. Je me réjouissais à l'idée de m'entretenir avec son père mais Dieu en a décidé autrement.

À l'issue de l'office, Ibrahim Ibn Youssouf invita Eldad le Danite à s'adresser à la foule. Le visiteur ne se fit pas prier et se lança dans une longue péroraison en hébreu, s'arrêtant de temps à autre pour permettre aux fidèles qui ne comprenaient pas la langue sacrée d'entendre la traduction de ses propos :

— Mes frères, je bénis Dieu de m'avoir permis d'arriver sain et sauf dans votre ville. L'Éternel m'a comblé de ses bienfaits et je n'ai jamais perdu confiance en Lui, en dépit des souffrances que j'ai endurées. Je suis Eldad, fils de Mahli, et j'appartiens à la tribu de Dan qui vit dans les montagnes situées au-delà du fleuve Koush. Nous avons pour voisins les tribus de Nephtali, d'Asher et de Gad, qui ont chacune un roi et observent scrupuleusement les saintes ordonnances de Moïse. À un mois de marche de nos domaines, se trouve le fleuve Sambatyon dont les eaux charrient de lourds rochers, hormis le jour du shabbat, où elles deviennent aussi calmes que celles d'un étang. Il est interdit de franchir le Sambatyon derrière lequel vivent les Lévites qui offrent à Dieu des sacrifices, notamment des pains pétris avec une farine spéciale qu'eux seuls savent fabriquer. Ces hommes pieux et irréprochables nous rendent parfois visite afin de nous instruire des préceptes de notre religion et de nous apprendre les hymnes qu'ils ont composés. L'un des plus beaux s'appelle « l'hymne de l'unité », le *Shir Halhoud*, que je vous demande d'écouter.

D'une voix suave, Eldad entonna un chant d'une étonnante beauté, aux sonorités et aux rythmes totalement inconnus des Juifs de

Kurtuba, qui se promirent de réciter désormais cette prière chaque samedi avant la sortie des rouleaux de la Loi.

Satisfait de son effet, Eldad continua son récit :

— Mon père était un officier au service de notre puissant et redouté monarque, Ouziel Ben Shaltiel, dont l'autorité est reconnue non seulement par les Danites, mais aussi par les Chrétiens et les Musulmans qui vivent dans cette région et qui considèrent comme un honneur d'obéir aux enfants d'Israël. J'ai appris auprès d'un de nos maîtres la Torah ainsi que notre Talmud qui diffère de celui de Jérusalem et de Babylone. Mon serviteur porte le traité relatif à l'abattage rituel que je vous offre en vous demandant de l'examiner et de corriger les erreurs qu'il pourrait contenir.

« Rien ne me prédisposait à connaître une existence errante, semée d'épreuves et d'embûches. Profitant de la mort d'Ouziel, les Éthiopiens nous ont attaqués. Ces païens cruels et barbares, qui n'hésitent pas à manger certains de leurs captifs, ont envahi par surprise notre royaume. Notre armée a pu les repousser, mais plusieurs des nôtres – j'étais de ceux-là – ont été faits prisonniers. J'ai eu la douleur de voir quelques-uns de mes compagnons d'infortune être sacrifiés par ces sauvages et je redoutais à chaque instant de subir le même sort. Finalement, mes ravisseurs m'ont conduit jusqu'à un port où ils ont l'habitude de troquer du blé et des étoffes contre de l'or, qu'ils possèdent en grandes quantités, et des esclaves. Exposé sur une estrade dressée sur la place du marché, j'ai vu des marchands m'examiner attentivement comme si j'étais une bête de somme. Vous pouvez imaginer quel était mon désespoir à l'idée d'être emmené loin de chez moi et de ne plus pouvoir célébrer nos fêtes et observer les commandements de notre religion. J'ai fait mine de boiter et d'être atteint d'une fièvre maligne pour décourager les acheteurs. Trois négociants se sont présentés et mon cœur a tressailli d'allégresse en les entendant parler entre eux en hébreu. Je me suis fait reconnaître d'eux et j'ai appris qu'ils appartenaient à la tribu d'Issachar qui vit dans la région de Sin[56]. Leur roi, Nahabon, consacre tous ses loisirs à l'étude de la Torah et règne sur des domaines si vastes qu'il faut plus d'un mois pour aller d'un bout à l'autre de ceux-ci. Ils ont pour voisins les tribus de Ruben et de Zébulon.

« Ces hommes généreux n'ont pas hésité un seul instant à me racheter à mes geôliers et m'ont traité comme un de leurs fils. Ils m'ont prêté de l'argent et m'ont donné des lettres de recommandation pour leurs frères des tribus d'Ephraïm et de Menasse qui sont établis non loin de La Mecque et de Médine. Ils sont dirigés par un roi, Adiel Ben Malkiel, un prince, Eliazaphan, et un juge, Abdan Ben Michaël,

dont nul ne conteste les sentences. J'ai vécu plusieurs années chez eux et, l'Éternel ayant béni mes efforts, j'ai pu amasser une fortune considérable. J'aurais pu vivre de celle-ci, mais j'ai préféré me consacrer à des œuvres pieuses. Ayant rencontré, au hasard de mes pérégrinations, des marchands juifs de Bagdad et ayant appris qu'ils possédaient des Académies où l'on étudiait sans relâche le Talmud, j'ai décidé de me rendre à Sura et à Pumbedita pour informer leurs chefs que, contrairement à ce qu'ils croyaient, les dix tribus n'avaient pas disparu et que le moment était venu de rassembler les rameaux dispersés d'Israël. Bénissant l'Éternel pour ses bontés, ils m'ont chargé d'apporter cette bonne nouvelle à toutes les communautés de l'Orient et de l'Occident. C'est ainsi que j'ai parcouru la Babylonie, Eretz Israël, où j'ai prié sur les ruines du Temple, l'Égypte et l'Ifriqiya avant d'arriver dans votre cité d'où je compte partir pour me rendre en Ifrandja[57] où vivent plusieurs milliers de nos frères.

« Sachez que, si vous le souhaitez, nous serons heureux de vous accueillir dans les terres qui nous appartiennent et où vous serez des hommes libres, obéissant à des souverains issus de la semence d'Abraham et où vous ne serez plus contraints de payer de lourdes taxes pour être autorisés à pratiquer notre sainte religion. Quand le Saint, béni soit-Il, aura rassemblé des quatre coins de la terre Ses enfants, alors l'heure de la délivrance sera proche. Il nous ramènera à Sion pour y rebâtir son sanctuaire. Voilà les bonnes nouvelles que j'avais à vous communiquer.

Eldad le Danite regarda l'assistance et constata que cette dernière avait changé d'attitude. Ses propos avaient commencé par soulever l'enthousiasme de ses auditeurs dont plusieurs avaient laissé éclater des cris de joie. Mais la conclusion de son discours les avait troublés. Beaucoup n'avaient aucune envie de quitter leurs foyers et le pays où leurs ancêtres vivaient depuis des temps immémoriaux. D'autres redoutaient qu'un traître, parmi eux, n'avertisse l'émir que ses sujets juifs s'apprêtaient à reconstruire, à Jérusalem, leur sanctuaire sur l'emplacement duquel les Chrétiens et les Ismaélites avaient édifié, à tour de rôle, une église et une mosquée. Des murmures désapprouvateurs parcoururent l'assistance et Eldad jugea bon de rassurer les fidèles :

— Sachez qu'il s'agit là d'une œuvre de longue haleine et que Dieu seul décidera si nous sommes dignes ou non de voir s'accomplir cet événement. Il se peut que ce ne soit pas le cas en raison de nos péchés. Rien ne presse et nous aurons l'occasion de reparler de tout cela.

Après cette journée mémorable, les Juifs de Kurtuba se scindèrent

en deux fractions antagonistes dont les désaccords provoquèrent des brouilles au sein des familles. Les uns considéraient Eldad si ce n'est comme le Messie, du moins comme l'un de ses envoyés, et lui donnaient de grosses sommes d'argent. Les autres, craignant les représailles des autorités, le considéraient au mieux comme un fou, au pis comme un escroc. L'ayant fait suivre, ils découvrirent qu'il se rendait secrètement chez des lettrés Musulmans et chrétiens et qu'il consommait en leur compagnie des plats impurs. Les plus excités en vinrent aux mains dans la synagogue, perturbant la célébration des offices. De retour d'Ishbiliyah, le rabbin Obadiah Ben Jacob observait une attitude prudente. Il s'était enfermé dans sa demeure et refusait tout contact avec les fidèles. La colère gronda quand on apprit qu'il avait reçu et accepté la visite d'un marchand ismaélite, Mohammad al-Razi, un Persan, qu'on savait proche du palais. N'avait-il pas accompli, à la place et au nom de l'émir, le pèlerinage à La Mecque ? Il était revenu d'Orient avec de nombreux présents pour le souverain et chacun avait pu le voir se rendre, à la tête d'un imposant défilé, jusqu'à l'Alcazar où le prince héritier, Mundhir, l'avait chaleureusement accueilli. Les Juifs de Kurtuba ne décoléraient pas. Leur rabbin les privait de sa science, mais consentait à perdre du temps avec un Infidèle. C'était là un véritable scandale et ils sommèrent le vieil homme de se présenter devant eux pour expliquer sa conduite.

Grande fut leur surprise quand ils virent le rabbin entrer, le premier jour de la fête de Pâque, dans la synagogue, accompagné de son fils. Ce dernier, qu'on croyait à Bagdad, se trouvait en fait depuis deux semaines à Kurtuba et vivait reclus dans la maison paternelle.

Quand les fidèles l'invitèrent à prononcer quelques mots et à commenter le passage de la Loi que le chanfre avait lu, Obadiah Ben Jacob ne se fit pas prier. Toisant l'assistance d'un air apitoyé, il tonna :

— Malheur à celui qui invoque le nom de l'Éternel en vain ! Ce passage des Dix Commandements ne vise pas uniquement les impies qui osent jurer par le Saint béni soit-Il ! comme de vulgaires païens. Nos maîtres nous ont enseigné que nul être humain n'avait le droit de se considérer comme l'émissaire du Rocher d'Israël. Depuis la destruction du Temple en punition de nos péchés, la prophétie a été abolie et aucun Juif n'a le droit de marcher sur les traces d'Isaïe, de Jérémie, d'Amos et de tant d'autres auxquels notre Dieu jadis parla. C'est pour cette raison que j'ai refusé de recevoir Eldad le Danite.

Fixant les partisans de ce dernier d'un air sévère, le rabbin poursuivit :

— Sachez que cet homme ne s'appelle pas Eldad Ben Mahli el-

Dani. Sans doute saura-t-il à qui je m'adresse si je l'appelle par son véritable nom, Isaac Bar Simhah. Ce n'est pas un Danite. Il est né à Pumbedita, en Babylonie, d'un père boucher rituel et d'une esclave noire convertie à notre foi. Voilà pourquoi sa peau est aussi cuivrée et pourquoi il vous débite toutes ces sornettes sur le pays de Koush ! Pour avoir transgressé les lois relatives au saint repos du shabbat, il a été chassé de sa communauté et est parti s'installer au Hedjaz. C'est là qu'il a rencontré des Éthiopiens qui affirment descendre du roi Salomon et de la reine de Saba et qui ont conservé certaines de nos coutumes tout en adoptant celles de leurs voisins. Ils ignorent le Talmud, mélangent le lait et la viande, ont des prêtres auxquels ils se confessent avant de mourir tout comme les Nazaréens ; ils ne parlent pas l'hébreu et ne célèbrent pas les mêmes fêtes que nous. Leurs textes sacrés sont rédigés dans une langue profane et nos frères d'Orient refusent de les compter au nombre des enfants d'Israël. Le prétendu Eldad a vécu des années avec eux. Comme ses affaires commerciales périclitaient, il a pensé qu'il ferait fortune en se présentant comme un envoyé de la tribu de Dan. Revenu en Babylonie, il a été immédiatement démasqué et a préféré prendre la fuite. Il s'est rendu en Égypte et en Ifriqiya où il a abusé de la crédulité de nos coreligionnaires et a trompé les plus érudits d'entre eux. Mon fils Jacob a rapporté de Sura une lettre de Semah Ben Hayyim. Celui-ci, s'il n'exclut pas que les tribus perdues aient pu trouver refuge dans un lieu inconnu, confirme qu'Eldad le Danite et Isaac Bar Simhah sont une seule et même personne et que nous ne devons accorder aucun crédit à ses propos. Par chance, Jacob a rencontré à Bagdad Mohammad al-Razi, le marchand persan qui a les faveurs de l'émir, et cet homme de bien l'a pris sous sa protection. Il l'a autorisé à voyager avec lui et c'est ainsi que mon fils, qui me succédera un jour, a pu regagner discrètement notre ville et m'apporter la confirmation de ce que j'avais toujours pensé. Nul parmi vous ne sera assez fou pour mettre en cause les paroles du gaon de Sura. Je tiens d'ailleurs sa lettre à votre disposition et ceux qui ont correspondu avec lui pourront authentifier son écriture. J'ordonne que chacun d'entre vous s'abstienne désormais de fréquenter un imposteur dont les agissements sont de nature à nuire gravement à notre communauté. Fort heureusement, Mohammad al-Razi, ému par la détresse de Jacob, a parlé en notre faveur à l'émir et celui-ci m'a fait savoir qu'il vous pardonnait votre égarement à condition que vous suiviez mes recommandations. Bénissez le ciel que les choses se terminent ainsi !

Les fidèles, abasourdis, éclatèrent en sanglots et cherchèrent du regard Eldad le Danite qui se trouvait dans la synagogue au début de

l'office. Dès les premiers mots du rabbin, il s'était esquivé discrètement. Les plus excités, en fait ceux qui l'avaient toujours soutenu, se précipitèrent à son domicile. La maison était déjà vide. Des voisins affirmèrent que son occupant, l'air hagard et désespéré, avait chargé sur des mules ses coffres et avait quitté Kurtuba par la porte du Pont. Quelques jours plus tard, des voyageurs affirmèrent l'avoir rencontré à al-Mariya où il s'était embarqué pour l'Orient.

Chapitre III

Dès l'arrivée des premières chaleurs, l'émir Mohammad s'était retiré à al-Rusafa, la résidence bâtie par Abd al-Rahman I^{er}, dont il appréciait la fraîcheur des jardins. Contrairement aux autres années, il ne consacrait pas ses journées à la chasse. Son médecin, Ibrahim al-Utbi, lui avait interdit de monter à cheval et il n'avait pu se résoudre à suivre en litière ses fauconniers. Reclus dans ses appartements, il enrageait d'autant plus que ce soi-disant savant lui imposait un sévère régime alimentaire. Il n'avait plus droit aux pâtisseries sucrées dégoulinantes de miel qu'il affectionnait. Le monarque se sentait las, très las. De plus en plus fréquemment, il lui arrivait de se réveiller en sursaut la nuit, le front trempé de sueur et la tête embuée par les cauchemars qui le tourmentaient. Le grand eunuque, qui se tenait dans une pièce adjacente, faisait alors appeler la favorite du moment, Khadija, une esclave grecque ramenée d'Orient par Mohammad al-Razi. D'une rare beauté, cette jeune femme était réputée tout autant pour ses talents de chanteuse que pour l'habileté de ses caresses. Elle s'était vite fait détester de ses compagnes qui ne supportaient pas ses caprices. Jalouse de ses prérogatives, elle perdit toute prudence et fit verser à deux de ses rivales un breuvage empoisonné. Le scandale fut tel qu'il parvint jusqu'aux oreilles du souverain.

La méfiance instinctive de Mohammad s'était réveillée. Ce maudit marchand persan lui avait offert cette créature afin d'attenter à ses jours. Il suffisait d'observer sa conduite pour en être convaincu. Al-Razi s'était en effet lié d'amitié avec Mundhir qu'il avait décidé d'accompagner lors de la dernière saifa lancée contre les Chrétiens. Visiblement, il cherchait à s'attirer les bonnes grâces du prince héritier, escomptant que celui-ci régnerait bientôt sur al-Andalous.

Le retors Hashim Ibn Abd al-Aziz avait immédiatement tiré parti de la situation. En bon expert ès intrigues, il était capable d'analyser froidement et lucidement le moindre événement survenu à la cour. Quand il apprit que son maître avait confié à al-Razi le soin d'accomplir, en son nom et à sa place, le pèlerinage à La Mecque, il comprit que l'émir se préparait à la mort et voulait se mettre en règle avec sa conscience. Or il savait que sa disparition se traduirait par sa propre disgrâce. Mundhir vouait une solide rancune au favori qui s'était ingénié à l'éloigner du palais et était disposé à lui faire payer

très cher son attitude. Mohammad devait être protégé contre lui-même et ses éventuels ennemis. Hashim avait donc obtenu le renvoi de la trop belle et trop dangereuse Khadija et interdit à quiconque d'approcher l'émir sans son autorisation. La solitude pesait à ce dernier. Il n'avait personne à qui se confier et n'était pas dupe des raisons exactes de l'étrange sollicitude manifestée par son favori. Il en vint même à craindre que celui-ci, prêt à toutes les bassesses, ne finisse par se réconcilier avec son fils aîné et ne précipite son accession au pouvoir.

Mohammad se garda bien en conséquence d'avertir Hashim qu'il souffrait depuis des semaines d'accès de fièvre et d'intolérables migraines. Ses serviteurs ignoraient tout de son état ou feignaient de ne pas remarquer son visage émacié que la douleur déformait parfois. Un après-midi, alors qu'il se promenait dans les allées ombragées d'al-Rusafa, il tomba, frappé de paralysie. Appelé à la hâte, Ibrahim al-Utbi se déclara impuissant. À ce stade de la maladie, aucun remède ne pouvait soulager et encore moins guérir son patient. Celui-ci n'avait plus que quelques jours à vivre et il convenait de le préparer avec ménagement à cette issue fatale.

Dès qu'il fut informé du verdict sans appel rendu par le médecin, Hashim Ibn Abd al-Aziz perdit toute prudence. Il plaça Ibrahim al-Utbi en état d'arrestation et lui interdit de communiquer avec les siens. Le *hadjib* [58] pensait ainsi empêcher la rumeur fatale de se répandre en ville. Il obtint le résultat contraire à ses espérances. Inquiet de ne plus avoir de nouvelles de son père, Tarik al-Utbi comprit qu'un événement très grave s'était produit et s'empressa de faire part de ses soupçons au prince héritier.

Mundhir avait établi son camp près de Sarakusta et regagna au triple galop al-Rusafa. Il arriva trop tard. Mohammad était mort depuis deux jours, le 28 safar 273 [59] et Hashim errait dans les couloirs du palais, ne sachant pas comment annoncer la nouvelle au peuple. Maîtrisant sa colère, le nouvel émir lui confia le soin d'organiser les funérailles du défunt. De la sorte, l'ancien favori serait occupé, très occupé, et ne remarquerait pas les changements intervenus dans la garde. Les Muets avaient été remplacés par des hommes de troupe entièrement dévoués à Mundhir. Mohammad fut inhumé dans un cimetière édifié par ses soins non loin de la grande mosquée et réservé aux membres de la famille régnante, en présence d'une foule considérable. Perfidement, le prince héritier demanda à son ennemi de prononcer quelques mots. Hashim se piquait de poésie et, au grand amusement des lettrés de Kurtuba, improvisa un discours décousu qu'il eut le malheur de terminer par ces mots : « J'ai bien à

déplorer pour moi-même ton trépas, ô Mohammad, loyal ami de Dieu et bienfaiteur des hommes méritants ! Pourquoi d'autres encore en vie ne sont-ils pas morts et n'ont-ils pas, à ta place et pour mon avantage, vidé la coupe empoisonnée ? »

Des cris furieux s'élevèrent de l'assistance :

— Le misérable avoue. Il reconnaît lui-même avoir empoisonné notre souverain bien-aimé, la lumière et l'épée de l'islam. Qu'on le mette à mort sur-le-champ !

La garde dut intervenir pour ramener le calme et permettre à la cérémonie de poursuivre son cours. Quand ils furent de retour à l'Alcazar et à l'issue de la prestation du serment d'allégeance par les dignitaires, Mundhir apostropha violemment Hashim Ibn Abd al-Aziz :

— Tu as entendu mes loyaux sujets porter contre toi de terribles accusations. Qu'as-tu à répondre ? Sache que je suis enclin à les croire, car tu m'as dissimulé la maladie de mon père et tu as tout fait pour que je n'assiste pas à ses derniers moments.

— Noble seigneur, murmura d'une voix plaintive l'ancien favori, le premier fautif est l'émir Mohammad. Il a enduré avec constance d'horribles souffrances sans rien dire à ses serviteurs jusqu'à ce qu'il tombe paralysé. Nous avons tous espéré qu'il se rétablirait et je n'ai pas voulu t'inquiéter alors que tu étais sur le point d'infliger une cuisante défaite à ces maudits Chrétiens. Hélas, Dieu en a décidé autrement. Ibrahim al-Utbi pourra te certifier qu'il est décédé de mort naturelle. Je ne l'ai pas tué. Quand je me suis servi de l'expression « vider la coupe empoisonnée », je n'ai fait qu'utiliser une image poétique. Ton père, tu le sais, se servait souvent de cette expression quand il apprenait la disparition de l'un de ses amis. Elle m'est revenue en mémoire en évoquant son souvenir. Dois-je te rappeler une conversation que nous avons eue tous les trois il y a plusieurs années de cela ? Nous étions à al-Rusafa et j'ai dit à notre souverain : « Petit-fils des califes, combien agréable serait la vie si la mort ne nous guidait pas ! » Il m'a rétorqué d'un ton sec : « Enfant d'Infidèle, tu te trompes lourdement en parlant de la sorte ! N'occupons-nous pas le trône grâce à la mort ? Aurions-nous jamais régné si la mort n'existait pas ? » Il s'est retourné vers toi comme s'il entendait ainsi te donner une leçon. Je constate avec douleur que tu ne l'as pas comprise.

Mundhir fit un signe au chef des Muets :

— Qu'on arrête immédiatement cet homme et qu'on se saisisse de tous les membres de sa famille ! Leurs biens sont confisqués au profit du Trésor et j'exige que ce misérable passe en jugement pour haute trahison, car c'est un fait qu'il a toujours comploté contre moi.

Hashim Ibn Abd al-Aziz n'opposa aucune résistance. Il fut conduit

sous bonne garde dans un cachot où il passa plusieurs semaines avant d'apprendre – on n'avait pas jugé nécessaire de le faire comparaître devant des magistrats – qu'il était condamné à mort. Ses anciens amis poussèrent un soupir de soulagement lorsqu'ils apprirent que les juges ne l'interrogeraient pas. Ils redoutaient que, n'ayant plus rien à perdre, leur protecteur ne cherche à les compromettre. C'était mal le connaître. Il s'était résigné à son sort même s'il tenta, en vain, d'obtenir la libération de ses enfants. Il était trop au fait des bassesses de l'âme humaine pour blâmer ceux qui lui devaient pourtant leur fortune et leurs postes. Avant d'être conduit sur le Rasif où il fut décapité, il demanda à pouvoir écrire une lettre à sa concubine, Adj, faveur qui lui fut accordée. Il avait dicté au greffier quelques lignes désabusées que la jeune femme lut en versant d'abondantes larmes :

Ce qui m'empêche d'aller te voir, c'est que je suis enrhumé dans une prison à la porte solide et garnie de verrous. Ne sois pas, ô Adj !, surprise de ce qui m'arrive, car les vicissitudes de ma fortune présente n'ont pas de quoi m'étonner. N'ayant pas marché droit quand je le pouvais, j'ai rencontré ce que j'aurais dû redouter. Combien m'ont dit : « Fuis, malheureux, et va vivre en sécurité et loin de tes ennemis dans quelque autre endroit de la terre ! » Mais j'ai répondu : « La fuite est un acte vil et mon âme a assez de culture et de valeur pour dominer l'adversité. J'accepterai les mesures prises à mon égard. » L'homme, ma chère Adj, peut-il d'ailleurs se soustraire au décret divin ? Ceux dont j'avais à supporter hier les haineuses injures ou les basses flatteries s'empresseront de porter leurs lèvres à ma coupe et de s'y abreuver. Ils te poursuivront, j'en suis désolé, de leur vindicte et te feront payer cher l'amour que tu me portes. Ne perds pas espoir dans les épreuves que tu vas traverser. Des jours sombres t'attendent. Toutefois, je suis persuadé qu'ils ne dureront pas et que tu seras finalement récompensée de ta loyauté envers moi. C'est ce qui me permet de marcher fièrement à la mort et d'offrir sans regret ma tête au bourreau. Il m'ôtera la vie, mais les miens savoureront un jour leur revanche.

Mundhir avait les faveurs des habitants de Kurtuba. Les rumeurs les plus flatteuses couraient sur son compte. On le disait aussi pieux que son père, courageux et animé d'un ardent désir de justice. En fait, il était pour ses sujets un parfait inconnu. Il avait passé la plus grande partie de sa vie loin de la capitale et seuls ses soldats savaient à quoi s'en tenir sur son compte. Rares, très rares étaient ceux qui acceptaient de répondre aux questions qui leur étaient posées. Ils

semblaient avoir peur du nouvel émir sous les ordres duquel ils avaient servi. Ils n'ignoraient pas qu'il punissait lourdement le moindre manquement à la discipline. Ainsi, deux de ses officiers avaient été crucifiés pour avoir capitulé, une fois à court de vivres, et remis les clés des forteresses qu'ils commandaient aux Chrétiens. Leur général avait payé sans sourciller leur rançon et, quand ils s'étaient présentés devant lui pour le remercier, avait ordonné leur exécution sur-le-champ, à titre d'exemple. Un bon Musulman, disait-il, devait mourir en *chahid*, en « martyr », plutôt que d'endurer l'humiliation de la captivité.

Mundhir n'était guère porté à l'indulgence. Aussi est-ce avec soulagement que les conseillers de son père virent qu'il adoptait à leur égard une attitude conciliante. Il les maintint en fonction alors qu'ils s'étaient refusés, du vivant de Mohammad, à le traiter avec les honneurs dus à son rang de prince héritier et qu'il avait essuyé de leur part rebuffades et moqueries. Il ne leur tint pas rigueur contrairement à ce que lui suggérerait al-Razi qui l'avait naguère aidé et qui voulait faire payer à ces insolents leur impudence passée. L'émir avait refusé. Il ignorait tout des rouages de l'État et avait besoin de l'expérience de ces ministres et hauts fonctionnaires qui, assurés de conserver leurs charges, remplirent celle-ci avec zèle et, pour une fois, franchise.

Ils ne cachèrent pas au nouveau monarque l'état préoccupant des finances publiques. Les campagnes militaires contre les Chrétiens et les différents chefs rebelles avaient vidé les caisses du Trésor. L'activité économique n'était guère florissante. Les longues années de sécheresse avaient provoqué la mort de plusieurs milliers de personnes et certains domaines, jadis florissants, n'étaient plus cultivés. On manquait de main-d'œuvre et les artisans se plaignaient amèrement des exigences de leurs apprentis et de leurs ouvriers.

Trouver de l'argent était indispensable. Revenu en grâce, le vieux Walid Ibn Ghanim déconseilla à Mundhir de lever de nouvelles taxes sur les dhimmis comme l'avait fait Mohammad lors de son arrivée au pouvoir. Les plus pauvres se convertiraient à l'islam pour échapper aux agents du fisc et les plus riches se réfugieraient chez les Chrétiens du Nord ou en Ifrandja où ils seraient accueillis à bras ouverts. Mieux valait rogner sur les dépenses de la cour, ce à quoi l'émir consentit volontiers. Habitué à la rude vie du soldat, il méprisait le faste et le luxe. Scandalisé par le nombre élevé de serviteurs vivant à ses crochets, à l'Alcazar et à al-Rusafa, il en congédia plusieurs centaines. De même, il interdit l'achat de nouvelles concubines. Celles de son père lui suffisaient et il les faisait rarement venir dans ses appartements. Il ne s'était jamais marié et n'avait pas d'enfant, ce qui

ne semblait pas le gêner. Quand le cadi de la grande mosquée, en usant de mille précautions, l'avait interrogé sur ce point tout en lui faisant comprendre que la population espérait la naissance d'un héritier, il avait sèchement répliqué :

— Qui te dit que je souhaite transmettre à mon fils un trône dont il ne serait peut-être pas digne ? Les princes de ma maison sont assez nombreux pour que je puisse trouver parmi eux un successeur quand le moment sera venu. Et je puis t'assurer que cette échéance est lointaine, très lointaine.

Le dignitaire religieux s'était empressé de changer de sujet. Il avait toutefois rapporté les propos de Mundhir à son demi-frère. Abdallah avait pour épouse une femme nommée Durr[60]. Cette princesse vasconne emmenée en captivité avec son père ne cachait pas les ambitions qu'elle nourrissait pour Mohammad, le fils qu'elle lui avait donné. Un arrière-petit-fils de roi ne pouvait qu'être roi à son tour, ce qui impliquait que le trône revienne à son époux. Elle lui avait donc conseillé de s'immiscer dans les bonnes grâces de l'émir. Il lui avait obéi, affichant, contrairement aux autres princes, une attitude soumise et réservée. Il avait poussé l'habileté jusqu'à refuser de recevoir la rente mensuelle versée aux parents, proches ou lointains, du monarque, prétextant que sa fortune personnelle lui permettait de subvenir à ses besoins. Sollicité à longueur de journées par ses oncles, ses neveux et les enfants de Mohammad, le souverain avait été très sensible à ce geste et s'était pris d'affection pour son cadet dont il vantait à qui voulait bien l'entendre la sagesse, les vertus et l'abnégation.

Abdallah était le seul à pouvoir entrer librement dans ses appartements, sans solliciter préalablement une audience, et il ne se privait pas d'user de ce privilège. Il avait un avis sur tout et se permettait même de rabrouer l'émir quand ce dernier prenait une décision qu'il jugeait erronée. Cette audace passait pour de la franchise et Mundhir non seulement la tolérait mais l'encourageait. Pour éprouver la sincérité de son conseiller, il avait tenté à plusieurs reprises, en vain, de le prendre en défaut. Il avait proposé des mesures préjudiciables à son intérêt. Alors que les ministres et les fonctionnaires se confondaient en flatteries, Abdallah s'était à chaque fois insurgé, expliquant d'un ton rogue que l'initiative projetée affaiblirait le pouvoir de son parent et aurait des conséquences fâcheuses. Mundhir appréciait cette clairvoyance et en avait naïvement tiré la conclusion qu'Abdallah était le plus apte à lui succéder s'il lui arrivait malheur. Par prudence, il n'avait pas mis l'intéressé dans la confidence.

Quelques courtisans avisés avaient deviné les intentions de l'émir et s'étaient empressés de rechercher discrètement les faveurs du jeune prince. Ils lui avaient prêté de grosses sommes, lui permettant de pouvoir afficher en public son désintéressement. Pour eux, c'était un investissement judicieux dont ils retireraient un jour un grand profit. Abdallah avait accepté cet argent sans mot dire, n'hésitant pas à tancer en plein Conseil ses bienfaiteurs. Il leur avait expliqué, d'un air entendu, qu'il agissait de la sorte pour donner le change. Tous avaient rougi de plaisir et crié au génie, se persuadant que se créait de la sorte une complicité tacite entre eux et le futur émir. Walid Ibn Ghanim avait été le seul à percer leur jeu et ce dévoué serviteur de la dynastie avait racheté à leurs détenteurs les reconnaissances de dettes signées par Abdallah. Il s'était ensuite rendu chez ce dernier et les lui avait remises. Interloqué, le prince l'avait longuement dévisagé et l'avait questionné :

— Crois-tu pouvoir acheter ainsi mes faveurs ?

— J'ai été préfet de Kurtuba et j'ai refusé de reprendre ce poste quand ton père me l'a demandé. Je n'avais pas accepté qu'il nomme à ma place un incapable, Hamdoun Ibn Basil. Tu es jeune et il se passera de longues années avant que tu ne montes sur le trône. Je suis trop vieux pour espérer être encore en vie à ce moment-là et tu sais que je n'ai pas d'héritier mâle. Ma famille sert la tienne depuis l'arrivée dans cette contrée d'Abd al-Rahman I^{er} et il me déplaît que l'un de ses descendants ait les pieds et poings liés par les promesses que tu as faites à ceux qui se prétendent tes amis. Aucun d'entre eux n'a eu la franchise, je suppose, de t'avertir que tu n'étais plus son débiteur.

— Non.

— Escomptant ma prochaine disparition, ils n'avaient aucune raison de le faire et auraient réclamé leur soi-disant dû lors de ton élévation au trône. J'ai considéré qu'il était de mon devoir de t'aider à les démasquer quand l'occasion s'en présentera. De la sorte, tu pourras distinguer entre tes vrais et tes faux amis. Crois-moi, c'est une chose très utile pour un souverain.

— Tu me donnes là une leçon que je ne suis pas prêt d'oublier. Je mesure ainsi tout ce qu'il me reste à apprendre et je forme le vœu qu'Allah le Tout-Puissant et le Miséricordieux te maintienne longtemps en vie afin que tu puisses me faire bénéficier de tes conseils. Tu es très différent des autres courtisans et je ne voudrais pas t'offenser. J'insiste cependant : quelle récompense souhaites-tu que je demande pour toi à mon frère ?

— De lui, je n'exige et n'accepterai rien. Il n'est pas concerné par cette affaire.

— Que veux-tu alors de moi ?

— Une seule chose : que tu comprennes qu'un prince tire son pouvoir moins de son autorité ou de sa naissance que des conseillers dont il sait s'entourer. Il doit veiller à ce que justice leur soit rendue et c'est pourquoi j'ai une grâce à te demander.

— Parle et, par Dieu, je prends l'engagement qu'elle te sera accordée.

— Je souhaite que ton premier geste en tant que monarque soit de libérer les enfants d'Hashim Ibn Abd al-Aziz.

— Je le croyais ton ennemi juré.

— Il était le complice de Hamdoun Ibn Basil et a contribué à ma disgrâce. J'avais donc toutes les raisons de le haïr, hormis une. Il a toujours servi loyalement ton père. Certes, je n'ignore pas qu'il y trouvait son intérêt et qu'il s'est montré fort imprudent lors du décès de l'émir. Mais il l'a payé de sa vie et sa dernière lettre, dont sa concubine m'a fait tenir une copie, montre qu'il était conscient d'avoir mérité son sort. Ce n'est pas le cas de ses fils et de ses filles qu'on a jetés en prison et dont on a confisqué les biens. Ils n'ont pas à payer pour les fautes de Hashim et le dévouement dont celui-ci a fait preuve excède de très loin le rôle néfaste qu'il a pu jouer en certaines circonstances. Tu te devras de réparer cette injustice.

— Je te le promets. Te contenteras-tu de ma parole ?

— Te repentirais-tu déjà de me l'avoir donnée au point qu'il n'y en ait aucune trace ? Rassure-toi, je n'en exige pas. Je te laisse libre de tenir ou non cet engagement. C'est une terrible responsabilité, tu ne tarderas pas à le découvrir. Si tu les gracies, il te faudra te souvenir que tu le fais parce que l'ancien préfet de Kurtuba a racheté les dettes que tu avais imprudemment contractées. Se rappeler ses erreurs n'est ni facile, ni agréable. Si tu les laisses croupir en prison, tu seras, que tu le veuilles ou non, torturé par le remords et tu chercheras à te venger sur les autres de cette blessure, au risque de perdre ton trône.

— J'ai pris un engagement et je m'y tiendrai, affirma, d'un ton péremptoire, le prince Abdallah, mettant ainsi fin à l'entretien.

Sitôt connue la mort de l'émir Mohammad, Omar Ibn Hafsun poussa un soupir de soulagement. Il vit avec satisfaction l'héritier du trône reprendre la route de Kurtuba. Ses soldats, qui assiégeaient la forteresse d'Alhama, l'un de ses châteaux, ne tardèrent pas à se débander. Le muwallad en profita pour étendre considérablement ses domaines, s'emparant de toutes les localités entre Bâgha[61] et le littoral, et amassant un riche butin. Ses victoires lui valurent les faveurs du petit peuple qu'il savait habilement flatter en feignant de

s'apitoyer sur son sort. Dans chaque ville où il entra, il rassemblait les convertis et les haranguait : « Depuis trop longtemps, vous avez à supporter le joug de l'émir qui vous enlève vos biens et vous impose des charges écrasantes tandis que les Arabes vous accablent d'humiliations et vous traitent comme leurs serviteurs. Je ne désire pas autre chose que de vous rendre justice et vous libérer de cet esclavage odieux. »

Un tel discours suscitait les applaudissements enthousiastes de ses auditeurs qui s'empressaient de piller les demeures des fonctionnaires et des Biladiyun[62], voire même des Berbères qu'ils continuaient à considérer comme des envahisseurs étrangers en dépit du fait que les uns et les autres étaient tous Musulmans.

Avec les agissements inconsidérés de ces partisans, Omar Ibn Hafsun aurait pu s'aliéner bien des sympathies. Il avait su déjouer ce piège et se tailler une réputation de justicier et de redresseur de torts. S'il livrait sans pitié à la vindicte de ses soldats les bourgades qui lui résistaient, il veillait à ce que l'ordre public soit soigneusement respecté dans ses domaines. Des soldats patrouillaient sans cesse sur les principales voies de communication et une femme couverte de bijoux pouvait se rendre d'une ville à une autre sans crainte d'être attaquée. Il avait choqué les esprits en faisant exécuter plusieurs dizaines de ses partisans sur la foi de simples dénonciations émanant de paysans qui se plaignaient d'avoir été rançonnés par eux. Les malheureux avaient payé de ces accusations. Bien entendu, il s'agissait, pour la plupart, de soldats loyalistes récemment ralliés à Omar Ibn Hafsun. Il pouvait donc les sacrifier à sa guise. Il était plus magnanime avec ses véritables fidèles qui le vénéraient et étaient prêts à mourir pour lui. Les plus courageux d'entre eux arboraient avec fierté les bracelets d'or qu'il distribuait généreusement à ceux qu'il voulait distinguer.

En quelques mois, il réunit autour de lui plusieurs milliers d'aventuriers et fit prisonnier le gouverneur omeyyade de Bâgha, Abdallah Ibn Sama'a. Le wali avait dépêché plusieurs émissaires à Kurtuba et attendu en vain l'arrivée de secours. L'émir était trop occupé pour les recevoir et son demi-frère les avait éconduits à dessein ; il se doutait bien que cette attitude serait mal interprétée par les chefs arabes devant lesquels il prenait un malin plaisir à dénoncer « l'inaction déplorable de Mundhir ». Ses interlocuteurs, abusés, voyaient en lui leur défenseur naturel et il s'était ainsi constitué, au fil des semaines et des défaites, une solide clientèle d'aigris qui vantaient ses mérites et regrettaient qu'il n'ait point succédé à Mohammad.

La capitulation d'Abdallah Ibn Sama'a obligea Mundhir à réagir.

Il envoya l'un de ses officiers, Aswagh Ibn Fotais, mettre le siège devant le château d'Iznajar conquis par les partisans d'Ibn Hafsun. Ayant investi la place, le vieux général promit aux défenseurs la vie sauve s'ils acceptaient de se rendre et de faire allégeance à l'émir. À peine avaient-ils déposé leurs armes qu'ils furent tous massacrés jusqu'au dernier par les troupes de l'émir. Aswagh eut beau protester et clamer qu'il était ainsi déshonoré à jamais, le prince Abdallah, dépêché sur place, prétendit avoir reçu des consignes formelles en ce sens de Mundhir, dont l'inutile cruauté et la félonie furent sévèrement jugées.

Fort de ce premier succès, Abdallah se dirigea vers Lucena dont les habitants lui ouvrirent grandes les portes. Cette ville avait une particularité. Elle était à l'époque entièrement et uniquement peuplée de Juifs. Ces prospères négociants, qui avaient l'habitude d'envoyer leurs marchandises à Kurtuba, avaient reçu une lettre d'Obadiah Ben Jacob les incitant à prendre parti pour le souverain et à faire étalage de leur loyalisme. Le rabbin avait écrit cette missive sur les conseils pressants de Mohammad al-Razi auquel il ne pouvait rien refuser puisque le Persan avait permis à son fils de revenir sain et sauf de Babylonie. Obéissant à celui qu'ils tenaient pour leur chef spirituel, les Juifs de Lucena avaient réuni une grosse somme d'argent qui leur avait servi à recruter des centaines de mercenaires placés sous les ordres du général Abdallah Ibn Mohammad Ibn Modar et d'un eunuque, Aïdoun, qui ne faisait pas mystère de ses liens avec le fils du souverain. Ces recrues, que les paysans surnommaient ironiquement les « Juifs de l'émir », avaient infligé une cuisante défaite aux partisans d'Omar Ibn Hafsun qui avait jugé plus prudent de regagner son domaine de Bobastro.

Pendant de longs mois, loyalistes et rebelles s'observèrent prudemment, refusant tout engagement. Mundhir était préoccupé par les nouvelles en provenance de Tulaitula. Le 1^{er} shawwal 274[63], Mousa Ibn Zennun, s'appuyant sur un chef berbère, Lubb Ibn Tarbisha, s'était emparé de cette cité et en avait chassé la garnison avant de s'autoproclamer gouverneur. Il avait fait main basse sur les taxes collectées par les agents du fisc dans la région qui manquaient désormais cruellement au Trésor public. Mohammad al-Razi fut dépêché sur place pour négocier un arrangement. Moyennant le versement d'une importante gratification, les deux maîtres de l'ancienne capitale firent leur soumission et remirent au marchand persan ce qui restait des impôts. L'émir put payer les arriérés de solde de ses militaires et annonça que, sous peu, il viendrait châtier Omar Ibn Hafsun et ses partisans. Cette expédition fut retardée par les pluies

diluviennes qui s'abattirent sur al-Andalous et durèrent plus longtemps que d'habitude. Rassemblée sur l'emplacement de l'ancien Faubourg, l'armée ne put se mettre en marche et le camp se transforma en un gigantesque cloaque où les hommes cherchaient à s'abriter tant bien que mal des intempéries. Une épidémie se déclara, provoquant la mort de plusieurs centaines de cavaliers et de fantassins.

Mundhir fut obligé de patienter jusqu'à l'arrivée du printemps avant de prendre la route d'Urshuduna[64]. Cette ville était occupée par le muwallad Aïshoun qui, allié à trois chefs berbères de la tribu des Banouh Matrouh, Harib, Awn et Talout, avait gagné la confiance de la population en redistribuant à celle-ci les biens confisqués aux propriétaires arabes massacrés. Arrivé à l'improviste, Mundhir encercla la cité, intercepta tous les convois de ravitaillement et coupa l'aqueduc acheminant l'eau aux fontaines publiques. Très vite, les assiégés en furent réduits à manger les cadavres des animaux et à se battre pour partager l'eau saumâtre des rares citernes existantes. Vieillards, femmes et enfants tombaient comme des mouches. Désespérés, les principaux notables envoyèrent le plus âgé d'entre eux, Abd al-Aziz Ibn Raouf, dans le camp du monarque pour savoir à quelles conditions celui-ci accepterait de les épargner. L'émissaire dut patienter plusieurs jours avant d'être reçu en tête à tête par l'émir qui ne le ménagea guère :

— Ta visite me surprend. Est-ce à dire que tu as recouvré la raison ?

— Noble seigneur, je ne l'ai jamais perdue et tes espions, visiblement, ne font pas leur travail. J'ai mis en garde mes concitoyens contre les conséquences de leurs actes ; l'ancien wali pourrait en témoigner. Je leur ai rappelé qu'ils te devaient obéissance et qu'Aïshoun, loin de défendre l'islam comme il a l'impudence de le prétendre, est un bandit qui cherche à s'enrichir à leurs dépens. Ils n'ont pas tenu compte de mes avertissements et s'en repentent aujourd'hui amèrement. Montre-toi généreux et tu n'auras pas de plus loyaux serviteurs qu'eux.

— Je suis ravi de leurs bonnes dispositions, ironisa Mundhir, car elles sont bien tardives. Pourquoi devrais-je me montrer clément ?

— Parce que c'est ton intérêt. Omar Ibn Hafsun terrorise les populations et leur rappelle sans cesse ce qu'il en a coûté aux défenseurs d'Iznajar d'avoir déposé les armes en se fiant aux promesses faites par ton général. Ils ont tous été massacrés alors qu'ils auraient dû être épargnés.

— De quoi me parles-tu ? J'avais laissé Aswagh libre de ses

décisions. Il avait et conserve toute ma confiance. S'il s'était engagé à gracier les rebelles, nul ne pouvait le lui interdire. Il avait tous les pouvoirs. Tu mens en affirmant que c'est sur mon ordre que pareille infamie a pu être commise. Je n'y ai aucune part de responsabilité.

— Le massacre a pourtant bien eu lieu, glissa habilement Abd al-Aziz Ibn Raouf.

Comprenant que son interlocuteur n'était pas au courant des agissements de son demi-frère, il eut conscience d'avoir marqué un point dans une partie qui s'annonçait serrée. Il lui fallait maintenir son avantage sans pour autant accuser Abdallah explicitement. D'un air entendu, il hocha la tête et poursuivit :

— C'est la thèse que j'ai toujours défendue auprès des habitants d'Urshuduna dont les plus excités ont voulu me mettre à mort. Je suis heureux d'apprendre de ta bouche qu'elle est en tous points conforme à la réalité. Je te sais naturellement enclin à la clémence. Il n'en demeure pas moins que ce massacre a jeté dans le camp de tes ennemis les tièdes et les hésitants. Je les comprends. Ils sont persuadés qu'ils n'ont aucune pitié à attendre de toi. Démontre le contraire et des milliers d'hommes viendront se prosterner à tes pieds. Je t'offre là une occasion rêvée.

— Tu vas bientôt me dire que tes amis ne se sont révoltés que pour me faire plaisir.

— Ils ont, je te l'ai dit, commis une faute parce qu'on a abusé de leur crédulité. Peut-on punir l'idiot du village parce qu'il tient des propos déçousus ? Tu as l'occasion de porter un coup mortel à Ibn Hafsun. À ta place, je n'hésiterais pas un seul instant.

— Justement, tu n'es pas à ma place.

— Et je ne le souhaite pas. Je mesure aujourd'hui le fardeau qui pèse sur tes épaules. Le commun des mortels ignore le bonheur qu'il y a à n'exercer aucune charge publique.

— Sur ce point, je suis d'accord avec toi. Je vais réfléchir et te communiquerai ma décision.

Abd al-Aziz Ibn Raouf ne put contenir sa joie quand l'émir lui annonça qu'après avoir consulté ses conseillers, il avait décidé d'accorder son pardon aux habitants d'Urshuduna. Il y mettait toutefois deux conditions. D'une part, les assiégés devaient neutraliser la garnison et ouvrir le lendemain, à la nuit tombée, la porte Sud par laquelle ses hommes s'engouffreraient dans la cité. D'autre part, ils devraient lui livrer Aïshoun et ses complices, lesquels seraient condamnés à la peine la plus infamante qui fût : ils furent en effet crucifiés entre un chien et un cochon, ce qui les privait de la possibilité d'entrer au paradis. Quand le cadî de l'armée reprocha à

Mundhir d'avoir agi aussi cruellement envers des hommes qui étaient certes des traîtres mais aussi des Musulmans, l'émir lui rétorqua :

— Ils ont eu ce qu'ils méritaient et ce qu'ils souhaitaient. Aïshoun avait une telle confiance dans sa bravoure qu'il ne s'imaginait pas être pris. Il m'a envoyé des lettres d'une rare insolence à plusieurs reprises, affirmant que si jamais je m'emparais de lui, il acceptait bien volontiers d'être cloué aux murs de la ville entre un chien et un porc, mes deux animaux de compagnie favoris. Voici ces missives et dis-moi si je mens.

— Assurément non.

— J'ai exaucé ses vœux. C'est ce qu'il est coutume d'accorder à un condamné à mort et tu ne peux m'en tenir rigueur. Je suis cependant sensible à tes remontrances et, pour te prouver ma bonne foi, j'ordonne que leurs biens soient donnés non au Trésor mais aux fondations pieuses que tu me désigneras. De la sorte, en dispensant, une fois morts, le bien qu'ils ont négligé d'accomplir de leur vivant, peut-être obtiendront-ils le pardon d'Allah le Tout-Puissant et le Miséricordieux !

Omar Ibn Hafsun apprit avec consternation la défaite de ses lieutenants. Ce maudit émir était rudement plus habile qu'il ne le pensait. Dans les villages, Chrétiens et Musulmans commentaient abondamment son geste de clémence et faisaient bon accueil aux émissaires envoyés par Mundhir. Plusieurs chefs arabes et berbères avaient d'ores et déjà abandonné le rebelle et les désertions se multipliaient de jour en jour. Il fut contraint de se replier avec ses derniers fidèles dans son château fort de Bobastro, disposant d'importantes réserves de vivres et de trois sources d'eau situées à l'intérieur de l'enceinte. Sous peu, les fortes chaleurs réduiraient à l'inaction ses adversaires qui chercheraient tant bien que mal un abri contre les rayons dévorants du soleil. Il lui suffisait de patienter quelques semaines et d'attendre l'arrivée des pluies automnales. Le monarque serait obligé de rebrousser chemin et il ne pourrait lancer une nouvelle saïfa avant le retour des beaux jours. Un matin, les sentinelles avertirent Omar Ibn Hafsun que la forteresse était entièrement encerclée. Au loin, il put en effet apercevoir un vaste océan de toile blanche au milieu duquel s'élevait la luxueuse tente du souverain sur laquelle flottait un étendard brodé à son nom. À peine installé, Mundhir avait été saisi d'une violente attaque de fièvre. Il avait contracté ce mal au cours de ses précédentes campagnes et savait qu'il resterait cloué sur sa couche pendant plusieurs jours, incapable de faire le moindre mouvement et de donner à ses officiers

les ordres que ceux-ci réclameraient. Démoralisés, les soldats perdraient tout sens de la discipline et se querelleraient entre eux. Il lui fallait donner à tout prix le change. Le monarque fit venir Abd al-Aziz Ibn Raouf qui l'avait suivi jusqu'ici :

— Tu me vois dans un piteux état et je te prie de garder le silence le plus absolu sur ma maladie.

— Noble seigneur, tu peux compter sur ma discrétion.

— C'est bien pour cette raison que j'ai recours à tes services. J'ai apprécié ta loyauté et ton dévouement et tu as su tempérer ma soif de vengeance en m'expliquant où se trouvait mon intérêt.

— Mes concitoyens bénissent ton nom chaque jour et remercient Allah le Tout-Puissant et le Miséricordieux de leur avoir donné pour maître un homme compréhensif et généreux. Ordonne que nous récitons des prières pour ton rétablissement et je puis t'assurer que les mosquées seront trop petites pour accueillir les fidèles.

— Je te l'ai dit, nul ne doit deviner que mon malheureux corps est consumé par la fièvre. Je te demande de te rendre auprès d'Omar Ibn Hafsun pour sonder ses intentions. Dis-lui que des messagers sont partis pour la capitale et que, sous peu, le prince Abdallah me rejoindra avec des milliers d'hommes et de puissantes machines de guerre qui ouvriront des brèches dans ses murailles. Explique-lui qu'il ne doit se faire aucune illusion. Tôt ou tard, il lui faudra se rendre. Plus il me fera patienter, plus grand sera mon courroux.

— Pardonne cette question. À tes paroles, je crois deviner qu'une prompte soumission lui vaudrait quelque indulgence.

— Je n'ai pas entendu ce que tu viens de dire. Toutefois tes propos traduisent fidèlement ma pensée. Me suis-je fait comprendre ?

— Tu n'auras pas de meilleur interprète que moi.

Le vieillard refusa toute escorte pour l'accompagner. L'oncle du rebelle était son ami et ses propres enfants avaient joué avec Omar, souvent reçu dans sa demeure. Il n'avait nul besoin de sauf-conduit et c'est donc d'un pas assuré qu'il gravit, juché sur une mule, l'étroit sentier menant à la poterne de la forteresse. Le chef muwallad le reçut sur la terrasse ombragée où il aimait à se tenir dans la journée. D'un ton moqueur, il dit à son visiteur :

— Souhaites-tu qu'un esclave t'apporte une couverture ? Tu m'as l'air transi de froid. Quel contraste avec la fournaise de la plaine où est établi votre camp !

— Je te remercie, je n'en ai nul besoin. Ma carcasse est encore solide et un petit vent frais ne nuit pas à la santé... en cette saison du moins, car je n'aimerais pas être ici dans quatre mois...

— Que veux-tu dire par là ?

— Qu'il fera alors froid, très froid. Et que tu regretteras amèrement de ne pas avoir fait rentrer du bois pour te chauffer.

— Tu as remarqué ce détail !

— Oui et je ne vois aucun arbre ici. Je te plains bien sincèrement. Pourquoi t'obstiner à mener une aussi rude existence alors que tu pourrais vivre dans un palais somptueux à Kurtuba ?

— Je note avec satisfaction que tu me vois déjà émir.

— Détrompe-toi, ce n'est pas à cela que je fais allusion.

— C'est pourtant uniquement dans ce cas que je puis espérer fréquenter la capitale.

— Pas forcément.

Omar Ibn Hafsun fixa attentivement son interlocuteur et observa un long silence. Les derniers mots d'Abd al-Aziz Ibn Raouf l'avaient désarçonné. Une seule question lui brûlait les lèvres et il n'osait la poser de peur de passer pour un couard. L'envoyé de Mundhir devina son trouble :

— Je sais à quoi tu penses et je ferai comme si tu m'avais interrogé. Notre souverain a suffisamment combattu sur les champs de bataille pour apprécier tes qualités de soldat. Il rêve d'en découdre avec les Chrétiens dès que la paix sera revenue dans son royaume. Tu portes haut l'épée de l'islam et je suis persuadé qu'il sera ravi de te compter au nombre de ses généraux.

— En dépit de mes fautes...

— Omar, je me réjouis de te voir employer ce mot. Tu es sur le bon chemin, il ne te reste plus qu'à en tirer les conséquences.

— Tout doux, mon brave ami, tout doux. Nous ne faisons que commencer nos discussions et tu voudrais que je capitule déjà. Ce n'est pas ainsi que je comprends une négociation. J'ai besoin de solides garanties.

— Moi aussi.

— Assurément. Pour te prouver ma bonne volonté, je te laisse fixer tes exigences et je te promets que ta première demande sera satisfaite.

— Je n'en ai qu'une pour l'instant. Je souhaite repartir d'ici à ce soir porteur d'une lettre que tu auras écrite à Mundhir et qui contiendra ces simples mots : « Je viendrai habiter Kurtuba avec ma famille. Je serai l'un de tes généraux et mes fils deviendront tes clients. »

— Cette missive te sera remise ce soir.

Le lendemain, l'émissaire quitta Bobastro et fut immédiatement reçu par l'émir dont la santé continuait à décliner. D'un ton plaintif, le malade demanda :

— M'apportes-tu de bonnes nouvelles ?

— D'excellentes. Juge toi-même par le courrier que t'adresse Omar Ibn Hafsun.

— Dois-je attendre l'arrivée d'Abdallah ?

— Assurément, car cela lèvera les dernières hésitations de ton ennemi. Mais il ne t'est pas interdit de faire un geste pour manifester ta satisfaction.

— Lequel ?

— Envoie-lui quelques présents pour le remercier de ses bonnes dispositions.

L'émir fit parvenir à l'assiégé plusieurs tuniques d'apparat ainsi que la copie de l'acte d'amnistie qu'il était prêt à promulguer. Il assura son correspondant qu'il lui confierait la charge de commander les contingents de volontaires cordouans et qu'il recevrait, outre plusieurs domaines, une pension mensuelle de deux mille dinars. Quant à ses fils, ils seraient nommés dans le corps des pages. Omar Ibn Hafsun répondit que, dans ces conditions, il était prêt à faire immédiatement sa soumission. Il sollicitait toutefois une faveur supplémentaire. Tous ses biens se trouvaient à Bobastro et il manquait de bêtes de somme et de chariots pour les transporter à Kurtuba. Heureux d'en finir avec cette campagne sans avoir à combattre, Mundhir lui envoya plus de cent cinquante mulets avec leurs conducteurs et un nombre équivalent d'esclaves pour charger les bêtes.

Omar Ibn Hafsun, qui n'en était pas à une trahison près, garda pour lui les animaux et enrôla dans son armée muletiers et serviteurs qu'il eut l'habileté d'affranchir, se gagnant ainsi leur fidélité. Il effectua plusieurs sorties audacieuses, infligeant de lourdes pertes à ses ennemis dont le nombre avait singulièrement diminué. Il n'y avait rien d'étonnant à cela. Dès qu'ils apprirent l'accord intervenu entre Mundhir et le rebelle, les soldats, frustrés de la perspective d'un riche butin, préférèrent, pour beaucoup, regagner leurs provinces.

Fort heureusement, Abdallah arriva avec des renforts, mais sans machines de siège, prétendant que celles-ci étaient hors d'usage. Le prince constata que l'émir s'affaiblissait de jour en jour en dépit des soins qui lui étaient prodigués. Le mari de Durr ne s'en montra pas affligé outre mesure : le pouvoir était désormais à la portée de sa main. En grand secret, il fit venir sous sa tente un médecin nommé Youssouf al-Kouraiishi, et l'interrogea :

— L'émir a-t-il une chance de se rétablir ?

— Mes collègues l'affirment. Ce sont ou des charlatans ou des flatteurs. Je connais bien cette maladie et une issue fatale est inéluctable. Reste que je ne puis en fixer avec certitude la date.

— En as-tu parlé à Mundhir ?

— Je m'en suis bien gardé. Les autres médecins ne m'aiment guère et ils m'auraient éloigné d'ici.

— Tu as sagement agi. Ton patient est-il en état de continuer à exercer ses responsabilités ?

— Par moments, oui. Mais al-Andalous sera dirigé d'ici peu par un prince incapable de faire face aux dangers qui nous menacent.

— C'est un risque que nous ne pouvons pas prendre.

— Dois-je en conclure que tu me demandes d'abréger ses souffrances ? Je n'ai guère envie d'être accusé de meurtre.

— Je serai son successeur et tu peux compter sur ma générosité.

— Quelles garanties m'offres-tu ?

— J'observe que tu ne dis pas non.

— J'attends tes propositions.

— Tu recevras, demain, une grosse somme d'argent qui mettra ta famille à l'abri du besoin. Pour le reste, tu peux me faire confiance.

— Je veux bien t'aider à une seule condition. Dès réception de cette somme, je quitterai cet endroit et je m'embarquerai pour l'Orient. Sitôt monté à bord du bateau, je remettrai à l'un de tes officiers un moyen imparable de parvenir à tes fins.

— Lequel ?

— Une lancette empoisonnée. Les médecins pratiquent sur ton frère saignée sur saignée au risque de le tuer. Ils vont continuer ce traitement car c'est le seul qu'ils connaissent. Fais en sorte de placer la lancette empoisonnée que je te remettrai près de l'homme chargé de l'opération. Rassure-toi, je suis expert en poison et nul ne se doutera des raisons exactes du décès. Mes collègues expliqueront qu'il aura succombé car il était arrivé à bout de forces.

Tout se passa comme l'avait prédit Youssef al-Kouraiishi dont la soudaine disparition n'étonna personne. Ses collègues le tenaient en piètre estime et furent soulagés de ne plus avoir à subir ses critiques incessantes. Après avoir appris la mort de son demi-frère, Abdallah s'enferma sous sa tente. Il attendit trois jours avant d'annoncer officiellement que Mohammad avait rendu son âme à Dieu. Sitôt informés, les contingents de l'armée se débandèrent et regagnèrent leurs provinces, sous prétexte d'organiser des cérémonies en l'honneur du souverain défunt. Bientôt, l'héritier du trône n'eut plus autour de lui que quelques officiers et une poignée de soldats. S'il le voulait, Omar Ibn Hafsoun pouvait attaquer le campement et faire prisonnier le futur émir. À sa place, Abdallah n'aurait pas hésité un seul instant.

C'était mal connaître le chef muwallad et son sens très particulier de l'honneur. Informé du décès du monarque par ses espions, il se

rendit auprès de son successeur et lui présenta ses condoléances avant d'ajouter :

— Ton frère a voulu me défier et il en est mort. C'était un homme loyal et courageux que j'appréciais. Je devine que tu redoutes que je tire profit de la situation. Je n'en ai pas l'intention. Ce serait un abominable péché pour un Musulman que d'empêcher de donner à Mohammad une sépulture honorable au milieu des siens. J'ai donc décidé d'instituer une trêve afin que tu puisses regagner Kurtuba en sécurité. Je te fournirai une escorte, car on m'a signalé une bande de pillards à quelques lieues d'ici.

— C'est très généreux de ta part.

— Un mort n'a pas à payer pour les querelles des vivants.

— Sache que je ne serai pas un ingrat. Je t'assure que tu trouveras toujours auprès de moi un interlocuteur prêt à satisfaire tes légitimes désirs. Si tu le souhaites, tu pourrais être l'un de mes généraux. Mon frère te l'avait proposé et je le fais à mon tour.

— Contente-toi de quitter mes domaines. Je n'ai nul besoin de titres ronflants.

Chapitre IV

La population de Kurtuba s'était portée en masse au-devant du convoi transportant la dépouille mortelle de Mundhir. Le jeune homme fut inhumé auprès de son père, alors que montaient vers le ciel les lamentations de ses sujets. Le petit peuple déplorait sincèrement la disparition d'un monarque qui n'avait pu donner la pleine mesure de ses talents. Réunis à l'Alcazar après la cérémonie, les dignitaires prêtèrent serment d'allégeance au nouvel émir dans un climat empreint de suspicion. La rumeur publique accusait ouvertement Abdallah d'avoir fait froidement assassiner son frère. Dans les tavernes et les auberges, les discussions allaient bon train et dégénéraient parfois en violentes disputes nécessitant l'intervention des Muets. Le souverain n'ignorait rien de cette situation. Quelques jours après son avènement, il avait reçu la visite de Walid Ibn Ghanim et le vieil homme lui avait parlé avec une rude franchise :

— Noble seigneur, je ne pensais pas devoir de mon vivant te rappeler une certaine promesse.

— Ce n'est pas nécessaire. J'ai une excellente mémoire et je n'ai pas oublié ce que tu fis jadis pour moi. J'ai pu mesurer combien tu avais eu raison de racheter secrètement ces maudites reconnaissances de dettes. Croyant que je n'en savais rien, mes « créanciers » ont eu l'audace de réclamer leur dû avec l'âpreté que tu peux imaginer. Ils ont payé cher cette insolence. J'ai tenu parole. Les enfants de Hashim Ibn Abd al-Aziz ont été libérés et j'ai ordonné qu'on leur rende leurs domaines.

— Allah le Tout-Puissant t'en saura gré. Voilà une première injustice réparée !

— Quelles sont les autres ?

— C'est à ta conscience de le savoir.

— Oserais-tu...

— Affirmer ce que la rue murmure, à savoir que Mundhir n'est pas décédé de mort naturelle ? Je laisse à tes courtisans le soin de prétendre le contraire. Je ne suis pas dupe de leurs mensonges éhontés qui te nuisent plus qu'ils ne te servent. À quoi bon cacher la vérité ? Ton frère était hors d'état de gouverner et sa maladie était une véritable catastrophe pour ce pays. Crois-moi, tu as bien fait d'abréger ses souffrances et les nôtres. Cela prouve que tu as la trempe d'un

véritable souverain et c'est heureux ainsi.

— Le peuple pense autrement puisqu'il me considère comme un vulgaire meurtrier.

— Les gens de peu ignorent la dure réalité du pouvoir. Laisse-les jacasser en paix ! C'est à toi de leur démontrer, par ta conduite, qu'ils n'ont pas perdu au change.

— Que me conseilles-tu ?

— De régner, un point c'est tout ! Tu as toutes les qualités requises pour cela. Tu es rusé et méfiant, tu n'as pas de scrupules et une ambition démesurée dicte chacun de tes gestes.

— Voilà un portrait peu flatteur !

— En apparence. Je n'ai pas mentionné tes nombreuses vertus. Je sais que tu es un bon Musulman : tu connais le Coran par cœur, tu t'abstiens de consommer les boissons illicites dont raffolent tes compagnons et tu n'aimes ni le faste ni le luxe. Ce sont là de précieux atouts qui t'aideront à gagner les faveurs de tes sujets. Il te suffit de frapper leur imagination et tu verras qu'ils cesseront rapidement de te calomnier.

— Comment procéder ?

— C'est très simple : voilà ce que je te propose...

Abdallah n'eut qu'à se féliciter des suggestions que lui fit, peu avant de mourir, Walid Ibn Ghanim. Il devait commencer par s'entourer de conseillers d'extraction modeste et totalement inconnue. Aucun d'entre eux ne devait avoir été mêlé aux intrigues du règne précédent ou avoir un lien familial, fût-il le plus ténu, avec des dignitaires de la cour. Redevables à l'émir de leur soudaine élévation et de leur fortune, ils lui seraient totalement dévoués.

Abdallah désigna ainsi comme chefs de ses armées deux obscurs officiers, Abd al-Malik Ibn Umaiya et Ubaid Allah Ibn Abi Ibn Abda. Alors que les autres gradés, dès l'annonce du décès de Mundhir, avaient regagné à la hâte la capitale ou leurs domaines, eux seuls, avec une cinquantaine de leurs hommes, ne s'étaient pas enfuis. C'était sous leur protection que, assuré de la bienveillante neutralité d'Omar Ibn Hafsun, Abdallah avait pu quitter Bobastro. Ces militaires n'avaient pas cherché à tirer profit de ce geste. Ils avaient repris leur service comme si de rien n'était, sous le regard amusé et méprisant des autres soldats qui, en apprenant leur promotion, regrettèrent amèrement les lazzis dont ils les avaient accablés. Ils n'en furent pas sanctionnés pour autant. Leurs nouveaux chefs étaient conscients du mécontentement profond qui régnait dans le pays et s'attendaient au déclenchement de multiples soulèvements. Il n'était pas question pour

eux de se priver de militaires de carrière qui avaient eu le seul tort de se moquer d'eux. Cette modération fut payée de retour. Abd al-Malik Ibn Umaiya et son adjoint furent aveuglément obéis par leurs hommes, prêts à mourir pour eux et résolus à châtier quiconque aurait osé les critiquer.

Comme hadjib, Abdallah choisit Abd al-Rahman Ibn Umaiya Ibn Shuhaid. Ce fils de cordonnier était employé au palais comme responsable des écuries. Il se montrait particulièrement sourcilieux en ce qui concernait l'achat des montures et en discutait farouchement le prix avec les éleveurs. Le nouvel émir avait eu l'occasion d'apprécier ses talents quand il avait été appelé auprès de son frère. Alors qu'il choisissait comme cheval un superbe destrier blanc, Abd al-Rahman Ibn Umaiya Ibn Shuhaid l'avait mis en garde :

— Tu regretteras sous peu ta décision. Bien sûr, tu auras fière allure en chevauchant cet animal mais il te fera inmanquablement remarquer par l'ennemi. De plus, c'est un cheval de parade et il n'est pas fait pour parcourir de grandes distances. Je te propose de prendre plutôt cette jument grise. Elle ne paie pas de mine, mais mon neveu, Saïd Ibn Mohammad Ibn al-Salim, l'a dressée et m'a vanté ses qualités. Je me fie à son jugement et je te conseille respectueusement d'en faire de même.

— J'ai aussi besoin de mulets et d'animaux de trait pour mes chariots. Je réquisitionne tous ceux qui sont ici.

— Je n'ai pas encore eu le temps de les examiner. Leur vendeur est un muwallad de Tulaitula et il exige un tel prix que je n'ai aucune confiance en lui. Fort heureusement, je dispose d'autres bêtes qui paissent actuellement près d'al-Rusafa. Elles seront là demain.

Abdallah s'était souvenu d'Umaiya Ibn Shuhaid et avait interrogé plusieurs courtisans de son frère à son propos. Nul ne le connaissait et ses interlocuteurs ne lui avaient pas caché que leur rang leur interdisait de fréquenter un vulgaire domestique. Leurs réponses l'avaient satisfait. Celui qu'il surnommait « mon palefrenier préféré » était le plus indiqué pour occuper la fonction de maire du palais. Il en connaissait les arcanes et, ayant pu observer de près les malversations des dignitaires, il saurait y mettre un terme.

Walid Ibn Ghanim avait fait à Abdallah une autre suggestion qui lui valut une grande popularité : celle de recevoir, une fois par semaine, personnellement, les doléances de ses sujets. Ce serait le meilleur moyen de prendre le pouls de la population et de prévenir toute agitation. Bien entendu, il était hors de question de laisser n'importe qui s'approcher du souverain. Un conspirateur aurait pu se glisser parmi les solliciteurs et attenter à la vie du monarque. Le

nouveau hadjib trouva la solution : il fit ouvrir dans l'enceinte de la grande mosquée une porte bientôt appelée « porte de la Justice ». Par une fenêtre grillagée, les habitants pouvaient remettre à l'émir un placet et lui expliquer brièvement les motifs de leurs requêtes. Chaque vendredi, à l'issue de la prière, Abdallah passait plusieurs heures près de cette porte. Quelques jours ou quelques semaines plus tard, l'intéressé était informé de l'échec ou du succès de sa démarche. Plusieurs familles dans le besoin reçurent ainsi des secours en argent ou en vivres. D'autres, qui s'étaient plaints de n'avoir pas de travail, se virent offrir des postes dans l'administration ou furent employés dans les fermes appartenant au souverain.

Un soir, Abdallah quitta discrètement l'Alcazar et se rendit dans une auberge. Enveloppés dans un manteau doté d'un large capuchon qui cachait la plus grande partie de son visage, il prêta l'oreille à la conversation. On était à la veille de la prière du vendredi et l'un des clients de la taverne, un Musulman de fraîche date répondant au nom de Djaffar, annonça qu'il irait se plaindre le lendemain au souverain du comportement d'un agent du fisc. Les autres membres de l'assistance paraissaient le connaître de longue date et l'apprécier. C'est sans doute pour cette raison qu'il leur confiait naïvement ses griefs. Son vieux père avait refusé de se convertir et était très malade, quasi paralysé. Pourtant, le fonctionnaire exigeait qu'il s'acquitte de la *djizziya*, la capitation exigible de tout non-Musulman, à moins qu'il ne soit indigent ou infirme. Le muwallad avait la langue bien pendue :

— L'émir est un homme juste et bon. Il ignore tout, j'en suis persuadé, des agissements de ses agents, de véritables rapaces. Mon persécuteur, un dénommé Ibrahim, a même menacé de faire bastonner mon vieux père en ces termes : « Sous les coups, il se mettra à danser et la preuve sera faite qu'il ne peut être exempté de l'impôt. » J'ai bien peur qu'il ne mette sa promesse à exécution et je connais celui qui m'a donné le jour. Il est grabataire, mais il a encore assez d'énergie pour se lever afin d'éviter d'avoir les os rompus par ce misérable.

— Tu vends des étoffes sur le marché, lança un des membres de l'assistance ; à ta place, j'offrirai à ce chien du tissu. Lui et ses semblables sont corrompus, la chose est de notoriété publique.

— C'est impossible. Il vient d'acheter une maison dans la rue des Tanneurs et souhaite que je lui fasse don d'une pièce de soie qui fait partie d'un lot commandé par le hadjib. Je ne puis rien en soustraire. Or c'est précisément ce qu'il veut. J'ai bien essayé de lui proposer d'autres marchandises. Il n'a rien voulu savoir. Aujourd'hui encore, il a ricané en passant devant ma boutique et m'a dit : « Je sais qui dansera bientôt. » J'espère que je pourrai remettre ma supplique

demain à l'émir. J'ai l'intention d'arriver très tôt car il y a foule et certains repartent bredouilles.

Quand Djaffar fit passer à travers la fenêtre grillagée la lettre qu'avait rédigée pour lui un écrivain public et expliqua brièvement son cas, il faillit s'évanouir en entendant Abdallah lui dire :

— Djaffar, quel dommage que tu n'aies pas été là ce matin, rue des Tanneurs ! Un certain Ibrahim a beaucoup dansé et je doute fort qu'il revienne t'importuner. J'ai donné des ordres pour que ton père soit définitivement exempté de la capitation. Ne me remercie pas. J'ai pris soin de prendre des renseignements sur toi et l'on m'a affirmé que tu t'étais converti après mûre réflexion et non par intérêt. Continue à être un bon Musulman et Allah se montrera toujours compatissant envers toi.

Quand il rentra dans son quartier, le marchand d'étoffes constata que tous les habitants avaient eu vent de la mésaventure survenue à l'agent du fisc. La rumeur enfla rapidement. Chacun était désormais convaincu que l'émir se mêlait, sous divers déguisements, à ses plus humbles sujets et qu'il punissait impitoyablement les fonctionnaires coupables de corruption. Ces derniers, tant qu'il régna, furent pris d'un singulier accès d'honnêteté et chassaient de leurs bureaux ceux qui tentaient d'acheter leurs faveurs. Leur travail s'améliora considérablement car ils se croyaient à la merci d'une dénonciation. Toute sa vie, Abdallah fut reconnaissant à Walid Ibn Ghanim de sa suggestion. Elle lui assura la fidélité inconditionnelle des habitants de la capitale, une attitude qui contrastait singulièrement avec celle de ses autres sujets.

Le général Abd al-Malik Ibn Abdallah Ibn Umaiya avait eu raison de se montrer pessimiste. L'avènement d'un nouveau monarque était habituellement le prétexte au déclenchement de troubles, certains cherchant à éprouver la fermeté du souverain. Quelques saifas habilement menées suffisaient généralement à rétablir l'ordre. Ce ne fut pas le cas cette fois-ci. Muwalladun, Arabes et Berbères semblaient s'être donné le mot. Du nord au sud et de l'est à l'ouest, des insurrections éclatèrent. Les plus hardis furent les muwalladun, encouragés par les succès du plus illustre d'entre eux, Omar Ibn Hafsun. Son coreligionnaire Ubaid Allah Ibn Umaiya sema la terreur dans la région de Djayyan[65] et devint, en quelques mois, si riche qu'il put doter largement sa fille quand elle épousa Djaffar Ibn Hafsun, le fils aîné du seigneur de Bobastro. D'autres muwalladun prirent la tête d'insurrections locales. Ce fut le cas de Saïd Ibn Walid Ibn Mustana, de Mundhir Ibn Huraiz et de Saïd Ibn Hudhail. Deux

lieutenants d'Ibn Marwan Ibn Djilliki, Abd al-Malik Ibn Abi-L-Djawada et Bakr Ibn Yahya, s'emparèrent de plusieurs localités dans la partie méridionale d'al-Andalous. Ils en chassèrent les gouverneurs et levèrent à leur profit taxes et impôts, n'hésitant pas à confisquer les domaines des riches arabes demeurés fidèles à la dynastie omeyyade.

Les Berbères n'avaient pas besoin de se forcer pour entrer en dissidence. Il leur suffisait, affirmaient les mauvaises langues, d'écouter leur nature. L'interruption des expéditions contre les Chrétiens du Nord les avait réduits à l'inaction. Ils bouillaient d'en découdre d'autant plus que Mundhir, plus que méfiant à leur égard, les avaient écartés de l'armée. Leurs chefs, fort nombreux dans la région de Marida, occupèrent les forteresses d'Umm Djaffar et de Kardhaira[66], coupant les communications avec la capitale. Qu'ils soient muwalladun ou berbères, les insurgés, pour se venger des humiliations subies, s'en prenaient aux clans arabes locaux. Leurs chefs les plus riches étaient exécutés et leurs familles, réduites à la misère, erraient sur les routes à la recherche d'un toit. C'est ce qui était arrivé à Yahya Ibn Sukala, un aristocrate kaisite d'Ilbira[67]. Très fier de ses origines et affichant ouvertement son mépris pour les convertis, il avait rassemblé autour de lui plusieurs centaines de guerriers. Ceux-ci, sensibles à ses discours sur *Yasabiya*[68], lui vouaient un véritable culte et lui obéissaient aveuglément. Leurs excès avaient pris une telle proportion que le gouverneur de la province, Djad Ibn Abd al-Ghafir al-Khalidi, avait convoqué Yahya Ibn Sukala. Tout autre que ce redoutable chef de bande aurait refusé de venir s'expliquer avec le wali. Lui, fou de rage, avait enfourché son cheval et s'était précipité chez le fonctionnaire. Entre les deux hommes, la discussion avait été orageuse.

— Te rends-tu compte, Yahya, qu'il ne se passe pas un seul jour sans qu'on ne vienne se plaindre à moi de tes agissements ?

— Tu as le grand tort de recevoir ces chiens d'Infidèles auxquels j'inflige le traitement qu'ils méritent.

— Ce ne sont pas des Infidèles mais des Musulmans comme toi et moi.

— C'est bien là ton erreur. Ils ne font pas partie de la communauté des croyants. Leurs aïeux étaient des Nazaréens et ils n'ont embrassé notre foi que pour pouvoir conserver leurs richesses et leurs domaines. Ils nous haïssent et nous considèrent comme des envahisseurs qu'ils rêvent de chasser de leur pays.

— Tu insultes Allah le Tout-Puissant et le Miséricordieux qui a voulu que Mohammad Son prophète, sur Lui la bénédiction et la paix !, apporte à tous les peuples de la terre son message de vérité.

Fidèles au saint Coran, nous avons soumis des nations entières et les moins endurcis des mécréants ont reconnu qu'il n'y avait d'autre Dieu qu'Allah. Ils sont devenus nos frères et, sans eux, nous n'aurions jamais pu conquérir al-Andalous. Oublies-tu que Tarik Ibn Ziyad était un berbère ainsi que la mère d'Abd al-Rahman I^{er} dont la famille est apparentée à celle du Prophète ?

— La belle affaire, wali ! Sa mère était une Nefazza. Or que font aujourd'hui les membres de cette tribu berbère dont les pères furent comblés de bienfaits par l'aïeul de l'émir ? L'un d'entre eux, Zual Ibn Yanish Ibn Furenik occupe Umm Djaffar et a fait exécuter plusieurs de mes parents.

— Notre souverain, si tu lui exposes ton cas, te fera rendre justice.

— Djad, es-tu à ce point naïf pour ne pas réaliser que son pouvoir ne s'étend pas au-delà des murailles de Kurtuba ?

— J'ai la preuve du contraire. Je suis ici son représentant.

— Observe ce qui se passe autour de toi. Tu vis à Castella, une cité fondée par Abd al-Rahman I^{er}, et non à Ilbira, l'ancienne Illiberis des Chrétiens. À côté se trouve Granata[69] peuplée d'une majorité de Juifs à tel point que nous l'appelons Granata des Juifs.

— Te plaindrais-tu aussi d'eux ?

— Non, ces pourceaux sont trop lâches et ils ont la sagesse de rester à leur place. Ils savent qu'ils nous doivent la vie et la liberté. De plus, je n'oublie pas qu'ils viennent comme nous d'Orient et que nous avons un ancêtre commun, Ibrahim[70]. Ils paient les impôts auxquels ils sont soumis et n'ont pas l'impudence de se prétendre nos égaux.

— Ils ne sont pas les seuls. Les Nazaréens le font aussi.

— Oui, mais à ceux-là, tu accordes, tout comme aux Arabes, des *baradjila*[71]. Ils ont le droit de porter des armes et d'élever des forteresses alors que plusieurs de nos frères kaisites doivent s'enrôler comme simples soldats. Est-ce là la juste récompense que leur vaut la pureté de leur lignage ?

— Ces Chrétiens sont de loyaux serviteurs de l'émir. Ils ne se livrent à aucun pillage ni à aucune destruction.

— Sur ce point, wali, je veux bien te donner raison. À tout bien le prendre, je les préfère à leurs semblables qui feignent d'être de bons Musulmans. Ils te couvrent de présents et tu ajoutes foi à leurs racontars. À chaque fois qu'un litige les oppose à l'un de mes frères, tu tranches en leur faveur. Voilà pourquoi nous jugeons préférable de rendre justice nous-mêmes à notre manière.

— En tuant ceux qui s'opposent à vos vols.

— Et que fais-tu de toutes ces familles arabes dont les domaines

ont été saccagés et qui ont pour seul refuge al-Hamra, la forteresse rouge[72] de Granata ? Tes soldats les ont-ils aidées une seule fois à récupérer leurs biens ?

— La garnison dont je dispose est malheureusement trop faible et mes soldats n'ont pas reçu leur solde depuis des mois. Il est encore heureux qu'ils n'aient pas déserté.

— Fais appel à mes troupes !

— Ce serait aller contre les ordres de l'émir.

— Je vois. Abdallah ne vaut guère mieux que Mundhir. Gouverneur, je t'aurais en tous les cas prévenu. Si tu ne donnes pas satisfaction à mes requêtes légitimes, tu pourrais avoir à le regretter.

— Je n'aime pas les menaces, Yahya.

— Ce ne sont pas des menaces, tout au plus un conseil amical. Tu es un Arabe comme moi et je tenais à te rappeler tes devoirs.

Djad Ibn Abd al-Ghafir al-Khalidi, sitôt cet entretien terminé, écrivit une longue lettre au général Abd al-Malik Ibn Abdallah Ibn Umaiya pour l'avertir de la situation et pour lui demander, sans grand espoir, l'envoi de renforts. Il prenait très au sérieux les propos de Yahya Ibn Sukala, qui ne parlait jamais en vain. Il décida donc de le mettre hors d'état de nuire. Ses espions l'avertirent que cet écervelé était parti à Granata pour rendre visite aux Arabes réfugiés dans la citadelle. Il avait sans doute l'intention de passer plusieurs jours dans cette ville et le gouverneur soupçonna qu'il chercherait sûrement à négocier un emprunt auprès des Juifs pour payer ses hommes. Cela lui laissait du temps pour préparer sa riposte. Le wali convoqua les principaux dignitaires muwalladun et leur rapporta son entretien avec Yahya Ibn Sukala. L'un des présents, Ibrahim Ibn Galindo, lui demanda :

— Serais-tu heureux d'être débarrassé de ce trublion ?

— Tu me connais, je suis un homme de paix et je n'aime pas les soucis.

— Je ferai en sorte de te les épargner.

Ibrahim Ibn Galindo tint parole. À l'issue de son séjour à Granata, Yahya Ibn Sukala regagnait ses domaines, escorté par un petit détachement de cavaliers, quand il tomba dans une embuscade tendue par un fort parti de muwalladun. En dépit de sa vaillance, il succomba sous le nombre. L'un de ses neveux, Sawwar Ibn Hamdoun Ibn Sukala, que tous appelaient simplement Sawwar, lui succéda et jura de le venger. Il attaqua les domaines et les villages peuplés de muwalladun et massacra leurs habitants, du nourrisson jusqu'au vieillard. En quelques semaines, un véritable vent de panique souffla sur la province. Les réfugiés affluaient par centaines et tiraient des larmes de

compassion à ceux qui écoutaient le récit de leurs malheurs.

C'est à ce moment que survint un événement inattendu. À sa grande surprise, le wali reçut de Kurtuba les renforts qu'il avait demandés sans trop y croire. Se croyant assez fort pour châtier Sawwar, il se mit en campagne dès les premiers beaux jours, convaincu que son adversaire n'avait pas eu vent de ses préparatifs de départ. Rusé, celui-ci se garda bien de le détromper. Pendant la journée, le gouverneur pouvait apercevoir les villageois arabes vaquer à leurs occupations habituelles. Certains de leurs dignitaires venaient même à la rencontre de sa colonne pour lui prêter allégeance. Ils le remerciaient de s'être enfin décidé à les délivrer du joug du clan Sukala qu'ils maudissaient en usant de vieilles formules d'insultes particulièrement pittoresques. Djad rêvait d'une victoire éclatante sur le rebelle qui lui vaudrait comme suprême récompense d'être appelé auprès de l'émir pour faire partie de ses conseillers. De la sorte, il pourrait accroître sa fortune et marier ses filles dans les meilleures familles de la cour. Il ne pouvait l'avouer à ses subordonnés, mais il s'ennuyait à périr dans cette province et ne supportait plus de devoir faire bon accueil aux chefs des différentes communautés.

Peu à peu, sa vigilance s'assoupit. Il se sentait en pays conquis et, à plusieurs reprises, omit d'envoyer des éclaireurs reconnaître les villages qu'il aurait à traverser. Un soir, épuisé par la chaleur qui l'avait accablé durant la journée, il établit son camp au bord d'une rivière surplombée par des collines boisées. La nuit était douce et étoilée. Les hommes étaient exténués par plusieurs semaines de marche. Pour les ménager, les officiers négligèrent de faire dresser autour du campement une palissade de rondins rudimentaire. Ravis de l'aubaine, les soldats allumèrent de grands feux et se regroupèrent autour pour chanter et danser. Les sentinelles, lassées de veiller en vain, désertèrent leurs postes et rejoignirent leurs compagnons, prenant soin toutefois de ne pas se faire remarquer de leurs supérieurs. Quand la fête se termina, tous s'endormirent d'un sommeil pesant.

Au petit matin, Sawwar, qui se tenait en embuscade derrière les arbres, lança son armée à l'assaut. Ses hommes avaient pour consigne de s'emparer vivant du wali et d'épargner les soldats qui accepteraient de se rendre et de rejoindre les rangs des rebelles. La manœuvre réussit. Djad Ibn Abd al-Ghafir al-Khalidi fut surpris encore endormi. Humiliation suprême, il vit ses soldats jeter leurs armes et fraterniser avec les assaillants, leur affirmant qu'il leur répugnait de combattre d'autres Arabes pour le compte des muwalladun.

La nouvelle de ce désastre se répandit vite et le chef victorieux fut

rejoint par les Arabes de Djayyan et de Malaka, soucieux d'avoir leur part du butin dans les futurs pillages. Affolé, Ibrahim Ibn Galindo se rendit à Kurtuba pour solliciter des secours. Il comprit qu'obtenir une audience de l'émir n'était pas chose facile, même quand il s'agissait d'une affaire d'État. Il fallait déjà parvenir jusqu'au maire du palais, Abd al-Rahman Ibn Umaiya Ibn Shuhaid, un homme très occupé. Par chance, un parent d'Ibrahim connaissait le chambellan du hadjib qui lui fit vite comprendre qu'une bourse remplie de pièces d'argent était le moyen le plus sûr d'être introduit au palais. Le muwallad se montra généreux et son « ami » n'hésita pas à déranger son maître. Il osa même prétendre qu'ayant entendu, par un greffier, qu'un messenger était arrivé, porteur de nouvelles très graves de Granata, il avait pris sur lui d'interroger ledit messenger et de bousculer l'ordre prévu des audiences de la journée. Ibrahim admira le procédé et prit conscience qu'il lui restait beaucoup à apprendre pour obtenir les faveurs des puissants. Il fit un compte rendu fidèle du désastre militaire subi par le gouverneur et des attaques auxquelles Sawwar se livrait contre les bourgades et les villages.

Le hadjib le conduisit chez l'émir. D'une voix tremblant de peur, il répéta ses dires et l'émir le remercia pour sa loyauté en lui faisant présent d'une tunique d'apparat brodée à son nom. Resté seul avec le maire du palais, Abdallah ne cacha pas qu'il était peu pressé d'intervenir. Les caisses du Trésor étaient vides et il n'avait pas les moyens de lever une nouvelle armée. Instituer une taxe supplémentaire n'aurait qu'accentué le mécontentement de la populace qui avait récemment pris à partie plusieurs agents du fisc.

Se souvenant qu'un proche de son frère, le marchand persan Mohammad al-Razi, s'était installé à Granata, il chargea ce dernier de négocier une trêve avec Sawwar et de s'enquérir de ses exigences. Le chef rebelle reçut l'émissaire de l'émir et discuta avec lui pendant de longues journées. Il savourait son triomphe et voulait montrer à ses hommes qu'il défendait sévèrement leurs intérêts face à un interlocuteur peu conciliant. Le Persan s'amusa beaucoup car, en guise de pourparlers, Sawwar lui avait demandé de lui apprendre à jouer aux échecs, un jeu introduit en al-Andalous par Zyriab, le « Merle de Bagdad[73] » et qui était l'amusement préféré des personnes de distinction. Mohammad al-Razi lui donna donc les leçons qu'il souhaitait. Il crut indispensable, à la fin, de perdre quelques parties et de s'extasier sur l'habileté de son élève, flatté de ces compliments peu mérités.

Les exigences de Sawwar étaient modérées. Pour prix de sa soumission, il réclamait, outre des lettres de pardon de l'émir,

plusieurs domaines appartenant à des riches muwalladun qu'il avait fait exécuter, eux et leurs familles, et qui auraient dû revenir au Trésor public. Désormais, en cas de litige entre un Arabe et un muwallad, le jugement serait rendu par trois magistrats dont deux seraient arabes. Si le plaignant arabe, par un extraordinaire concours de circonstances, n'obtenait pas satisfaction, il pourrait faire appel de la décision auprès du souverain et, si ce dernier confirmait le verdict, il se verrait accorder des facilités pour s'acquitter du montant de l'amende à laquelle il aurait été condamné. Comme ces différends portaient le plus souvent sur des sommes d'argent empruntées par des Arabes à des muwalladun, les premiers étaient assurés de ne pas avoir à rembourser leurs dettes avant de longues années. Quant aux muwalladun, Mohammad al-Razi leur fit savoir qu'ils bénéficieraient d'exemptions fiscales jusqu'à l'extinction de la créance. Chacun y trouvant finalement son compte, la paix fut rétablie grâce à cette sordide tractation.

Informé du résultat des pourparlers, Abdallah donna son accord à une seule condition. Soucieux d'éprouver la loyauté de Sawwar, il exigea que celui-ci mène une expédition contre Omar Ibn Hafsun et ses vassaux. Ayant pu éprouver l'ingéniosité du rebelle muwallad, il espérait secrètement qu'il le débarrasserait de Sawwar et le libérerait de ses engagements. Dans le même temps, il fit savoir aux convertis de Granata qu'une fois le successeur de Yahya Ibn Sukala parti en campagne, ils pourraient prendre leur revanche sur ses partisans.

Ce stratagème diabolique faillit bien réussir. Sawwar, qui détenait toujours en otage le wali, avait laissé les familles de ses soldats à l'abri du château fort al-Hamra, sous la protection d'une garnison de trois cents hommes triés sur le volet. Dès qu'il eut gagné les environs de Bobastro, les muwalladun se lancèrent à l'assaut de la forteresse rouge ; cependant, les occupants repoussèrent leurs attaques, infligeant à l'ennemi des pertes considérables. Averti du danger que couraient les siens, Sawwar fit demi-tour avec plusieurs milliers d'hommes. Avec une partie de ses troupes, il parvint à entrer de nuit dans la forteresse par un tunnel secret. Nul ne savait où ce passage se trouvait. Ne disposant pas de machines de siège, les muwalladun se contentèrent d'encercler Granata et d'intercepter les convois de ravitaillement destinés aux assiégés. Ils cherchaient à démoraliser ceux-ci par tous les moyens. Un archer envoya ainsi, accroché à sa flèche, un poème moqueur :

Leurs bourgades sont désertées, leurs champs sont en friche, les vents orageux y font tourbillonner le sable. Enfermés dans al-Hamra, ils méditent

à présent de nouveaux crimes. Mais, là aussi, ils auront à subir des défaites continuelles, de même que leurs pères étaient toujours en butte à nos épées et à nos lances.

Furieux, Sawwar, qui ne pouvait paraître sur le chemin de ronde pour insulter ses adversaires, demanda à al-Asadi, son poète préféré, de rédiger une réponse. Tenaillé par la faim, le malheureux n'avait guère d'imagination et peina longuement. De guerre lasse, il finit par paraphraser les vers de l'ennemi :

Nos bourgades sont habitées, nos champs ne sont pas en friche. Notre château nous protège contre toute insulte. Nous y trouverons la gloire. Il s'y prépare pour nous des triomphes et pour vous des défaites.

Mécontent, Sawwar l'apostropha :

— Tu m'avais habitué à mieux. Crois-tu que nos ennemis vont trembler de peur en recevant ce message ?

Al-Asadi hocha la tête, l'air confus. Puis il ajouta à la hâte ces lignes dictées par la colère : « Bientôt, quand nous sortirons, vous aurez à essuyer une défaite si terrible qu'elle fera blanchir en un seul instant les cheveux de vos femmes et de vos enfants. »

Quand on lui apporta ce message, Ibrahim Ibn Galindo éclata de rire et dit à ses conseillers :

— Imaginez le désarroi dans lequel se trouvent ces fiers arabes qui ne savent pas où se cache leur chef. Leurs poètes n'ont plus d'imagination et se contentent de recopier ce qu'écrivent les nôtres. Sans Sawwar, ils sont perdus. Sous peu, quand ils n'auront plus rien à manger, ils enverront des émissaires implorer notre clémence. Je puis vous garantir que nous leur ferons cher payer leur insolence passée.

Cette déclaration se répandit dans son camp et provoqua une grande allégresse. De la tour où il se tenait reclus, Sawwar pouvait entendre les cris de joie de ses adversaires et les battements de leurs tambours. D'un ton méprisant, il dit à ses officiers :

— Ces mécréants ont bien tort de se réjouir. Je les connais. Ils s'imaginent déjà être vainqueurs et vont passer la journée et la nuit à chanter et à boire pour célébrer leur triomphe. C'est une erreur qui a déjà été fatale à leur gouverneur et ils n'en ont tiré aucune leçon. Demain matin, quand ils cuveront leur vin, nous leur réserverons une surprise de taille.

— Tu oublies, lui dit al-Asadi, qu'ils sont près de vingt mille !

— Au contraire et c'est ce qui donnera à ma victoire tout son prix. Qui d'autre pourra se vanter d'avoir vaincu avec si peu

d'hommes un tel nombre de guerriers ?

Sawwar avait vu juste. Les muwalladun se livrèrent à leurs réjouissances pendant des heures et s'endormirent très tard, ivres de fatigue et d'alcool. Au petit matin, il fit ouvrir les portes de la citadelle. À la tête de deux mille cavaliers, il fondit sur leur camp, y semant la terreur. Près de dix mille muwalladun furent tués ou blessés ; les autres, pris de panique, s'enfuyaient. Sitôt prévenus de l'heureuse tournure des événements, les femmes, les vieillards et les enfants assiégés dans la citadelle accoururent sur le champ de bataille et égorgèrent les blessés qui jonchaient le sol et geignaient de douleur. Avant de les achever, ils leur faisaient endurer d'atroces souffrances pour venger leurs parents tués par ces mécréants.

Le soir, lors du banquet qu'il donna en l'honneur de ses officiers, Sawwar exultait. Al-Asadi, accompagné d'un jeune homme à la mine altière, s'approcha de lui :

— Noble seigneur, je te félicite pour ce succès. Cette journée restera dans les mémoires sous le nom de « Waka't al-Madina », la « Bataille de la ville ».

— Je constate que tu as retrouvé l'inspiration.

— Malheureusement non. Laisse-moi te présenter l'auteur de cette formule, Saïd Ibn Suleiman Ibn Djoudi, l'un de mes élèves. Il a composé en ton honneur un poème et brûle d'envie de te lire ses vers.

— Ma foi, qu'il le fasse ! Entendre dire du bien de soi est un plaisir trop rare pour qu'on fasse le délicat.

Le silence se fit et le jeune homme, nullement intimidé, se lança dans une longue tirade :

Apostats et incrédules qui, jusqu'à votre dernière heure, déclariez fausse la vraie religion, nous vous avons massacrés, parce que nous avons à venger notre Yahya.

Nous vous avons massacrés : Dieu le voulait !

Fils d'esclaves, vous avez imprudemment irrité des braves qui n'ont jamais négligé de venger leurs morts. Accoutumez-vous à endurer leur fureur, à recevoir dans vos reins leurs épées flamboyantes. À la tête de ses guerriers, qui ne souffrent aucune insulte et qui sont courageux comme des lions, un illustre chef a marché contre vous. Un illustre chef !

Sa renommée surpasse celle de tout autre.

Il a hérité de la générosité de ses incomparables ancêtres.

C'est un lion.

Il est né du sang le plus pur de Nizâr ; il est le soutien de sa tribu comme nul autre ne l'est.

Il allait venger ses fidèles, ces hommes magnanimes qui avaient cru

pouvoir se fier à des serments réitérés. Il les a vengés !

Il a passé les fils des blanches au fil de l'épée, et ceux d'entre eux qui vivent encore gémissent dans les fers dont il les a chargés.

Nous avons tué des milliers d'entre vous.

Mais la mort d'une foule d'esclaves n'est pas un équivalent pour celle d'un vrai noble.

Ah, oui ! Ils ont assassiné notre Yahya quand il était leur hôte !

L'assassiner n'était pas une action sensée...

Ils l'ont égorgé, ces méchants et méprisables esclaves.

Tout ce que font les esclaves est vilain.

En commettant leur crime, ils n'ont pas fait une action sensée.

Non, leur sort, qui n'a point été heureux, a dû les convaincre qu'ils avaient été bien mal inspirés.

Vous l'avez assassiné en traîtres infâmes après bien des serments, après bien des traités.

Sawwar avait écouté ces vers, les yeux mi-clos. D'un geste alerte, il jeta une bourse remplie de pièces d'argent au poète :

— J'apprécie ton talent et voilà ta récompense. Tu as su trouver les mots pour honorer la mémoire de mon illustre oncle et je t'en remercie. J'espère que tu sauras vanter mes mérites de mon vivant.

— Noble seigneur, répliqua Saïd Ibn Suleiman Ibn Djoudi, notre maître à tous, Zyriab, nous a enseigné qu'il fallait servir les mets les plus fins les uns après les autres et non pas tous ensemble comme le faisaient nos ancêtres. Je t'ai offert une entrée pour te mettre en bouche, voici le plat principal qui t'est entièrement consacré :

Ils avaient dit, les fils des blanches :

« Quand notre armée volera vers vous, elle tombera sur vous comme sur un ouragan.

Vous ne pourrez lui résister, vous tremblerez de peur, et le plus fort château ne pourra vous offrir un asile ! »

Eh bien, nous avons chassé cette armée quand elle vola vers nous, avec autant de facilité que l'on chasse des mouches qui voltigent autour de la soupe ou que l'on fait sortir une troupe de chameaux de leur étable.

Certes, l'ouragan a été terrible.

La pluie tombait à grosses gouttes, le tonnerre grondait et les éclairs sillonnaient les nuées.

Mais ce n'était pas sur nous, c'était sur vous que s'abattait la tempête.

Vos bataillons tombaient sous nos bonnes épées, ainsi que les épis tombent sous la faucille des moissonneurs.

Quand ils nous virent venir à eux au galop, nos épées leur causèrent

*une si grande peur qu'ils tournèrent le dos et se mirent à courir.
Mais nous fondîmes sur eux en les perçant de coups de lances.
Quelques-uns, devenus nos prisonniers, furent chargés de fer.
D'autres, en proie à des angoisses mortelles, couraient à toutes jambes
et trouvaient la terre trop étroite.*

— Pas tant que cela, l'interrompt grossièrement Sawwar. Le sol est assez vaste pour contenir les corps de tous ceux que nous avons tués aujourd'hui. Tu as l'art d'enjoliver la réalité en parlant des muwalladun que nous avons fait prisonniers. Il est vrai que beaucoup se sont rendus mais aucun n'a échappé à ma juste colère. Ils ont eu beau m'offrir de se racheter au prix d'énormes rançons, je les ai tous fait exécuter comme traîtres et impies. Cela dit, j'attends toujours les vers où tu parles de moi.

Saïd Ibn Suleiman Ibn Djoudi esquissa un sourire :

— Ton impatience, noble Sawwar, est légitime. Tu m'as interrompu au moment même où j'allais chanter les vertus de ta tribu et tes prouesses. M'autorises-tu à poursuivre ?

— Avec plaisir et sache que tes propos décideront de ton avenir. J'espère que la sagesse te les a dictés.

— Il me serait possible d'improviser pour m'attirer un surcroît de faveurs mais j'ai un défaut : j'aime la vérité et je déteste la flatterie. Écoute donc ce que j'ai écrit et décide si la vérité vaut mieux que les paroles mielleuses dont certains, ici, ne sont pas avarés.

Sawwar regarda avec amusement ses courtisans. Quelques-uns avaient blêmi, se sentant visés au premier chef par cette allusion. Décidément, le protégé d'al-Asadi, sans doute son mignon, avait la langue bien pendue et faisait preuve de courage. Il devinait qu'à l'avenir, il aurait bien besoin de ses conseils. D'un geste de la main, il lui fit signe de poursuivre :

Vous avez trouvé en nous une troupe d'élite, qui sait à merveille comment faire pour embraser les têtes des ennemis quand la pluie tombe à grosses gouttes. Elle se compose des fils d'Adnân, qui excellent à faire des incursions, et des fils de Qah'tân, qui fondent sur leur proie comme des vautours.

Son chef, un grand guerrier, un vrai dieu, qu'on glorifie en tous lieux, appartient à la meilleure branche des Kaisites.

Depuis de longues années, les hommes les plus généreux et les plus braves reconnaissent sa supériorité.

C'est un homme loyal.

Issu d'une race de preux dont le sang ne s'est jamais mêlé à celui

d'une race étrangère, il attaque impétueusement ses ennemis comme il sied à un Arabe, à un Kaisite surtout, et il défend la vraie religion.

Certes, Sawwar brandissait ce jour-là une excellente épée avec laquelle il coupait des têtes comme on les coupe avec des lames de bonne trempe. C'était de son bras qu'Allah se servait pour tuer les sectateurs d'une fausse religion, réunis contre nous.

Quand le moment fatal fut arrivé pour les fils des blanches, notre chef était à la tête de ses fiers guerriers, dont la fermeté ne s'ébranle pas plus que celle d'une montagne, et dont le nombre était si grand que la terre semblait trop étroite pour les porter.

Tous ces braves galopèrent à bride abattue, tandis que leurs coursiers hennissaient. Vous avez voulu la guerre, elle a été funeste pour vous, et Dieu vous a fait périr soudainement.

Saïd Ibn Suleiman Ibn Djoudi se tut. Les convives fixaient Sawwar, attendant sa réaction. Leur maître était plongé dans ses pensées et resta longtemps silencieux. Puis il éclata de rire :

— Mon cher Saïd, tu me donnes bien du souci. J'imaginais le nombre de sacs d'or qu'il me faudrait te donner pour récompenser à sa juste mesure ton talent. Mieux que personne ici, tu as su trouver les mots pour chanter notre victoire et la modeste part que j'y ai prise. Plus important encore, tu as parfaitement compris le dessein qui me guide. Je suis, comme toi, un Arabe et j'ai été profondément meurtri par les faveurs et les privilèges accordés à ces maudits muwalladun. Tu l'as dit, jamais aucun des miens n'a accepté d'épouser une de leurs filles en dépit des sollicitations pressantes dont ils étaient l'objet. Nous avons voulu conserver la pureté de notre lignage et je suis prêt à tuer mon propre fils s'il osait déroger à cette règle sacrée. Grâce à toi, je comprends mieux où est mon devoir et je t'en remercie.

— Je te l'ai dit, noble seigneur, seule compte pour moi la vérité.

— Ce serait t'insulter que de t'offrir à nouveau une somme d'argent. Je donnerais l'impression de te traiter comme un domestique et tu vauds mieux que cela. Tu as toutes les qualités d'un chef et j'ai donc décidé de t'attacher à ma personne. Allah le Tout-Puissant et le Miséricordieux nous a accordé la victoire et je l'en remercie. Rien n'est réglé cependant. Les muwalladun de Kurtuba vont exiger de l'émir ma tête et celui-ci la leur accordera. Je ne suis pas dupe de ses intentions. Abdallah m'a envoyé guerroyer contre Omar Ibn Hafsun dans l'espoir que celui-ci m'infligerait une défaite et me tuerait. J'ai déjoué ses plans et il cherchera à se venger.

— Que comptes-tu faire ?

— Je suis lié par mon serment et un Arabe ne renie pas sa parole.

Dès demain, je repartirai en campagne et je mettrai le siège devant Bobastro. J'ai besoin ici d'un homme de confiance et, en dépit de ta jeunesse, tu me parais le plus indiqué pour occuper la fonction de wali.

- Noble seigneur, je ne sais comment te prouver ma gratitude.
- En me servant aussi bien par tes gestes que par tes paroles.

Sawwar fut contraint de modifier ses plans. Défaits, les muwalladun de la province appelèrent à la rescousse Omar Ibn Hafsun pour ne pas solliciter l'intervention d'Abdallah. Le chef rebelle leva une troupe considérable et marcha vers Granata, amassant au passage un riche butin. Le chef kaisite se porta à sa rencontre dans l'espoir d'engager une bataille en terrain découvert. Il savait admirablement manœuvrer ses troupes et était sûr d'avoir le dessus. Le muwallad n'entendait pas lui faire ce cadeau. Ses hommes étaient des bandits de grand chemin, des aventuriers de la pire espèce ou de simples paysans avides de s'enrichir en pillant les demeures abandonnées par leurs propriétaires. Ils refusaient le plus souvent d'obéir à leurs officiers et ne constituaient pas à proprement parler une armée mais plutôt un assemblage hétéroclite de bandes rivales qui n'hésitaient pas à se battre entre elles. Il suffisait qu'un milicien, pris de boisson, se querelle avec un autre pour que la rixe dégénère en violents affrontements. Quand les coupables se présentaient devant le chef rebelle, ils s'empêtraient dans des explications confuses. Si Omar Ibn Hafsun avait le malheur de donner raison à l'un plutôt qu'à l'autre, les mécontents désertaient immédiatement et tentaient d'obtenir le pardon des autorités, au besoin en les renseignant sur les déplacements de leurs anciens compagnons.

Le seigneur de Bobastro, compte tenu de la piètre qualité de beaucoup de ses recrues, préférait mener quelques raids audacieux et se terrait le reste du temps dans les châteaux qu'il avait fait construire dans des sites difficiles d'accès. Cette fois-ci, sa prudence légendaire fut prise en défaut. Des espions à la solde de Sawwar, se faisant passer pour des déserteurs, lui affirmèrent que le général kaisite avait quitté Granata en confiant la cité à un jeune homme inexpérimenté, un vulgaire poète. La ville, lui dirent-ils, regorgeait de richesses car les commerçants juifs avaient reçu de nombreuses marchandises d'Orient et attendaient de pouvoir les expédier à Kurtuba. Victime de sa cupidité, Omar Ibn Hafsun partit immédiatement à la tête de mille cavaliers pour s'emparer de tous ces trésors. Sawwar avait posté ses troupes en embuscade dans une forêt proche de Granata et attaqua l'ennemi à l'improviste. Le chef muwallad s'échappa à grand-peine de

ce traquenard et regagna son repaire de Bobastro, laissant à l'un de ses adjoints, Hafs Ibn al-Marra, le soin de lancer une opération de diversion contre Djayyan.

Sawwar rongeaît désormais son frein. L'émir Abdallah, lui, battait froid. Il s'était bien gardé de le féliciter pour avoir, à deux reprises, sauvé de la destruction Granata et continuait à exiger la libération de l'ancien wali Djad Ibn Abd al-Ghafir al-Khalidi, toujours retenu en otage. N'osant pas rompre avec Kurtuba, le neveu de Yahya Ibn Sukala levait consciencieusement les taxes et les impôts que les agents du fisc venaient chercher. Ces maudits fonctionnaires exerçaient un contrôle tatillon et laissaient au gouverneur de la province des sommes dérisoires, insuffisantes pour lui permettre de payer les soldats, les cadis, les foqahas et les employés qui, tous, réclamaient leur dû. Quand une épidémie de peste s'abattit sur la région, faisant des centaines de victimes, Sawwar dut emprunter aux négociants juifs de grosses sommes d'argent pour distribuer des secours aux familles privées de ressources par la disparition de leur chef ou pour acheter les vivres dont la population avait besoin. Ce terrible fléau avait fait d'énormes ravages dans les campagnes et, faute de main-d'œuvre, les récoltes avaient pourri sur pied, entraînant une terrible disette.

À court d'argent, Sawwar écouta les conseils peu avisés d'al-Asadi. Ce poète lui suggéra d'attaquer la riche bourgade de Badjdjana[74] et le port voisin d'al-Mariya fondé par des marins andalous de Ténès. C'était par là que transitaient toutes les marchandises en provenance d'Ifriqiya et d'Orient. Déguisé en paysan, Sawwar se rendit à Badjdjana et fut stupéfait par ce qu'il vit. La cité, entourée de solides murailles, était administrée par un chef berbère, Abd al-Razak Ibn Isa, désigné par le collège des marchands et des pêcheurs, arabes, Berbères, muwalladun et Juifs vivaient en bonne entente dans cette localité. Une statue de la Vierge avait été placée dans une niche au-dessus de la porte principale. Quand il interrogea un passant à propos de cette idole, celui-ci rit de bon cœur :

— Il y a la même statue au-dessus de la porte du Pont à Kurtuba et nul n'a jamais cherché à y redire. Les Nazaréens contribuent à la prospérité de cet endroit et nous respectons leurs croyances tout comme ils respectent les nôtres. Mohammad, sur Lui la bénédiction et la paix !, considérait Jésus comme un prophète et honorait sa mère sans croire à tous les racontars des Chrétiens sur elle. Pourquoi agirions-nous autrement ? À ta question, je devine que tu n'es pas d'ici.

— Je suis un paysan et j'exploite des terres dans la région de Djayyan. Dieu s'est montré généreux envers moi et mes terres

produisent de bonnes récoltes. Je suis venu ici pour les vendre. On m'a dit qu'une sécheresse avait frappé l'Ifriqiya et je pense que je pourrais en tirer un bon prix. J'ai voulu auparavant me renseigner car mon père a jadis été ruiné par des aigrefins. Il leur avait vendu de grosses quantités de blé. Malheureusement, ses chariots ont été attaqués par des brigands et il a dû rembourser l'argent qu'il avait touché. Ce n'est que plus tard qu'il a appris que les voleurs avaient agi en fait pour les acheteurs de sa récolte.

— Pareille chose, mon ami, n'arriverait pas ici. Les négociants sont étroitement surveillés et doivent s'engager à respecter scrupuleusement nos règlements. Si l'un d'entre eux est condamné pour fraude, il n'a plus le droit d'exercer sa profession dans la localité. Quant à tes convois, tu n'auras pas à t'inquiéter. Ils seront escortés par des gardes en qui nous avons toute confiance.

— Cela suppose que les entrepôts soient étroitement surveillés.

— À quoi bon ? Ici, un voyageur peut laisser ses marchandises en pleine rue et vaquer à ses occupations. Il peut même s'absenter plusieurs jours, avec la certitude de les retrouver à son retour.

— Il n'y a pas de voleurs chez vous ? s'étonna Sawwar.

— Il y en a eu mais il n'y en a plus.

— Comment avez-vous fait ?

— C'est très simple : non seulement ils étaient condamnés à mort, mais tous les membres de leurs familles, des enfants aux vieillards, étaient vendus comme esclaves. Un homme peut risquer sa vie pour une somme d'argent ou un objet. S'il sait que sa mère, sa femme ou son fils seront également punis, il y réfléchit à deux fois...

Sawwar poussa jusqu'à al-Mariya. Situé dans une baie, le port était protégé des tempêtes. Plusieurs dizaines de navires se trouvaient à quai, attendant d'être déchargés par des portefaix qui s'affairaient du matin au soir. Le village comptait peu de maisons, les habitants ayant préféré s'installer dans des grottes taillées dans la montagne. L'été, il y régnait une fraîcheur bien agréable ; l'hiver, aucun bateau n'accostant, ils regagnaient Badjdjana ou les villages environnants et s'occupaient de leurs troupeaux.

De retour dans son fief, Sawwar prépara minutieusement l'attaque de la cité marchande. Un matin, on lui annonça que trois hommes demandaient à le rencontrer. Quand il s'enquit de leur identité, son esclave lui dit :

— L'un d'entre eux m'a chargé de ce message que j'ai peine à comprendre : « Te souviens-tu de ton étonnement devant la statue ? »

— Fais-les entrer.

Sawwar reconnut sans mal le passant qui avait répondu à ses

questions. Il s'agissait d'un aristocrate berbère, Saïd Ibn Aswad, venu avec son fils Khashkhash Ibn Saïd Ibn Aswad et son neveu, Mohammad Ibn Omar.

— Que me vaut le plaisir de ta visite et comment as-tu retrouvé ma trace ?

— Noble seigneur, qui n'a pas entendu parler de tes exploits ? Lors de ton passage dans notre cité, tu m'as affirmé que tu étais paysan. Je suis d'un naturel soupçonneux et j'ai observé tes mains. Elles étaient trop fines pour avoir jamais travaillé la terre. De plus, tu t'exprimais avec soin, usant d'expressions qu'un fermier n'aurait jamais employées. Je t'ai fait suivre discrètement et dès que j'ai su qui tu étais, j'ai prévenu notre chef, Abd al-Razak Ibn Isa. Nous savons que tu te prépares à nous attaquer et j'ai une proposition à te faire.

— J'ai eu grand tort de me prêter à un jeu qui n'a pas trompé ta perspicacité. Je comprends mieux maintenant pourquoi les négociants peuvent laisser leurs marchandises dans vos rues sans crainte d'être volés. Rien n'échappe à votre surveillance. Ton fils et ton neveu sont-ils de la même trempe que toi ?

— Je l'espère. Mon aîné a voulu à tout prix te rencontrer car il t'admire.

— S'il le souhaite, qu'il reste ici. Je ferai de lui un excellent guerrier.

Le jeune homme s'inclina respectueusement, flatté d'une telle proposition. Son père poursuivit :

— Ta proposition l'a touché. Hélas, il nourrit d'autres ambitions.

— Lesquelles ?

— À force de fréquenter les marins, il a perdu la tête. Il croit tout ce que racontent ces vieux loups de mer surtout quand ils ont bu du vin. Ils l'ont persuadé qu'il existait des terres à l'ouest, à plusieurs semaines de navigation de Tingis. J'ai eu beau lui expliquer le contraire, rien ne l'a fait changer d'avis. Il attend d'avoir assez d'argent pour affréter un navire et se lancer à l'aventure.

— Le laisseras-tu faire ?

— La raison lui viendra avec l'âge et je veille à ce qu'il ne fasse pas trop de bonnes affaires. Il lui faudra encore de longues années avant de pouvoir s'offrir un bateau.

— Ce n'est pas de tes soucis familiaux dont tu veux m'entretenir.

— Non, Sawwar, mais de tes projets.

— Je comprends tes inquiétudes. Badjdjana a des murailles solides. Elles n'ont qu'un seul défaut. Vous manquez de soldats pour les défendre et les miens n'auront aucun mal à s'en emparer.

— Tu as vu juste. Si tu nous attaques, je ne donne pas cher de nos

vies. Une seule chose me chagrine : tu perdras beaucoup au change.

— Pourquoi ce ton ironique ?

— Le port d'al-Mariya vit des richesses qu'apportent les navires en provenance d'Ifriqiya et d'Orient. Il est réputé pour sa sécurité et parce qu'il dépend de notre ville. Si celle-ci est détruite, plus aucun bateau n'accostera sur nos rivages.

— Peu m'importe.

— Pas si tu acceptes la proposition d'Abd al-Razak Ibn Isa de te verser un tribut annuel de dix mille pièces d'argent en échange de ta protection. C'est une grosse somme et tu en as bien besoin.

— Je constate que tu es bien informé.

— C'est mon devoir de l'être pour assurer aux miens la tranquillité indispensable à la bonne marche du commerce.

— Pourquoi ne vous adressez-vous pas à l'émir ?

Saïd Ibn Aswad grimaça avant de répondre :

— Abdallah ne se soucie guère de nous. Le peut-il d'ailleurs ? La révolte gronde dans le pays et tout puissant qu'il est, il est incapable d'imposer son autorité à Omar Ibn Hafsun et tolère tes agissements. Tu es notre seul recours.

— Voilà qui est bien vu. Qui me garantit que vous tiendrez parole ?

— Tu sais comment nous nous conduisons envers nos amis. C'est la meilleure assurance que tu puisses avoir. D'ailleurs, je ne suis pas venu les mains vides. Je t'apporte vingt mille pièces d'argent en signe de bonne volonté. Ce n'est pas une avance sur le tribut, mais un cadeau destiné à t'honorer.

Sawwar accepta la transaction non sans arrière-pensée. L'engagement qu'il avait pris lui interdisait de réaliser lui-même le projet qu'il avait soigneusement mûri. Mais son second, Saïd Ibn Suleiman Ibn Djoudi, n'était pas lié par ce pacte. Il le convoqua et lui ordonna d'attaquer Badjdjana avec la garnison de Granata. Le poète partit à la tête de plusieurs centaines d'hommes mais revint bredouille à la suite d'un extraordinaire hasard de circonstances. Alors qu'il se trouvait à deux jours de marche de son objectif, le port d'al-Mariya fut attaqué par le comte Saunier II d'Ampurias. Ce noble Chrétien pratiquait la course tout le long des côtes africaines et ses navires semaient la terreur dans les ports. Cette fois-ci, il avait jeté l'ancre devant al-Mariya, désireux de s'emparer des nombreux bateaux de commerce. À Badjdjana, on se préparait au pire et la plus grande partie des habitants avait pris la fuite. Fidèle à la tactique qui lui avait toujours réussi, Abd al-Razak Ibn Isa décida d'acheter le départ de

l'ennemi et se rendit en personne auprès du pirate. Celui-ci parlait parfaitement l'arabe et accepta d'épargner la cité moyennant le paiement d'une grosse rançon. Le vieux chef berbère lui fit comprendre qu'il lui faudrait au moins trois jours pour réunir la somme et Saunier lui rétorqua qu'à ce prix, il aurait la patience d'attendre.

Quand Saïd Ibn Suleiman Ibn Djoudi approcha de Badjdjana, il aperçut au loin la flotte de Saunier et les navires bloqués dans le port. Il en conclut qu'Abd al-Razak Ibn Isa, prévenu de son arrivée, avait reçu des renforts et il préféra rebrousser immédiatement chemin plutôt que de s'exposer à une humiliante défaite. Les sentinelles du comte Chrétien avaient, elles aussi, signalé l'arrivée de plusieurs centaines de guerriers et leur chef commit la même erreur d'appréciation que l'adjoint de Sawwar. Il s'empessa de piller les entrepôts d'al-Mariya et prit la mer pour regagner Ampurias.

Badjdjana célébra comme il se devait sa délivrance. Des prières furent dites dans les mosquées, les églises et la synagogue. Les commerçants se cotisèrent pour offrir à Abd al-Razak Ibn Isa et à son principal conseiller, Saïd Ibn Aswad, de somptueux présents. Son fils ne fut pas oublié. Lors des négociations avec Saunier, Khashkhash Ibn Saïd Ibn Aswad avait persuadé ce dernier de ne pas piller les navires qui se trouvaient dans le port : il avait prétendu que nul n'avait le droit de s'en approcher, car leurs équipages étaient atteints d'une fièvre maligne qui avait déjà fait plusieurs victimes. Effectivement, le comte Chrétien put voir des marins jeter à la mer les corps de deux matelots décédés, en réalité, de mort naturelle. Il se garda bien d'attaquer lesdits bateaux qui renfermaient à leur bord d'importantes cargaisons de soie et d'épices. Pour le remercier de sa bienveillance, les capitaines offrirent au Berbère l'un des navires et le jeune homme put réaliser son rêve. Avec quelques compagnons de son âge et un équipage composé de vauriens, il cingla vers l'ouest à la recherche des terres lointaines où d'audacieux navigateurs avaient jadis abordé. Jusqu'à sa mort, son père attendit en vain son retour.

Sawwar ne tint pas rigueur à Saïd Ibn Suleiman Ibn Djoudi de son échec. Au fond de lui-même, il savait qu'il avait trahi la parole donnée à Abd al-Razak Ibn Isa et se félicita que ce dernier ait feint d'ignorer sa félonie et continuait à lui verser le tribut promis. Il consacra toute son énergie à combattre Omar Ibn Hafsun. En vain. Le rebelle lui échappait constamment. Fou de rage, Sawwar rassembla tous les hommes dont il disposait et se dirigea vers Bobastro. Dans l'étroit défilé qui menait à la forteresse, il tomba dans une embuscade et périt les armes à la main. Saïd Ibn Suleiman Ibn Djoudi, lui, fut fait

prisonnier et traité avec les honneurs dus à son rang. Omar Ibn Hafsun avait entendu parler de ses talents de poète et prenait plaisir à l'entendre réciter ses vers. Il l'autorisa même à communiquer avec les siens. Saïd envoya à ses parents, qui vivaient à Kurtuba, une lettre qui les émut aux larmes :

Du courage, de l'espoir, mes amis ! Soyez sûrs que la joie succédera à la tristesse et qu'en échangeant l'infortune contre le bonheur, je sortirai d'ici !

D'autres que moi ont passé des années au cachot, lesquels courent les champs, à cette heure, au grand soleil du jour.

Hélas, si nous sommes prisonniers, ce n'est pas que nous nous soyons rendus, mais c'est que nous nous sommes laissé surprendre.

Si j'avais eu le moindre pressentiment de ce qui allait nous arriver, la pointe de ma lance m'aurait protégé.

Car les cavaliers connaissent ma bravoure et mon audace à l'heure du péril.

Et toi, voyageur, va porter mon salut à mon noble père et à ma tendre mère, qui t'écouteront avec transport dès que tu leur auras dit que tu m'as vu.

Salue aussi mon épouse chérie et rapporte-lui ces paroles :

« Toujours je penserai à toi, même au jour du jugement dernier.

Je me présenterai alors devant mon Créateur, le cœur rempli de ton image.

Certes, la tristesse que tu éprouves maintenant m'afflige bien plus que la prison ou la perspective de la mort. »

Peut-être va-t-on me faire périr ici, et puis on m'enterrera...

Un brave tel que moi aime bien mieux tomber avec gloire sur le champ de bataille et servir de pâture aux vautours.

La lettre de Saïd Ibn Suleiman Ibn Djoudi circula largement à Kurtuba. Nombreux furent ceux qui plaignirent l'infortuné et reprochèrent à l'émir de n'avoir pas porté secours à Sawwar et à son second, les seuls à avoir osé combattre Omar Ibn Hafsun. Abdallah n'avait cure de ces critiques. Il avait bien d'autres soucis.

Chapitre V

Mousa Ibn al-Aziz Ibn al-Thalaba avait craint le pire quand un officier s'était présenté chez lui un soir, lui ordonnant de se rendre le lendemain, dès la première heure, au palais où le hadjib souhaitait l'entretenir d'une question importante. Il avait réfréné sa nature impulsive, se gardant de répondre à ce messenger qu'il prenait toujours très tôt ses fonctions à la chancellerie et que, jusque-là, ses supérieurs n'avaient jamais eu à lui reprocher le moindre retard. Depuis dix ans, il avait en charge la gestion des pensions accordées par l'émir à ses fils et à ses innombrables oncles, neveux et cousins, tous descendants d'Abd al-Rahman I^{er}. C'était une tâche difficile et délicate. Ces princes menaient un train de vie particulièrement dispendieux et se trouvaient souvent à court d'argent. Ils exigeaient alors que le Trésor subvienne à leurs besoins et paie leurs dettes. Mousa était leur interlocuteur et quand le monarque, sous un prétexte ou un autre, refusait de les aider, il devait essuyer leurs reproches et leur colère. Cela avait été le cas trois jours auparavant alors que le maire du palais se trouvait à Ishbiliyah. Or, Mohammad, le fils aîné d'Abdallah, avait besoin de mille pièces d'or pour acheter un lot d'esclaves éthiopiens mis en vente par un négociant de Kairouan et avait sollicité du fonctionnaire une avance sur sa rente mensuelle. Mousa avait bien tenté de lui expliquer qu'il ne pouvait lui remettre l'argent sur-le-champ car il lui fallait obtenir l'approbation du hadjib, le prince héritier n'avait rien voulu entendre et s'était emporté. Il avait besoin de cet argent, car le vendeur était assailli de solliciteurs désireux d'acquérir des serviteurs réputés pour leur endurance et pour leur obéissance. Il avait grossièrement interpellé Mousa :

— Tu parles au *wallad*[75], celui qui sera un jour ton maître.

— Permets-moi, sans te manquer de respect, de souhaiter que ce soit le plus tard possible. Ton père est dans la force de l'âge et a encore beaucoup d'années à vivre.

— Ne me fais pas dire ce que je ne veux pas dire. Qu'Allah le Tout-Puissant et le Miséricordieux accorde une longue vie à l'émir ! Je le souhaite plus que toi car il est mon père bien-aimé. Je me suis mal exprimé. J'ai simplement voulu te faire comprendre que je saurai, le temps venu, te remercier si tu me rends le service que je te demande.

— Tu es connu pour être un homme de parole et tout autre que

moi se réjouirait de bénéficier de tes bienfaits. Tu seras un jour effectivement mon maître. À ce moment-là, que dirais-tu si j'accorde à ton fils, sans ton autorisation, la faveur qu'il sollicite ? Tu n'as qu'à parler au marchand. Entre le prince héritier et les autres acheteurs, il saura, s'il est intelligent, qui il a le plus intérêt à ménager. Il peut t'accorder un délai.

— C'est un être rapace et cupide. Il se décidera en faveur du plus offrant. Voilà pourquoi il me faut cet argent immédiatement.

— Je suis désolé de te le refuser.

— Tu n'es qu'un fonctionnaire borné et, sous peu, tu entendras parler de moi.

Le prince héritier s'était sans doute plaint au hadjib et avait exigé qu'on sanctionne celui qui avait osé lui tenir tête. Mousa passa une très mauvaise nuit et se rendit le matin à l'Alcazar, convaincu qu'il coucherait le soir en prison. Les gardes le conduisirent jusqu'au hadjib, Abd al-Rahman Ibn Umaiya Ibn Shuhaid. Celui-ci l'examina attentivement avant de s'exclamer :

— C'est donc toi l'homme qui refuse de satisfaire les caprices d'un prince !

— Oui et je te supplie de me pardonner. J'ai cru bien faire en appliquant les consignes que tu as édictées. Tu étais malheureusement absent et je n'ai pu te demander une audience pour savoir s'il était convenable de faire une exception pour l'héritier du trône. Il a beaucoup de qualités et les serviteurs du palais louent généralement sa générosité et sa bienveillance. Quant à sa mère, la princesse Durr, elle est unanimement respectée. Petite-fille de roi, elle a connu l'épreuve de la captivité et a fait preuve d'une constance d'âme remarquable. Alors que nul ne l'y obligeait, elle s'est convertie à notre religion et secourt aujourd'hui les pauvres qui font appel à son bon cœur. Je regrette sincèrement d'avoir été contraint de me montrer inflexible. Une exception en entraîne une autre et j'aurais été assailli de quémandeurs. Je le déplore car, jusque-là, j'avais eu d'excellents rapports avec le prince Mohammad et celui-ci n'est pas connu pour gaspiller sa fortune.

— Pourtant, tu avais dans tes coffres assez d'argent pour lui accorder un prêt. Je me suis renseigné sur toi et j'ai appris des choses étonnantes. Tu agis parfois de ta propre initiative.

Mousa Ibn al-Aziz Ibn al-Thalaba blêmit. Le maire du palais avait découvert son système et il entreprit de se justifier :

— Tu fais allusion à la manière dont je gère la fortune des membres de la famille régnante. Ils sont tous plus dépensiers les uns que les autres et s'imaginent que les caisses du Trésor public sont

remplies à ras bord. Ils dépensent leur argent sans se soucier de l'avenir. J'ai décidé, et je t'en demande pardon, de les protéger contre eux-mêmes. Je suis le seul à connaître le montant exact de la pension que leur accorde Abdallah et c'est par moi qu'ils l'apprennent. Je l'ai réduite, officieusement, d'un tiers, et, avec ce tiers mis de côté, je leur achète des domaines qui leur rapportent des revenus appréciables. Je leur constitue un patrimoine foncier qu'ils seront bien heureux de pouvoir un jour posséder et qui les mettra à l'abri du besoin. Tu sais comme moi que la révolte gronde dans le pays. Déjà, les agents du fisc ne peuvent plus lever les taxes et les impôts dans de nombreux districts et, si cela continue, nous devons réduire les dépenses de la cour, à commencer par les pensions princières. Alors, ils seront heureux d'apprendre qu'ils se trouvent à la tête d'une belle fortune.

— Je m'étais aperçu de ton stratagème, dit le hadjib, et je t'ai laissé faire car c'est une excellente initiative. J'ai commencé à m'intéresser à toi et à t'observer. Tu es un serviteur dévoué et avisé et tu vaux mieux que le poste que tu occupes aujourd'hui. Nous en avons discuté avec l'émir et le prince héritier et avons décidé de te mettre à l'épreuve.

— Tu veux dire que Mohammad m'a tendu un piège ?

— Oui et il était plus que satisfait du résultat. Je t'ai convoqué aujourd'hui pour t'annoncer une grande nouvelle. Tu es nommé gouverneur d'Ishbiliyah.

Le fonctionnaire crut défaillir. C'était la troisième ville d'al-Andalous et le poste de wali était réservé à des hommes d'âge mur, appartenant aux meilleures familles de l'aristocratie arabe. Lui était le fils d'un modeste greffier et avait à peine trente ans. Il était certes un employé scrupuleux mais doutait fort d'avoir les capacités requises pour diriger une masse considérable d'administrés et déjouer les intrigues des notables locaux. D'une voix tremblant d'émotion, il dit au hadjib :

— C'est un honneur dont je ne suis pas digne. Je crains que tu n'aies rapidement à regretter cette décision.

— Je m'attendais à cette réponse de ta part et elle me conforte dans mon choix. Je comprends tes appréhensions. J'ai ressenti la même chose quand j'ai été désigné comme maire du palais. Moi aussi, j'étais un modeste fonctionnaire et mes parents avaient travaillé jusqu'à la limite de leurs forces pour me donner un minimum d'instruction. Je reviens, tu ne l'ignores pas, d'Ishbiliyah et la situation, tu le découvriras assez tôt, y est très préoccupante. L'actuel gouverneur est un sot. Il passe ses journées en compagnie de notables qui le comblent de présents et achètent ses faveurs. Il croit tout ce

qu'ils lui racontent et ne se rend pas compte que, sous peu, Arabes, Berbères et muwalladun s'affronteront durement tant ils se détestent les uns les autres. Nous avons besoin là-bas d'un homme nouveau, honnête, sérieux, capable de dissimuler ses sentiments et ses actes. Tu es le seul à posséder toutes ces qualités et tu quitteras dès demain Kurtuba pour prendre tes fonctions. Tu n'auras pour seuls interlocuteurs ici que l'émir et moi-même. C'est de nous que tu recevras tes instructions. Maintenant, rentre chez toi pour régler tes affaires. J'ai fait livrer dans ta maison plusieurs tenues d'apparat et un convoi chargé de meubles et d'autres choses indispensables te suivra. Il est bon que tu ne manques de rien pour exercer dignement ta charge.

Mousa Ibn al-Aziz Ibn al-Thalaba éprouva une grande surprise en découvrant Ishbiliyah. Il avait rarement quitté Kurtuba, sauf pour se rendre dans les domaines qu'il achetait pour les princes. Une fois seulement, il avait été envoyé en mission à Tulaitula et conservait un souvenir mitigé de l'ancienne capitale wisigothique : ses palais n'avaient pas de fenêtres donnant sur l'extérieur et ses habitants ne faisaient pas mystère de la haute opinion qu'ils avaient d'eux-mêmes. Ici, tout était différent. La ville était moins étendue que Kurtuba et de nombreux quartiers, détruits par les raids audacieux des Urdamninyum, n'avaient toujours pas été reconstruits. Ils étaient laissés à l'abandon et des herbes folles grimpaient sur les rares murs calcinés toujours en place. Quelques hordes de miséreux avaient édifié des huttes de branchages et leurs enfants couraient nus dans les flaques de boue et d'eau stagnante, gardant, d'un œil distrait, chèvres et moutons. Le nouveau wali promit de s'occuper le plus vite possible de cette zone insalubre. Il y ferait construire des casernes, des entrepôts, un marché ainsi que des mosquées et des bains publics. Il se reprit aussitôt. Chrétiens et Juifs auraient aussi le droit d'y vivre et de disposer de lieux de culte. De la sorte, toutes les communautés se côtoieraient au quotidien et parviendraient peut-être à entretenir des relations amicales.

Car, à Ishbiliyah, le gouverneur s'en rendit compte immédiatement, la concorde était loin de régner. Chose surprenante : on dénombrait un chiffre appréciable de partisans de feu l'émir Mundhir. Durant plusieurs mois, le bruit avait en effet couru dans la région que le fils de Mohammad n'était pas mort en assiégeant Bobastro. Ressemblant étrangement à l'ancien monarque, un homme avait prétendu avoir découvert les desseins criminels d'Abdallah et s'être enfui à temps avec quelques serviteurs. Son traître de frère

aurait transporté jusqu'à Kurtuba le cadavre d'un soldat anonyme ramassé sur le champ de bataille ; pour preuve, il s'était bien gardé de laisser quiconque s'approcher pour contempler, une dernière fois, le visage de l'émir enveloppé dans un linceul. Le prétendu Mundhir avait réuni une troupe de partisans et occupé plusieurs châteaux forts. Seule attitude suspecte, il avait refusé de recevoir ses anciens conseillers envoyés de Kurtuba par le hadjib. Finalement, l'un d'entre eux avait pu pénétrer dans son repaire déguisé en paysan, et démasquer l'imposteur ; il avait reconnu au son de sa voix un vulgaire aventurier que le défunt prince utilisait parfois pour faire rire à leurs dépens des courtisans trop flatteurs et obséquieux. L'homme fut tué dans son sommeil et ses fidèles, penauds, regagnèrent leurs villages, tremblant à l'idée qu'une enquête puisse être menée sur leurs agissements.

Les habitants d'Ishbiliyah s'étaient beaucoup amusés de cette mascarade sans d'ailleurs prendre parti pour ou contre ce charlatan qui avait pour recrues de simples paysans illettrés. Les citadins avaient d'autres sujets de querelles, plus importants. Le wali fut surpris de constater qu'Arabes, Berbères, muwalladun, Chrétiens et Juifs résidaient pour la plupart dans des quartiers distincts sans y être astreints par la loi. Les dhimmis vivaient en bordure du fleuve où ils avaient leurs échoppes, leurs entrepôts et leurs modestes lieux de culte. Ils s'acquittaient scrupuleusement du montant de leurs impôts et ne faisaient guère parler d'eux. L'évêque de la ville, Galindo, était un homme sage et pieux qui encourageait ses fidèles à obéir aux lois et à s'abstenir de toute provocation envers les Musulmans. Il avait ramené à la raison quelques jeunes écervelés qui s'étaient réunis pour évoquer le souvenir d'Euloge et des Martyrs de Kurtuba. Il leur avait rappelé que différents conciles avaient condamné les agissements des disciples de Paul Alvar et qu'il n'hésiterait pas à excommunier les fauteurs de troubles. Si le joug des Ismaélites leur paraissait insupportable, ils n'avaient qu'à partir pour les royaumes Chrétiens du Nord où ils n'étaient pas assurés d'être bien accueillis. Ils ne parlaient que l'arabe, s'habillaient comme leurs maîtres et, issus d'excellentes familles, s'habitueraient difficilement à l'existence austère que menaient leurs frères asturiens, galiciens ou vascons. Les rares à avoir tenté l'expérience revinrent d'ailleurs, quelques mois plus tard, plutôt dépités et honteux.

Les Juifs étaient au nombre de deux mille et exerçaient les métiers les plus divers. Certains étaient négociants, d'autres tailleurs, orfèvres, cordonniers ou simples portefaix. Aux premiers temps de la conquête, Mousa Ibn Nosayr leur avait confié la garde de la cité et ils prenaient plaisir à rappeler cet événement, symbole de leur loyauté.

Ils disposaient de trois petites synagogues et de plusieurs oratoires privés appartenant aux plus riches d'entre eux. Le chef de la communauté, Jacob Ibn Ibrahim, était un prospère commerçant. Ses trois fils se rendaient souvent en Orient. L'un d'entre eux avait entrepris un périple de plus de deux ans qui l'avait conduit dans des contrées où, l'hiver, régnait un froid glacial. Il en avait rapporté d'importantes cargaisons de fourrures précieuses revendues avec de gros bénéfices. Quand son père lui avait suggéré de repartir, il avait refusé. Pour rien au monde, il n'était prêt à endurer de nouveau les terribles souffrances qui avaient été les siennes au milieu d'êtres sauvages, grossiers, paillards et d'une saleté repoussante. Les hommes qu'il avait croisés vivaient dans de misérables cabanes de rondins et passaient leur temps à boire et à se quereller. De plus, aucun Juif ne résidait chez eux et le malheureux avait eu toutes les peines du monde à observer les prescriptions mosaïques. Il s'était nourri de baies sauvages, de poisson et de mauvais pain. Désormais, il était assez riche pour vivre de ses rentes et se consacrer à l'étude de la Torah et du Talmud, à laquelle il s'adonnait avec passion. Jacob Ibn Ibrahim n'avait pas contrarié ses projets tant il était fier de constater que son fils entretenait une vaste correspondance avec les rabbins les plus réputés d'Ifriqiya et de Babylonie.

L'évêque et Jacob Ibn Ibrahim n'étaient pas présents lors de l'arrivée en ville du nouveau gouverneur. Ils lui avaient rendu visite deux jours plus tard, expliquant que leur absence n'était pas une marque d'impolitesse à son égard. Tout simplement, ils avaient craint des incidents avec les dignitaires arabes et muwalladun, imbus de leurs préjugés, qui refusaient de paraître en public avec des dhimmis. En plaisantant, le chef de la communauté juive avait ajouté :

— Sans doute ont-ils peur que je profite de l'occasion pour réclamer l'argent qu'ils me doivent. Car ils savent fort bien trouver le chemin de ma demeure quand ils ont besoin de mes services.

— Pareille chose serait impensable à Kurtuba ! réagit Mousa.

— C'est vrai ; l'émir est respectueux de tous ses sujets. Ici, il en va autrement et je n'entends pas mettre en danger la sécurité des miens pour si peu de chose. L'accueil que tu nous as réservé prouve que tu es favorablement disposé à notre égard et c'est la plus agréable des consolations. Sois rassuré, nous n'avons rien à exiger de toi et nous te laisserons en paix. Il est d'ailleurs temps pour nous de prendre congé car je devine, à ton air soucieux, que tu as bien des sujets de préoccupation.

Le vieux Juif était perspicace. Lors de la première audience qu'il avait accordée aux notables Musulmans, le wali avait compris que son

poste n'avait rien d'une sinécure. Arabes, Berbères et muwalladun s'étaient violemment querellés pour savoir qui aurait l'honneur de saluer le premier le nouvel arrivant. Son prédécesseur, qui n'avait pas l'air mécontent de quitter Ishbiliyah, lui avait confié :

— N'interviens surtout pas. Dans quelques instants, les Arabes et les Berbères quitteront la salle en affirmant que leur dignité ne leur permet pas de rester en compagnie de mécréants. Tu recevras alors les muwalladun qui composent la plus grande partie de la population locale. Fais en sorte que cet entretien dure longtemps. Cela piquera la curiosité de leurs ennemis et, dès demain matin, ils se précipiteront pour te réclamer une audience. Bien entendu, tu accèderas à leur demande et tu feras en sorte qu'elle dure un peu plus longtemps que celle des muwalladun. De la sorte, les deux partis seront satisfaits. Les uns clameront qu'ils ont été reçus les premiers, les autres qu'ils l'ont été plus longuement. C'est au prix de telles ruses que tu pourras survivre ici.

Les choses se passèrent comme l'ancien gouverneur les avait annoncées. Les Arabes et les Berbères tournèrent bruyamment les talons en lançant de terribles invectives. Impassibles, les muwalladun attendirent qu'ils aient disparu pour se présenter. Leur porte-parole était un homme d'une quarantaine d'années, vêtu avec soin. Prudent, il pesait chacun de ses mots :

— Mon nom est Omar Ibn Kellab Ibn Angelino et voici mon cousin Youssouf Ibn Abd al-Savarino. Nous sommes venus avec les principaux notables de notre communauté te présenter nos respects. Pardonne à nos frères arabes leur insolence. Elle n'est pas dirigée contre toi, mais contre nous. Nous sommes des muwalladun et ils nous considèrent comme des dhimmis. Je ne méconnaiss pas que nos ancêtres étaient Chrétiens. Les leurs furent, à en croire le saint Coran, idolâtres. Mon arrière-grand-père s'est converti dès l'arrivée de Tarik Ibn Ziyad et son exemple a été suivi par beaucoup d'autres. Nous sommes de bons Musulmans.

— Je n'en doute pas un seul instant.

— Je t'en remercie. Je te l'ai dit ; nous observons les préceptes du Coran. Eux sont arabes et nous rappellent constamment qu'ils ont conquis le royaume de nos pères. Ils oublient que c'était pour apporter jusqu'aux confins du monde connu la révélation faite par Dieu au Prophète, sur Lui la bénédiction et la paix. Je ne crois pas qu'Allah le Tout-Puissant et le Miséricordieux ait jamais voulu qu'on établisse des distinctions entre ses fidèles en fonction de leurs origines. Nous sommes tous égaux devant Lui. Or les Arabes et les Berbères de cette ville ne l'entendent pas ainsi. Ils ne nous autorisent pas à venir prier

dans leurs mosquées et s'abstiennent de se rendre dans les nôtres. Ils occupent toutes les charges honorifiques et ne nous laissent que celles qui obligent leurs détenteurs à de lourdes dépenses. Pourtant, ils sont quelques centaines à peine et nous sommes cinquante fois plus nombreux. Cette tyrannie nous est devenue insupportable et nous demandons que tu y mettes fin.

— Mes prédécesseurs n'ont-ils rien fait ?

— Ils étaient arabes.

— Je le suis aussi.

— D'après ce que nous savons de toi, tu es un homme sage et avisé, soucieux du bien du royaume et de ses sujets. Tu comprendras vite où se trouve ton intérêt.

Le lendemain, Mousa Ibn al-Aziz Ibn al-Thalaba reçut les principaux chefs arabes, Abdallah et Ibrahim Ibn Hadjdjadj ainsi que Kuraib et Walid Ibn Khaldun[76]. Il s'était renseigné sur eux et avait appris qu'ils se targuaient d'appartenir à des lignages prestigieux. Les Ibn Hadjdjadj, de loin les plus fortunés, prétendaient descendre de l'illustre tribu de Lakhm, l'une des premières à avoir reconnu l'autorité du Prophète. Les seconds, originaires de l'Hadramouth, possédaient d'immenses domaines dans le Sharaf[77], les collines boisées entourant la cité, où ils exploitaient des figuiers et des oliviers. Ils séjournèrent rarement en ville, préférant le luxe de leurs résidences campagnardes.

Ibrahim Ibn Hadjdjadj prit la parole en leur nom :

— Je souhaite que tu châties ces maudits muwalladun qui ont manqué aux règles les plus élémentaires de la courtoisie en ne respectant pas l'ordre des préséances voulu par la tradition. Nous aurions pu punir leur insolence mais c'eût été empiéter sur tes pouvoirs. Nous sommes sincèrement désolés de l'humiliation qu'ils t'ont fait subir à toi, un Arabe, représentant de l'émir. Ce sont des mécréants et des rebelles qu'il te faudra surveiller de près. N'oublie pas que certains de leurs parents sont restés Chrétiens et que les liens du sang comptent plus à leurs yeux que ceux de la foi. Ils n'ont jamais cessé de nous considérer comme des envahisseurs et rêvent de nous chasser d'al-Andalous pour revenir à leurs croyances maudites.

— Je te remercie de ces précieuses informations. Elles sont puisées à la meilleure source. Vois-tu, Ibrahim, je me suis renseigné sur toi avant de quitter Kurtuba. Tu comptes au nombre de tes ancêtres une princesse wisigothe, Sara, fille d'Olmondo et petite-fille du roi Witiza. À la mort de son père, elle a été spoliée de son héritage par son oncle Ardabast. Elle est partie pour Damas demander réparation et y a épousé Isa Muzahim. De retour à Ishbiliyah après son

veuvage, elle s'est remariée, sur les conseils d'Abd al-Rahman I^{er}, avec l'un de ses généraux, Omar Ibn Saïd, dont elle a eu un fils, Habib, le grand-père de ton grand-père.

Ibrahim Ibn Hadjdjadj pâlit. Il n'aimait pas qu'on évoque devant lui cette période de l'histoire des siens et tenta de s'expliquer :

— Cela prouve simplement qu'une princesse de sang royal trouvait honorable d'entrer dans une famille dont la noblesse égalait la sienne.

— J'en suis bien conscient et je me garde d'accorder crédit à ceux qui prétendent que tu avais, toi aussi, de bonnes raisons de vouloir récupérer ce royaume sur lequel ont régné certains des tiens.

L'assistance ne put s'empêcher de s'esclaffer à ce trait d'esprit. Bon joueur, Ibrahim Ibn Hadjdjadj sourit :

— Tu es habile et rusé comme un véritable Bédouin. Tu es l'un des nôtres et nous avons toutes les raisons de nous entendre. Nos demandes sont modestes. Nous souhaitons seulement conserver nos privilèges, reconnus par les précédents émirs, et avoir l'assurance que l'on nous épargnera toute humiliation.

— Comme celle de prier dans la même mosquée que les muwalladun.

— Rien ne nous y oblige.

— Rien ne l'interdit, Ibrahim.

— De la même manière, j'ai le droit de choisir ceux avec lesquels je désire remercier Allah de ses bontés.

— À une seule condition, celle de ne pas troubler l'ordre public.

— As-tu reçu des plaintes à ce sujet ?

— Non.

— Sois assuré que tu n'en recevras aucune à l'avenir.

Mousa Ibn al-Aziz Ibn al-Thalaba se mit au travail. Ses journées étaient bien remplies. Il fit relever les quartiers en ruines d'Ishbiliyah et procéda à la rénovation des égouts, éliminant ainsi plusieurs foyers d'épidémies. Il fit venir de Kurtuba des dizaines d'artisans qui relancèrent l'activité économique et fournirent aux caisses du Trésor public d'importantes et nouvelles ressources. Il entreprit également de réparer la route qui reliait sa ville à la capitale et établit, à intervalles réguliers, des postes de garde. Désormais, les convois des marchands pouvaient circuler, de jour comme de nuit, sans crainte d'être attaqués par des bandits. Il se préoccupa aussi d'aménager les terres en friche qui se trouvaient dans les îles parsemant les différents bras du fleuve. Elles étaient habitées par les descendants des pirates urdamninyum qui, quarante ans plus tôt, avaient effectué un raid dont l'évocation

glaçait encore d'horreur les survivants de ce tragique épisode. Les Barbares faits prisonniers avaient accepté de se convertir à l'islam et avaient reçu des lots de terres où ils se livraient à l'élevage de chevaux et de vaches. Ils confectionnaient aussi des fromages dont raffolaient les gourmets. Leurs enfants avaient épousé des filles muwalladun et leurs petits-fils étaient reconnaissables à leur chevelure flamboyante, rousse ou blonde, et à leur haute taille. Ils étaient trop peu nombreux pour exploiter les domaines qui leur avaient été concédés et le wali obtint de l'émir l'autorisation d'y installer des paysans de Marida dont les fermes avaient été détruites par les incursions de guerriers chrétiens.

En moins de un an, Mousa accomplit une tâche considérable ; cependant, grisé par le succès, l'ancien fonctionnaire commit une faute lourde de conséquences. Il invita tous les notables d'Ishbiliyah à une grande fête donnée dans sa résidence. Revêtu de ses plus beaux atours, il se tenait à l'entrée du palais pour saluer les invités. À son grand malheur, Kuraib Ibn Khaldun et Omar Ibn Kellab Ibn Angelino arrivèrent en même temps. Ayant d'abord aperçu le chef muwallad, le wali se dirigea vers lui, omettant de remarquer son rival. Furieux, celui-ci remonta dans sa litière et rentra chez lui. Le lendemain matin, pour réparer ce malencontreux quiproquo, le gouverneur lui fit porter de somptueux présents. Ses serviteurs revinrent aussi lourdement chargés qu'ils étaient partis. Ils avaient trouvé porte close. Kuraib Ibn Khaldun avait quitté la ville avec toute sa domesticité. Quelques jours plus tard, des paysans venus vendre en ville leurs produits informèrent le gouverneur que le fugitif s'était installé dans un *bordj*^[78] lui appartenant, le Bordj Aben Khaldun, situé près du village d'al-Balat. Mousa Ibn al-Aziz Ibn al-Thalaba lui fit porter à cet endroit les présents dont il voulait l'honorer et qui lui furent retournés avec ce simple message : « Offre-les aux muwalladun qui t'ont fait oublier jusqu'au souvenir de tes origines. »

Convoqué au palais, Walid Ibn Khaldun s'efforça de rassurer le représentant de l'émir :

— Mon frère est d'un naturel très susceptible et j'ai eu plusieurs fois à subir sa colère. Pour le punir, notre père, que sa mémoire soit bénie !, l'envoyait alors passer quelques jours au Bordj Aben Khaldun où il s'était lié d'amitié avec une bande de chenapans de son âge. D'ordinaire, il revenait, penaud, solliciter son pardon. Cette fois-ci, je crains fort qu'il ne se livre à de terribles excès.

— Tout cela parce que j'ai eu le malheur de ne pas le remarquer !

— Je sais bien que tu ne l'as pas vu à temps. C'est un prétexte. En fait, il doit de très grosses sommes d'argent à Omar Ibn Kellab Ibn

Angelino et il est dans l'incapacité de le rembourser. Note bien que le muwallad a eu le tact de ne pas les réclamer et je sais qu'il se gardera bien d'attiser l'incendie qui couve. S'il le fallait, d'ailleurs, je me porterais garant de Kuraib et acquitterais ses dettes.

— Je le croyais pourtant très riche.

— Il possède d'immenses domaines. Toutefois, il s'est laissé gruger par des intendants véreux qui ont gardé pour eux l'argent de ses récoltes. Dieu seul sait où ils se trouvent aujourd'hui. Pour faire face à ses dépenses, mon frère a dû emprunter de l'argent.

— Tout rentrera dans l'ordre si tu acceptes de l'aider.

— Je n'en suis pas sûr. Il a réuni chez lui les chefs des clans arabes les plus fanatiques et je les soupçonne de préparer un mauvais coup.

De fait, quelques semaines plus tard, Ishbiliyah vit arriver des cortèges misérables de paysans muwalladun chassés de leurs villages par Kuraib Ibn Khaldun et ses comparses. Ils avaient brûlé les fermes et les mosquées, coupé les arbres fruitiers et saccagé les cultures. Ce n'était là qu'un début. Les rebelles dévastèrent les Faubourgs de la ville. Fou de rage, le wali décida d'effectuer une sortie avec la garnison, en dépit des conseils de prudence de ses officiers qui n'étaient pas sûrs de la loyauté de leurs hommes. De plus, ils se méfiaient surtout de lui car il n'avait aucune expérience militaire et aurait affaire à des guerriers valeureux et rusés. Il eut le tort de ne pas les écouter. Près d'al-Balat, il tomba dans une embuscade et trouva la mort, atteint d'une flèche dans le cou. Les survivants de son détachement regagnèrent péniblement la cité dont les portes furent fermées. Les notables, paniqués, se rassemblèrent et discutèrent, des heures durant, de la conduite à tenir. Finalement, l'un d'entre eux, le muwallad Mohammad Ibn Ghalib offrit de se rendre à Kurtuba pour annoncer la mort du wali et solliciter l'intervention de l'émir.

Dès son arrivée dans la capitale, il fut reçu par Abdallah :

— Noble seigneur, tes loyaux sujets sont terrorisés par une bande de pillards et de soudards de la pire espèce. Envoie-nous des renforts et ces chiens seront châtiés comme ils le méritent.

— C'est mon vœu le plus ardent. Malheureusement, je ne dispose pas d'hommes en nombre suffisant. Mes meilleurs généraux traquent Omar Ibn Hafsun et ses complices. Le reste de l'armée a été envoyé au nord car je crains une attaque des Chrétiens. Pour assurer ma propre sécurité, je n'ai que les Muets.

— Tu peux faire appel aux quinze mille volontaires que Kurtuba s'est engagé à fournir en échange de l'abrogation de la conscription obligatoire.

— Ils refuseront de venir à votre secours. Les habitants de vos deux villes se détestent. Les négociants et les artisans de Kurtuba espèrent bien profiter de vos difficultés et ils ne bougeront pas.

— Dans ces conditions, m'autorises-tu à lever une milice privée ? Je l'installerai au château de Sant Tirso[79]. Avec mes hommes, je serai en mesure de battre la campagne et de réduire, les unes après les autres, les bandes rebelles.

— Une telle initiative risque de me poser des problèmes par la suite : que se passera-t-il si mes sujets se croient permis de lever des armées ?

— Reconnais que, dans ce cas, il s'agit d'une question de vie ou de mort.

L'émir réfléchit et consentit à donner son accord. Mohammad Ibn Ghalib regagna Ishbiliyah et mit à exécution son plan. Il parvint à rétablir la sécurité et cet exploit lui valut une grande popularité auprès de ses frères muwalladun. Ces derniers relevèrent la tête et multiplièrent les provocations contre les Arabes. Quand ceux-ci circulaient dans les rues ou se rendaient dans les bâtiments publics, le petit peuple les abreuvait de moqueries ou leur jetait des fruits pourris. Des tas d'ordures étaient déposés, la nuit, devant leurs demeures. Resté jusque-là impassible, Walid Ibn Khaldun demanda à Ibrahim et à Abdallah Ibn Hadjdjadj de venir discuter avec lui de la situation. C'était là un véritable événement. Leurs familles entretenaient des rapports plutôt distants et conflictuels. Les Banu Hadjdjadj s'estimaient supérieurs aux Banu Khaldun et réciproquement. Ils avaient toujours refusé de mélanger leur sang par le mariage et les rixes entre leurs domestiques, qui épousaient les rivalités de leurs maîtres, défrayaient régulièrement la chronique. Les Banu Hadjdjadj donnèrent leur accord à la rencontre à une seule condition : celle-ci se déroulerait dans la grande mosquée et chaque participant, accompagné de deux serviteurs seulement, remettrait ses armes au cadí et jurerait sur le Coran qu'il se conformerait à la décision qui serait prise.

Ibrahim et Abdallah Ibn Hadjdjadj eurent la surprise de constater que Walid Ibn Khaldun n'était pas seul à les attendre. Son frère, Kuraib, avait regagné secrètement Ishbiliyah, profitant de la complicité des sentinelles. Les quatre hommes s'observèrent longuement en silence. Finalement, Ibrahim Ibn Hadjdjadj prit la parole :

— J'aurais aimé vous voir en d'autres circonstances. Allah le Tout-Puissant et le Miséricordieux en a décidé autrement. Je n'ai pas besoin de vous expliquer les motifs de votre inquiétude. Ces

pourceaux de muwalladun ont oublié quels sont leurs maîtres. Ils se croient désormais tout permis car l'émir a pris leur parti.

— Il ne l'a pas pris, objecta Walid Ibn Khaldun. La preuve, il n'a pas envoyé de renforts et s'est bien gardé de nommer un nouveau wali. Je le connais bien. Il est rusé et perfide et attend de savoir quel parti l'emportera. À ce moment-là, il comblera de faveurs le vainqueur.

— Il a tout de même autorisé Mohammad Ibn Ghalib à lever une armée et celle-ci menace nos positions.

— Je suppose que ce misérable n'est pas venu les mains vides à Kurtuba, grinça Kuraib Ibn Khaldun. Il aura soudoyé les conseillers d'Abdallah pour leur arracher cette décision. Cela dit, il n'a aucun titre officiel. C'est un simple particulier et, si nous l'attaquons, il ne s'agit pas d'une rébellion contre le monarque, mais d'une vengeance privée.

— Tu oublies, Kuraib, que tu as tué Mousa Ibn al-Aziz Ibn al-Thalaba.

— Et je ne le regrette pas. Ai-je été déclaré rebelle ou inculpé pour meurtre ? Non. Je puis même vous révéler que le hadjib m'a envoyé un émissaire pour s'assurer que je n'avais pas l'intention de marcher sur Kurtuba. Il est reparti satisfait de ma réponse.

— Trêve de bavardages, l'interrompt Abdallah Ibn Hadjdadj. Nous sommes ici pour décider ce qu'il convient de faire contre Mohammad Ibn Ghalib.

— Nous devons nous aussi lever une armée privée et l'attaquer dans son repaire, répondit Kuraib. Sa forteresse est de petite taille : nous aurons peu de mal à l'encercler. Au bout de quelques semaines, il sera à court de vivres et contraint de capituler. Je n'ai pas besoin de vous préciser, ajouta-t-il en ricanant, le sort que je compte lui réserver, à lui et à ses hommes. Êtes-vous d'accord pour suivre ce plan ?

Ibrahim et Abdallah se retirèrent quelques instants pour discuter et rejoignirent leurs rivaux. L'aîné des frères prit un ton grave :

— Je vous rappelle que, par le passé, nos familles ont eu de nombreuses querelles. Qui nous assure que vous ne chercherez pas à nous jouer un mauvais tour ?

— Je propose que vos enfants viennent vivre chez nous, rétorqua Kuraib Ibn Khaldun, tandis que les nôtres s'installeront chez vous. Cela suffit-il à apaiser tes craintes ?

— C'est une excellente solution. Maintenant, que chacun recrute des miliciens sans regarder à la dépense ! Nous passerons à l'attaque lors de la prochaine nouvelle lune.

L'offensive des Arabes contre Mohammad Ibn Ghalib se solda par un échec. Le muwallad avait été prévenu par ses espions des agissements de ses adversaires et fut informé du départ de leur armée, recrutée parmi la lie de la population. Il les attira dans un piège et les dispersa aisément, d'une simple charge de cavalerie. On ne compta qu'une seule victime, un parent éloigné d'Ibrahim Ibn Hadjdjadj : le vieil homme se noya en tentant de traverser un torrent à la nage. Furieux de cette déroute honteuse, les Banu Khaldun et les Banu Hadjdjadj firent diversion en créant de toutes pièces un scandale. Un muwallad avait osé tuer un Arabe ! C'était un crime épouvantable et ils envoyèrent une délégation à Kurtuba réclamer à l'émir le prix du sang. Kuraib Ibn Khaldun adopta l'attitude mielleuse des courtisans et protesta hautement de sa loyauté à l'égard d'Abdallah. D'un ton doux, il expliqua qu'il était prêt à faire la paix avec Mohammad Ibn Ghalib si ce dernier, à titre de compensation, lui versait plusieurs milliers de pièces d'argent. Or c'était, au dirhem près, la somme qu'il devait à Omar Ibn Kellab Ibn Angelino. Celui-ci s'était également rendu dans la capitale pour plaider la cause de ses semblables et se déclara favorable à ce compromis, à condition que l'indemnité lui soit directement versée pour éteindre la dette de son adversaire. Il exhiba, devant le monarque, les reconnaissances signées par Kuraib Ibn Khaldun et expliqua que la fameuse créance était la véritable et seule cause de toute l'agitation. Une fois ce litige financier réglé, tout rentrerait dans l'ordre. En maugréant, Kuraib Ibn Khaldun donna son accord, formulant toutefois une exigence supplémentaire. Il souhaitait que le prince héritier, Mohammad, se rende à Ishbiliyah pour enquêter sur la situation dans cette ville et pour y installer le nouveau wali, Umaiya Ibn Abd al-Ghafir al-Khalidi.

Kuraib Ibn Khaldun n'était pas mécontent de cette nomination. En effet, Djad, le frère du gouverneur arabe, se trouvait toujours détenu en otage par Omar Ibn Hafsun qui l'avait capturé après avoir infligé une défaite aux Arabes de Granata. Compte tenu de cette situation, il ne devait pas apprécier particulièrement les muwalladun et il serait facile de le circonvenir. Ishbiliyah réserva un accueil triomphal à Mohammad. Bel homme, habillé avec recherche, d'un naturel affable et conciliant, le prince héritier était un bon soldat et un fin diplomate. Plutôt que de s'installer dans le palais mis à sa disposition, il choisit d'habiter tantôt chez les Banu Khaldun ou chez les Banu Hadjdjadj, tantôt chez les Banu Savarino ou chez les Banu Angelino, montrant de la sorte qu'il ne faisait aucune différence envers ses sujets. Il poussa même l'audace jusqu'à accepter

l'hospitalité, pour une nuit, de l'évêque et du chef de la communauté juive. Quant au nouveau wali, Umaiya Ibn Abd al-Ghafir al-Khalidi, il entreprit de rétablir l'ordre avec l'aide des troupes qu'il avait amenées avec lui de Kurtuba. Loin d'être aussi populaire que Mohammad, cet homme était un intrigant de la pire espèce qui modelait son attitude en fonction de son interlocuteur. S'il ne cachait pas aux dignitaires arabes qu'il partageait leur point de vue, dans le même temps, il expliquait aux notables muwalladun qu'il les tenait pour de bons Musulmans et qu'ils pouvaient compter sur son appui discret. Il poussa même l'hypocrisie jusqu'à rendre visite à Mohammad Ibn Ghalib à Sant Tirso où il passa plusieurs jours, s'adonnant à son activité préférée, la chasse.

Furieux, Kuraib Ibn Khaldun quitta Ishbiliyah et s'empara d'une forteresse située en amont du fleuve. De là, il partit attaquer une propriété appartenant à un prince omeyyade, ramenant pour butin cent juments et deux cents vaches. Quant à Abdallah Ibn Hadjdjadj, il prit le contrôle de Karmuna dont il chassa le wali et imposa aux muwalladun de cette localité une lourde amende sous un fallacieux prétexte. Inquiet de cette détérioration de la situation, Mohammad fit parvenir à son père un long rapport dans lequel il dénonçait la duplicité des notables arabes et les manœuvres d'Umaiya Ibn Abd al-Ghafir al-Khalidi, qui ruinaient tous ses efforts. En recevant ce courrier, l'émir entra dans une violente colère et convoqua ses principaux conseillers, les généraux Abd al-Malik Ibn Umaiya et Ubaid Allah Ibn Mohammad Ibn Abi Ibn Abda, ainsi que le hadjib Abd al-Rahman Ibn Umaiya Ibn Shuhaid. Fou de rage, il leur déclara :

— Je ne tolérerai pas de voir mon autorité bafouée un jour de plus. Mon fils est un idiot. Il croit qu'on peut gouverner le peuple avec des sourires et de bonnes paroles. En acceptant l'hospitalité des muwalladun, il a provoqué la colère des Arabes et je les comprends. Imaginez ce qui se passerait si je nommais comme cadî de la grande mosquée le descendant d'un de ces convertis ! J'ai déjà eu assez de mal à leur faire accepter que des Berbères puissent exercer la charge de juge. Quant au wali, il mérite d'être destitué pour s'être rendu chez Mohammad Ibn Ghalib.

Le hadjib interrompit l'émir :

— Je connais assez bien cet homme pour deviner qu'il a voulu nous indiquer ainsi le véritable responsable de ces troubles. Ce muwallad a profité de notre faiblesse pour acquérir un pouvoir redoutable. Il suffit de le réduire au silence pour que tout redevienne comme avant.

— J'entends bien, dit Abdallah. Mais comment procéder ? Il

pense agir en mon nom.

— Nous n'avons qu'à mettre à l'épreuve sa loyauté, suggéra Abd al-Malik Ibn Abdallah Ibn Umaiya. J'ai l'homme qu'il nous faut. Djad Ibn Abd al-Ghafir al-Khalidi est enfin libre. Sa famille a accepté de payer l'énorme rançon qu'exigeait Omar Ibn Hafsun. Envoyons-le avec des troupes assiéger Abdallah Ibn Hadjdjadj à Karmuna et demandons à Mohammad Ibn Ghalib de l'y rejoindre. Il ne se méfiera pas car Djad est le frère du wali. Comme tu le sais, noble seigneur, un accident est vite arrivé. Durant un assaut, ce muwallad peut être tué d'une flèche malencontreusement partie de nos rangs.

L'émir suivit ce conseil. Mohammad Ibn Ghalib rejoignit Djad Ibn Abd al-Ghafir al-Khalidi sous les murs de Karmuna. Jaloux de leurs prérogatives respectives, les deux hommes ne tardèrent pas à se quereller. Un soir, le muwallad s'emporta violemment contre son supérieur qu'il accusa de lâcheté et alla même jusqu'à le menacer de son épée. Djad le fit arrêter sur-le-champ, condamner à mort pour insubordination et exécuter. Les officiers de Mohammad Ibn Ghalib, sachant que le général était dans son droit, n'osèrent pas protester. Dès qu'il apprit la mort de son adversaire, Abdallah Ibn Hadjdjadj envoya des émissaires au représentant de l'émir pour faire sa soumission et, ayant obtenu des lettres de pardon, évacua Karmuna.

À Ishbiliyah, l'annonce de la fin tragique de Mohammad Ibn Ghalib provoqua la colère des muwalladun. Leurs chefs se rendirent chez le prince héritier pour protester. Certes, leur coreligionnaire avait manqué de respect à un représentant du souverain et devait pour cela être traduit en justice. Mais le pardon accordé à Abdallah Ibn Hadjdjadj, qui avait défié le monarque, constituait à leurs yeux un affront. Il y avait bien deux justices, l'une pour les Arabes, l'autre pour les muwalladun. Mohammad tenta de les apaiser. En fait, le fils du souverain était lui-même très inquiet : il avait appris que des attroupements se formaient en ville et que, dans certains quartiers, les muwalladun attaquaient les passants arabes et les égorgeaient. Il lui fallait gagner du temps et attendre l'arrivée des renforts commandés par Djad auquel il avait dépêché plusieurs messagers, le suppliant de venir à son secours.

Le 9 djoumada 1^{er}[80], une estafette le prévint de la présence de l'armée à une journée de marche de la ville. Dans les rues, l'atmosphère était tendue. Les Chrétiens et les Juifs s'étaient enfermés chez eux et avaient recruté à prix d'or des guerriers berbères pour garder l'entrée de leurs quartiers. En milieu de journée, des centaines de muwalladun se rassemblèrent devant le palais du gouverneur, poussant des cris hostiles. Ils étaient armés d'épées, de haches, de

gourdins ou de pieux et certains brandissaient des torches, menaçant de mettre le feu à l'édifice. Umaiya Ibn Abd al-Ghafir al-Khalidi fit donner la garde pour disperser les émeutiers. Il prit la tête des opérations, payant bravement de sa personne. Avec son épée franque, il tranchait têtes et bras, poussant des cris rauques pour effrayer ses adversaires. En moins d'une heure, il parvint à rétablir le calme et ordonna qu'on enterre les victimes, au nombre d'environ deux cents, dans une fosse commune. Il se doutait que leurs familles, craignant des représailles, ne chercheraient pas à récupérer les corps. Des crieurs publics parcoururent la ville, annonçant que tout rassemblement était interdit et serait dispersé par la force. Les mosquées restèrent fermées et les fidèles furent invités à prier chez eux.

Le lendemain, Djad Ibn Abd al-Ghafir al-Khalidi fit son entrée dans Ishbilyah et déploya ses hommes aux principaux points de la cité. Les Arabes lui réservèrent un accueil enthousiaste et certains en profitèrent pour attaquer les maisons et les commerces des muwalladun. Djad et son frère envoyèrent immédiatement de petits détachements interpellier les trublions et plusieurs d'entre eux furent exécutés en dépit des supplications de leurs proches.

L'ordre revint progressivement et, après deux semaines, le prince héritier estima qu'il n'avait plus besoin de Djad et lui ordonna de retourner, avec la moitié de ses hommes, à Kurtuba. Sur le chemin du retour, le général fut massacré avec tous ses soldats par de mystérieux agresseurs. Seuls deux de ses hommes parvinrent à regagner Ishbilyah pour donner l'alerte. Mohammad les interrogea longuement et acquit la certitude qu'il s'agissait d'une machination ourdie par Abdallah Ibn Hadjdjad qui, furieux d'avoir dû abandonner Karmuna, espérait certainement qu'on accuserait les muwalladun de cet abominable forfait. Épuisé par de longues nuits de veille, Mohammad décida de prendre quelques jours de repos dans la résidence estivale des gouverneurs. Quant à Umaiya Ibn Abd al-Ghafir al-Khalidi, il quitta Ishbilyah pour organiser les obsèques de son frère, confiant l'intérim de ses fonctions à l'un de ses officiers.

Prévenu de ces départs inopinés, Abdallah Ibn Hadjdjad rassembla ses partisans et les exhorta à venger leur sauveur, le brave Djad, tombé sous le poignard des muwalladun. Un véritable vent de folie souffla sur la cité. Des milliers d'hommes et de femmes se répandirent dans les rues et massacrèrent tous les muwalladun qui n'avaient pas eu la chance de pouvoir gagner la forteresse. Les somptueuses demeures des Banu Angelino et des Banu Savarino furent incendiées et leurs propriétaires mis à mort avec des raffinements de cruauté inouïs. Submergé par le nombre des réfugiés et désireux

d'assurer leur protection, l'adjoint du wali refusa d'envoyer ses hommes patrouiller et disperser les émeutiers.

Sitôt prévenu de ce qui se passait, Mohammad galopa à bride abattue jusqu'à Ishbiliyah. De retour dans la ville, il institua un couvre-feu rigoureux ; de dix-huit heures à six heures du matin, nul ne pouvait sortir de chez lui, s'il n'était muni d'un sauf-conduit. Il ordonna aux soldats d'effectuer des perquisitions dans les maisons arabes et les receleurs d'objets volés furent déférés devant des tribunaux composés, à nombre égal, de notables arabes et muwalladun. Quand il revint en ville, Umaiya Ibn Abd al-Ghafir al-Khalidi eut une entrevue orageuse avec Abdallah Ibn Hadjdjadj. Il l'accusa d'avoir abusé de sa confiance et d'être le principal responsable de cette ignoble tuerie. Nullement impressionné, le chef arabe le toisa d'un air dédaigneux :

— Tu n'es qu'un domestique qui obéit servilement aux consignes de ses maîtres. Je te plains car on t'oblige à trahir tes frères arabes pour protéger des mécréants.

— Je ne suis pas certain d'avoir très envie de protéger des individus de ton espèce. Tu es un vulgaire meurtrier et Allah te demandera des comptes pour tes crimes.

— Je suis sûr qu'il m'accueillera dans Son paradis car j'ai tué mon lot d'Infidèles.

— C'est ce que tu prétends. Pour ma part, je suis convaincu que tu es l'organisateur de l'embuscade où mon frère a péri.

— Oserais-tu m'accuser ? Je te mets au défi d'apporter la preuve de ce que tu avances.

— Ne te fais aucune illusion, j'y parviendrai.

Abdallah n'était pas mécontent de la tournure prise par les événements à Ishbiliyah. Ses sujets muwalladun avaient reçu une bonne leçon et se montraient beaucoup moins revendicatifs. Ils craignaient pour leur sécurité et comprenaient que le monarque était le seul à pouvoir les protéger. Il ne fut donc pas étonné outre mesure de recevoir la visite du propre fils d'Omar Ibn Hafsun, avec lequel il eut un entretien plutôt cordial :

— Je me réjouis de te rencontrer, Djaffar. Ton père et moi nous querellons depuis des années. C'est mon ennemi et pourtant je l'estime. Je n'ai pas oublié la générosité dont il a fait preuve envers moi lors de la mort de mon frère Mundhir. J'étais resté sans armée et il aurait pu en profiter pour m'attaquer. Au contraire, il m'a proposé son aide et fourni une escorte afin que je puisse regagner Kurtuba. Je n'ai jamais oublié ce geste et c'est pour cette raison que je t'ai reçu. Je ne te cache pas que mes généraux voulaient te faire arrêter.

— Je m'en doutais. Pendant mon voyage, j'ai tout de suite remarqué que des hommes surveillaient le moindre de mes gestes. Je dois avouer qu'ils auraient gagné à se montrer plus discrets. Inquiets, mes propres gardes ont bien failli les tuer.

— Laissons ces enfantillages. Quel est le but de ta visite ?

— Omar Ibn Hafsun te salue et te présente ses respects. Il te remercie de ce que ton fils a fait pour tenter de sauver nos malheureux frères d'Ishbiliyah et il entend te manifester sa gratitude.

— De quelle manière ?

— Noble seigneur, nous savons de source sûre qu'Abdallah Ibn Hadjdadj entretient d'étroits rapports avec Saïd Ibn Walid Ibn Mustana qui occupe la forteresse de Kala't Yahsib[81].

— Voilà qui m'étonne. C'est un muwallad comme toi et Abdallah Ibn Hadjdadj ne vous aime guère.

— Sauf lorsqu'il a besoin de l'un d'entre nous. Il a utilisé Ibn Mustana pour se débarrasser de ton général. Il lui a fait croire que Djad ramenait à Kurtuba le montant des impôts collectés par ton fils. Cet imbécile l'a cru et a accompli cet horrible forfait. Djad avait été le prisonnier de mon père et celui-ci, qui l'estimait, veut le venger et considérerait comme un honneur que tu lui permettes de tuer ce chien de Saïd !

— Cette nouvelle me réjouit. L'un de mes généraux, Ibrahim Ibn Khemis, partira avec toi et j'attends avec impatience que vous me rameniez la tête de ce misérable rebelle.

L'émir s'empressa d'écrire à Umaiya Ibn Abd al-Ghafir al-Khalidi une longue lettre dans laquelle il lui faisait part des informations transmises par Djaffar Ibn Hafsun qui corroboraient les soupçons du wali. Aussi ne fut-il pas surpris d'apprendre, quelques semaines plus tard, qu'Abdallah Ibn Hadjdadj avait été assassiné alors qu'il chassait dans les environs d'Ishbiliyah. Abdallah se félicita. Il avait éliminé l'un de ses adversaires, le tour des autres ne tarderait pas à venir. Il éprouva toutefois une amère déception. Omar Ibn Hafsun s'était joué de lui. Il était certes parti en campagne contre Ibn Mustana avec le général Ibrahim Ibn Khemis mais les deux hommes ne s'étaient pas entendus. Le rebelle muwallad n'aimait pas qu'on lui donne des ordres et le vieux militaire ne cherchait pas à cacher qu'en d'autres circonstances, il aurait volontiers pendu haut et court son allié du moment. Les relations des deux hommes s'envenimèrent à tel point qu'Omar Ibn Hafsun se réconcilia avec Ibn Mustana, fit prisonnier Ibrahim Ibn Khemis et incorpora ses soldats dans son armée.

À Ishbiliyah, la situation continuait à se dégrader. Depuis l'assassinat d'Abdallah Ibn Hadjdadj, Umaiya Ibn Abd al-Ghafir al-

Khalidi vivait quasi reclus dans son palais. Il s'attendait à des repréailles de famille du défunt et, par précaution, avait exigé que les Banu Khaldun et les Banu Hadjdjadj lui livrent des otages. Ceux-ci avaient accepté de fort mauvaise grâce et les gardes avaient dû forcer les portes de leurs demeures pour s'emparer des personnes désignées. Ces « captifs » n'étaient pas maltraités, loin de là. Ils pouvaient circuler librement dans l'enceinte de la forteresse et recevoir des visites mais étaient étroitement surveillés ; plusieurs fois par nuit, les gardes pénétraient dans leurs appartements pour s'assurer de leur présence. Rapidement, les parents des otages cherchèrent à corrompre les familles des gardes avec de très grosses sommes d'argent. Il était difficile de résister à la tentation, car les soldes des militaires n'avaient pas été versées depuis des mois.

Un matin, on prévint le wali que les prisonniers avaient pris la fuite et que la garnison s'était mutinée. Il pressentait la suite des événements. Il ordonna au prince héritier de se mettre en sécurité chez l'évêque de la ville – personne n'irait le chercher là-bas –, puis il fit égorger ses concubines, tuer ses précieux destriers et brûler tous ses objets de valeur. Il ne voulait rien laisser à ses assassins. Au début de l'après-midi, il quitta sa résidence à la tête d'une poignée de fidèles et se jeta contre les émeutiers. Il se battit avec courage jusqu'à ce que mort s'ensuive.

Sachant que les habitants d'Ishbiliyah risquaient de payer cher cette révolte, Ibrahim Ibn Hadjdjadj se rendit en personne à Kurtuba pour s'expliquer. Le souverain le fit patienter plusieurs jours avant de le recevoir. Quand le notable se prosterna à ses pieds, Abdallah l'interpella grossièrement :

— Voici l'assassin de mon fils et de mon gouverneur.

— Noble seigneur, nul d'entre nous n'a touché au prince héritier. Il est introuvable.

— Il a d'excellents amis et tu seras surpris d'apprendre, le moment venu, qui l'a protégé de votre fureur. Je récompenserai ces loyaux sujets. Je puis les appeler ainsi, ils le méritent bien. En revanche, toi et les tiens, vous êtes un ramassis de traîtres.

— C'est ce qu'on a voulu te faire croire. La vérité est bien différente. Nous te considérons comme notre souverain bien-aimé et nous sommes prêts à renouveler notre serment d'allégeance et à mourir pour toi. Tu es le descendant du calife Marwan et de l'émir Abd al-Rahman I^{er}. Mes ancêtres ont jadis quitté l'Orient parce qu'ils se refusaient à servir vos ennemis, les cruels Abbassides. Il en va de même pour les Banu Khaldun.

— Et c'est sans doute pour cette raison que vous assassinez mon

représentant dans votre cité !

— Oui.

— J'avoue que tu ne manques pas d'audace et d'insolence. Cela m'amuse plutôt. Poursuis tes explications, elles pourraient me faire rire.

— Je suis très sérieux. Nous nous sommes longtemps demandé pourquoi le wali protégeait les muwalladun alors qu'il était de pure souche arabe. Au début, j'ai pensé que ceux-ci lui versaient des subsides. Il est possible qu'il ait accepté leurs cadeaux car il aimait le faste et le luxe.

— Il n'a pas refusé les tiens.

— Tu es bien informé.

— Disons que je ne me fais aucune illusion sur la nature humaine. Cela dit, tes soupçons, je te le dis tout de suite, sont sans fondement. Vous pouviez lui offrir tout l'or du monde, ce n'était pas cela qui dictait sa conduite.

— Comment peux-tu en être sûr, noble seigneur ? Quand ses bienfaiteurs muwalladun, les Banu Angelino et les Banu Savarino, ont été tués, il a continué à mener un très large train de vie et je puis t'assurer qu'à ce moment-là, nous n'étions plus disposés à nous montrer généreux envers lui. C'est bien la preuve qu'il y a là quelque chose de suspect, tu seras bien obligé d'en convenir.

— Si tu avais disposé de bons espions, tu aurais su qu'Umaiya disposait d'une très grosse fortune que lui avait léguée l'un de ses oncles. Il était à l'abri du besoin et c'était d'ailleurs pour cette raison que je l'avais nommé à Ishbiliyah. Je savais qu'il accepterait des cadeaux – je lui avais d'ailleurs ordonné de le faire pour vous tromper –, mais qu'il ne se laisserait pas corrompre par eux.

— Ce que tu m'apprends aggrave son cas et justifie nos actes. Il était encore plus perfide que nous le pensions. Nous avons fini par découvrir qu'il recevait secrètement des émissaires d'Omar Ibn Hafsun et qu'il entretenait une correspondance avec celui-ci. Nous supposions que le seigneur de Bobastro l'avait acheté et qu'il avait reçu de l'argent pour t'assassiner.

— Parce que mon wali voulait me faire tuer ?

— Oui et voici la preuve. Je te remets toutes les lettres que nous avons saisies. Lis-les. Elles te réservent de cruelles surprises. Quand nous avons réalisé que ce traître entendait mettre ses menaces à exécution, nous avons préféré prendre les devants. Le peuple, ayant appris ses desseins criminels, s'est levé comme un seul homme pour te protéger et tuer ton plus implacable ennemi.

Abdallah n'était pas dupe des explications alambiquées fournies

par Ibrahim Ibn Hadjdjadj. Cet homme était un fieffé menteur et il avait une imagination débordante. Sa version avait toutefois un avantage : elle permettait au souverain de ne pas perdre la face. Qu'auraient pensé de lui les autres princes Musulmans s'ils avaient appris que l'émir d'al-Andalous ne contrôlait plus la troisième ville de son pays ? Pire, à l'intérieur de sa propre famille, il avait perçu comme un imperceptible flottement. Ses oncles, ses cousins et ses neveux semblaient avoir changé d'attitude et se montraient plus réservés à son égard. L'un d'entre eux songeait peut-être à le faire déposer ou à l'assassiner. Après tout, lui-même n'avait pas hésité à tuer son propre frère, Mundhir, pour monter sur le trône. Beaucoup y verraient un juste châtiment de Dieu ! Il lui fallait donc frapper un grand coup pour rétablir son autorité. Il se résigna donc à se contenter de la version d'Ibrahim Ibn Hadjdjadj. Abdallah combla le chef arabe de cadeaux puis lui annonça d'un air narquois que, pour manifester son affection et sa reconnaissance à la loyale population d'Ishbiliyah, en particulier à ses sujets arabes, il avait décidé de nommer comme wali son propre oncle, Hisham, fils d'Abd al-Rahman II, un vieillard réputé pour sa sagesse et sa générosité.

Le nouveau gouverneur reçut un accueil triomphal lors de son entrée dans la ville. La foule se pressait dans les rues et il mit plusieurs heures avant d'atteindre le palais où les principaux notables de toutes les communautés l'attendaient pour lui présenter leurs respects. Au premier rang de ceux-ci se trouvait Mohammad qui avait pu regagner sa résidence après son séjour forcé chez l'évêque de la cité. Il s'avança, d'un air joyeux, pour saluer son parent quand l'assistance, stupéfaite, entendit Hisham prononcer ces mots incroyables :

— Gardes, saisissez-vous du prince héritier ! Il est en état d'arrestation pour haute trahison. Dès demain, il sera conduit à Kurtuba pour répondre de ses crimes.

Chapitre VI

Depuis son arrivée à Kurtuba, le prince héritier était enfermé au secret au Dar al-Bagiya, la prison du palais. Il n'avait opposé aucune résistance au cours de son arrestation. Au début, il avait cru même à une plaisanterie d'un parent facétieux et c'est quand on l'avait chargé de lourdes chaînes qu'il avait réalisé la gravité de la situation. Mohammad ne comprenait pas les raisons qui avaient poussé son père à se venger aussi cruellement sur lui de l'affront que lui avait infligé la population d'Ishbiliyah en refusant de se soumettre et en massacrant le wali Umaiya Ibn al-Ghafir al-Khalidi. Il avait toujours servi loyalement l'émir même quand il était en désaccord avec ses ordres. Il était suffisamment intelligent pour avoir remarqué qu'Abdallah jouait un double, voire un triple jeu, prenant un malin plaisir à dresser ses sujets les uns contre les autres, privilégiant tantôt les Arabes, tantôt les muwalladun, et n'hésitant pas à s'allier au besoin avec un brigand tel Omar Ibn Hafsun. Cette politique louvoyante heurtait sa conscience et le troublait. Jamais cependant il ne s'était ouvert de ses doutes à ses proches, encore moins au gouverneur qu'il craignait plus qu'il ne le respectait. Contraint de se réfugier chez l'évêque de la ville, Mohammad s'était muré dans le silence, répugnant à discuter des affaires de l'État devant des dhimmis dont il appréciait pourtant l'hospitalité, la générosité et la loyauté.

À la manière dont il était traité, il devinait que ses ennemis à la cour lui vouaient une haine farouche. Ses conditions de détention étaient très dures. Il était enfermé dans un cachot humide, situé dans le sous-sol de la prison. Ses geôliers demeuraient obstinément muets, à l'exception d'un seul, un Berbère, Youssouf Ibn Tarik, dont il ne parvenait pas à deviner s'il compatissait sincèrement à ses malheurs ou s'il obéissait aux consignes de ses supérieurs. L'homme lui avait expliqué, en prenant mille précautions, de peur qu'on ne l'aperçoive discuter avec le prisonnier, que le maire du palais, Abd al-Rahman Ibn Umaiya Ibn Shuhaid, avait convoqué les gardes. Il leur avait révélé l'identité du captif qu'ils auraient la charge de surveiller et leur avait interdit de communiquer avec lui. À la fin de leur service, ils étaient fouillés par la relève afin de s'assurer que Mohammad ne tentait pas de faire passer des messages à l'extérieur. Leurs propres familles avaient été prises en otages et conduites à al-Rusafa. Le hadjib les

avait prévenues qu'elles seraient exécutées si l'un d'entre eux ne se pliait pas aveuglément à ses consignes.

Youssef Ibn Tarik lui avait fait ces confidences par bribes et le prince héritier, faute de mieux, s'était résigné à lui accorder sa confiance. Il se surprenait même à plaindre sincèrement le garde et ses compagnons. Leur position n'était pas facile. Ils devaient le traiter durement. Ils n'ignoraient pas cependant que, s'il était innocenté, il monterait un jour sur le trône et pourrait alors chercher à se venger de ses persécuteurs et de leurs complices. Sans doute était-ce d'ailleurs pour cette raison que le Berbère, contrairement aux autres, manifestait une certaine prévenance à son égard lorsqu'ils se trouvaient en tête à tête. Car il suffisait qu'un autre geôlier soit présent pour qu'aussitôt il modèle son comportement sur le sien.

Grâce à son « complice », Mohammad apprit qu'à Kurtuba, les avis étaient partagés sur son sort. Les muwalladun, les Chrétiens et les Juifs déploraient sincèrement son arrestation et y voyaient une menace pour leur propre sécurité. Les plus courageux affirmaient que le prince payait sa modération. Selon eux, les Banu Khaldun et les Banu Hadjdjadj avaient exigé de l'émir la mise à l'écart de son fils pour prix de leur soumission. Certains allaient jusqu'à colporter la fable selon laquelle, durant son séjour chez l'évêque d'Ishbiliyah, le prince héritier avait été secrètement touché par la grâce et avait abjuré sa foi. La crainte d'un scandale sans précédent éclaboussant la famille régnante expliquait donc son emprisonnement. Pour rien au monde, Abdallah ne pouvait se permettre que son aîné profane en public le nom du Prophète. Le laisser en liberté était extrêmement risqué, le faire exécuter aurait confirmé cette rumeur. D'où le compromis adopté par l'émir qui, selon les tenants de cette thèse, se rendait quotidiennement à la prison avec des foqahas et des cadis dans l'espoir de ramener l'apostat à la raison. Mohammad avait été profondément blessé par ces racontars. Il était bon musulman, n'omettait aucune des cinq prières journalières et avait vigoureusement protesté quand le gouverneur du Dar al-Bagiya lui avait refusé l'autorisation de disposer d'un exemplaire du Coran sous prétexte qu'il pourrait l'utiliser pour correspondre avec l'extérieur. Il avait eu beau le supplier, l'homme était resté inflexible, le menaçant même de le priver de nourriture s'il continuait à s'agiter.

Contrairement aux muwalladun et aux dhimmis, les Arabes et les Berbères étaient partagés sur l'attitude à adopter envers le prince héritier. Abdallah, tous en convenaient, était un souverain cruel et sans scrupule, prêt aux pires bassesses pour parvenir à ses fins. Il avait fait assassiner son frère Mundhir pour monter sur le trône, tuer l'un de

ses fils ne le gênerait guère. Cependant, les principaux dignitaires du palais étaient convaincus – ou faisaient semblant de l'être – de la culpabilité de Mohammad et toisaient d'un air menaçant ceux qui osaient s'ouvrir à eux de leurs doutes. Quelques-uns de ces courtisans courageux avaient d'ailleurs été arrêtés et nul n'avait plus jamais eu de leurs nouvelles. Les Muets patrouillaient sans relâche en ville et, à leur passage, les conversations s'interrompaient. Dans les tavernes, où se réunissaient les amateurs d'échecs, les habitués, autrefois volubiles, se montraient particulièrement circonspects. Ils se méfiaient de leurs propres amis et quand l'un d'entre eux venait à évoquer l'emprisonnement de Mohammad, un silence gêné accueillait ses propos.

Ses informateurs n'avaient pas caché au hadjib le malaise du peuple. Beaucoup s'étonnaient que l'Umm Wallad Durr, la mère du prince, ne soit pas affectée par l'arrestation de son fils. Abdallah ne l'avait point éloignée du palais et elle avait conservé une grande autorité sur les autres concubines. Quant à la femme du prisonnier, elle était enceinte et les médecins se pressaient à son chevet, ne lui ménageant pas les marques de respect. L'émir en personne lui avait rendu visite et avait plaisanté avec elle, lui offrant de surcroît de somptueux présents. Certains en avaient prudemment conclu que la disgrâce de Mohammad était provisoire. Dans leurs prêches à la mosquée, les cadis et les foqahas vantaient de manière outrancière les vertus du monarque et prênaient l'obéissance à ses ordres. Inutile de les interroger à propos de l'affaire qui divisait la cité : ils tenaient trop à leurs pensions et à leurs privilèges pour exprimer une opinion, positive ou négative.

Fort de ces informations distillées petit à petit par Youssouf Ibn Tarik, Mohammad avait repris espoir. Persuadé d'être la victime d'un malentendu ou de calomniateurs acharnés à le perdre, il avait exigé d'être confronté à son père, arguant de ses prérogatives de prince héritier. Il avait expliqué au gouverneur du Dar al-Bagiya qu'il avait été arrêté pour crime de haute trahison mais qu'aucun juge n'était venu lui signifier officiellement cette charge et l'interroger. Or, prétendait-il, il avait d'importantes révélations à faire au souverain. Une lueur d'intérêt semblait s'être manifestée dans le regard de son interlocuteur. Se départissant de son ton rogue habituel, il lui avait proposé d'enregistrer sa déposition en présence du greffier de la prison. Mohammad l'avait sèchement rabroué. Il ne parlerait qu'à l'émir, faute de quoi, laissait-il entendre, des événements catastrophiques risquaient de se produire. Deux jours plus tard, il reçut la réponse à sa requête : Abdallah refusait de rencontrer son fils

qui avait eu l'audace de comploter avec les muwalladun et les Chrétiens pour le faire assassiner. Des lettres signées de sa main prouvaient qu'il avait entretenu une correspondance avec Omar Ibn Hafsun et avec d'autres chefs rebelles. Sous peu, des juges viendraient l'interroger et feraient leur rapport à son demi-frère, le prince Mutarrif, auquel le souverain avait confié le soin d'instruire ce dossier. Cette décision frappa de stupeur Mohammad. Il était livré au bon vouloir et aux caprices de son pire ennemi.

Avant d'accéder au trône, Abdallah avait eu sept fils et, devenu émir, en avait eu quatre autres, sans compter une ribambelle de filles dont il ne parvenait pas toujours à se rappeler les noms. Trop occupé à intriguer et à guerroyer, Abdallah s'était totalement désintéressé de l'éducation de ses fils, qu'il voyait à de très rares occasions. Leurs précepteurs lui faisaient les rapports les plus élogieux sur leurs élèves, ne serait-ce que pour justifier les gages élevés qu'ils avaient exigés. Ils lui avaient dissimulé la profonde mésentente qui régnait entre Mohammad, le fils aîné de l'émir, et Mutarrif, son cadet de deux ans. Autant le premier se montrait assidu et discipliné, autant le second était dissipé et violent. Il passait le plus clair de son temps avec des vauriens de la pire espèce, les fils des dignitaires les plus corrompus du palais. Quand cette triste bande s'aventurait en ville, elle se livrait à des excès inqualifiables, n'hésitant pas à faire main basse sur les marchandises qui leur plaisaient ou à bastonner les badauds qui ne s'écartaient pas assez vite au passage de leur cortège.

À quinze ans, chacun des princes avait été doté d'une maison : intendants, domestiques, eunuques et gardes. Mutarrif se comportait comme s'il était le prince héritier. Plutôt que d'avoir à supporter ses incessantes provocations, Mohammad avait choisi de s'installer à al-Rusafa, où il se sentait à l'abri, loin des intrigues de la cour. Lors d'une partie de chasse, il avait, par malchance, croisé la troupe de son demi-frère et l'un des cavaliers de Mutarrif avait froidement tué l'un de ses gardes, sur ordre de son maître. Craignant le courroux de l'émir, Mutarrif avait pris la fuite et – l'affaire avait fait scandale – cherché asile auprès du rebelle Omar Ibn Hafsun dans son repaire de Bobastro. En l'apprenant, Abdallah était entré dans une violente colère et avait ordonné la confiscation des biens de l'insolent. S'il n'avait tenu qu'à lui, il l'aurait fait exécuter sur-le-champ. Car le rebelle muwallad avait réservé au fils de son ennemi un accueil plus que chaleureux et en avait surtout retiré un immense prestige politique. C'était bien lui le véritable maître d'al-Andalous, puisqu'il allait jusqu'à arbitrer les conflits au sein de la famille régnante.

Généreux par nature, Mohammad avait intercédé auprès de son père en faveur de son demi-frère. Ayant entendu un courtisan médire, en leur présence, de Mutarrif, il lui avait fait honte de ses propos en lui citant un passage de la sourate des Appartements : « Que les hommes ne se moquent point des hommes : ceux que l'on raille valent peut-être mieux que leurs railleurs ; ni les femmes des autres femmes : peut-être celles-ci valent mieux que les autres. Ne vous diffamez pas entre vous ; ne vous donnez point de sobriquets. Que ce nom, méchanceté, vient mal après la loi que vous professez. Ceux qui ne se repentiraient pas après une pareille action ne seraient que des méchants. » Après avoir entendu les mots « méchanceté vient mal après la foi que vous professez », l'émir avait hoché la tête et certains avaient cru voir des larmes couler sur son visage. C'était fort improbable car il n'était guère enclin à la pitié et ne prenait ses décisions qu'en fonction de ses intérêts. Reste que savoir son fils retenu comme otage involontaire était plutôt contraire à sa dignité. Cédant aux objurgations de son aîné, il fit savoir au fugitif qu'il pouvait regagner Kurtuba et qu'il ne lui serait pas tenu rigueur de son acte d'insubordination. Il devrait cependant indemniser la famille de l'homme tué par son serviteur et ce fut là sans doute le plus pénible pour lui. Mutarrif était d'une avarice sordide et il tergiversa longtemps avant de se résoudre à verser la somme convenue.

Loin d'être reconnaissant à Mohammad de son plaidoyer, il redoubla de haine envers lui. Il était persuadé que le prince héritier avait agi de la sorte uniquement pour lui montrer qu'il avait d'ores et déjà, sans être monté sur le trône, pouvoir de vie et de mort sur tous ses sujets, du plus humble au plus noble. Mutarrif ne fut donc pas mécontent de voir son demi-frère partir pour Ishbiliyah tandis que lui continuait à mener une existence oisive avec les vauriens qui composaient son entourage. C'est alors qu'il conçut un plan diabolique pour perdre son rival. Quand il avait quitté Bobastro, Omar Ibn Hafsun lui avait offert un lot d'esclaves et de serviteurs. Parmi eux, se trouvait Valério, un moine fait prisonnier lors d'une saifa, réputé pour ses qualités de calligraphe. Depuis sa capture, ce moine s'était fort bien accommodé de sa situation. Quand les supérieurs de son couvent avaient offert de le racheter, il avait refusé d'être libéré. Il préférait rester esclave plutôt que de retourner chez les Chrétiens. Il avait expliqué au chef muwallad que, fils cadet d'une famille noble, il avait été obligé par les siens d'adopter l'habit monastique pour lequel il n'éprouvait aucun attrait. Il aimait les femmes, la bonne chère et l'aventure. Il s'était morfondu, des années durant, à débiter des oraisons et à recopier des textes sacrés qui le faisaient bâiller d'ennui.

À Bobastro, il avait gagné rapidement la confiance du seigneur du lieu et, ayant appris très vite à parler, à lire et à écrire l'arabe, il lui servait de secrétaire. Sa malhonnêteté était proverbiale. Il n'avait pas son pareil pour forger de faux ordres de réquisition de grains et de bétail et s'était de la sorte enrichi spectaculairement. Il prenait soin également de faire profiter de ses larcins les fils de son maître. Averti de ses malversations, celui-ci veillait à ce qu'il ne dépasse pas certaines limites. Un jour, Valério tenta d'acheter, très cher, son affranchissement. Il voulait prendre femme et guerroyer. Omar Ibn Hafsun se moqua de lui :

— Tu m'as supplié de ne pas accepter la rançon réunie par les tiens. Tu m'as alors affirmé que tu préférerais rester esclave. Je t'ai accordé cette faveur bien que tu m'aies fait perdre une grosse somme d'argent.

— Je t'en offre maintenant le triple.

— C'est le montant de tout ce que tu m'as volé.

— Tes fils en ont largement profité et toi aussi.

— C'est bien la raison pour laquelle je n'ai pas envie que tu me quittes. Tu m'es trop précieux. De plus, te connaissant, je sais que tu t'empresserais de livrer tous mes secrets à l'émir. Tu resteras mon prisonnier.

Valério s'était fait remarquer de Mutarrif. Au premier coup d'œil, les deux hommes s'étaient jaugés et reconnus. Ils appartenaient à la même espèce. Aussi perfides, malhonnêtes et déloyaux l'un que l'autre, ils étaient devenus inséparables. Cela n'avait pas échappé à Omar Ibn Hafsun qui ne s'en était pas offusqué. Il saurait un jour utiliser cette amitié. Quand le prince lui avait annoncé son retour à la cour, il l'avait félicité hypocritement et lui avait offert de nombreux présents. Parmi ces cadeaux figurait Valério. Il savait que Mutarrif utiliserait les talents de copiste de celui-ci pour mener à bien ses intrigues et perdre le prince héritier que le chef muwallad redoutait d'avoir un jour à affronter. Il n'était pas mécontent d'introduire ainsi un loup dans une bergerie.

Quand il l'informa qu'il lui faisait cadeau de son ancien secrétaire, Mutarrif protesta pour la forme. Il affirma qu'il avait toujours considéré l'ancien moine comme un homme libre et que ce serait l'insulter gravement que de l'accepter au même titre que les destriers et les étoffes dont le seigneur de Bobastro lui avait fait don. En fait, le principal intéressé n'était nullement offensé. Visiblement, il était ravi d'aller à Kurtuba où il pourrait faire fructifier ses affaires. Mutarrif repartit donc avec ce curieux compagnon auquel, dès son arrivée dans la capitale, il octroya son affranchissement à condition

qu'il se convertisse à l'islam. Valério s'empessa de devenir Musulman et adopta le nom d'Abd al-Rahman Ibn al-Mutarrif, se désignant de la sorte comme le *mawla*, le client du prince.

Celui-ci n'eut qu'à se louer de ses services. Quand Mutarrif se mit d'accord avec les Banu Khaldun et les Banu Hadjdadj pour provoquer la perte du wali d'Ishbiliyah et qu'ils durent prouver à l'émir que ce dernier avait comploté contre lui avec Omar Ibn Hafsun, l'ancien moine se chargea de forger, de toutes pièces, une correspondance entre les deux hommes. C'est en admirant le travail de son complice que le prince se résolut à franchir un pas supplémentaire dans l'ignominie. Jusque-là, son père était resté insensible aux violentes critiques qu'il avait formulées contre son demi-frère et ne manquait jamais une occasion de lui rappeler que c'était à Mohammad qu'il devait d'avoir obtenu la possibilité de reparaître à la cour. En fait, Abdallah avait pris conscience de la terrible rivalité qui opposait ses deux fils et il y trouvait avantage. La modération dont l'aîné avait fait preuve à Ishbiliyah lui avait permis de donner des gages aux turbulents et influents muwalladun de Kurtuba soucieux du sort de leurs frères. Lorsqu'il avait reçu leurs chefs en audience, il avait écouté avec attention leurs arguments et leurs doléances et avait feint de leur donner raison en affirmant d'un ton ému : « Je vous considère comme mes loyaux sujets et vous n'ignorez pas les risques qu'encourt, pour défendre les vôtres, la prunelle de mes yeux, le prince héritier. Parce qu'il a pris le parti de vos parents, il a dû se réfugier chez l'évêque d'Ishbiliyah et risque à tout moment de périr sous le poignard d'un Arabe fanatique. Cessez donc de vous comporter en lâches et imitez mon exemple. Chaque jour, je tremble pour la vie de Mohammad et je tais mes craintes car elles sont indignes d'un monarque. Allah le Tout-Puissant et le Miséricordieux me viendra en aide et punira les félons comme il se doit. »

Il en avait profité pour extorquer à ses interlocuteurs de grosses sommes d'argent sous prétexte de lever une armée qui partirait sous peu rétablir l'ordre à Ishbiliyah. Flattés de cet honneur, les muwalladun de Kurtuba avaient rivalisé de générosité et les plus naïfs avaient intrigué auprès du hadjib afin que leurs fils soient nommés officiers et accompagnent lors de l'expédition l'oncle de l'émir, Hisham, nommé à la tête des troupes. Dans le même temps, par l'intermédiaire de Mutarrif, Abdallah avait reçu secrètement les émissaires des Banu Khaldun et des Banu Hadjdadj et les avait assurés de sa bonne volonté. Il avait déploré devant eux l'indulgence coupable de Mohammad envers les muwalladun. Son fils, avait-il dit, s'était laissé abuser par le wali Umaiya Ibn Abd al-Ghafir al-Khalidi et avait

désobéi à ses ordres. Il attendait le moment propice pour l'obliger à changer d'attitude.

Des semaines durant, Abdallah avait joué sur les deux tableaux jusqu'à ce que Mutarrif lui apporte la « preuve » de la trahison de Mohammad : deux lettres envoyées par le prince héritier à Omar Ibn Hafsun. C'est dans ces circonstances que l'émir avait dépêché Hisham à Ishbiliyah et avait ordonné l'arrestation de son aîné, en dépit des protestations et des supplications de l'Umm Wallad Durr. La culpabilité de son aîné ne faisait aucun doute à ses yeux. Quand l'un de ses conseillers, Ibrahim al-Sarakusti, lui avait fait remarquer que Mutarrif était bien mal placé pour accuser son demi-frère de relations avec Omar Ibn Hafsun, lui qui s'était jadis réfugié à Bobastro, il avait paru être ébranlé par l'argument mais s'était vite repris :

— Mutarrif était et est toujours un vaurien de la pire espèce. J'étais scandalisé quand j'apprenais les forfaits qu'il commettait avec ses compagnons dans cette ville. Tu évoques son séjour chez le chef rebelle. Je ne l'ai pas oublié. À l'époque, il était jeune et impulsif. Il savait que je n'appréciais pas sa conduite. Quand l'un de ses hommes a tué un cavalier de Mohammad, il s'est enfui car il craignait que je ne le fasse exécuter et telle était en effet mon intention première. Cela dit, il n'a jamais pris les armes contre moi et n'a pas conspiré avec ce chien d'Ibn Hafsun. J'en suis sûr. J'ai des informateurs à Bobastro et je sais parfaitement ce qui se trame dans ce repaire de rebelles et de mécréants. Mutarrif était et reste toujours un écervelé, il ne régnera jamais, je puis t'en donner l'assurance. Mohammad, lui, est d'une autre trempe. C'est un bon Musulman et il a toutes les qualités requises pour faire un excellent souverain. J'ai voulu éprouver ses capacités en l'envoyant à Ishbiliyah. Je crains fort que les responsabilités ne lui aient tourné la tête. Il a pris goût à ses fonctions et est devenu ambitieux. Ses partisans l'ont convaincu que j'étais un tyran assoiffé de sang et que le pays tout entier se réjouirait s'il parvenait à me chasser du trône. Note bien, je ne l'accuse pas d'avoir voulu me tuer. Il me respecte trop pour verser mon sang. Il a plutôt cherché à m'isoler et souhaitait me forcer à abdiquer. Pour cela, il lui aurait suffi d'obtenir l'accord des foqahas.

— Ceux-ci te sont fidèles.

— L'argent achète les consciences et je n'en connais aucune capable de résister à son attrait. Il suffit d'observer le train de vie des dignitaires religieux pour comprendre qu'ils sont corrompus jusqu'à la moelle. Ils me vouent une haine farouche depuis que j'ai pris l'habitude de recevoir, chaque vendredi, les doléances de mes sujets. Ils redoutent les révélations qu'ils pourraient faire sur leurs

agissements. Ils me maudissent de les obliger à mettre une limite à leurs malversations. C'est sans regret qu'ils m'auraient déclaré inapte à régner. Autant pouvais-je pardonner à Mutarrif son imprudence car elle ne prêtait pas à conséquence, autant dois-je me montrer impitoyable envers son frère car il y va de l'avenir de la dynastie et de la prospérité de ce pays.

Après des semaines de détention – qui lui parurent des années –, Mohammad fut extrait de son cachot et conduit devant les cinq fonctionnaires chargés d'instruire son dossier. Aucun ne faisait partie des dignitaires qu'il lui était arrivé de croiser jadis au palais et il ne manqua pas de remarquer qu'aucun d'entre eux n'était berbère ou muwallad. Mutarrif les avait sans doute soigneusement choisis après s'être longuement renseigné sur eux et il n'était pas exclu qu'il ait exercé des pressions sur leurs familles afin de s'assurer de leur docilité.

À leur tête se trouvait un nommé Abd al-Aziz Ibn Omar Ibn Djaffar, un petit homme au crâne chauve dont la corpulence attestait qu'il aimait la bonne chère et qu'il avait passé sa vie dans les bureaux plutôt que sur les champs de bataille. Quand le prince héritier fut amené devant lui, il omit de le saluer et s'adressa à lui sur un ton quasi insultant :

— Mohammad Ibn Abdallah Ibn Marwan Ibn Umaiya, tu es accusé de haute trahison et de complot contre la personne de notre émir bien-aimé. Les charges qui pèsent sur toi sont très graves et les preuves, accablantes. Je dois t'avertir que tu risques la peine de mort et que notre sentence sera fonction des révélations que tu pourrais faire sur tes complices.

— De quel droit oses-tu me parler ainsi ? Je suis le prince héritier et j'exige d'être confronté à mon père.

— Tu as déjà eu la réponse à cette requête. Notre malheureux souverain est le premier à souffrir de ton comportement. Connaissant son caractère emporté, il a préféré nous confier l'instruction de ce dossier. C'est là une preuve insigne de sa clémence, de son équité et de sa sagesse. Tu fais preuve d'une noire ingratitude en formulant des exigences insensées. Surveille tes paroles car elles seront fidèlement rapportées à ton père.

— Je sais qui s'en chargera, mon propre frère, Mutarrif, qui a oublié tout ce que j'ai fait naguère pour lui.

— Sachant que tu porterais contre lui de graves accusations, le prince a jugé plus sage de ne pas assister à nos délibérations. Tu as affaire ici à des hommes probes qui sont prêts à écouter tes explications. Je te préviens que nous ne tolérerons pas que tu mettes

en doute notre intégrité. Tout refus de répondre à nos questions sera considéré comme un aveu de ta culpabilité.

— Ai-je le droit de faire citer des témoins ?

— Je doute fort que tes complices viennent d'eux-mêmes se dénoncer. Cela dit, livre-nous leurs noms. Ce serait un geste de bonne volonté de ta part dont nous tiendrions compte.

— Que sont devenus mes serviteurs ?

— Ceux qui ont été arrêtés ont reconnu leurs crimes et ont été exécutés.

— Mutarrif a préféré faire taire des hommes qui connaissaient la vérité. J'imagine la manière dont on leur a extorqué des aveux sans valeur pour moi.

Abd al-Aziz Ibn Omar Ibn Djaffar fit signe à un greffier. Celui-ci déposa devant lui une masse impressionnante de lettres. D'un ton narquois, le chef des juges dit à l'accusé :

— Voici toute la correspondance entretenue entre le wali d'Ishbiliyah et Omar Ibn Hafsun. Il est peut-être inutile de t'en infliger la lecture.

— J'ignore tout de ces messages. Si tu étais bien informé, tu saurais que j'ai eu de nombreux désaccords avec Umaiya Ibn Abd al-Ghafir al-Khalidi. J'ai désavoué à plusieurs reprises ses intrigues et ses manœuvres. Tout cela était de notoriété publique. Fais plutôt venir les Banu Khaldun et les Banu Hadjdjadj s'expliquer sur leurs agissements. J'aurais bien des questions à leur poser.

— Le prince Hisham les a interrogés et, le moment venu, tu pourras prendre connaissance de leurs dépositions.

— À quoi bon ? Ce sont des hypocrites et des menteurs.

— Je comprends que tu récusés leurs dires car ils ont porté contre toi de terribles accusations. Pourtant tu ne peux nier l'évidence. Parmi toutes ces lettres, se trouvent deux longues missives que tu as écrites à Omar Ibn Hafsun, dans lesquelles tu lui expliques en détail tes plans pour t'emparer de la personne sacrée de l'émir et obtenir que les foqahas prononcent sa déposition.

— Montre-moi ces fameux documents.

— En principe, je n'y suis pas autorisé.

— Aurais-tu peur que je les détruise ? Ce serait signer ma condamnation. Penses-tu que je sois assez stupide pour agir de la sorte ?

Après avoir discuté avec les autres juges, Abd al-Aziz Ibn Omar Ibn Djaffar accepta qu'on remette à Mohammad les lettres. Deux gardes se tinrent à ses côtés pendant qu'il lisait attentivement ces textes. Quand il eut terminé, il éclata de rire :

— J'ai mis en doute votre intégrité et vous prie de me pardonner. C'est plutôt votre ignorance qu'il faut incriminer.

— Prends garde à tes propos.

— Tu ne me fais plus peur, rétorqua le prince héritier. Au début, j'ai été troublé. C'était bien mon écriture et je dois dire que le faussaire qui a forgé ces textes est un artiste hors pair. Vous le félicitez pour moi si vous parvenez à le retrouver. Car il a dû prendre la fuite ou ne tardera pas à le faire dès que vous le convoquerez. Oui, je dois le reconnaître, il a fait un excellent travail.

— Tu reconnais ton écriture. C'est bien la preuve que tu es l'auteur de ces lettres !

— Tu ne m'as pas compris. Ces lettres sont des faux et j'ai un moyen imparable de le démontrer.

— Lequel ? Nous les avons lues et relues et elles confortent les accusations portées contre toi.

— À un détail près.

— Que veux-tu dire ?

— Dans les deux lettres, je suis supposé écrire à Omar Ibn Hafsun. Je lis que je l'avertis que ma tante Durr a soudoyé le chef des Muets et que ses soldats m'ont d'ores et déjà prêté serment d'allégeance. Comment aurais-je pu affirmer telle stupidité ? Le plus misérable portefaix de Kurtuba sait que la princesse est ma mère et l'épouse de l'émir Abdallah, non ma tante.

Les juges examinèrent attentivement les deux pièces à conviction et ne cachèrent pas leur embarras. Après s'être longuement concertés, ils décidèrent d'interrompre l'interrogatoire. Mohammad remarqua qu'ils avaient changé d'attitude à son égard. Ils s'adressèrent à lui avec une certaine déférence et ordonnèrent aux gardes de le ramener non dans son cachot mais dans les appartements privés du gouverneur de la prison. Celui-ci eut beau protester que c'était contraire aux consignes données par le prince Mutarrif, ils lui firent savoir qu'ils prenaient sur eux cette responsabilité et qu'il aurait à répondre de l'exécution de cet ordre.

Abd al-Aziz Ibn Omar Ibn Djaffar se rendit immédiatement auprès du hadjib et exigea d'être reçu par l'émir pour une affaire de la plus haute importance dont il ne voulait rien dire pour le moment en dehors de la présence d'Abdallah. Le maire du palais tenta en vain de lui tirer les vers du nez. Prévenu, le souverain interrompit sa partie d'échecs et reçut le fonctionnaire.

— De quel droit oses-tu troubler ma quiétude ?

— Noble seigneur, je suis chargé d'instruire le procès de ton fils.

— Je le sais. A-t-il reconnu ses fautes ? T'a-t-il chargé de me

demander humblement pardon de ses crimes ?

— Non.

— Pourquoi alors me déranger ?

— Parce que nous avons acquis la certitude qu'il est la victime d'une horrible machination. Il doit être libéré immédiatement. Il y va de ta vie et de ta sécurité.

Abd al-Aziz Ibn Omar Ibn Djaffar expliqua au monarque comment lui et ses collègues avaient découvert la supercherie. Leur conversation fut interrompue par l'arrivée d'un eunuque. Tout joyeux, l'esclave expliqua que l'épouse de Mohammad avait donné naissance à un enfant mâle et s'enquit du prénom que le monarque voulait lui voir porter :

— Qu'il soit appelé Abd al-Rahman comme le fondateur de notre dynastie ! Que la nouvelle soit annoncée dans tout Kurtuba et qu'on distribue aux pauvres argent et nourriture.

Se tournant vers le juge, Abdallah lui dit :

— Je te remercie de tes informations. Garde le secret le plus absolu à ce propos jusqu'à ce que je te fasse appeler à nouveau.

L'émir eut ensuite un entretien orageux avec le prince Mutarrif que ses gardes étaient allés chercher dans son palais. Pressé de questions, son fils cadet finit par reconnaître qu'il avait ourdi contre son aîné un complot destiné à provoquer sa perte. Il le haïssait et n'avait jamais accepté l'idée qu'il serait un jour appelé à régner. Son père lui ordonna de se rendre immédiatement à al-Rusafa et de ne pas en bouger. Par la suite, il lui fut signifié qu'il n'avait pas le droit de communiquer avec l'extérieur. Pour expliquer son absence, le hadjib fit savoir que Mutarrif était atteint d'un accès de fièvre maligne et que l'on craignait pour sa vie. Dès que la nouvelle se répandit en ville, les foqahas, soucieux d'étaler leur zèle, recommandèrent que des prières publiques soient dites pour le rétablissement du prince. Ils déchantèrent. Rares furent les fidèles à se presser dans les mosquées, ce qui en disait long sur l'impopularité de Mutarrif.

Pendant plusieurs jours, l'émir resta cloîtré dans ses appartements, refusant de recevoir qui que ce soit. Il écumait littéralement de rage. Lui, qui avait la réputation d'être le souverain le plus rusé de tout le Dar el-Islam, était tombé dans un piège grossier. Il était assez lucide pour savoir qu'il était le premier responsable de ce désastre. Ses intrigues l'avaient perdu. Plutôt que d'attacher crédit aux mises en garde prudentes de Mohammad, il avait préféré mener des tractations avec les Banu Khaldun, les Banu Hadjdjadj, les Banu Angelino, les Banu Savarino et même avec ce fieffé coquin d'Omar Ibn Hafsun. Surtout, il avait prêté une oreille complaisante aux rumeurs

colportées par Mutarrif sans prendre la peine de les vérifier.

Il ne savait pas comment se tirer de ce mauvais pas. Ses nuits étaient agitées. Il parvenait difficilement à trouver le sommeil et, quand il réussissait à s'assoupir, d'atroces cauchemars le torturaient. En apparence, il n'avait pas le choix. Il devait ordonner la libération de Mohammad et l'arrestation de Mutarrif, coupable de faux témoignage et de parjure. Il ne pouvait toutefois se résoudre à ce geste qui constituait un cinglant démenti de sa conduite. Avec son fils aîné, la réconciliation serait difficile pour ne pas dire impossible. Le prince héritier avait été détenu dans des conditions indignes de son rang et aucune humiliation ne lui avait été épargnée. Il ignorait même la naissance de son fils, Abdallah ayant interdit qu'on lui communique cette nouvelle. Libéré, Mohammad chercherait immanquablement à se venger et, cette fois-ci, l'émir craignait, non sans raison, qu'il ne tente de le faire déposer par les foqahas. Il imaginait déjà la foule des courtisans se précipitant chez le prince pour le féliciter hypocritement et prétendre avoir mis tout en œuvre pour que la vérité finisse par éclater. Il y avait là de quoi tourner la tête d'un esprit faible et Mohammad, son père le savait, n'avait pas les nerfs assez solides. Il était humain, trop humain. De plus, le peuple, qui l'avait plaint, se répandrait dans les rues pour l'acclamer. Muwalladun et dhimmis ne seraient pas les derniers à manifester leur joie et à s'imaginer avoir de la sorte remporté une victoire sur ces Arabes hautains et méprisants pour qui l'arbitraire était la seule règle de conduite.

Il n'était pas question non plus de laisser impuni le crime de Mutarrif. Cet être cruel et cynique, qui lui ressemblait tant, avait laissé éclater, une fois de plus, une fois de trop, sa véritable nature. Lui aussi rêvait de succéder à son père et la manière dont il avait procédé pour éliminer le prince héritier permettait d'imaginer qu'il ne reculerait devant rien pour monter le plus rapidement possible sur le trône. Ne pas lui infliger de châtement aurait pour conséquence de renforcer l'insolence de ses partisans. Tous ces Arabes convaincus que leur naissance leur donnait tous les droits trouveraient là un prétexte pour multiplier leurs actes d'insubordination. Ce serait le cas notamment de ces chiens de Banu Khaldun et de Banu Hadjdjadj qui se considéraient comme les véritables maîtres d'Ishbilyah.

Ne sachant quelle décision prendre, Abdallah se décida à consulter le seul homme en qui il avait confiance depuis la mort de Walid Ibn Ghanim, le général Abd al-Malik Ibn Abdallah Ibn Umaiya. Il avait pu éprouver à plusieurs reprises sa loyauté sans faille et son absence totale d'ambition. Il remplissait à la perfection ses fonctions de commandant en chef des armées et était très apprécié de ses

troupes. S'il lui arrivait de solliciter des récompenses ou des promotions pour ses officiers, il ne demandait jamais rien pour lui. Il était d'une probité exemplaire et dénonçait à la justice les négociants qui tentaient d'acheter ses faveurs dans l'espoir de devenir fournisseurs des armées. Cet homme sage se tenait à l'écart des intrigues du palais et cachait ses sentiments envers les princes. Pour lui, ils étaient les fils du souverain et il ne s'estimait pas autorisé à porter un jugement sur leur conduite tant qu'ils n'empiétaient pas sur ses prérogatives. C'est donc à ce conseiller particulièrement avisé qu'Abdallah confia son désarroi. Le général lui demanda un délai de réflexion et revint le voir quelques jours plus tard.

— Noble seigneur, Allah t'inflige une épreuve redoutable. Tu dois choisir entre tes devoirs de père et ceux de prince et la décision que tu prendras, la seule que tu puisses prendre, te vaudra d'être détesté par tes sujets. Pourtant, tu ne peux agir autrement. Libérer Mohammad serait une faute, ne pas punir Mutarrif un crime.

— J'avoue ne pas comprendre.

— Tu dois te servir de l'un contre l'autre, en inversant les rôles. Jusqu'à maintenant, tu as laissé agir ton cadet et tu as pu constater ce dont il était capable. Va jusqu'au bout de cette démarche, mais pour le perdre de réputation aux yeux de tes sujets.

— Que t'arrive-t-il ? Tes explications sont d'habitude claires et limpides. Pourquoi fais-tu aujourd'hui tant de mystères ?

— Je vais donc te parler franchement et sans détour. Tu ne sortiras du piège où tu t'es toi-même enfermé qu'en jouant la comédie. Montre-toi en public et fais savoir qu'après avoir mûrement réfléchi, tu envisages de libérer le prince héritier mais que tu attends, pour le faire, qu'il s'explique sur certains de ses agissements, en particulier sur son séjour chez les Nazaréens d'Ishbiliyah. Le peuple pensera que tu es prêt à te montrer clément.

— Cela ne résout rien.

— Fais savoir ensuite que les aveux de Mohammad, contrairement à ce que tu avais espéré, démontrent clairement qu'il avait envisagé de te déposer et condamne-le à mort. Fais cette déclaration en présence de tous les dignitaires et charge ton autre fils, Mutarrif, de prendre toutes les mesures nécessaires pour que justice soit rendue. Je puis t'assurer qu'il fera diligence. Dès qu'il bondira pour accomplir cet horrible forfait, je te supplierai au nom de l'armée de pardonner au prince héritier et je trouverai les mots les plus émouvants pour le faire. Tu feras semblant d'accéder à ma requête et tu m'accorderas sa grâce. Tu ordonneras à un messenger de porter cette bonne nouvelle à l'intéressé. Je connais assez Mutarrif pour savoir

qu'il aura déjà fait exécuter son frère ou, plutôt, qu'il l'aura égorgé lui-même sans avoir recours aux services du bourreau qui sera, je te l'assure, introuvable. C'est sur Mutarrif qu'on fera retomber la faute. Tous tes sujets lui voueront une haine inexpiable alors qu'ils te plaindront et s'apitoieront sur ton sort.

— Comment as-tu eu cette idée ?

— En donnant la vie, Mohammad a perdu la sienne.

— Tu redeviens incompréhensible.

— Pas le moins du monde. Un jour ou l'autre se posera le problème de ta succession. Ton fils aîné vaut mieux que le cadet et, tant qu'il n'avait pas d'héritier mâle, il n'était pas sage de le sacrifier. Tu as maintenant un petit-fils et tu pourras donner à cet enfant l'éducation qu'il mérite et le préparer à son futur métier de monarque.

— Que se passera-t-il s'il apprend la vérité sur la mort de son père et sur mon rôle ?

— Il ne connaîtra que la version officielle. Il en voudra à Mutarrif et non pas à toi. Bien entendu, il faudra veiller sur sa sécurité, car son oncle cherchera à l'éliminer par tous les moyens.

— Je te le confie. Tu répondras sur ta tête de sa vie.

— J'en ferai un bon guerrier et un loyal sujet.

Le stratagème mis au point par Abd al-Malik Ibn Abdallah Ibn Umaiya fonctionna à merveille. Le 13 shawwal 279[82] Abdallah convoqua les dignitaires et se conforma en tout point aux conseils de son général. L'émissaire chargé d'apporter sa grâce au prince héritier trouva celui-ci gisant sur le sol, la gorge tranchée. Mutarrif expliqua qu'à l'énoncé de la sentence, son demi-frère s'était rebellé et s'était jeté sur lui. Il avait eu toutes les peines du monde à le maîtriser et avait préféré ne pas attendre l'arrivée du bourreau qui avait mystérieusement disparu de son domicile. L'émir fit mine de s'effondrer en apprenant ce cruel coup du sort et le malheureux Mohammad fut enterré en présence d'une foule innombrable. Durant plusieurs semaines, son père ne sortit pas de ses appartements et le hadjib reçut à sa place les délégations venues de toutes les cités lui présenter leurs condoléances. Mutarrif, lui, sous prétexte de le soustraire à la colère du peuple, fut chargé de mener une saifa contre les Chrétiens, mission dont il s'acquitta avec brio.

Omar Ibn Hafsun n'était pas dupe des circonstances exactes de la mort du prince héritier. Le pouvoir de l'émir s'en trouvait considérablement affaibli et les mécontents étaient de plus en plus nombreux et vindicatifs. Le muwallad s'acoquina avec l'un d'entre eux, Servando. C'était le fils du comte Servandus, l'ancien chef des

Chrétiens de Kurtuba, qui avait été contraint de renoncer à ses fonctions en raison du scandale provoqué par ses agissements et ceux de son cousin, l'évêque Hostegensis. Le rejeton ne valait guère mieux que le père. Impliqué dans le meurtre de l'un de ses coreligionnaires, tué lors d'une beuverie, il s'était enfui de la capitale et avait établi son repaire dans la forteresse de Baliy[83]. Il disposait d'une garnison insuffisante pour résister à une attaque des troupes de l'émir et offrit donc ses services à Omar Ibn Hafsun, en échange de renforts avec lesquels il dévasta les régions bordant ses domaines. Il sema la terreur et la désolation jusqu'à ce qu'il tombe dans une embuscade. Il fut exécuté et sa tête envoyée à Kurtuba pour être clouée sur la porte du Pont. Abdallah accusa le père du rebelle d'avoir été au courant des projets de son fils et le malheureux fut crucifié sur le Rasif. Ses coreligionnaires, qui se souvenaient amèrement du joug pesant qu'il leur avait imposé, ne furent pas les derniers à manifester leur joie. Rares furent ceux qui assistèrent à la messe célébrée à sa mémoire par l'évêque, qui exhorta ses fidèles à pardonner les offenses passées. Sans grande conviction, il est vrai, dans sa voix.

Omar Ibn Hafsun s'était empressé d'occuper Baliy et déployait une activité considérable. Pour gagner du temps, il envoya des émissaires à Abdallah, l'assurant qu'il souhaitait vivre en bonne entente avec lui. En gage de sa bonne foi, il fit porter à l'émir la tête d'un rebelle, Khair Ibn Shekir, que son lieutenant al-Ulhaimir[84] avait tué lors d'une rixe. Le monarque apprécia en connaisseur le cadeau et fit don à son vieil ennemi de deux superbes destriers. Il se demandait ce que cachait l'attitude du muwallad qui contrôlait désormais Urshuduna, Istidjdja[85], Djayyan, Malaka et bien d'autres localités dont il avait chassé les fonctionnaires et les gouverneurs. En fait, Omar Ibn Hafsun attendait le retour de son fils. Djaffar s'était rendu auprès de l'émir de Kairouan, Ibrahim, pour lui proposer une alliance en bonne et due forme. Omar Ibn Hafsun offrait sa soumission aux Abbassides de Bagdad à condition de recevoir de leur part une armée et des subsides. Il revint de son séjour plutôt mécontent. Certes, il avait été fort bien traité par son hôte qui avait donné plusieurs fêtes en son honneur et l'avait invité à des chasses au faucon mais il avait vite compris que c'étaient autant de prétextes pour retarder le début des discussions. Lorsque l'émir daigna enfin s'entretenir avec le jeune homme des projets de son père, ce fut pour lui indiquer qu'il n'avait pas l'intention de les encourager. En fait, ils contrariaient ses propres desseins. Les Abbassides le laissaient régner de manière quasi indépendante car ses domaines étaient trop éloignés des leurs et marquaient la fin des territoires reconnaissant leur autorité. S'ils

parvenaient à s'emparer d'al-Andalous, il deviendrait un personnage de second rang et c'est tout juste si on lui accorderait le titre de gouverneur. Aussi, d'un ton affectant la plus parfaite indifférence, il dit à Djaffar :

— Je n'ai pas reçu de nouvelles du calife depuis des années et, d'après ce que je sais, il est confronté à la révolte d'une partie de ses sujets. Je doute fort qu'il soit en mesure de t'aider. Bien entendu, je me ferai un devoir de lui écrire. Je ne puis toutefois te garantir qu'il me répondra. Mieux vaut pour toi repartir dans ton pays. Qu'Allah le Tout-Puissant et le Miséricordieux te protège, toi et les tiens !

Déçu par la réponse négative d'Ibrahim, Omar Ibn Hafsun décida de passer outre et d'attaquer seul Abdallah. Il intercepta les convois de ravitaillement à destination de Kurtuba et brûla des dizaines et des dizaines de fermes. Terrorisés, les paysans se réfugièrent en ville et la disette commença à faire sentir ses effets. La capitale était quasi encerclée et les négociants se désespéraient de ne plus recevoir de marchandises. L'émir avait renoncé au traditionnel rituel de ses entretiens avec ses sujets, chaque vendredi, à travers la fenêtre grillagée de la porte de la Justice. Au palais, il ne recevait plus que le hadjib et ses généraux. Furieux d'être ignorés, les courtisans répandaient les rumeurs les plus folles. On racontait que les concubines avaient été évacuées secrètement, de nuit, par le fleuve en même temps que le trésor du monarque. D'autres affirmaient qu'Abdallah lui-même s'était enfui ce qui expliquait son absence à la mosquée. Ses propres conseillers se montraient très pessimistes. Ils évoquaient avec nostalgie le souvenir du prince Mohammad et prétendaient que lui seul aurait pu redonner espoir à la population. Quel dommage qu'il ait péri de manière si stupide ! En quelques jours, la situation devint critique et les Muets durent effectuer de nombreuses sorties pour disperser des attroupements de mécontents et d'affamés qui s'étaient formés dans les rues.

Un matin, le palais fut comme saisi de folie. Des officiers couraient dans tous les sens, porteurs de messages urgents. Prévenus par des domestiques, les conseillers hâtaient le pas pour gagner les vastes pièces où ils traitaient d'habitude, avec une sage lenteur, les dossiers qui leur étaient confiés. Quand l'émir parut, il surprit tout le monde par sa tenue. Il avait revêtu sur sa tunique une cotte de mailles et portait une lourde épée franque. Il semblait avoir rajeuni de plusieurs années. Apercevant ses généraux, il s'adressa à eux d'un ton enjoué :

— Compagnons, je me souviens avec émotion de nos chevauchées d'antan contre ces chiens de Nazaréens. Nous leur avons infligé défaite

sur défaite. Nous avons tranché bien des têtes et des bras pour la plus grande gloire d'Allah. Ces temps heureux sont de retour.

— Noble seigneur, s'exclama Abd al-Malik Ibn Abdallah Ibn Umaiya, mon cœur tressaille de joie en constatant que tu as repris courage.

— L'ai-je jamais perdu ?

— Je n'ose te répéter ce qui se dit en ville.

— Tu le peux. J'ai des espions moins hypocrites que mes courtisans. À leur attitude, j'ai compris que je devais vous reconforter. Je suis plutôt lent à réagir car j'aime peser longuement le pour et le contre avant de prendre une décision. Cette fois-ci, c'est différent. La situation est grave, très grave, et l'avenir de la dynastie est compromis. Si je ne parviens pas à arrêter Omar Ibn Hafsun, celui-ci entrera dans Kurtuba dans moins d'une semaine.

Abdallah, sans consulter ses généraux, avait écrit aux quelques gouverneurs dans lesquels il avait entièrement confiance et leur avait ordonné de lever des contingents. Il savait que, ce jour, quatre mille hommes arriveraient de province et se rassembleraient à Shakunda, sur l'emplacement de l'ancien Faubourg rasé par son arrière-grand-père. Quand les troupes approchèrent des portes de la cité, elles furent accueillies par une foule en liesse. Le lendemain, conformément aux engagements jadis pris par les notables de la capitale, dix mille volontaires les rejoignirent.

Depuis son repaire de Baliy, Omar Ibn Hafsun avait suivi avec intérêt l'évolution de la situation. Quand on lui apprit que l'émir surveillait lui-même l'entraînement de ses hommes et les faisait manœuvrer, il ne put s'empêcher de ricaner :

— Le vieil homme craint pour son trône et il a bien raison. Ses efforts ne lui serviront à rien. Il est à la tête d'incapables et de couards. Si je le voulais, je pourrais attaquer son camp de nuit et y mettre le feu.

— Tu exagères, affirma l'un de ses conseillers.

— C'est ce que nous verrons.

Le soir même, à la tête d'une centaine de cavaliers, le chef muwallad franchit le fleuve à gué et surprit les sentinelles endormies. Il sema la panique dans une partie du *suralik* [86]. Toutefois, l'alerte ayant été donnée, il dut batailler ferme pour parvenir à se replier, en abandonnant la quasi-totalité de ses hommes. Au petit matin, quand l'émir se réveilla, il eut la surprise d'entendre ses soldats entonner un chant que l'un d'entre eux avait composé à la hâte :

Ibn Hafsun a cherché à s'enfuir car l'épée le poursuivait. C'était par

une nuit obscure qu'on aurait pu prendre pour celle de l'ascension du Prophète. Cette guerre, que chaque année il sème, vient de lui donner ce triste produit. Nos ennemis ont dû fuir. Demandez-leur de qui ils sont les clients, la réponse sera que la nuit sombre les compte parmi les siens.

L'armée quitta Kurtuba le 1^{er} safar 279[87] et arriva dans la soirée à proximité de Baliy. L'émir envoya des émissaires à Omar Ibn Hafsun et il fut décidé que la bataille aurait lieu le lendemain. Dès les premières lueurs de l'aube, Abdallah s'installa sur une colline dominant la plaine. Là, abrité des rayons du soleil par son parasol, insigne de son pouvoir, il observa le déroulement de la rencontre dont il avait minutieusement étudié le plan, pendant la nuit, avec ses généraux. Par ses espions, il savait que son adversaire était à la tête de détachements disparates dont les chefs s'étaient violemment querellés. Les muwalladun d'Istidjdja supportaient mal de combattre aux côtés des miliciens Chrétiens de Malaka. Il suffisait donc d'isoler l'un de ces contingents. Les autres ne viendraient pas à son secours et il serait alors facile d'enfoncer le cœur du dispositif ennemi.

Désireux de s'attirer la faveur du monarque, Abd al-Malik Ibn Abdallah Ibn Umaiya faillit compromettre par son imprudence l'exécution de ce plan. Il se lança avec la cavalerie berbère contre la garde personnelle d'Omar Ibn Hafsun. Celui-ci, qui se trouvait au milieu de ses hommes, soutint fermement l'assaut et repoussa les soldats de l'émir. Fort heureusement, l'un de ses généraux, à la tête de l'aile gauche cordouane, enveloppa l'aile droite adverse. Pris de panique, les paysans qui la composaient détalèrent comme des lapins pour se réfugier derrière les murs de la forteresse, suivis rapidement par le reste des troupes du rebelle. À la tombée de la nuit, des centaines de cadavres gisaient dans la plaine et les gémissements des agonisants montaient vers le ciel.

Chez les vaincus, la discorde régnait. Omar Ibn Hafsun tenta de rassurer les officiers, leur expliquant que le château était quasi imprenable. De plus, l'émir ne disposait pas de machines de siège et avait, lui aussi, perdu beaucoup d'hommes. Dès le lendemain, affirma le chef muwallad, une sortie vigoureuse lui permettrait de briser son encerclement. Sur ces mots, il alla se coucher. Profitant de l'obscurité, les détachements d'Istidjdja, qui craignaient qu'Abdallah ne lève le camp pour aller attaquer leur ville, s'enfuirent par une brèche ouverte dans le rempart Nord. Au petit matin, le seigneur de Bobastro constata avec colère qu'il avait été abandonné par la majorité de ses partisans et s'enfuit avec ses fidèles, abandonnant les miliciens Chrétiens de Malaka. Ceux-ci envoyèrent des messagers annoncer à l'émir qu'ils

faisaient leur soumission.

Quand il pénétra dans la forteresse, Abdallah contempla ces malheureux, au nombre d'un millier, qui se prosternèrent devant lui, le suppliant de leur accorder son pardon. D'un geste de la main, il les fit taire et, les toisant d'un air méprisant, lâcha ces simples mots :

— Vous êtes des chiens de mécréants et vous avez eu l'audace de vous révolter contre moi, en dépit des recommandations de vos chefs religieux. Ceux-ci vous ont déclarés hérétiques et m'ont laissé libre de décider de votre sort. Vous n'avez aucune pitié à attendre de moi. Vos femmes et vos enfants seront vendus comme esclaves et vos biens confisqués. Quant à vous, vous ne méritez qu'un châtiment, la mort, à moins que vous n'acceptiez de devenir Musulmans. Dans ce cas, vous serez incorporés dans mon armée et les plus braves d'entre vous pourront racheter, dans quelques années, leurs parents si ceux-ci sont encore en vie. Que ceux qui acceptent d'entrer dans la communauté des croyants fassent un pas en avant.

Abdallah, habitué à la lâcheté des membres de son entourage, fut impressionné par la fière détermination des captifs qui entonnèrent un hymne religieux. Les gardes tentèrent de les faire taire à coups de fouet mais le monarque leur ordonna d'arrêter. Si ces fous voulaient mourir en chantant, c'était leur problème. Les bourreaux commencèrent leur sinistre office. Les prisonniers marchaient au supplice en s'encourageant les uns les autres. À chaque tête qui tombait, ils chantaient de plus belle. Bientôt, ils ne furent plus qu'une poignée. L'un d'entre eux, un jeune homme, se détacha de ses compagnons. L'air hagard, tremblant de peur, il supplia qu'on l'épargne et accepta d'abjurer sa foi. Le cadi de l'armée lui fit réciter la chahada, la profession de foi rituelle, et l'avertit qu'il devrait se faire circoncire.

Quand la tête du dernier Chrétien roula par terre, Abdallah fit signe à l'officier qui se tenait à ses côtés. Lui montrant le converti qui devisait avec des soldats, il lui dit :

— Tue ce misérable.

— Noble seigneur, tu as toi-même accordé la vie sauve à ceux qui accepteraient de devenir Musulmans.

— Dans ce cas, ce croyant sera heureux de retrouver Allah plus tôt que prévu. Je hais les Chrétiens, mais je déteste encore plus les renégats. Ses frères ont accepté de mourir pour leur foi et je les tiens pour des braves. Crois-tu que ce chien serait prêt à se sacrifier pour notre Dieu s'il était fait prisonnier par les Nazaréens ? Il retournerait à ses abominables superstitions. Je préfère un bon Chrétien à un mauvais Musulman. Fais ce que je t'ai ordonné.

L'officier se tourna vers le cadî, pensant que ce dernier interviendrait en faveur du converti. Le dignitaire religieux détourna la tête. Il n'y eut donc aucun survivant parmi les prisonniers faits à Baliy.

Après cet échec cuisant, Omar Ibn Hafsun se réfugia à Bobastro et reconstitua ses troupes en engageant de nouvelles recrues, moins attirées par la perspective d'un riche butin que par le prestige qu'il y avait à servir un tel chef de guerre. S'il ne pouvait envisager de repartir en campagne, il était conscient que l'agitation endémique qui régnait à Ishbiliyah empêchait Abdallah de lui porter le coup fatal. Les deux vieux ennemis en étaient réduits, une fois de plus, à ouvrir des négociations, bien décidés à ne pas respecter les clauses de l'accord qu'ils finiraient par conclure en s'offrant mutuellement de nombreux présents. Mutarrif et Djaffar se rencontrèrent dix, quinze, vingt fois. Leurs palabres s'éternisaient, entrecoupées de banquets et de fêtes. Les deux jeunes gens, aussi courageux que cruels, s'appréciaient et prenaient plaisir à évoquer les mauvais tours qu'ils avaient joués à leurs adversaires respectifs. Mutarrif se souvenait d'ailleurs des jours heureux qu'il avait passés à Bobastro après sa fuite de Kurtuba. Savoir que leurs pères violeraient le traité qu'ils signeraient ne les empêchait pas d'en discuter âprement la moindre clause. À intervalles réguliers, l'un d'entre eux s'exclamait qu'on l'insultait, lui et les siens, et qu'il rompait les pourparlers. Il se retirait sous sa tente, attendant que la partie adverse envoie un émissaire chargé d'expliquer que tout procédait d'un déplorable malentendu et qu'il convenait de reprendre les discussions.

Finalement, un accord fut solennellement paraphé. L'émir accordait son pardon au rebelle et lui confiait l'administration des territoires que celui-ci contrôlait et que lui-même aurait été bien incapable de reprendre. En échange, le muwallad s'engageait à participer avec ses troupes aux saïfas pour lesquelles le souverain le convoquerait. En gage de soumission, il enverrait à Kurtuba comme otage l'un de ses fils, liberté lui étant laissée de choisir celui auquel incomberait ce privilège peu enviable. Un matin, un jeune homme se présenta à l'entrée de l'Alcazar et exigea d'être reçu par Mutarrif. Il prétendait être le fils d'Omar Ibn Hafsun et venir résider dans le Dar Rahaim, l'ancienne maison des otages utilisée autrefois pour les habitants de Tulaitula. Quand le prince arriva, il éclata de rire. Cette vieille canaille d'Omar Ibn Hafsun ne changerait jamais. Il avait envoyé l'un de ses fils adoptifs, car, parfois, pour honorer la mémoire d'un guerrier particulièrement valeureux mort à son service, il acceptait d'admettre sa famille au nombre de ses parents. Amusé,

Mutarrif omit de révéler la supercherie à Abdallah.

Le chef muwallad lui était trop utile pour le débarrasser d'un rebelle arabe qui avait déjà fait parler de lui à plusieurs reprises, le poète Saïd Ibn Suleiman Ibn Djoudi. À la demande de Mutarrif, Omar Ibn Hafsun l'attaqua, le tua et fit envoyer sa tête à l'émir, accompagnée du poème que Saïd avait rédigé peu de temps auparavant et dans lequel il se plaignait de la paix conclue entre le monarque et Omar. Le texte était d'une rare violence :

Va, messenger, dire à Abdallah que seule une prompte fuite peut le sauver, parce qu'un guerrier dangereux a dressé l'étendard de la rébellion sur les rives du fleuve aux roseaux. Fils de Marwan, rends-nous le pouvoir.

C'est à nous, aux fils des Bédouins, qu'il appartient de droit. Que l'on m'apporte vite mon cheval alezan avec sa housse d'or car mon étoile brille plus que la sienne.

Des copies de ce texte séditieux circulèrent à Kurtuba, de même que les paroles de l'éloge funèbre rédigées par un poète de Granata, Miqdam Ibn Moafa, qui déplorait la disparition de Saïd en ces termes : « Qui nourrira et vêtira les pauvres, à présent que celui qui était la générosité même gît dans le tombeau ? Ah ! que les prés ne soient plus couverts de verdure, que les arbres soient sans feuillage, que le soleil ne se lève plus, maintenant qu'Ibn Djoudi est mort. »

Abdallah ordonna au hadjib de diligenter une enquête pour savoir qui était à l'origine de la diffusion de ces poèmes. Le maire du palais n'eut pas de mal à élucider ce mystère. Le coupable n'était autre que le prince Mutarrif, soucieux de se gagner ainsi les faveurs des dignitaires arabes les plus fanatiques. Il hébergeait dans sa propre demeure un mécréant et un rebelle notoire, al-Asadi, qui, un soir de beuverie, s'était enhardi jusqu'à proclamer : « Le vin que l'échanson me présente ne recouvrera pour moi sa saveur qu'au moment où mon âme obtiendra ce qu'elle désire, au moment où je verrai les cavaliers galoper à bride abattue, pour aller venger celui qui naguère était leur joie et leur orgueil ! » Prudent, Abd al-Rahman Ibn Umaiya Ibn Shuhaid se contenta d'avertir le prince qu'il était au courant de ses intrigues. Il lui conseilla de mettre un terme à ses audaces. Son père nourrissait pour lui de grands projets et mieux valait ne pas le mécontenter.

Chapitre VII

Le vieux prince Hisham se préparait sans peur à la mort. D'un naturel timide et effacé, il avait mené une existence tranquille, loin des intrigues de la cour, entouré de poètes et de lettrés qui bénéficiaient de ses largesses. Quand son neveu l'avait convoqué et lui avait annoncé sa nomination comme préfet d'Ishbiliyah, il avait commencé par refuser. Il n'était pas fait pour commander à ses semblables et les affaires de l'État ne l'intéressaient pas. Son parent avait usé de trésors d'éloquence pour le convaincre et il avait fini par céder après qu'on lui eût expliqué que l'avenir de la dynastie était en jeu. Ce n'était pas de gaieté de cœur qu'il avait ordonné l'arrestation du prince héritier, coupable de haute trahison. Les preuves réunies contre Mohammad étaient, en apparence, accablantes et il s'était acquitté de cette tâche en fidèle sujet du monarque. Le tragique dénouement de cette affaire l'avait bouleversé.

Mohammad avait été la victime des intrigues des Banu Khaldun et des Banu Hadjdadj, ces aristocrates insolents que ses fonctions de wali l'obligeaient à recevoir pour écouter leurs récriminations, leurs doléances et leurs exigences. Il leur vouait en secret un profond mépris et prenait un malin plaisir à écourter, sous différents prétextes, ses audiences. Bientôt, il serait délivré de ce fardeau. Lors d'une partie de chasse dans le Sharaf, il avait souffert de la chaleur et son échanson lui avait servi une coupe d'eau rafraîchie avec de la neige apportée des montagnes voisines. Il l'avait bue d'un trait et avait été pris d'un malaise. Appelé à son chevet, son médecin, Ibrahim Ibn Omar, avait hoché la tête et ne lui avait pas caché la gravité de son état. Il n'avait plus que quelques jours, voire quelques heures à vivre, et nul remède ne pouvait éviter cette issue fatale. Le prince avait esquissé un sourire et murmuré à son vieil ami :

— Ne sois pas peiné par l'inefficacité de ton art. Allah le Tout-Puissant et le Miséricordieux me rappelle à lui et je suis flatté de cet honneur. J'espère simplement être digne d'entrer dans Son paradis.

Le soir même, Hisham s'éteignit paisiblement et fut inhumé dès le lendemain dans le cimetière réservé aux principaux notables de la ville.

En apprenant le décès de son oncle, Abdallah n'éprouva aucun chagrin mais une profonde contrariété. Il fallait lui trouver un

successeur et c'était là une affaire plutôt ardue. Il convoqua son confident, Abd al-Malik Ibn Abdallah Ibn Umaiya, pour s'entretenir avec lui de cette question. Le général le rejoignit dans sa résidence estivale d'al-Rusafa. Il avait l'air bouleversé et l'émir l'interrogea :

— J'ignorais que tu étais un proche de Hisham et que sa disparition t'affligerait à ce point. Cesse donc de gémir sur sa mort. Prends exemple sur moi : j'ai versé quelques larmes pour la forme, sans plus. Il aurait pu attendre que je n'aie plus besoin de lui. Il était parvenu, je ne sais pas trop comment, à rétablir un semblant d'ordre à Ishbiliyah et je suis persuadé que mes ennemis s'apprêtent à relever la tête.

— Noble seigneur, j'ai d'autres sujets de préoccupation infiniment plus importants. Tu m'as confié l'éducation de ton petit-fils.

— Serait-il arrivé malheur à Abd al-Rahman ? T'aurait-il manqué de respect ?

— Rien de tout cela.

L'officier expliqua à Abdallah que l'enfant, âgé maintenant de quatre ans, lui donnait entière satisfaction. Bien que d'une taille légèrement inférieure à la moyenne, il était vigoureux et le surprenait par la vivacité de son intelligence. Ses serviteurs, triés sur le volet, l'adoraient et auraient donné leur vie pour lui. C'était d'ailleurs ce qui était arrivé à l'un d'entre eux, chargé de goûter la nourriture du prince. En cette occasion, il s'agissait de gâteaux préparés dans les cuisines du palais et envoyés au domicile du général au nom de l'émir. L'esclave avait choisi, au hasard, l'une de ces pâtisseries au miel et était tombé, foudroyé par le poison. L'enquête n'avait pas permis de découvrir, parmi les centaines de personnes employées dans les cuisines, celui qui avait prêté son concours à cet abominable forfait et c'était ce qui préoccupait le général.

Abdallah hocha la tête d'un air entendu :

— Tu fais de ton mieux pour veiller sur mon petit-fils et je t'en remercie sincèrement. Je sais qui se trouve derrière tout cela. C'est mon propre fils, Mutarrif. Grâce à toi, lors du procès fait à son frère, j'ai pu mesurer qu'il était prêt aux pires bassesses pour monter sur le trône. Il tuera Abd al-Rahman comme il a égorgé Mohammad.

— Tu comprends mieux maintenant, noble seigneur, mon inquiétude.

— Je ne vois qu'une solution, éloigner Mutarrif de la cour en l'envoyant à Ishbiliyah.

— C'est de la pure folie ! Tu sais qu'il a conspiré avec les Banu Khaldun et les Banu Hadjdjadj et qu'il recommencera.

— Je n'ai pas dit qu'il partirait seul. Tu l'accompagneras car je te

nomme wali de la ville. Ta mission est simple : lever une armée et maintenir l'ordre à Ishbiliyah et dans les districts voisins. Officiellement, mon fils sera ton adjoint et je compte sur vous deux pour m'envoyer les têtes de tous les chefs rebelles qui ont eu l'audace de s'emparer de mes forteresses et de chasser de la région mes fonctionnaires, plus particulièrement les agents du fisc.

— Qui s'occupera de mon protégé pendant mon absence ?

— Moi-même. Je t'ordonne de le faire conduire dans mes appartements avec ceux de ses serviteurs que tu me désigneras. Je puis t'assurer qu'il y sera en sécurité car mes gardes ont déjoué plus d'un complot dirigé contre ma personne.

Les troupes commandées par Abd al-Malik Ibn Abdallah Ibn Umaiya et par Mutarrif quittèrent Kurtuba en rabi II 282. Le fils cadet du monarque avait laissé éclater son courroux quand on lui avait annoncé qu'il serait l'adjoint du principal conseiller de son père. Il n'était pas dupe du rôle joué par celui-ci dans ce qu'il appelait « la fausse grâce » accordée à son frère. L'émir et Abd al-Malik avaient résolu de se débarrasser de Mohammad mais avaient tout combiné pour qu'on lui en impute la responsabilité. Ils avaient réussi à le faire passer aux yeux de ses futurs sujets – il ne doutait pas un seul instant qu'il succéderait un jour à son père – pour un vulgaire meurtrier. Mutarrif pouvait ainsi mesurer son impopularité chaque fois qu'il sortait en ville. La foule s'écartait instinctivement au passage de son cortège et nul vivat ne s'échappait de la bouche des badauds. Ses seuls amis étaient ses compagnons d'enfance, de véritables vauriens, avec lesquels il passait ses soirées à s'enivrer en compagnie des prostituées que lui procurait son intendant. Or il était maintenant obligé de se séparer d'eux pour plusieurs semaines afin de participer à une expédition militaire sous les ordres d'un homme qui, il le savait, avait juré sa perte.

Bien entendu, s'il lui était impossible de se soustraire à son devoir, il ne lui était pas interdit d'abrégier son absence de la capitale. Il suffisait pour cela que l'armée ne soit pas en mesure de mener à bien ses opérations. Faute de vivres par exemple. Mutarrif envoya donc un messenger à Kuraib Ibn Khaldun, le suppliant, en échange d'une grosse somme d'argent, de fermer les portes de sa cité après y avoir fait transporter tous les stocks disponibles de grains et de fourrage. Kuraib consulta ses deux frères, Walid et Khalid, qui se montrèrent plutôt circonspects. Ils se rendirent ensemble chez Ibrahim Ibn Hadjdjadj. Les chefs arabes étaient partagés sur la conduite à tenir. Gros propriétaire terrien, Khalid Ibn Khaldun s'était tenu jusque-là soigneusement à l'écart des manœuvres de ses frères et n'entendait pas

changer d'attitude. Ce qu'il ne dit pas, c'est que, lourdement endetté, il escomptait tirer un gros bénéfice en devenant le fournisseur de l'armée et pouvoir ainsi rembourser ses créanciers. Il conseilla à ses interlocuteurs de faire preuve de prudence. Mutarrif n'était pas fiable et accepter son offre revenait à défier ouvertement le souverain et à s'exposer à de terribles représailles. Il leur rappela qu'Abd al-Malik Ibn Abdallah Ibn Umaiya était non seulement un excellent général, mais qu'il était réputé pour sa cruauté. La manière dont il avait traité les villes rebelles qui, après la défaite d'Omar Ibn Hafsun à Baliy, avaient fait leur soumission montrait que la clémence n'était pas sa qualité première. Il ne s'était pas contenté d'ordonner l'exécution des rebelles connus et la confiscation de leurs biens au profit du Trésor. Il avait aussi fait arrêter plusieurs centaines de personnes, victimes de dénonciations ou simplement soupçonnées de sympathies pour les dissidents et leur avait infligé de très lourdes amendes. Pour Khalid Ibn Khaldun, mieux valait ne pas le mécontenter. Satisfait de voir la division régner chez ses rivaux, Ibrahim Ibn Hadjdjad se réfugia dans un attentisme prudent, ce qui ne l'empêcha pas de prévenir l'émir des intrigues ourdies par son fils Mutarrif et les Banu Khaldun.

Ishbiliyah ouvrit donc ses portes à l'armée. Abd al-Malik Ibn Abdallah Ibn Umaiya laissa à Mutarrif le soin de s'entretenir avec les notables. Il n'avait guère envie de perdre son temps avec ces fieffés hypocrites. Il inspecta les entrepôts et marchandâ âprement avec des négociants aux prétentions exorbitantes l'achat de centaines de chevaux et de bêtes de somme. Il passa aussi des heures à écouter les rapports des espions envoyés dans les régions qu'il entendait soumettre. Ce qu'il apprit ne le rassura guère. Certes, ses forces étaient largement supérieures à celles dont disposait l'ennemi et elles lui auraient amplement suffi s'il n'avait eu qu'un adversaire à affronter. Mais il devrait combattre simultanément plusieurs chefs rebelles et donc diviser ses troupes. Autant faisait-il confiance à ses officiers, qui servaient sous ses ordres depuis des années, autant se méfiait-il des imprudences que ne manquerait pas de commettre Mutarrif.

Lors de leurs rares entretiens en tête à tête, le prince ne lui avait pas caché son désir de gloire et le général avait été effaré par la médiocrité de son jugement. Indéniablement, Mutarrif était un brave. Il savait se battre et n'était pas homme à reculer face à l'ennemi. Ce courage était surtout de la témérité car le prince était dépourvu de discernement et d'intelligence. Son adversaire n'avait qu'à lui tendre un piège grossier, il s'y précipiterait immédiatement sans réfléchir aux conséquences de ses décisions. Abd al-Malik Ibn Abdallah Ibn Umaiya jugea donc préférable de l'envoyer attaquer une forteresse tenue par

un chef berbère, Awsat Ibn Tarik, qui contrôlait la route entre Ishbiliyah et Kadis[88]. Le rebelle, il le savait, disposait d'eau et de vivres en quantité suffisante pour lui permettre de soutenir un siège pendant plusieurs semaines. Mutarrif serait ainsi bloqué et le général pourrait mener sa campagne comme il l'entendrait, quitte à la terminer en venant prêter assistance au fils du monarque. Restait à le convaincre d'accepter cette tâche. Le conseiller de l'émir avait soigneusement mûri son plan. Il prit soin de convoquer tout son état-major pour discuter du déroulement des opérations dont il traça de manière magistrale les grandes lignes. Il conclut ainsi son exposé :

— Si tout se passe comme prévu, nous pourrons, avant les pluies de l'automne, attaquer notre plus redoutable ennemi, Awsat Ibn Tarik. Je le connais bien car, avant de trahir l'émir, il a participé à plusieurs saïfas à mes côtés. Il n'avait pas son pareil pour infliger défaite sur défaite aux Chrétiens et je déplore vivement le malentendu qui a provoqué sa désertion.

— De quoi parles-tu ? s'enquit Mutarrif.

— Sa valeur était telle qu'il pouvait prétendre être nommé wali. J'avais d'ailleurs suggéré à ton père de le désigner comme gouverneur de Tulaitula. C'était quasiment chose faite et j'avais pris sur moi d'annoncer la bonne nouvelle à l'intéressé. Malheureusement, certains dignitaires arabes de la cour, imbus de préjugés stupides, ont fait valoir que cette charge ne pouvait lui être confiée. Tulaitula est la deuxième ville d'al-Andalous et l'administrer est un privilège réservé, disaient-ils, aux seuls descendants des Bédouins. C'était la thèse soutenue par le hadjib Abd al-Rahman Ibn Umaiya Ibn Shuhaid qui méprise les Berbères. Il a eu gain de cause et Awsat Ibn Tarik a été profondément humilié par ce revirement de dernière minute. Il s'est réfugié dans sa tribu, installée depuis la conquête dans cette région. C'est notre adversaire le plus coriace et je ne prendrai pas la responsabilité de l'attaquer avant d'avoir soumis les autres rebelles.

— Aurais-tu peur de lui ? se moqua le prince.

— Disons que je le redoute plus que tout autre, répliqua le général, et je t'ai expliqué pourquoi.

— Eh bien, à moi, ce chien ne me fait pas peur. Puisque tu refuses de marcher contre lui, je le ferai à ta place et je t'apporterai sous peu sa tête.

— Noble prince, je ne puis te laisser courir un pareil danger. J'ai juré à ton père que je veillerais sur ta sécurité et je suis lié par ce serment.

— Mettrais-tu en doute mon courage ?

— Ce n'est pas ce que j'ai voulu dire et tu le sais bien.

— Tu trembles devant un Berbère, tu trembles devant l'émir et, si d'habitude, une femme venait à passer, tu t'imaginerais qu'elle constitue un grave danger, affirma, d'un ton hautain, Mutarrif. Suis-je ou non le fils de l'émir ?

— Tu l'es.

— Dans ce cas, j'ai prééminence sur toi et je te délie de l'engagement que tu as pris. Si tu as peur pour ta carrière, je suis prêt à te remettre une lettre t'exonérant de toute responsabilité dans cette affaire. S'il m'arrivait malheur, tu pourras toujours l'utiliser.

Abd al-Malik Ibn Abdallah Ibn Umaiya fit mine de se montrer intraitable ce qui eut pour effet de redoubler la colère de Mutarrif. Celui-ci tempêta tellement que le général, simulant un mécontentement extrême, finit par céder, protestant hautement qu'il y était contraint par le respect dû à un membre de la famille régnante. En réalité, ainsi qu'il l'expliqua au chef de sa cavalerie, il était parvenu à ses fins. Il lui avait suffi de contrarier le prince pour que ce dernier, piqué au vif, s'emporte comme un gamin capricieux.

Mutarrif partit avec un quart de l'armée et les machines de siège encercler le repaire d'Awsat Ibn Tarik. Pendant ce temps, Abd al-Malik réduisit un par un, les autres chefs rebelles, profitant de leur désunion. Il remportait victoire sur victoire et imposait aux cités soumises de très lourdes amendes qu'il faisait parvenir à Kurtuba, à la grande satisfaction du monarque. Les caisses du Trésor public étaient en effet pratiquement vides et Abdallah avait bien besoin de cette manne pour payer les fournisseurs de la cour et les soldes des fonctionnaires chez lesquels la révolte grondait.

Le wali de Tulaitula, Mohammad Ibn Abd al-Aziz Ibn Abi lui envoyait en effet rapport alarmiste sur rapport alarmiste. Cet homme pondéré, qui avait été l'un des meilleurs conseillers de son père et de son frère, le mettait en garde contre l'état d'esprit des populations du Nord qui s'estimaient négligées par le pouvoir central. Faute de soldats en nombre suffisant, les routes n'étaient pas sûres. Elles étaient infestées de bandits qui interceptaient les convois et les caravanes, détroussaient les voyageurs ou les retenaient en captivité pour exiger de leurs familles d'énormes rançons. À Tulaitula même, une partie de la muraille s'était effondrée et il fallait la réparer d'urgence car les Chrétiens du Nord s'agitaient à nouveau, prévenus sans doute par leurs coreligionnaires locaux. Agacé par ce déferlement de lettres, l'émir avait retourné l'une d'entre elles au wali avec cette annotation furieuse :

Je te fais les compliments d'usage. Cela dit, si ton zèle à examiner et à

surveiller ce dont je t'ai chargé répond à la régularité de tes messages et au soin que tu mets à t'occuper de ce que tu regardes comme ta besogne la plus sérieuse, tu compterais parmi mes auxiliaires les plus utiles, les plus sagaces, les plus résolus. Fais moins de lettres sans but et sans utilité. Emploie tes soins, ton intelligence et ton zèle à des affaires où se montrera ton talent, d'où ressortira ta capacité.

Mohammad Ibn Abd al-Aziz Ibn Abi n'était pas homme à se laisser impressionner par un tel message. Il fit parvenir au souverain un vaste coffre contenant seulement ces mots :

Si je recevais en retour l'argent nécessaire pour réparer les murailles, sache que j'oublierais avec plaisir l'art d'écrire. J'estime en effet que ce n'est pas pour jouer les greffiers que tu m'as nommé wali. Encore me faut-il les moyens d'exercer mes fonctions pour ton bien et pour celui d'al-Andalous !

C'est dire avec quelle satisfaction Abdallah reçut les amendes et les arriérés d'impôts levés par son général qui, une fois de plus, le tirait d'un mauvais pas. Pendant ce temps, Mutarrif piétinait devant la forteresse d'Awsat Ibn Tarik. Une mystérieuse épidémie avait décimé ses troupes et les survivants avaient fort à faire. Fort habilement, le chef berbère n'avait conservé avec lui que les soldats dont il avait besoin pour défendre son repaire. Ses remparts étaient assez solides pour résister aux machines de siège dont le prince répugnait d'ailleurs à se servir. Les tribus fidèles au rebelle s'étaient soulevées et attaquaient le camp du prince qui, d'assiégeant, se retrouva assiégé. Il était trop fier pour demander du secours et sa situation ne tarda pas à devenir critique. Étrangement, Awsat Ibn Tarik ne bougeait pas alors qu'une simple sortie lui aurait permis de disperser les troupes de Mutarrif. Le prince ne tarda pas à comprendre les raisons de cette attitude. Un matin, Kuraib Ibn Khaldun lui rendit visite sous sa tente. Le fils d'Abdallah s'étonna de sa présence :

— Comment as-tu fait pour venir jusqu'ici ? Mon camp est encerclé et mes convois de ravitaillement sont interceptés les uns après les autres.

— J'ai fait prévenir ton adversaire que je souhaitais te parler d'une affaire de la plus haute importance. Nous nous connaissons depuis trop longtemps pour qu'il refuse d'accéder à ma requête.

— Sais-tu que je pourrais te faire exécuter parce que tu entretiens des relations avec un rebelle ?

— Tu n'en feras rien car je dispose d'assez de documents pour te

perdre auprès de ton père ! As-tu oublié que tu m'as jadis supplié de ne pas ouvrir les portes d'Ishbiliyah à l'armée ? Sache-le, ton véritable ennemi ne se trouve pas derrière les murs de ce château.

— Qu'entends-tu par là ?

— Abd al-Malik Ibn Abdallah Ibn Umaiya t'a fait tomber dans un piège. Il savait que tu rêves de te couvrir de gloire durant cette expédition et je te comprends aisément. C'est le moyen le plus sûr pour toi de regagner les faveurs de l'émir. Il voulait se débarrasser de toi et a prétendu qu'il ne se sentait pas capable d'affronter Awsat Ibn Tarik car c'était un adversaire redoutable. Tu dois admettre aujourd'hui qu'il n'avait pas tort. Tu es d'un naturel fougueux et tu as cru lui infliger une leçon en lui faisant honte de sa lâcheté supposée. Vois où cela t'a mené. Tu es immobilisé depuis des semaines devant cette forteresse et tes forces s'amenuisent de jour en jour. Pendant ce temps, ton général accumule les succès et il s'en vante auprès de son maître. Sous peu, il aura terminé ses opérations et viendra te secourir puisque tu es encerclé. Je n'ai d'ailleurs qu'un mot à dire et Awsat Ibn Tarik te prouvera que tu ne peux ni avancer, ni battre en retraite. Il est même en mesure de t'infliger une capitulation humiliante. Bien sûr, il n'attentera pas à ta personne, il est bien trop rusé pour cela.

— Disons qu'il a un excellent conseiller en ta personne, Kuraib.

— Je te remercie de ce compliment. Tu imagines assez, Mutarrif, l'effet désastreux que produirait à Kurtuba ta capture.

Le prince s'abîma dans ses pensées. Il avait la mine défaite et bouillait de rage. Il toisa Kuraib Ibn Khaldun :

— Je préfère être prisonnier que de devoir mon salut à Abd al-Malik Ibn Abdallah Ibn Umaiya.

— Il y a une autre solution.

— Parle, vite !

— Nous le haïssons autant que toi. Mes frères et les Banu Hadjdadj le tiennent pour le principal responsable de nos malheurs et nous n'ignorons pas qu'il est le seul homme sur lequel ton père ose se reposer. Ne lui a-t-il pas confié l'éducation d'Abd al-Rahman, son petit-fils, dont il veut sans doute faire son héritier ?

— Ce titre me revient de droit !

— Pas tant qu'Abd al-Malik Ibn Abdallah Ibn Umaiya vivra, je puis te l'assurer. Mes espions sont bien renseignés et le hadjib leur a confirmé que tu n'as aucune chance de monter un jour sur le trône.

Kuraib Ibn Khaldun expliqua à Mutarrif le stratagème mis au point par le général et par l'émir à l'issue du procès de Mohammad :

— Je suis perdu, soupira le prince.

— Oui, si Abd al-Malik reste en vie... S'il disparaît, la situation

change du tout au tout. Son second, Ubaid Allah Ibn Mohammad Ibn Abi Ibn Abda, est un excellent militaire mais ton père ne se fie pas entièrement à lui. Il vit loin du palais et jamais les officiers d'Abd al-Malik n'accepteront de reconnaître véritablement son autorité. Il n'est d'ailleurs guère populaire auprès de ses soldats car il ne se préoccupe guère de leur sort. Le hadjib, Abd al-Rahman Ibn Umaiya Ibn Shuhaid, et son adjoint, Saïd Ibn Mohammad Ibn al-Salim, sont des hypocrites et des intrigants. Ils se rallieront au plus fort, à toi, par exemple, si tu leur promets qu'ils conserveront leurs fonctions et leurs privilèges.

— Que fais-tu de mes neuf frères ? Ils me détestent tous et mon père peut s'appuyer sur eux.

— Dois-je te dresser leur portrait, Mutarrif ? Ce sont des parasites. Ils passent leur temps à chasser et à forniquer avec leurs concubines. Aucun d'entre eux n'a l'envergure d'un monarque et ton père, qui connaît leur valeur réelle, ne leur a jamais confié un seul commandement, contrairement à ce qu'il a fait pour toi. Si son principal conseiller venait à disparaître, il sera contraint de s'appuyer sur toi. Ton neveu n'a que quatre ans et un accident est vite arrivé.

— Crois-tu que je n'y ai pas pensé ? J'ai lamentablement échoué et ce maudit gamin vit maintenant dans les appartements de mon père qui sont étroitement gardés.

— Tout autant que l'étaient ceux de ton oncle Mundhir. Cela n'a pas empêché Abdallah de s'introduire dans ses bonnes grâces et de se débarrasser de lui dans les circonstances que tu connais. Pourquoi en serait-il autrement avec toi ?

— Kuraib, tu m'as presque convaincu. Encore faut-il se débarrasser de ce diable d'Abd al-Malik !

— C'est pour cela que je suis venu te voir.

— Que me proposes-tu ?

— Awsat Ibn Tarik est prêt à se rendre.

— Tu te moques de moi. Tu sais bien qu'il me tient en son pouvoir.

— Tu oublies qu'il n'a jamais pardonné à son ancien supérieur de l'avoir trompé en lui promettant le poste de wali de Tulaitula qu'il n'a pas obtenu. Il lui voue depuis une haine farouche. Si tu m'y autorises, je me rendrais dans sa forteresse pour l'inviter à venir ce soir sous ta tente.

— Que dirai-je à mes officiers ?

— Qu'il a sollicité de ta bienveillance une entrevue et que, compte tenu de votre situation, tu as jugé plus prudent de le recevoir pour écouter ses propositions.

Le soir même, Mutarrif, Kuraib Ibn Khaldun et Awsat Ibn Tarik

partagèrent le même repas. Le chef rebelle était venu accompagné d'un fort parti de cavaliers et avait exigé de pouvoir conserver ses armes. Le prince et le Berbère se dévisagèrent longuement cependant que Kuraib Ibn Khaldun discourait interminablement, vantant les mérites de l'un et de l'autre et tentant de les faire rire en leur racontant des anecdotes salaces sur les notables d'Ishbiliyah. À la fin, n'y tenant plus, Mutarrif se tourna vers Awsat Ibn Tarik :

— Notre ami m'a raconté une histoire à laquelle je ne puis croire.

— Tu as tort puisque je suis ici sous ta tente.

— Tu as une nombreuse escorte et je suppose que tes hommes entourent mon camp. Au moindre incident, ils passeront à l'attaque et je ne donne pas cher de ma vie.

— Je te remercie de m'avoir évité de te menacer en prononçant à ma place ces paroles. Notre ami Kuraib n'a pas menti. Je suis prêt à faire ma soumission à certaines conditions.

— Lesquelles ?

— J'entends obtenir des lettres de pardon pour moi et ma tribu. Bien entendu, il va de soi que, dans ta générosité, tu nous autoriseras à conserver nos biens et qu'aucune amende ne nous sera infligée.

— Quoi d'autre ?

— Je te remettrai ma forteresse si tu prends l'engagement de faire exécuter ce chien d'Abd al-Malik Ibn Abdallah Ibn Umaiya !

— Quelles garanties puis-je t'offrir ?

— Tu as avec toi deux de tes fils et je sais qu'ils te sont particulièrement chers. Je souhaite que tu me les remettes comme otages dès ce soir. Ils partiront avec certains de mes cavaliers et seront détenus avec tous les honneurs dus à leur rang dans un de mes châteaux. Dès qu'ils seront arrivés à destination, un messenger me préviendra. Je t'ouvrirai alors les portes de ma forteresse et me constituerai ton prisonnier. Tes enfants te seront rendus quand la tête de mon pire ennemi aura roulé sur le sol.

— Quel prétexte vais-je invoquer pour le faire exécuter ?

— Rien de plus simple. Je suis prêt à jurer sur le saint Coran, s'il le faut, que ce pourceau, fier de ses victoires, m'a contacté et offert une somme d'argent considérable pour te tuer. J'affirmerai que c'est pour cette raison qu'il avait abusé de ton courage en t'envoyant mener l'opération la plus risquée de cette campagne en toute connaissance de cause. Plusieurs de mes officiers confirmeront mes dires et ajouteront qu'il avait demandé à Kuraib, ici présent, de fermer à votre armée les portes d'Ishbiliyah. Ce sont là autant de charges suffisantes pour justifier sa condamnation.

Ravi de se tirer à si bon compte du mauvais pas où il se trouvait, Mutarrif accepta les exigences d'Awsat Ibn Tarik. Trois jours après leur entrevue, le chef berbère se constitua prisonnier. Le prince informa Abd al-Malik Ibn Abdallah Ibn Umaiya de sa victoire qui concluait heureusement cette saifa et lui proposa d'opérer la jonction de leurs deux armées à un jour de marche d'Ishbiliyah. De la sorte, ils pourraient préparer de concert leur entrée triomphale dans la ville où de grandes réjouissances se préparaient en leur honneur. Le confident d'Abdallah ne fit pas mystère de son dépit. Le prince s'était montré meilleur stratège qu'il ne le pensait et s'était emparé d'une forteresse réputée inexpugnable. Il lui faudrait le féliciter et s'extasier sur son courage et ses compétences. C'était là un mauvais moment à passer. Toutefois, ce succès était peu de choses à côté des victoires que lui avait remportées et qui lui vaudraient un surcroît de faveurs de la part de l'émir.

Leurs armées se retrouvèrent donc à l'endroit convenu et les soldats passèrent de longues heures à évoquer les prouesses de leurs chefs respectifs, n'hésitant pas à les amplifier. Quelques rixes éclatèrent et, d'un air doucereux, Mutarrif ne cacha pas que ces querelles l'attristaient. Il déclara que pour sceller, après leurs désaccords, sa réconciliation avec Abd al-Malik Ibn Abdallah Ibn Umaiya, il avait décidé d'offrir à ce dernier, le lendemain, un banquet à l'issue duquel il annoncerait un grand événement. Ses agents firent circuler le bruit qu'il comptait donner en mariage sa fille aînée à l'un des fils de son ancien rival qui deviendrait ainsi parent par alliance du souverain. C'était là un privilège insigne et l'intéressé, prévenu, y ajouta crédit. Abdallah voulait sans doute lui marquer de la sorte sa reconnaissance et avait contraint son fils à ce geste, sachant qu'il ne pourrait lui désobéir. Le monarque était assez rusé et perfide pour avoir imaginé pareille combinaison destinée à neutraliser les rivalités entre son fils et son conseiller.

Revêtu de ses plus beaux atours et accompagné d'esclaves portant de somptueux présents destinés à son hôte, Abd al-Malik Ibn Abdallah Ibn Umaiya pénétra sous la tente de Mutarrif. Il touchait au sommet de sa réussite et cachait mal sa satisfaction. Il sursauta brusquement en découvrant, parmi les convives, Awsat Ibn Tarik aux côtés duquel se trouvait Kuraib Ibn Khaldun. Les deux hommes devisaient amicalement et interrompirent leur conversation pour saluer respectueusement le général. Furieux, celui-ci apostropha son ancien subordonné :

— Que fais-tu ici ? Tu as osé te rebeller contre l'émir et tu as payé cher cette folie. Mutarrif t'a défait et, à sa place, je t'aurais fait

exécuter sur-le-champ. Sans doute a-t-il voulu me réserver la joie d'assister à ton châtement ?

Mutarraf avait placé le général près de lui et avant qu'on ne serve les plats, le prévint :

— Tu es un bon Musulman mais je sais que tu ne répugnes pas à boire du vin quand tu es loin de la cour. Je me souviens qu'un jour, mon père t'en avait fait le reproche et que tu avais protesté. Tu avais affirmé qu'il s'agissait d'une calomnie et il t'avait rétorqué d'un ton amusé : « Toutes les apparences prouvent le contraire de ce que tu dis et annoncent l'inanité de tes excuses. Si tu avouais ta faute et demandais pardon pour ton péché, cela serait plus digne et pourrait te faire plus facilement pardonner. »

— Tu as une mémoire redoutable et je me rappelle que j'avais alors dit : « J'ai commis une faute et suis coupable de ce péché. Je ne suis qu'un homme et j'ai cédé à mes penchants. » Ton père avait alors fait preuve de mansuétude à mon égard en me disant : « Va doucement, ne te hâte point ! Tu as fait d'abord ton service et tu t'es repenti ensuite. Le péché n'a pu se glisser entre les deux. Je te pardonne. » Il avait voulu me donner de la sorte une leçon et je lui suis reconnaissant de m'avoir conservé sa faveur. Après tout, il ne semble pas te tenir rigueur, à toi aussi, de ce travers. Nous sommes des soldats, nous menons une existence plutôt rude et nous avons bien droit à certaines consolations. Abdallah est un prince généreux envers ceux qui le servent loyalement.

— Tu l'as dit, grinça Mutarraf, tout est affaire de loyauté.

— Qu'entends-tu par là ?

— Tu as trop longtemps abusé de la confiance de mon père et tu aurais pu continuer à le faire si je n'avais pas découvert tes manœuvres et tes intrigues.

Abd al-Malik Ibn Abdallah Ibn Umaiya se leva, fou de rage. Des gardes, placés derrière lui et qu'il n'avait pas remarqués, l'obligèrent à se rasseoir. Mutarraf se servit une coupe de vin, la but et prit l'assistance à témoin :

— Regardez cet homme qui, jusqu'à maintenant, inspirait à tous la terreur. Vous n'avez plus rien à craindre de lui. C'est un traître de la pire espèce qui a trompé notre souverain bien-aimé. Fort heureusement, Awsat Ibn Tarik m'a révélé la noirceur de son âme et de ses agissements et il va nous dire ce qu'il sait.

Le chef berbère se leva et déclara d'une voix ferme et assurée :

— Je suis prêt à jurer sur le saint Coran que ce que je vais dire est la pure vérité. Si tel n'était pas le cas, qu'Allah le Tout-Puissant et le Miséricordieux m'inflige la punition que je mérite en faisant périr les

miens. Vous le savez tous, j'ai servi sous les ordres d'Abd al-Malik et je n'ai pas ménagé ma peine. Mon corps est couvert de cicatrices qui attestent de mon courage. Il m'a fait de nombreuses promesses et je l'ai cru jusqu'à ce que je découvre qu'il m'avait trompé. Je suis reparti chez les miens et j'ai décidé de me venger en me rebellant contre l'émir que je tenais pour responsable de mes malheurs. Je ne pensais plus avoir affaire à ce traître, dit-il en montrant le général, quand ce dernier m'a envoyé plusieurs messagers pour m'informer que le prince Mutarrif s'apprêtait à m'attaquer. Il m'a conseillé de prendre mes précautions et m'a dicté la conduite à tenir. Je n'ai eu qu'à me féliciter de ses suggestions. Mutarrif s'est retrouvé encerclé et j'ai infligé de très lourdes pertes à ses troupes. Il ne pouvait espérer recevoir du ravitaillement car des informateurs me prévenaient de leur itinéraire et il m'était alors loisible de préparer soigneusement les embuscades dans lesquelles ils sont tombés.

— Mensonge que tout cela ! tonna Abd al-Malik Ibn Abdallah Ibn Umaiya.

— Mes officiers sont aussi prêts à jurer sur le saint Coran que c'est la stricte vérité. Tu as commis toutefois une faute, celle de m'envoyer un messenger porteur d'une proposition abominable. Sachant que j'allais attaquer le camp de Mutarrif, tu m'as offert plusieurs milliers de pièces d'argent afin que je fasse exécuter le prince plutôt que d'exiger une rançon pour sa libération. Tu m'as expliqué qu'ensuite tu prendrais avec ton armée la route de Kurtuba et que tu te faisais fort de déposer l'émir, affaibli par la perte du seul de ses fils capable de porter les armes. Ma fortune serait alors faite et tu aurais garde de m'oublier une fois monté sur le trône. C'est mal me connaître que m'avoir proposé pareille infamie. J'ai beaucoup de défauts. Je suis un rebelle et un bandit de grand chemin. J'ai attaqué et détrossé négociants et voyageurs. Je n'en éprouve pas le moindre regret. J'aurais pu continuer à le faire jusqu'à la fin de mes jours. Je suis un voleur mais je ne suis pas un criminel. J'ai naguère prêté serment d'allégeance à Abdallah et, bien qu'il se soit mal comporté à mon égard, je le considère toujours comme le maître légitime d'al-Andalous. Je préfère mille fois l'avoir comme souverain plutôt que toi, Abd al-Malik, le plus déloyal et le plus perfide de ses esclaves. C'est quand tu m'as proposé de tuer Mutarrif que j'ai décidé de faire ma soumission alors que j'aurais pu lui infliger la plus cinglante des défaites. Je n'ai rien contre le prince. Vos querelles ne sont pas les miennes. Je me félicite cependant d'avoir l'occasion de me venger de l'affront que tu m'as jadis infligé en éveillant ta fourberie. Voilà qui est fait.

— Tu mens ! tonna le général.

— Je l'ai dit, je suis prêt, mes officiers aussi, à jurer sur le saint Coran que j'ai dit la vérité.

— Que vaut la parole d'un rebelle ?

— Plus que celle d'un traître.

— Tu n'as aucune preuve de ce que tu affirmes.

— Détrompe-toi, j'ai un témoin, le messenger que tu m'as envoyé.

— Qu'il vienne afin que je puisse le confondre.

Un homme qui se tenait dans l'ombre s'avança. Abd al-Malik Ibn Abdallah Ibn Umaiya le reconnut. C'était l'un de ses anciens officiers. Omar Ibn Abd al-Rahman al-Thalaba avait toujours été à ses côtés et lui était totalement dévoué. Jamais ils ne s'étaient querellés sauf... Le général se souvint soudain de la violente dispute qui les avait opposés après la prise de la forteresse de Baliy et l'exécution de tous les prisonniers Chrétiens, y compris du malheureux qui avait accepté de se convertir à l'islam pour sauver sa vie. C'est à lui qu'Abdallah avait ordonné de tuer le renégat. Omar Ibn Abd al-Rahman al-Thalaba avait reproché au cadî de l'armée et à son supérieur de n'être pas intervenus en faveur du jeune homme. Sur le moment, Abd al-Malik Ibn Abdallah Ibn Umaiya n'avait pas compris les raisons de cette colère. Il s'était renseigné. La victime appartenait à une riche famille Chrétienne de Malaka et sa sœur avait naguère apostasié, au grand scandale des siens, pour épouser son officier, rencontré alors qu'il était en garnison dans cette ville. Discipliné, Omar avait refusé de faire état de cette parenté auprès du monarque, estimant que la parole du cadî et celle du général pèseraient plus lourd que la sienne. Ils avaient l'impérieux devoir d'intervenir auprès du souverain et de lui rappeler qu'il devait épargner le prisonnier. Aucun n'avait eu ce courage et le malheureux avait décidé de se venger.

Alors que l'armée cheminait de Kurtuba à Ishbiliyah, Omar Ibn Abd al-Rahman al-Thalaba avait raconté son histoire au prince Mutarrif et celui-ci, devinant le parti qu'il pouvait en tirer, avait fait mine de le plaindre et lui avait fait comprendre qu'ils avaient un ennemi commun : Abd al-Malik Ibn Abdallah Ibn Umaiya. Il se pourrait bien qu'un jour ou l'autre, le prince ait besoin de lui pour compromettre ce dernier. L'officier avait attendu patiemment, craignant même d'avoir été victime d'une machination ourdie par le rusé fils du souverain. Quand Mutarrif l'avait fait appeler, son cœur avait tressailli de joie et il avait accepté de témoigner contre son chef sans se poser la moindre question. La haine avait depuis longtemps balayé ses scrupules. C'est donc d'une voix assurée qu'il raconta à l'assistance la mission dont l'avait chargé le général et sa rencontre

avec Awsat Ibn Tarik, insistant sur le fait que son interlocuteur avait dédaigneusement rejeté la proposition qui lui était faite. Perfide, il ajouta :

— J'ai bien cru qu'il allait me faire exécuter ou me livrer à Mutarrif. Il n'en a rien fait. Il avait accepté de me recevoir et a scrupuleusement respecté les règles de l'hospitalité. La noblesse de son comportement m'a convaincu d'informer le prince du complot qui se tramait contre lui. Lui aussi aurait pu me châtier.

— Il s'est contenté d'acheter ton témoignage ! rétorqua Abd al-Malik Ibn Abdallah Ibn Umaiya, indigné.

— Je comprends ta colère. Tu as été démasqué et tu ne sais pas comment te tirer de ce mauvais pas. Tu m'accuses de t'avoir trahi pour de l'argent. Tu prêtes aux autres tes propres sentiments et tes propres comportements. Tu ferais mieux de te préparer à mourir dignement.

Mutarrif ordonna à ses gardes d'arrêter le général et réunit le lendemain une cour de justice extraordinaire. Suivant en cela la suggestion de Kuraib Ibn Khaldun, le prince avait décidé qu'elle serait composée à moitié d'officiers de l'accusé. Redoutant d'être entraînés dans la chute de leur protecteur, ses soldats devinèrent que leur sort dépendrait de leur docilité et ils ne furent pas les derniers à accabler leur ancien chef. Condamné à mort, Abd al-Malik fut exécuté séance tenante. Pour parer à l'éventualité d'une mutinerie de ses soldats, Mutarrif les envoya mater l'insurrection que venaient de déclencher les fils de deux anciens vassaux d'Ibn Marwan Ibn Djilliki, Abd al-Malik Ibn Abi-L-Djawada et Bakr Ibn Yahya Ibn Bakr, qui voulaient reconquérir les fiefs jadis possédés par leurs pères.

Mutarrif attendait le moment propice pour faire son entrée dans Ishbiliyah. Kuraib Ibn Khaldun lui avait affirmé qu'une certaine effervescence régnait dans la ville, les esprits étant troublés par les derniers événements. Les notables se demandaient avec inquiétude quelle serait la réaction du monarque quand il apprendrait l'exécution du plus fidèle de ses conseillers. Ils ne préféraient donc pas se compromettre avec son bourreau et avaient ordonné qu'on ferme les portes de la cité. Quelques heurts sans gravité s'étaient produits entre les patrouilles de l'armée et des détachements de la garnison. Désireux de ne pas envenimer les choses, le prince fit savoir à Kuraib Ibn Khaldun qu'il respecterait une trêve tacite à condition qu'il lui livre en otage son frère Walid et le fils d'Ibrahim Ibn Hadjdjadj, Abd al-Rahman Ibn Ibrahim. Dûment chapitrés par les autres dignitaires arabes, les deux hommes s'étaient installés dans le camp princier, accompagnés de leurs serviteurs et de lourds chariots chargés de

ravitaillement. Grands seigneurs, ils offrirent à Mutarrif et à ses officiers de somptueux banquets, devisant agréablement avec ceux qu'ils appelaient en plaisantant « leurs geôliers ».

C'était, sans le savoir, un sinistre pressentiment. Excédé de ne pas avoir de nouvelles de Kuraib Ibn Khaldun, parti, lui dit-on, pour Kurtuba, Mutarrif fit arrêter les otages. Ils étaient désormais ses prisonniers et ne seraient épargnés que moyennant le versement de cinquante mille pièces d'argent et l'ouverture des portes d'Ishbiliyah.

Sitôt prévenus, Khalid Ibn Khaldun et Ibrahim Ibn Hadjdjadj payèrent la rançon et le prince fit son entrée dans la ville dont les habitants s'étaient soigneusement barricadés chez eux par crainte des pillages. Il fit partir sous bonne escorte une partie de la rançon – il garda l'autre pour lui – pour la capitale, expliquant à son père qu'il s'agissait là de sommes détournées par Abd al-Malik Ibn Abdallah Ibn Umaiya. Ce dernier, non content d'être un traître, était aussi un voleur et le prince affirmait se réjouir d'avoir mis un terme à ses exactions demeurées trop longtemps impunies. La lettre qu'il reçut en réponse de l'émir le remplit de joie. Jamais Abdallah ne s'était adressé à lui sur un ton aussi amical et chaleureux :

À notre fils bien-aimé, Mutarrif qu'Allah le Tout-Puissant et le Miséricordieux veille sur lui et le protège ! Nous souhaitons te féliciter pour le zèle que tu as déployé à notre service. Nous avons été heureux d'apprendre que les cités rebelles ont fait leur soumission et nous te remercions des sommes d'argent que tu nous fais parvenir. Notre joie cependant a été attristée par la révélation du complot ourdi contre nous par celui que nous tenions pour le plus fidèle et le plus dévoué de nos conseillers. À la lecture des documents que tu nous as fait parvenir et des dépositions recueillies auprès des témoins de ses forfaits, nous avons dû nous rendre à l'évidence et tu peux imaginer notre amertume.

Ce mécréant a élevé entre nous deux un mur d'incompréhension. Celui-ci est tombé comme les murailles des villes que tu as conquises. J'aurai sous peu l'occasion de te prouver de manière éclatante ma reconnaissance et de te demander ainsi pardon des injustices dont tu as été la victime de la part d'Abd al-Malik Ibn Abdallah Ibn Umaiya.

Dès réception de cette lettre, hâte-toi de partir pour Kurtuba. Laisse toutefois une garnison importante à Ishbiliyah car je me méfie des Banu Khaldun et des Banu Hadjdjadj. J'ai d'ailleurs refusé de recevoir Kuraib Ibn Khaldun qui prétendait avoir été envoyé par toi. Rien ne prouvait ses dires et tu comprendras aisément que j'ai cent fois plus de raisons qu'auparavant de me méfier de ceux qui se disent être nos amis.

Abdallah Ibn Mohammad Ibn Marwan.

L'accueil que la capitale réserva à Mutarrif fut triomphal. Le prince jouissait enfin de la popularité que son défunt frère avait connue et qui lui avait toujours été refusée du fait de ses agissements. Pour mieux savourer ce moment, il avait ralenti le pas du destrier qu'il chevauchait et mit plus de deux heures pour parvenir au palais où les courtisans se pressaient dans l'espoir de se faire remarquer de celui qu'on tenait pour le nouveau favori de l'émir. Abdallah attendait son fils dans la vaste salle des audiences. Il était assis sur un fauteuil de bois précieux incrusté de pierres précieuses. À ses côtés, se tenait un enfant de quatre ans, le prince Abd al-Rahman, que son grand-père couvrait du regard. Escorté par le maire du palais, Mutarrif traversa la salle et s'inclina profondément devant le monarque. Déjà, quelques courtisans, experts en intrigues, regrettaient d'avoir tenté d'approcher le prince pour le féliciter. Un détail les avait frappés. Contrairement à la rumeur qu'avaient répandue certains de ses conseillers, l'émir ne s'était pas levé pour accueillir son fils. Il l'avait laissé venir à lui, l'observant d'un air narquois. Après un moment qui parut interminable à beaucoup, Abdallah daigna prendre la parole :

— Voici donc le restaurateur de l'ordre public dans nos domaines. Sois le bienvenu à Kurtuba, nous t'attendions avec impatience comme nous te l'avons écrit.

— J'ai fait diligence pour te satisfaire. J'avais encore beaucoup de choses à régler à Ishbiliyah et dans les environs. En privé, je te ferai part des mesures que j'ai prises.

— Elles ont notre approbation. Nous savons que tu as agi sagement, tu l'as assez démontré durant cette longue campagne.

— Je n'ai fait que mon devoir, celui d'un fils obéissant et zélé.

— Ces mots réjouissent mon cœur, murmura suavement le souverain. Nous t'avons dit que nous souhaitions ta présence dans notre capitale pour faire part à notre peuple d'une grande nouvelle qui comblera de satisfaction, nous l'espérons, nos loyaux sujets. Le moment est venu de tenir cette promesse.

Mutarrif jeta un regard radieux sur l'assistance. Il pressentait que son père allait le désigner officiellement comme prince héritier, fonction restée vacante depuis la tragique disparition de Mohammad. Abdallah se leva cette fois pour déclarer :

— Depuis mon accession au trône, j'ai été confronté à bien des difficultés et, plusieurs fois, j'ai cru qu'Allah m'avait retiré Sa protection. Je n'ai pourtant jamais perdu confiance et mes prières ont été exaucées. Les méchants et les rebelles ont été punis et les traîtres démasqués.

« Je ne me fais pas d'illusions. Il reste encore beaucoup à faire pour ramener en al-Andalous la paix et la prospérité que ce pays a connues sous nos glorieux prédécesseurs. C'est ce à quoi je vais désormais m'employer dans l'intérêt de mon peuple chéri.

« J'ai bien conscience qu'une partie des troubles vient des interrogations suscitées par la fin tragique de notre fils bien-aimé, Mohammad. Il n'a pu bénéficier de la grâce qu'après mûre réflexion, je la lui avais accordée à la demande pressante du général Abd al-Malik Ibn Abdallah Ibn Umaiya.

Un murmure monta de la foule. Le fait que l'émir ait prononcé le nom de son ancien conseiller, exécuté à Ishbiliyah pour complot contre sa personne, sans utiliser le terme de traître, était lourd de sens. Indifférent à cette agitation, Abdallah poursuivit :

— Le doute s'est emparé de beaucoup et je puis en vouloir à ceux qui se sont interrogés et s'interrogent encore sur le prince qui serait appelé à me succéder dans l'hypothèse où Allah déciderait de m'appeler rapidement auprès de Lui. Ma santé est, je le sais, un sujet de préoccupation pour mon peuple et j'apprécie hautement sa sollicitude.

Quelques rires fusèrent, que le hadjib fit taire d'un geste de la main. Abdallah sourit et dit :

— Abd al-Rahman Ibn Umaiya, tu as tort d'interrompre ce moment de gaieté. J'aimerais que ces murs retentissent plus souvent de rires que de pleurs. Trop de malheurs ont frappé notre famille et nos proches et cette atmosphère de deuil m'est intolérable. Elle m'incite à voir les choses et les gens sous le jour le plus sombre et ce n'est pas là ce que mes sujets attendent de moi.

« J'ai longuement réfléchi et je suis parvenu à la conclusion que l'espoir est le principal ressort de toute action humaine. Je me dois d'assurer sans ambiguïté l'avenir de la dynastie. J'ai donc décidé de nommer comme prince héritier mon petit-fils, le prince Abd al-Rahman, fils de notre bien-aimé et regretté Mohammad. Au cas où il serait trop jeune pour régner si je venais à disparaître prématurément, je confie à mon frère Kasim le soin d'assurer l'intérim en s'appuyant, j'y tiens beaucoup, sur son frère Mutarrif, auquel je confie le commandement de nos armées. Il devra être associé étroitement à la gestion des affaires du royaume. Je sais qu'il s'acquittera de cette tâche avec zèle comme il l'a prouvé récemment. Je l'institue garant et dépositaire de ma promesse car je le considère comme le seul digne de mériter ma confiance. J'ai dit.

Un tonnerre d'applaudissements et de vivats salua les propos d'Abdallah. Bien qu'il n'ait pas compris ce que son grand-père avait

annoncé, le petit prince, lassé de devoir rester immobile, manifesta sa joie en battant des mains et en effectuant des pirouettes. Mutarrif, lui, avait l'air défait. Ses plus folles ambitions venaient d'être réduites à néant. En lui ôtant tout espoir de lui succéder tout en lui prodiguant des paroles flatteuses, son père l'avait publiquement humilié et ce n'était pas le fruit du hasard ou d'un caprice. Il était assez lucide pour savoir que tous guettaient sa réaction et que celle-ci déterminerait son rang à la cour dans les mois et les années à venir. À la surprise générale, il s'inclina devant son neveu dont il baisa le bord de la tunique et donna une chaleureuse accolade à l'émir. Puis il s'adressa aux courtisans :

— Vous avez tous entendu les paroles emplies de sagesse de votre souverain, mon père bien-aimé. Je jure de m'y conformer dans la mesure où elles vont dans l'intérêt du pays et de ses habitants.

Abdallah fronça les sourcils en entendant la deuxième partie de la phrase qui introduisait une restriction lourde de conséquences mais à laquelle personne ne paraissait avoir prêté attention. Il feignit donc la plus grande joie et regagna ses appartements en s'appuyant sur Mutarrif, marquant ainsi son désir de l'honorer.

Le souverain et son fils eurent alors un tête-à-tête particulièrement orageux. Mutarrif laissa éclater sa colère :

— Est-ce ainsi que tu as voulu me manifester ta gratitude ? Je reconnais bien là ta duplicité. Tu n'ignorais pas que tous s'attendaient à me voir désigné comme prince héritier et tu as délibérément profité de cette occasion pour m'humilier. Tu me hais et tu cherches par tous les moyens à me le montrer.

— Je ne te hais point. Tu es mon fils et je ne l'oublie pas. Cela dit, je te juge indigne de régner. Tu n'as pas les qualités requises pour faire un grand souverain.

— À quatre ans, Abd al-Rahman les posséderait-il par miracle ?

— Je l'ignore, mais l'éducation que je lui donnerai lui permettra de les acquérir. Si ce n'était pas le cas, j'en serais le premier puni. Cela signerait la fin de notre dynastie.

— Tes paroles sont autant de poignards plantés dans mon cœur. En quoi ai-je tant démérité ?

— Faut-il que je te rappelle tous tes méfaits et toutes tes intrigues ? Nous y passerions plusieurs journées.

— Il en faudrait encore plus pour évoquer certains aspects de ta vie.

— Je vois que tu as la langue bien pendue. J'ai commis en effet des actes dont j'aurais à rendre compte devant Allah et je ne suis pas sûr qu'il m'accordera Son pardon. Cela dit, je ne me suis jamais rendu

coupable de vol.

— Qu'insinues-tu ?

— Tu m'as envoyé d'Ishbiliyah des coffres remplis de pièces sonnantes et trébuchantes.

— C'était le montant des amendes et des taxes dérobées par ce maudit Abd al-Malik Ibn Abdallah Ibn Umaiya.

— N'as-tu pas oublié d'en expédier une partie ?

Mutarrif pâlit mais se reprit immédiatement :

— Tu es bien informé. Ce n'était pas la totalité de la somme récupérée. Les routes sont encore peu sûres. J'ai fait partir un premier convoi avec une escorte suffisante. Le reste m'a suivi et sera déposé demain au palais.

— Voilà une bonne nouvelle ! J'ai besoin de cet argent car j'ai une dette urgente à acquitter.

— Tes créanciers seront heureux.

— Effectivement, car les Banu Khaldun et les Banu Hadjdjadj exigent le remboursement de la rançon que tu leur as extorquée en échange de la libération de leurs parents détenus en otages que tu menaçais de faire exécuter.

— C'est pure calomnie ! Eux aussi cherchent à me perdre par tous les moyens. Tu m'as toi-même écrit que tu avais refusé de recevoir ce chien de Kuraib Ibn Khaldun qui osait se recommander de moi.

— Je n'ai pas menti, je ne l'ai pas rencontré. Le hadjib l'a en revanche longuement interrogé et nous avons pu constater que, pour une fois, les accusations qu'il portait contre toi n'étaient pas dénuées de fondement.

— Je proteste.

— Qu'on aille chez le prince Mutarraf chercher deux coffres en sa possession et qu'on apporte deux des coffres précédemment reçus, ordonna l'émir à ses gardes. Je resterai ici avec mes fils à les attendre. Quand ils seront là, vous demanderez à Kuraib Ibn Khaldun de nous rejoindre.

— Ce misérable est toujours à Kurtuba ?

— Tu ne tarderas pas à comprendre pourquoi.

Pendant deux heures, l'émir et son fils patientèrent.

Abdallah vaquait à ses obligations habituelles, dictant ses ordres à des greffiers ou accordant des audiences à des courtisans venus solliciter des faveurs et qui repartaient, le plus souvent, bredouilles. Finalement, Kuraib Ibn Khaldun fit son entrée et, ignorant superbement le prince, s'inclina respectueusement devant le monarque.

— Noble seigneur, je te présente mes respects et t'assure de ma

fidélité.

— J'accepte les premiers et je doute de la seconde.

— À tort.

— C'est ce que nous verrons. Confirmes-tu que Mutarrif a exigé des tiens et des Banu Hadjdjadj cinquante mille pièces d'argent pour la libération de vos parents.

— Je confirme.

— C'est faux ! tonna le prince.

— La preuve se trouve ici dans ces coffres, lui rétorqua Kuraib Ibn Khaldun.

— Mensonge éhonté ! Tu veux t'approprier ce qui appartient au Trésor public.

— Je veux simplement récupérer l'argent qui nous a été volé par trahison. Quand tu as réclamé cette somme, nous l'avons réunie sur l'heure car nous savions que tu n'hésiterais pas à faire exécuter tes prisonniers. Néanmoins, mon frère Walid a pris une sage précaution car il entendait porter plainte auprès de ton père. Dans chacun de ces coffres, il a placé, outre les monnaies qui ont cours légal, trois pièces très anciennes utilisées jadis par les anciens maîtres de ce pays.

— Là encore, tu mens, tonna Mutarrif.

— Mon fils, dit l'émir, j'ai une seule question à te poser. As-tu fait procéder au décompte des sommes contenues dans les coffres que tu as apportés avec toi ?

— Pas plus qu'à celui des coffres que tu as reçus. Cette tâche incombe aux agents du fisc et je ne me serais jamais permis d'agir à leur place. Je te le répète, il s'agit des sommes volées par ton général.

— Qu'on procède immédiatement à leur inventaire !

Une nuée de fonctionnaires, que le hadjib avait pris la précaution de faire venir, alignèrent, comptèrent et recomptèrent les pièces, mettant de côté certaines d'entre elles. Quand ils eurent terminé cette tâche fastidieuse, un tas de douze pièces était disposé à part. Abdallah les examina attentivement. Il n'en avait jamais vu de semblables. Aucune ne pouvait avoir été frappée dans ses ateliers ni venir d'Ifriqiya ou d'Orient. Pour plus de sûreté, il demanda au *sahib al-suk*[89] et à un changeur juif, convoqué spécialement pour la circonstance, si ces pièces étaient encore utilisées. Le premier s'esclaffa :

— Elles portent des inscriptions latines et ont été mises en circulation il y a très longtemps de cela, bien avant l'arrivée de nos pères en al-Andalous.

Le Juif, lui, les examina attentivement :

— Une chose est sûre : elles ne proviennent d'aucun des pays

avec lesquels nous commerçons. Elles ont dû être fabriquées à une époque troublée car elles sont de mauvaise qualité. Leur teneur en argent est faible. J'ignore d'où elles viennent, mais je ferais arrêter l'impudent assez fou pour oser me les proposer.

Confondu, Mutarrif dut reconnaître qu'il avait effectivement exigé des Banu Khaldun et des Banu Hadjdjadj une rançon et qu'il avait imaginé accuser Abd al-Malik Ibn Abdallah Ibn Umaiya d'avoir dérobé ces sommes. Il demanda humblement pardon à son père de ce geste, ajoutant avec fiel :

— Je savais que les caisses du Trésor étaient vides. J'ai cru bien faire en punissant ceux qui, depuis des années, empêchent les agents du fisc de lever les impôts à Ishbiliyah, ville dont ils ont chassé ou tué les différents gouverneurs nommés par tes soins. Je me suis contenté de leur reprendre le montant de leurs rapines.

Abdallah esquissa un sourire et lui dit :

— Mon père, que sa mémoire soit glorifiée !, veillait attentivement sur les deniers de l'État. Je me rappelle qu'un jour, il avait relevé dans le budget d'entretien d'al-Rusafa une erreur minime, si minime qu'après avoir fait et refait tous les calculs, les fonctionnaires les plus expérimentés n'ont pas réussi à en déceler l'origine. Il la leur a indiquée et ils ont reconnu son génie. Si tu avais été aussi scrupuleux que ton grand-père Mohammad, tu aurais pris soin de faire vérifier, à Ishbiliyah, le contenu de ces coffres qui contenaient, selon toi, le montant des impôts collectés en fonction de listes préalablement établies. Tu te serais ainsi aperçu du piège que t'avaient tendu ceux que tu avais décidé de spolier. N'est pas Mohammad qui veut !

« Quant à toi, Kuraib Ibn Khaldun, tu n'ignores pas que certains des reproches de mon fils sont, hélas, justifiés. J'ai eu plus d'une fois à me plaindre de la conduite des tiens et de ton comportement. Il m'a fallu lever des armées pour vous contraindre à l'obéissance et vous n'avez jamais respecté l'engagement que vous aviez pris de vous montrer de loyaux sujets.

— Je ne puis te contredire, dit Kuraib Ibn Khaldun. Tu connais les raisons de nos agissements. Nous devons nous défendre contre les intrigues et les manœuvres des muwalladun qui prétendaient bénéficier de ta protection.

— Ce fut votre erreur.

— Je l'admets, mais tes représentants laissaient croire le contraire. Je ne fuis pas mes responsabilités. Nous avons des torts. Lors de mon séjour à Kurtuba, j'ai pu mesurer que tu gouvernes ce pays avec une poigne de fer et un grand sens de l'équité. Tu as pour

seul souci le bien de ton peuple.

— Tu n'es qu'un vil flatteur.

— Non, je te parle sincèrement, noble seigneur. J'ai beaucoup appris en t'observant. Quel autre souverain que toi aurait accepté d'entendre nos doléances contre l'un de ses fils ? Voilà pourquoi je n'exige pas, plutôt, je n'exige plus la restitution de cette somme. Utilise cet argent comme tu le souhaites et qu'il soit le gage de notre loyauté à ton égard. Une chose encore : en dépit de ses défauts et de son attitude envers les miens, j'aime et je respecte Mutarrif avec qui j'ai passé de longs moments dans ma ville. Je te supplie donc de lui pardonner. Ne te montre pas plus sévère que nous.

Abdallah se douta bien que cette demande était suspecte. Ses deux interlocuteurs avaient visiblement intérêt à se ménager l'un l'autre. Un lourd secret les unissait et les empêchait de se porter mutuellement un coup mortel. Il se promit intérieurement de faire toute la lumière sur cette question. Pour l'heure, il était épuisé par la fatigue. La journée avait été éprouvante et il savait qu'il n'obtiendrait pas tout de suite les réponses aux interrogations qu'il se posait. Il toisa Kuraib Ibn Khaldun d'un air distant et répondit :

— Au nom de mon fils, je te remercie de ta grandeur d'âme et j'accède bien volontiers à ta surprenante requête. Je vous autorise à vous retirer. Je suppose que vous avez beaucoup de choses à vous dire.

L'émir leur tourna le dos et fit signe au hadjib qu'on lui fasse servir une collation avant que le sommeil ne lui permette de reprendre des forces.

Chapitre VIII

Furieux d'avoir été désavoué par son père, Mutarrif s'était enfermé dans son palais et sombrait dans la mélancolie. Il passait ses journées à s'enivrer avec ses compagnons qui tentaient par tous les moyens de le distraire. Il ne sortait jamais en public et ne se montrait pas à la cour, de peur d'affronter le regard moqueur des courtisans. Il se doutait que l'émir le faisait étroitement surveiller et qu'il avait placé parmi ses domestiques et ses esclaves des espions à sa solde. Il avait donc décidé d'observer la plus grande prudence d'autant qu'il n'avait plus l'énergie pour faire valoir ce qu'il considérait être ses droits. Il se contentait de nourrir le secret espoir que le souverain, ému par son désespoir, finirait par changer d'attitude à son égard.

Sur ce point, il se trompait lourdement. Abdallah avait été bouleversé par l'exécution de son plus fidèle ami et conseiller, Abd al-Malik Ibn Abdallah Ibn Umaiya. Il n'avait pas cru un mot de toutes les accusations portées contre lui et n'accordait aucun crédit aux preuves accablantes qu'on lui avait présentées. Il savait que Mutarrif n'avait pas hésité à acheter les dépositions des témoins à charge tout comme il avait jadis utilisé les services d'un faussaire. Il s'était juré de venger son général et attendait le moment propice pour le faire. Il y allait de sa sécurité et de celle de son petit-fils.

Tant que Mutarrif resterait en vie, il chercherait par tous les moyens à éliminer Abd al-Rahman afin d'être désigné comme prince héritier. Son inaction n'augurait rien de bon. La mer est toujours calme avant que ne se déchaîne la tempête.

On s'approchait du mois sacré du ramadan et l'émir observait celui-ci avec une rigueur particulière. Il était d'une grande piété et s'en vantait dans les poèmes qu'il lui arrivait de composer. Il citait souvent l'un d'entre eux :

Toujours il élève le flambeau de la religion et marche dans la voie de la vraie direction, sans que les guerres civiles puissent le détourner du soin de son âme et des œuvres destinées à lui servir au jour de la nécessité et de la descente au tombeau.

Sur les conseils des foqahas, il fit publier un édit avertissant les Musulmans que, cette année, pour remercier Allah d'avoir permis à al-

Andalous de retrouver la paix, ceux-ci devraient redoubler de piété. Toute personne surprise à ne pas respecter le mois d'abstinence serait considérée comme hérétique et mise à mort. Commentée abondamment dans les tavernes, cette décision provoqua les craintes des dhimmis. Juifs et Chrétiens savaient que cette période était particulièrement dangereuse pour eux. Tenaillés par la faim et par la soif, leurs voisins Musulmans se montraient irascibles et les incidents entre les membres des différentes communautés se multipliaient. Les riches Chrétiens gagnèrent donc leurs domaines ruraux. Quant aux Juifs, ils célébraient au même moment les fêtes les plus sacrées de leur calendrier, le Nouvel An, le Grand Pardon et la fête des Cabanes, qui les contraignaient au repos pendant plusieurs jours. Après avoir consulté les rabbins et ses coreligionnaires les plus versés dans l'étude de la Loi, le chef de la communauté accepta que, durant toute cette période de ramadan, les fidèles gardent leurs échoppes fermées et limitent leurs déplacements en ville. Les plus fortunés donneraient aux pauvres et aux indigents l'argent nécessaire à leur subsistance.

Informé de ces dispositions, Abdallah se félicita de la sagacité et de la prudence de ses sujets non Musulmans. Décidé à ne tolérer aucune exception, il envoya à son fils Mutarrif, réputé pour son impiété, une délégation composée de son intendant, Obaid Allah Ibn Yahya, et de deux dignitaires religieux, Cheikh Ibn Loubaba Abou et Cheikh Salih Ibn al-Safara. Le fonctionnaire remit au prince une très grosse somme d'argent, en fait sa part de la rançon extorquée aux Banu Khaldun et aux Banu Hadjdjadj, une façon élégante de lui signifier son pardon, et lui dit :

— Notre maître bien-aimé souhaite qu'aucun malentendu ne subsiste entre vous. Voilà pourquoi il profite de l'approche du ramadan pour se réconcilier avec toi. Libre à toi de considérer cet argent comme un don ou comme une restitution. Il désire que tu l'utilises pour pouvoir observer le jeûne avec tes amis.

À la suite de quoi, les dignitaires religieux, plutôt gênés d'avoir à rappeler ce qu'ils considéraient être une évidence pour tout Musulman, expliquèrent à Mutarrif le sens de cette obligation et les différentes règles qui l'entouraient. Ils lui firent savoir que son père se rendrait tous les jours à la grande mosquée pour la prière de l'après-midi et aurait plaisir à retrouver à cette occasion tous les membres de sa famille.

Après le départ de ces importuns qu'il avait écoutés d'une oreille distraite, Mutarrif éclata de rire et confia à son secrétaire, Marwan Ibn Obaid Allah Ibn Basil, un homme plutôt corpulent :

— Mon pauvre ami, te voilà condamné à perdre du poids, toi qui

aimés à t'empiffrer à longueur de journée. Ne crains rien. Si, pendant le ramadan, tu es torturé par la faim, je te promets de te confectionner une oignonade faite de la chair de ces benêts après les avoir fait conduire à l'abattoir où ils retrouveront leurs semblables : les ânes et les mulets. Tu dégusteras un plat exquis tel que tu n'en auras jamais mangé de ta vie ! Mieux vaut d'ailleurs qu'ils finissent ainsi ! Lorsque je monterai sur le trône, et je puis t'assurer que j'y parviendrai, car il arrivera fatalement malheur à Abd al-Rahman, je leur ferai payer cher leur insolence et l'ennui mortel de leurs sermons.

Son secrétaire éclata de rire pour donner le change. Depuis plusieurs semaines, il avait accepté, moyennant l'octroi de postes honorifiques à certains de ses parents, d'espionner son maître pour le compte d'Abdallah. Le soir venu, il quitta la demeure du prince et se rendit auprès d'Obaid Allah Ibn Yahya pour lui rapporter ces propos. L'intendant le remercia et fit venir chez lui Cheikh Ibn Loubaba Abou et Cheikh Salih Ibn al-Safara pour les avertir des menaces formulées à leur encontre. Il tenta de minimiser l'importance d'une telle réaction. Ce n'était pas l'avis de ses interlocuteurs inquiets des paroles proférées par Mutarrif envers le jeune prince dont ils étaient les précepteurs. Ils savaient que l'enfant était sujet à de fréquentes maladies et que les médecins, déplorant sa santé chétive, avaient conseillé à son grand-père de l'éloigner de la capitale et de l'installer à al-Rusafa, réputé pour son climat plus salubre. Leur avis avait été suivi. Reste que si le prince héritier venait à disparaître, Mutarrif n'hésiterait pas un seul instant à revendiquer, pour lui, ce titre et, le cas échéant, à faire assassiner son père et tous ceux qu'il tenait pour ses ennemis jurés. Ils convainquirent donc l'intendant de les accompagner chez l'adjoint du hadjib, Saïd Ibn Mohammad Ibn al-Salim. Celui-ci les reçut en pleine nuit, ne dissimulant pas la surprise que lui causait cette visite tardive. Saïd n'était autre que le gendre de Cheikh Salih Ibn al-Safara. S'adressant à son beau-père, il lui dit :

— Ta fille se porte bien et je ne sais pas qui t'a rapporté qu'elle était malade. Si tu le désires, j'ordonne qu'on la réveille afin de dissiper tes inquiétudes. Je préférerais ne pas avoir à le faire. Elle doit se reposer. Je comptais me rendre chez toi pour t'annoncer que tu seras bientôt grand-père.

— Cette nouvelle me réjouit et je prie Allah le Tout-Puissant et le Miséricordieux qu'il me donne un petit-fils. Je sais que tu es un bon mari et ce n'est pas de soucis domestiques dont je suis venu t'entretenir.

— Aurais-tu eu vent de complots ou d'intrigues ?

Cheikh Salih Ibn al-Safara lui rapporta fidèlement les paroles du

prince Mutarrif telles qu'elles lui avaient été transmises par son secrétaire et ajouta :

— Mon ami Obaid Allah Ibn Yahya n'a aucune raison de suspecter la véracité de ces dires. Notre souverain t'a chargé de verser une rente mensuelle à ce Marwan en échange de ses informations et il n'a eu qu'à se féliciter de son travail. Bien entendu, les menaces qu'il a entendu proférer contre le prince héritier nous inquiètent au plus haut point et nous te supplions de prévenir l'émir le plus rapidement possible.

— Ce sera fait dès son lever.

— Ce n'est pas tout. Nous craignons pour nos vies. Je suis trop vieux pour vivre perpétuellement dans la peur et l'incertitude. Faute d'obtenir une protection, je préfère abandonner ma demeure, à laquelle je suis attaché, et à émigrer. J'ai reçu des propositions de plusieurs princes d'Ifriqiya car ils ont en haute estime mon savoir et celui de Cheikh Ibn Loubaba Abou, dont les décisions juridiques font autorité dans tout le Dar el-Islam. Jusqu'à présent, nous avons refusé d'accepter ces invitations car Abdallah nous comblait de ses bienfaits. De plus, je ne connais pas de pays qui égale, pour sa douceur de vivre, cette contrée bénie d'al-Andalous. Cette fois-ci, faute de garanties sérieuses, nous sommes décidés à partir. Avec nous, s'en ira la science, mais il ne nous manquera pas de maîtres à honorer où que nous allions.

Saïd Ibn Mohammad Ibn al-Salim soupira et dit :

— La précipitation est une mauvaise chose. Vous pouvez regagner vos maisons. Si vous entendez du bruit, ne vous alarmez pas. Dès cette nuit, elles seront gardées par plusieurs détachements de Muets commandés par des officiers en qui j'ai toute confiance. Aux premières heures du jour, notre souverain sera prévenu et je puis vous assurer qu'il prendra les mesures qui s'imposent.

L'affaire prit plus de temps que prévu. En prévision du ramadan qui le contraindrait à renoncer à tous les plaisirs de l'existence, Abdallah avait quitté très tôt le palais pour une partie de chasse qui se prolongea plusieurs jours. Saïd Ibn Mohammad Ibn al-Salim ne savait pas où il se trouvait car le monarque aimait ses escapades pendant lesquelles il n'avait pas à se soumettre au rigoureux protocole en vigueur à la cour. Seul le hadjib, Abd al-Rahman Ibn Umaiya Ibn Shuhaid, avait la possibilité de communiquer avec lui, mais son adjoint se méfiait de lui. Dans le meilleur des cas, il aurait prétendu, pour obtenir de nouveaux privilèges, s'être procuré ces informations par de mystérieux canaux. De plus, il n'était pas exclu qu'il soit de

mèche avec Mutarrif envers lequel il avait toujours fait preuve d'une grande prévenance. Le gendre de Cheikh Salih Ibn al-Safara préféra donc attendre le retour de son maître, la veille du début du ramadan.

Abdallah parut accablé par ces révélations et annonça :

— J'ai cru sincèrement que Mutarrif tiendrait compte de mon avertissement et me serait reconnaissant de lui avoir fait don de l'argent qu'il avait volé à ces chiens de Banu Khaldun et de Banu Hadjdadj. L'heure est venue pour moi de statuer définitivement sur son sort. Laissez-moi quelques jours de réflexion. Quand ma décision sera prise, je te ferai appeler.

Contrairement aux autres princes, Mutarrif s'abstint de paraître à la prière de l'après-midi à la grande mosquée ainsi que son père l'avait souhaité. Reclus derrière les murs de son palais, il faisait bombance avec ses compagnons, du matin jusqu'au soir. Le vin coulait à flots et les convives se livraient à d'abominables orgies avec les prostituées que Marwan Ibn Obaid Allah Ibn Basil allait quérir dans les quartiers mal famés de la capitale. En ville, le petit peuple murmurait contre le comportement scandaleux du prince et, dans les mosquées, les foqahas, généralement prudents, s'enhardissaient à prononcer des prêches enflammés contre les hérétiques et les impies qui déshonoraient l'Islam.

À l'issue de la prière du vendredi, Abdallah convoqua Saïd Ibn Mohammad Ibn al-Salim ainsi que le chef de la cavalerie, Obaid Allah Ibn Mohammad, et le wali de Kurtuba, Abdallah Ibn Modar. L'air sombre, paraissant épuisé par des nuits de veille, il leur déclara :

— Le scandale a assez duré. Quelle autorité puis-je avoir sur mes sujets si mon propre fils me défie de la sorte et bafoue les saints préceptes du Coran ? J'ai prié et imploré Allah et je suis arrivé à la conclusion que Mutarrif doit subir le châtiment réservé aux hérétiques et aux blasphémateurs. Je vous ordonne de vous emparer de sa personne et de ses compagnons et de me les amener afin qu'ils soient traduits, pour répondre de leurs crimes, devant les tribunaux.

Mutarrif avait, lui aussi, des espions au palais et l'un d'entre eux le prévint de l'imminence de son arrestation. Dégrisé, il se barricada dans sa résidence avec ses compagnons et sa garde personnelle composée de soldats qui lui étaient entièrement dévoués. Quand les cavaliers d'Obaid Allah Ibn Mohammad s'approchèrent de sa demeure, ils furent accueillis par une volée de flèches et plusieurs tombèrent, mortellement atteints. Le palais du prince se trouvait en plein cœur de la ville et le gouverneur ordonna l'évacuation du quartier où il était situé. Il fallut plusieurs heures pour que les habitants quittent leurs maisons en emportant leurs biens les plus précieux. La nuit était alors

tombée et les opérations furent suspendues. Dès les premières lueurs de l'aube, un détachement de Muets tenta de s'introduire dans la maison par les jardins, mais fut quasi anéanti. Les assiégés étaient solidement retranchés et leur détermination ne paraissait pas faiblir. Ils n'ignoraient pas le sort qui les attendait.

Le soir, après la rupture du jeûne, Abdallah convoqua ses conseillers. Il se garda bien de leur faire le moindre reproche et sollicita au contraire leur avis. Le général Ubaid Allah Ibn Mohammad Ibn Abi Ibn Abda, tenu jusque-là à l'écart des opérations, résuma l'opinion de ses collègues :

— Les rues menant au palais de ton fils sont trop étroites pour que nous puissions y faire passer les machines de siège. S'approcher trop près des portes de sa résidence causera des pertes inutiles. Je ne vois qu'une solution. Mettre le feu au palais à partir du toit des maisons qui l'entourent et qui ont été abandonnées par leurs occupants. Il y a bien entendu un risque que nous ne pouvons négliger. Les flammes se communiqueront aux autres bâtiments et nombre d'entre eux risquent d'être détruits.

— Est-ce la seule solution ?

— Oui.

— Je ferai reconstruire sur mes deniers personnels les demeures détruites et je puis vous assurer que leurs propriétaires ne perdront pas au change. Qu'on suive ton plan !

Les habitants de la cité grimpèrent sur les toits pour observer de loin les volutes de fumée qui montaient vers le ciel. Les Muets avaient été postés à l'entrée du quartier et interdisaient à quiconque d'y pénétrer. On entendait distinctement le bois des charpentes crépiter et celles-ci s'écrouler. Quand les maisons entourant le palais de Mutarrif ne furent plus qu'un tas de cendres fumantes, Ubaid Allah Ibn Mohammad Ibn Abi Ibn Abda donna l'ordre à ses troupes d'attaquer. Les soldats avaient pris soin de se protéger le visage d'un linge humide pour pouvoir respirer. Les gardes de Mutarrif étaient, eux, affaiblis. Ceux qui avaient tenté d'éteindre les foyers d'incendie avaient, pour la plupart, été intoxiqués par la fumée. Moyennant l'assurance d'avoir la vie sauve, les survivants acceptèrent de se rendre. Avec ses derniers compagnons, Mutarrif s'était réfugié dans les caves, à la recherche d'un souterrain donnant accès aux égouts. Débusqués, ils se battirent comme des lions avant d'être contraints de déposer les armes. Chargés de lourdes chaînes, ils furent conduits, sous les huées de la foule, jusqu'à la grande mosquée où les dignitaires religieux ne prirent pas la peine de les entendre, leurs crimes étant avérés. Condamnés à mort, ils furent exécutés et leurs têtes clouées sur la porte du Pont. Par égard

envers les enfants de Mutarrif, Abdallah obtint du tribunal, qui n'avait rien à lui refuser, que pareil déshonneur soit épargné à la dépouille mortelle de son fils. Il le fit inhumer dans ses jardins, sous un bosquet de myrtes à proximité duquel il avait l'habitude, la nuit venue, de boire coupe de vin sur coupe de vin. Conformément à sa promesse, l'émir fit reconstruire à ses frais les maisons incendiées et dédommagea largement leurs propriétaires. Sur les ruines du palais, il fit édifier une mosquée.

L'exécution de Mutarrif ramena, en apparence, le calme dans al-Andalous. Le prince comptait peu de partisans sincères. Ses compagnons avaient péri avec lui et les courtisans n'avaient qu'une seule obsession : se faire oublier et faire oublier qu'ils avaient naguère recherché les faveurs du condamné. Principaux témoins à charge contre Abd al-Malik Ibn Abdallah Ibn Umaiya, le chef berbère Awsat Ibn Tarik et l'officier Omar Ibn Abd al-Rahman al-Thalaba, redoutant la vengeance du monarque, s'embarquèrent pour l'Orient à al-Mariya, dans le but d'offrir leurs services aux Abbassides. Ils n'arrivèrent jamais à destination. Leur navire, pris dans une tempête, sombra au large des côtes de l'Ifriqiya. Les familles des membres de l'équipage pouvaient attester du malheur qui les avait frappées. On ne les crut pas. À Kurtuba, la rumeur se répandit qu'Abdallah avait envoyé des tueurs à la poursuite des fugitifs. Après les avoir capturés, les sbires de l'émir les auraient enfermés dans une pièce dont toutes les issues avaient été murées. Les malheureux auraient péri de faim et de soif après une interminable agonie et, insulte suprême, leurs cadavres auraient été donnés comme nourriture à des porcs. Dans les tavernes, des conteurs distraient le public en débitant de longs poèmes sur la fin tragique des deux hommes, n'hésitant pas à enjoliver leurs récits de détails invraisemblables pour mieux captiver l'attention de leur auditoire. Quand on lui rapporta ce fait, Abdallah haussa les épaules. C'était mal le connaître, dit-il, d'imaginer qu'il aurait gaspillé un seul dirhem pour s'emparer de personnages insignifiants. Certes, il n'était pas mécontent qu'on lui prêtât d'aussi noirs desseins. Les conteurs purent continuer à dévider leurs sornettes. Elles le servaient. Désormais, ses ennemis hésiteraient à le défier, sachant qu'une fois découverts, ils ne seraient nulle part en sécurité.

Pensant être suspecté, le hadjib demanda à être relevé de ses fonctions devenues trop lourdes pour lui. Il invoqua son grand âge et son désir d'effectuer, avant de mourir, le pèlerinage à La Mecque. Son maître accéda à sa requête et prit à sa charge son voyage jusqu'aux lieux saints de l'Islam, l'assurant qu'il veillerait sur la carrière de ses fils auxquels il confia divers postes honorifiques. Saïd Ibn Mohammad

Ibn al-Salim remplaça Abd al-Rahman Ibn Umaïya Ibn Shuhaid. D'un naturel discret et effacé, réputé pour son intégrité, il devint l'un des conseillers les plus écoutés d'Abdallah. Prudent, il repoussait rudement les flatteurs qui lui donnaient le titre de favori : « Un monarque a des serviteurs, plus ou moins méritants, plus ou moins compétents, plus ou moins dignes de sa reconnaissance. Malheur au prince qui accorderait sa confiance à un seul homme, car aucun d'entre nous n'est à l'abri d'une erreur ou d'une faiblesse. »

Le nouveau maire du palais consacra beaucoup de temps et d'énergie à arbitrer les querelles entre les différents membres de la famille régnante, inquiets pour leurs privilèges et leurs statuts. L'exécution de Mohammad et de Mutarrif leur avait fait prendre conscience que leur naissance ne leur conférait aucun droit durable. L'émir ne tarda pas à leur en administrer la preuve. Jusque-là, la majorité des princes, notamment ceux appartenant aux branches cadettes de la dynastie, vivaient au palais, dans des pavillons spécialement aménagés pour eux où ils recevaient leurs amis et clients dont les gardes avaient bien du mal à surveiller les incessantes allées et venues. Craignant pour la sécurité de son petit-fils adoré lorsque celui-ci séjournait à la cour, Abdallah ordonna aux princes de déménager et de s'installer en ville. Habités à vivre aux frais du Trésor public et à être servis par une ribambelle d'esclaves, ceux-ci protestèrent. Quand son frère Kasim tenta de plaider la cause de ses parents, le souverain se montra intraitable :

— Je vous ai comblés de faveurs et vous recevez une pension. Hormis votre loyauté, vous ai-je demandé quoi que ce soit en échange ? J'aurais pu vous obliger à servir comme généraux ou comme gouverneurs. Je ne l'ai pas fait. Vous préférez passer vos journées à chasser et à vous amuser avec vos concubines et vos mignons. Pourquoi devrais-je continuer à vous entretenir ?

— Parce que nous sommes issus, comme toi, du calife Marwan et que nous avons des droits consacrés par la tradition. Veux-tu nous réduire à la misère ? Nous n'avons pas de fortune personnelle et nous serons dans l'incapacité de tenir notre rang si tu nous chasses du palais.

À ces mots, Abdallah éclata de rire :

— Voilà bien la preuve que vous ignorez tout des affaires de l'État. Tu prétends ne pas avoir de fortune personnelle. C'est faux.

— Je ne dispose que de la pension que tu m'accordes.

— T'es-tu demandé d'où elle provenait ?

— Des caisses du Trésor.

— Quelle science ! Et comment celui-ci se procure-t-il cet argent ?

— Par les impôts et les taxes que tu lèves sur tes sujets.

— Leur montant suffit à peine, les bonnes années, à couvrir les dépenses publiques. Jamais je n'aurais pu subvenir à vos besoins dans ces conditions.

Le monarque expliqua à Kasim l'ingénieux système mis au point jadis – et toujours en vigueur – par un obscur fonctionnaire de sa chancellerie. Grâce à cet homme, chaque membre de sa famille possédait, sans le savoir, des demeures en ville et des domaines à la campagne qui leur assuraient de confortables revenus. Ils étaient donc à l'abri de la misère. Le seul changement dans leur situation était qu'ils devraient à l'avenir gérer eux-mêmes leurs biens et faire fructifier leur patrimoine. Désireux de se débarrasser au plus vite de ces parasites, Abdallah se montra conciliant. En plus de la jouissance de leurs immenses domaines, dont ils découvrirent à l'occasion l'existence et l'étendue, les princes reçurent une dotation forfaitaire. L'émir les autorisa aussi à emporter du palais le mobilier, les esclaves, les chevaux et les concubines de leur choix et les dispensa, eux et leur descendance, du paiement des impôts et des taxes. L'un après l'autre, ils déménagèrent, ne revenant au palais que pour les cérémonies officielles auxquelles ils étaient conviés.

Certains ne se firent pas à leur nouvelle existence. Désabusés, ils constataient que leurs prétendus amis, qu'ils voyaient quotidiennement, espaçaient leurs visites. Elles n'avaient été qu'un prétexte pour s'introduire à la cour et avoir accès aux dignitaires et aux ministres dont ils espéraient obtenir des marchés et des passe-droits. Désormais, ces « fidèles » n'avaient plus besoin de leurs anciens protecteurs et s'adressaient directement aux responsables des bureaux dont les « tarifs » furent bientôt connus de tous les négociants. Les mécontents reprochèrent à Kasim d'avoir mal plaidé leur cause et d'être le principal responsable du déclin, relatif, de leur influence. Assailli de récriminations, le frère de l'émir finit par s'emporter et asséna aux importuns leurs quatre vérités, se servant des arguments utilisés par Abdallah. Peu de temps après, son corps sans vie fut retrouvé dans une forêt proche de Kurtuba. Torturés, ses domestiques avouèrent l'avoir tué sur ordre de son frère, Hisham. Arrêté, celui-ci protesta hautement de son innocence. Sa vie, dit-il, répondait de celle-ci. De fait, il était le seul frère du souverain à avoir volontairement quitté le palais après son mariage avec une riche arabe syrienne. Détestant ce qu'il appelait les « miasmes fétides de la cour », il se consacrait à la gestion des domaines de sa femme. Il venait si rarement dans la capitale que le peuple avait fini par oublier son existence. Lorsque ses oncles, ses cousins et ses neveux avaient tenté

de l'associer à leurs démarches, il avait sèchement rabroué leur émissaire et l'avait chassé de sa résidence. Il avait alors reçu des menaces l'avertissant que sa déloyauté lui vaudrait une punition exemplaire et s'en était ouvert au cadî de la grande mosquée, auquel il faisait des dons importants pour les pauvres. Hisham avait trop le sens de la droiture pour dénoncer les auteurs de ces lettres, ses propres parents. Lors de son procès, il crut naïvement que son ami le cadî viendrait témoigner en sa faveur et ferait état de ses confidences. Le dignitaire religieux, effrayé à l'idée d'être mêlé à une affaire d'État, se garda bien d'intervenir et le malheureux fut mis à mort le 21 chaaban 284[90]. Bien que doutant de sa culpabilité, l'émir ne l'avait pas gracié. Il était furieux de ce que son frère ait refusé de révéler les noms des princes qui avaient tenté de l'approcher et qui étaient donc des conspirateurs susceptibles de s'attaquer aussi à sa propre personne. Toutefois, afin que les véritables coupables vivent dans la crainte d'être un jour démasqués et réfrènent donc leurs ardeurs criminelles, il décida de leur adresser un avertissement indirect. À la surprise générale, il ordonna que la cour porte officiellement le deuil du condamné, ce qu'il n'avait pas fait lors de la disparition de ses deux fils, et il combla de multiples faveurs la veuve et les enfants d'Hisham, victimes de la trop haute idée que son frère se faisait de l'honneur.

À Ishbiliyah, où le calme était revenu, une sourde rivalité opposait toujours les Banu Khaldun aux Banu Hadjdjadj. Ibrahim Ibn Hadjdjadj n'avait pas apprécié que Kuraib Ibn Khaldun ait fait don au souverain, sans le consulter au préalable, de la rançon extorquée par Mutarrif. Il avait dû verser vingt-cinq mille pièces d'argent en échange de la libération de son fils, Abd al-Rahman. De plus, en agissant de la sorte, son rival avait implicitement reconnu qu'ils s'étaient tous rendus coupables de complots contre l'émir. Doté d'une excellente mémoire, ce dernier chercherait, un jour ou l'autre, à se venger et utiliserait contre eux ce semi-aveu. Pour l'heure, Abdallah paraissait se désintéresser de la troisième ville d'al-Andalous. Il y avait envoyé comme wali Ibrahim Ibn Hashim Ibn Abd al-Aziz, fils de l'ancien favori de son père. Libéré avec les siens à la mort de Mundhir, il vouait au monarque une fidélité absolue qui compensait ses défauts. Craignant de déplaire, il s'abstenait soigneusement de prendre la moindre initiative et se contentait d'exécuter à la lettre les ordres qu'il recevait de Kurtuba. Précautionneux, il adressait régulièrement au souverain des rapports secs et précis sur la collecte des impôts et sur l'état d'avancement des travaux d'aménagement de la cité. Abdallah parcourait d'un œil distrait ces textes d'un mortel ennui, désespérant

d'y trouver une information intéressante. Vivant quasi reclus dans son palais, le gouverneur en sortait si peu que ses administrés donnaient par dérision le titre de « wali » aux voyageurs étrangers qui demandaient leur chemin.

Plongé dans l'étude de ses dossiers, Ibrahim Ibn Hashim Ibn Abd al-Aziz n'avait pas remarqué la dégradation des relations entre les deux principales familles patriciennes d'Ishbiliyah. Furieux, Ibrahim Ibn Hadjdjadj avait demandé à Kuraib Ibn Khaldun de le dédommager de sa part de la rançon, arguant qu'il n'avait pas été consulté. Son interlocuteur lui avait ri au nez. Depuis, il cherchait à se venger. Avertis de ses intentions, les Banu Khaldun évitaient de le provoquer, au risque de passer pour des couards. Leur modération avait d'ailleurs eu pour effet une diminution sensible de leur popularité et du nombre de leurs clients. Inquiets pour l'avenir, beaucoup avaient jugé préférable de faire allégeance à Ibrahim Ibn Hadjdjadj, pourtant moins généreux que leurs anciens protecteurs.

Ibrahim annonça son intention de se remarier avec la veuve du prince Hisham dont les domaines jouxtaient les siens. Abdallah, après avoir longtemps hésité, donna son accord à cette union, à condition que l'épouse renonce aux privilèges dont bénéficiaient les parents du monarque, ce qu'elle accepta. Des fêtes somptueuses furent données à Ishbiliyah pour célébrer cet événement. Par centaines, les clients et les partisans des Banu Hadjdjadj affluèrent en ville. Le wali ne prit aucune précaution particulière comme, par exemple, mettre en état d'alerte la garnison. Après tout, la future épouse avait eu rang de princesse et il n'ignorait pas qu'après l'exécution de son mari, l'émir l'avait comblée de faveurs. Mieux valait ne pas froisser sa susceptibilité. La seule initiative à laquelle il se résolut, et qui fut lourde de conséquences, fut d'exiger des Banu Khaldun qu'ils fassent taire leurs rancœurs et qu'ils se rendent chez Ibrahim Ibn Hadjdjadj pour le féliciter.

Les deux frères attendirent la veille de la cérémonie pour effectuer cette visite sans prendre la peine d'annoncer leur venue. Quand on l'informa que ses ennemis se trouvaient chez lui, Ibrahim donna des ordres à son majordome et alla à leur rencontre. À leur mine, il comprit qu'ils se seraient volontiers abstenus de cette démarche et que de fortes pressions avaient été exercées sur eux. Il les salua cordialement et les conduisit vers un vaste salon où, dit-il, une modeste collation avait été préparée à leur intention. Kuraib Ibn Khaldun lui demanda d'excuser l'absence de son frère Walid, retenu par ses obligations au Bordj Aben Khaldhun. Ibrahim Ibn Hadjdjadj sourit et dit :

— Je lui pardonne volontiers. Je sais qu'il préfère la compagnie des paysans. Il a d'ailleurs bien des soucis si j'en crois la rumeur publique. Des bruits circulent, affirmant qu'il a essuyé de lourdes pertes et qu'il est pratiquement ruiné.

— On t'a mal renseigné. Mon frère possède des richesses dix fois supérieures aux tiennes.

— Je veux bien le croire. Il est vrai qu'il ne s'est pas appauvri en versant une rançon pour la libération de son fils.

— Que veux-tu dire par là ? demanda Kuraib Ibn Khaldun.

— Tu sais très bien ce à quoi je fais allusion. De quel droit as-tu osé disposer de mon argent ? Nous avons pris les précautions nécessaires pour le récupérer et tu as reconnu que tu avais dévoilé à l'émir le piège tendu à son fils. Pourquoi t'es-tu comporté en grand seigneur capable de gaspiller un tel trésor ? Était-ce pour faire oublier ton rôle dans l'exécution d'Abd al-Malik Ibn Abdallah Ibn Umaïya ? Car tu as manigancé sa perte avec Mutarrif et Awsat Ibn Tarik.

— Tu étais au courant et tu avais approuvé notre plan.

— Reste que c'est toi qui as retiré tout le bénéfice de cette opération. Tu as parlé pour toi et pour les tiens et tu t'es bien gardé de mentionner ma famille dont tu jalouses la noblesse.

— De quelle noblesse parles-tu ? tonna Kuraib Ibn Khaldun. Je suis un Arabe, fils d'Arabe, petit-fils d'Arabe et mes ancêtres parcouraient le désert où ils recevaient l'hommage des tribus bédouines. Mon sang est indemne de tout mélange impur. On ne peut en dire autant des prétendus Banu Hadjdjadj. Qui ici, à Ishbiliyah, ignore que vous descendez en fait d'une princesse Chrétienne, Sara, petite-fille du roi Witiza ? Tu n'es pas un Arabe. Tu n'es qu'un muwallad encore que ceux-ci valent mieux que toi. Ils ont fait semblant de se convertir à l'islam, contrairement à ton aïeule, née et morte Chrétienne.

Ibrahim Ibn Hadjdjadj blêmit sous l'insulte et se réjouit d'avoir pris ses précautions. Quand on l'avait prévenu de l'arrivée inopinée de ses adversaires, il s'était douté que ceux-ci n'étaient pas venus dans des intentions pacifiques. Ils ne pouvaient avoir miraculeusement changé du jour au lendemain. Il avait donc ordonné à ses gardes, prévenus par son majordome, de se dissimuler derrière les lourdes tentures du salon où il ferait conduire les deux frères. Il frappa dans ses mains. Kuraib et Khalid Ibn Khaldun pensèrent qu'il leur signifiait ainsi leur congé et ils tournèrent le dos, ravis d'avoir enfin dit à leur rival ce qu'ils pensaient de lui. C'est à ce moment-là que les gardes d'Ibrahim Ibn Hadjdjadj sortirent de leur cachette et les égorgèrent avant de jeter leurs cadavres dans le fleuve. Sitôt prévenus, les

partisans des Banu Hadjdjadj partirent mettre à sac les demeures de leurs victimes et de leurs clients. Plusieurs dizaines d'entre eux, qui ne se doutaient de rien, furent tués alors qu'ils vauquaient tranquillement à leurs occupations. Puis les émeutiers s'emparèrent de la forteresse dont la garnison préféra déposer les armes. Le wali Ibrahim Ibn Hashim Ibn Abd al-Aziz, qui tenta de ramener à la raison les assaillants et qui les menaça de terribles représailles, fut assassiné.

Le lendemain, le mariage d'Ibrahim Ibn Hadjdjadj fut célébré dans une ville encore sous le choc des terribles événements dont elle avait été le théâtre. Terrorisés, les habitants, toutes confessions confondues, jugèrent plus prudent de manifester leur joie et s'empressèrent, les jours suivants, de prêter serment d'allégeance au nouveau maître d'Ishbiliyah. Jouant le tout pour le tout, celui-ci prétendit qu'Abdallah, informé de ce qui s'était passé, lui avait écrit pour lui confier la charge de gouverneur par intérim, affirmation que nul n'osa contredire. Puis il envoya au monarque une longue lettre, lui expliquant qu'il avait agi de la sorte pour calmer les esprits et il lui révéla en même temps le rôle joué par Kuraib Ibn Khaldun dans le complot qui avait conduit à l'exécution d'Abd al-Malik Ibn Abdallah Ibn Umaiya.

Quand on lui communiqua ce texte, le souverain laissa éclater sa colère. Cet imbécile d'Ibrahim Ibn Hashim Ibn Abd al-Aziz était le véritable responsable de ce gâchis. Il n'aurait jamais dû le nommer wali. Il était tout juste bon à servir comme greffier à la chancellerie. Confiné dans son palais, il n'avait pas perçu l'aggravation des rivalités entre les Banu Khaldun et les Banu Hadjdjadj et il l'avait payé de sa vie. Abdallah ne savait pas quelle conduite adopter. S'il refusait d'accorder son investiture à Ibrahim Ibn Hadjdjadj, celui-ci rejetterait son autorité et ses pairs ne tarderaient pas à apprendre que l'émir avait perdu le contrôle de la troisième ville d'al-Andalous. S'il reconnaissait l'avoir nommé wali, il cédait au coup de force d'un rebelle et créait un dangereux précédent. De plus, Walid Ibn Khaldun, seul survivant de la tuerie, s'était réfugié à Kurtuba et lui avait demandé audience, sans doute pour exiger le châtement des meurtriers de ses frères.

Sur les conseils du hadjib, il reçut cet homme, connu pour ne s'être jamais mêlé des affaires publiques et qui n'avait pas l'étoffe d'un combattant. Très digne, ce notable expliqua à Abdallah qu'à ses yeux, le sang avait trop coulé. Il ne remettrait jamais plus les pieds à Ishbiliyah, où sa sécurité n'était pas assurée, et avait donc décidé d'émigrer en Ifriqiya où sa femme possédait de vastes domaines dans la région de Tingis. Il mettait toutefois comme condition à son départ

l'octroi d'une énorme indemnité pour compenser la perte de ses propriétés et de celles de ses frères dont tous les enfants avaient été massacrés. Abdallah lui fit verser la somme exigée et le dernier des Banu Khaldun quitta sans regret al-Andalous.

S'agissant d'Ibrahim Ibn Hadjdjadj, le monarque consulta son hadjib. Saïd Ibn Mohammad Ibn al-Salim lui dit :

— J'ai beaucoup réfléchi à cette question et j'ai pris, sans te consulter, certaines décisions. J'ai fait enlever son fils aîné, Abd al-Rahman, auquel il est très attaché. Par mes espions, je sais qu'il est mort d'inquiétude. Il croit que le jeune homme est aux mains de Walid Ibn Khaldun et celui-ci, avant de s'embarquer pour Tingis, a bien voulu écrire une lettre menaçante en ce sens à ce chien d'Ibrahim. Nous avons ainsi un moyen de pression très efficace sur lui. De plus, sa nomination comme wali peut paraître normale puisqu'il a épousé la veuve de ton frère. Le peuple pensera que c'est là ton cadeau de mariage. Quand il aura reçu la confirmation de son titre, il pensera en avoir fini avec nous. Nous lui ferons alors savoir que Walid Ibn Khaldun nous a remis son fils et que celui-ci est désormais notre otage. Il répondra sur sa vie des actes de son père. Tu peux être sûr qu'il comprendra l'avertissement.

— Que vaut cet Abd al-Rahman Ibn Ibrahim Ibn Hadjdjadj ?

— Je lui rends visite chaque jour et je puis t'assurer que c'est un jeune homme charmant. Il a reçu une excellente éducation et il est plutôt rêveur et réservé. J'ai cru deviner qu'il avait modérément apprécié le remariage de son père et qu'il n'était guère pressé de repartir pour Ishbiliyah. Il préfère, de loin, demeurer à la cour où il a beaucoup à apprendre.

— Peut-on lui faire confiance ?

— Oui et non.

— Pourquoi cette réponse ambiguë ?

— C'est un être loyal. Jamais il n'acceptera de porter les armes contre son père ni de tremper dans une conspiration contre lui. De la même manière, il se considère comme ton dévoué sujet et si Ibrahim Ibn Hadjdjadj tente de se servir de lui pour t'espionner ou pour te nuire, il sera, j'en suis sûr, le premier à m'en prévenir.

— Je le tiens plutôt pour un être rusé qui sait admirablement dissimuler ses sentiments.

— Je m'attendais à cette objection. Je l'ai mis à l'épreuve en prenant, je te l'avoue, d'énormes risques. Lorsqu'on l'a conduit devant moi après son enlèvement, je lui ai dit que je pouvais le faire enfermer dans un cachot du Dar al-Bagiya, mais que j'étais prêt à le loger chez moi, certes sous bonne garde, s'il me donnait sa parole d'honneur qu'il

ne chercherait pas à fuir. Il a prêté serment sur le saint Coran. J'ai fait en sorte qu'il ait, à plusieurs reprises, la possibilité de s'évader et je te garantis que d'autres auraient profité de l'occasion. Il n'ignorait pas que la voie était libre. Il a préféré ne pas violer son serment.

— Je comprends mieux le sens de ta réponse. Que comptes-tu faire de lui ?

— Continuer à l'observer et, si mes pressentiments se confirment, je te proposerai de lui trouver un emploi qui risque fort de te surprendre. Mais il est encore trop tôt pour en parler...

Ibrahim Ibn Hadjdjadj reçut avec satisfaction la confirmation de sa nomination comme wali. Il ne cacha pas sa colère quand il apprit que son fils aîné était retenu en otage à Kurtuba où – comme un messager le lui laissa clairement entendre – sa vie tenait à un fil. Le chef arabe savait ce dont l'émir était capable et se comporta en apparence comme un serviteur dévoué d'Abdallah, bien que tous les fonctionnaires aient été chassés de leurs emplois et remplacés par des individus à sa solde. Pour assurer sa sécurité, il leva un détachement de cinq cents cavaliers et recruta plusieurs centaines de fantassins et d'archers avec l'aide desquels il réprima impitoyablement les soulèvements des chefs locaux qui persistaient à ne pas reconnaître son autorité. Pour financer ces expéditions, il créa des ateliers de tissage de tiraz, d'étoffes de soie brodées à son nom. Nul ne fut autorisé à paraître devant lui s'il ne portait l'une de ces tuniques d'apparat que les intéressés payaient un bon prix. Il réorganisa également les services du fisc et ses agents reçurent pour consigne de redoubler de zèle pour lever impôts et taxes dont le produit n'était pas envoyé à Kurtuba, mais utilisé sur place. Abdallah n'en avait cure. Il n'avait plus à payer les fonctionnaires d'Ishbiliyah. Avec le retour du calme dans cette cité, il put envoyer ses armées pacifier certains territoires contrôlés par Omar Ibn Hafsun ou par d'autres rebelles, récupérant ainsi un nombre appréciable de contribuables.

Sous la domination d'Ibrahim Ibn Hadjdjadj, Ishbiliyah connut de nombreux changements. Le premier, de loin le plus significatif, fut le départ en masse de ses habitants Chrétiens. Ceux-ci se méfiaient du nouveau gouverneur qui avait toujours manifesté des sentiments peu chaleureux à leur égard, les soupçonnant d'entretenir des rapports secrets avec leurs coreligionnaires du Nord et d'espérer, sans trop y croire, que les Arabes finiraient par être chassés du pays. Tant que les Banu Khaldun étaient vivants, les Chrétiens constituaient un groupe de pression non négligeable qu'il fallait ménager et dont il fallait rechercher, si ce n'est son appui, du moins sa neutralité. En dernier

recours, ils pouvaient encore s'adresser à l'émir qui ne pouvait ignorer qu'ils constituaient la majorité de la population. Désormais, ils étaient à la merci d'un seul homme. Les plus fortunés partirent s'installer à Kurtuba où ils avaient des parents assez aisés pour les héberger. Les pauvres et les indigents préférèrent gagner les vastes zones inhabitées situées au-delà de Marida. Elles n'appartenaient, en théorie, ni à al-Andalous ni au royaume des Asturies et aucun fonctionnaire n'osait s'y aventurer. Les fugitifs y constituèrent de petites communautés rurales, défrichant un sol aride et s'adonnant à l'élevage. Si on leur signalait l'arrivée d'une armée ou d'un groupe de guerriers, ils cherchaient asile dans les montagnes voisines. Ils furent ainsi des milliers à abandonner la ville et l'évêque, incapable d'enrayer cet exode, dut faire fermer de nombreuses églises désertées par leurs fidèles.

Le départ des Chrétiens permit aux muwalladun de s'imposer comme majoritaires dans la cité. Ils n'oubliaient pas qu'Ibrahim Ibn Hadjdadj avait été, avec les Banu Khaldun, à l'origine de l'émeute sanglante durant laquelle des centaines de leurs parents avaient trouvé la mort. Ils constatèrent avec surprise que le dignitaire arabe avait imperceptiblement changé d'attitude envers eux. Dans plusieurs affaires très litigieuses opposant des muwalladun à des Arabes, il donna raison aux premiers, se brouillant de la sorte avec certains de ses partisans les plus dévoués. Les notables muwalladun comprirent qu'il leur adressait un message et vinrent, porteurs de nombreux présents, le remercier de ses bontés. Le gouverneur prolongea l'audience bien au-delà de la durée habituelle et eut avec ses interlocuteurs une franche discussion. Il leur expliqua que les Banu Khaldun lui avaient reproché d'avoir pour aïeule la petite-fille du roi Witiza. Cela l'avait amené à réfléchir. Il comprenait maintenant ce que pouvait ressentir un Musulman accusé d'être un Infidèle sous le prétexte que ses parents ou ses grands-parents s'étaient convertis à l'Islam.

Certes, lui-même se considérait comme un Arabe et estimait que cela lui valait certains privilèges auxquels il n'était pas prêt à renoncer. Toutefois, ses opinions personnelles importaient peu et ne pouvaient lui dicter son jugement et sa conduite. Il était désormais wali et se devait d'observer la plus stricte équité entre ses administrés si ces derniers se montraient loyaux envers lui. Les muwalladun n'avaient donc rien à craindre de lui. Il demanda aux dignitaires de répéter ses paroles à leurs coreligionnaires mais se reprit immédiatement : « À nos coreligionnaires, à nos frères en Allah le Tout-Puissant et le Miséricordieux, qui appartiennent à la sainte communauté des croyants. » Cette affirmation lui valut une soudaine

popularité chez ses anciens adversaires, prêts à se sacrifier dorénavant pour lui.

Contrairement aux Chrétiens, les Juifs avaient décidé de rester à Ishbiliyah. Ils se savaient indispensables car ils avaient le quasi-monopole du commerce avec l'Ifriqiya et l'Orient. Ibrahim Ibn Hadjdjad prit soin de recevoir le chef de leur communauté et de l'assurer de ses bonnes dispositions. Il l'autorisa même à faire restaurer trois synagogues qui menaçaient ruine. Il consultait volontiers l'un des plus riches négociants de la ville, Jacob Ibn Itshak, qui entreprenait de fréquents voyages à Kairouan et à Bagdad. Les deux hommes s'estimaient et le wali lui confia plusieurs missions discrètes, lui demandant ainsi de nouer des liens avec des proches du calife abbasside. C'est d'ailleurs à l'occasion de l'un de ses voyages que le Juif s'efforça de convaincre Kamar, l'une des chanteuses les plus renommées d'Orient, de venir exercer ses talents à Ishbiliyah. Elle serait, lui promit-il, accueillie comme un « nouveau Zyriab. »

La jeune femme, dont la voix mélodieuse charmait ses auditeurs, se fit longuement prier. Elle n'avait, prétendit-elle, aucune envie de quitter Bagdad où elle possédait une somptueuse maison près du fleuve. Al-Andalous était une terre lointaine et des commerçants lui avaient raconté que le pays était en proie à d'interminables troubles. Son interlocuteur dut déployer des trésors d'éloquence pour la persuader du contraire. Sa terre natale était un véritable paradis. Il lui expliqua qu'en hébreu, paradis se disait « gan Eden » et que certains rabbins voyaient dans le mot al-Andalous une forme dérivée de cette expression. Les hivers n'étaient pas trop rudes et les étés y étaient très agréables, beaucoup plus que ceux de Bagdad, ville réputée pour ses températures caniculaires.

Kamar se montra une négociatrice redoutable. Elle exigea que le wali lui fasse présent d'un palais et de plusieurs domaines et qu'il lui garantisse le versement d'une pension mensuelle qu'elle fixa à mille pièces d'argent. Une domesticité nombreuse serait mise à sa disposition et elle bénéficierait d'une exemption fiscale durant tout son séjour. Jacob Ibn Itshak feignit de s'indigner. C'étaient là des prétentions exorbitantes. Il savait par ses coreligionnaires que le calife payait chichement les services de la chanteuse et que celle-ci était couverte de dettes qu'elle ne pouvait rembourser. Il se montra donc patient. Les discussions durèrent des semaines. Fort habilement, le négociant demanda à certains prêteurs juifs de la capitale d'exiger de la jeune femme les sommes qu'elle leur devait. Ils se firent pressants, très pressants. Finalement, la chanteuse consentit à se montrer raisonnable. Moyennant le paiement de ses dettes, l'octroi d'un palais

et d'une rente mensuelle de deux cent cinquante pièces d'or, ainsi que l'autorisation d'arrondir ses revenus par l'organisation de concerts privés, elle accepta de s'installer à Ishbiliyah. Elle ne fut pas la seule à prendre la route d'al-Andalous. Le négociant juif avait également engagé comme précepteur des plus jeunes enfants d'Ibrahim Ibn Hadjdjadj un philologue originaire du Hedjaz, Abou Mohammad al-Udhri, célèbre pour ses connaissances linguistiques et pour la pureté de son accent arabe. Il parlait cette langue à la manière des anciens Bédouins. Dès son arrivée à Ishbiliyah, chacun s'efforça de l'imiter, avec plus ou moins de succès, et les plus riches lui payaient des sommes fabuleuses pour recevoir de lui des cours de diction. Ses efforts furent à ce point couronnés de succès qu'en peu de temps, le parler des habitants de la cité se modifia. À la manière dont il prononçait certains mots, on pouvait dire désormais d'un homme qu'il venait de la ville administrée par Ibrahim Ibn Hadjdjadj.

Kamar eut plus de mal à s'habituer à sa nouvelle vie. Le wali lui avait pourtant réservé un accueil princier et elle ne dissimula pas sa joie en découvrant sa luxueuse résidence, située dans l'un des quartiers les plus verdoyants de la cité. Elle ignorait que cette maison avait jadis appartenu à Kuraib Ibn Khaldun et que le gouverneur l'avait purement et simplement confisquée. Ses récitals soulevèrent l'enthousiasme des courtisans invités à y assister. Puis sa véritable nature reprit le dessus. En dépit des faveurs dont elle était comblée, Kamar ne cessait de se plaindre, évoquant avec nostalgie la douceur de son existence à Bagdad dont elle vantait les splendeurs. À ses yeux, Ishbiliyah n'était qu'une bourgade provinciale où elle s'ennuyait à mourir. Prétextant des extinctions de voix dues selon elle à la rigueur du climat, elle annula plusieurs concerts et refusa de se rendre au palais. Ibrahim Ibn Hadjdjadj, qu'on savait être autoritaire, fit preuve à son égard d'une extraordinaire mansuétude. Il lui passait tous ses caprices. En fait, il était tombé éperdument amoureux de la chanteuse. Fine mouche, celle-ci l'avait remarqué et prenait un malin plaisir à repousser ses avances, lui reprochant de la considérer comme une courtisane de bas étage. Le soupirant éconduit ne se découragea pas pour autant et parvint à ses fins, au grand désespoir de ses intendants, furieux de le voir dépenser des sommes folles pour combler de présents sa favorite. Quant à son épouse, elle ne cachait pas le mépris que lui inspirait la chanteuse sur laquelle des couplets railleurs ne tardèrent pas à circuler. Bien renseignée, elle fit savoir à son mari que la belle le trompait avec ses officiers. Surprise en flagrant délit, Kamar fut chassée de la ville et reprit le chemin de l'Orient où elle ne retrouva pas les faveurs du public.

La présence de Kamar et d'Abou Mohammad al-Udhri n'était pas un phénomène isolé. Pour combler les vides laissés par les Chrétiens, Ibrahim Ibn Hadjdjadj dépêcha en Ifriqiya et en Orient des émissaires chargés d'attirer à Ishbiliyah des immigrants arabes et berbères. Plusieurs milliers de familles vinrent s'installer en al-Andalous, apportant avec elles leur culture et leurs traditions. En quelques années, si l'on faisait exception de la communauté juive et de la petite minorité chrétienne dont les rangs continuaient à s'éclaircir, la cité devint quasi exclusivement peuplée de Musulmans. C'était un détail qui frappait tous les voyageurs, notamment ceux qui s'étaient rendus auparavant à Kurtuba ou à Tulaitula. Selon qu'ils fussent Musulmans ou Chrétiens, ils ne manquaient pas d'en féliciter le wali ou de s'en étonner et celui-ci modelait habilement sa réponse selon son interlocuteur. Il se montrait prudent, convaincu que ses propos seraient rapportés à l'émir. La passivité de ce dernier l'intriguait. Elle ne correspondait pas à son comportement habituel et Ibrahim Ibn Hadjdjadj se demandait ce qu'elle cachait. Jadis, il aurait tenté d'en savoir plus en soudoyant des informateurs à la cour. Ce n'était plus possible. Son fils était retenu en otage et il ne voulait pas mettre sa vie en danger.

Chapitre IX

Abd al-Rahman Ibn Ibrahim Ibn Hadjdjadj coulait des jours heureux à Kurtuba. Il avait presque oublié qu'il avait été enlevé par les sbires du hadjib et qu'il était un otage. Seul comptait pour lui le fait de vivre à la cour, dont les fastes l'émerveillaient, et de pouvoir ainsi observer le souverain qu'il admirait secrètement. Méfiants au début à son égard, les dignitaires avaient fini par s'habituer à sa présence. Certains d'entre eux avaient des parents à Ishbiliyah et se comportaient aimablement avec lui dans l'espoir qu'il parlerait d'eux à son père dans les lettres qu'il lui envoyait. Un matin, Saïd Ibn Mohammad Ibn al-Salim lui proposa de l'accompagner à al-Rusafa pour lui montrer la superbe résidence estivale de l'émir. Il le prévint qu'à l'entrée, il serait fouillé, « tout comme moi », ajouta-t-il en riant. Le prince héritier vivait là-bas et des mesures exceptionnelles avaient été prises pour assurer sa sécurité et déjouer toute tentative de meurtre.

C'était une chaude journée d'été et les cavaliers ne furent pas mécontents d'arriver à destination. On leur servit des rafraîchissements après avoir vérifié qu'ils n'étaient pas armés. Le hadjib fit visiter à son invité la demeure édifiée par Abd al-Rahman I^{er}, puis le conduisit le long des vastes allées de ses jardins ombragés où des gardes patrouillaient sans relâche. Ils se dirigèrent vers un plan d'eau réputé pour sa profondeur, en fait une immense piscine de marbre apporté à grands frais des carrières de la région. Entouré de ses serviteurs, le petit Abd al-Rahman jouait avec des amis de son âge. Quand il aperçut le hadjib, le prince héritier courut vers lui. Il fut ravi d'apprendre que son compagnon portait le même nom que lui. Il leur raconta par le menu les événements des derniers jours. Abd al-Rahman Ibn Ibrahim Ibn Hadjdjadj fut surpris par l'intelligence du jeune garçon, sa vivacité et sa bonne humeur. Soudain, le gamin les abandonna. Il avait envie de rejoindre ses amis qui s'étaient éloignés et se trouvaient déjà à bonne distance. En courant le long du bassin, il fit un faux pas et tomba dans l'eau. Il se débattit, cherchant à se rapprocher du bord. Abd al-Rahman Ibn Ibrahim Ibn Hadjdjadj n'hésita pas un seul instant. Jamais le maire du palais n'avait connu un homme capable d'avoir des réflexes aussi prompts. Il le vit se jeter à l'eau et en sortir le gamin qui mit longtemps à retrouver ses esprits.

Ramené dans ses appartements, le prince héritier fut examiné par le médecin qui le déclara hors de danger et lui prescrivit un repos absolu pendant plusieurs jours afin qu'il se remette de sa frayeur. Le hadjib repartit avec le fils d'Ibrahim Ibn Hadjdjadj, non sans lui avoir demandé d'observer le mutisme le plus complet sur ce qui s'était passé. Le lendemain, des gardes vinrent chercher le jeune homme et lui annoncèrent que l'émir souhaitait le voir sur-le-champ. Quand il s'inclina respectueusement devant lui, Abdallah l'examina attentivement et, d'une voix faussement ironique, lui dit :

— C'est donc à toi que je dois la plus grande frayeur et la plus grande joie de ma vie. Quand Saïd Ibn Mohammad Ibn al-Salim m'a raconté que mon petit-fils avait failli se noyer, tu peux imaginer quelle a été ma réaction. J'ai pensé à ce qui se serait passé si tu n'avais pas été là. C'en était fini de tous les espoirs que je nourris pour ma dynastie et pour al-Andalous.

— Ton hadjib n'est en rien responsable de cet incident et je te supplie de ne pas le punir. Tu as été, toi aussi, un gamin, et je suppose qu'il t'est arrivé de fausser compagnie à tes serviteurs. Personne ne pouvait imaginer que ton petit-fils ferait un faux pas.

— C'est vrai et c'est pour cette raison que ce gredin de Saïd a encore sa tête sur ses épaules. En revanche, tu me poses un problème.

— Sois sans crainte, je n'ai aucune intention de me vanter de ce geste. J'aurais fait la même chose pour le fils du plus humble de tes serviteurs.

— Je te crois volontiers. Non, ce qui me trouble, c'est que je redoute de passer à tes yeux pour un ingrat. Je devrais te combler de somptueux présents, voire même ordonner sur l'heure ta libération et ce serait encore insuffisant pour te récompenser comme il se doit. Malheureusement, si je puis t'offrir tout l'argent que tu exigeras, il est hors de question pour moi de te renvoyer dans tes foyers. Je connais assez ton père pour deviner qu'il en profiterait pour rejeter mon autorité et déclencher une rébellion. La raison d'État m'oblige à te considérer comme étant toujours mon otage et cela me désespère.

— T'ai-je réclamé quoi que ce soit ? J'ai beaucoup appris en vivant ici à la cour et je n'envie pas ton sort, loin de là. Je comprends parfaitement qu'il te soit impossible de me rendre ma liberté et j'avoue n'y avoir même pas pensé.

— Voilà qui est surprenant de la part du fils de mon plus vieil adversaire !

— Je ne suis pas impliqué dans vos querelles. Tu le sais, je ne suis pas venu ici de mon propre gré. Tu m'as fait enlever. Mon père a cru bon de disposer de ma personne en faisant de moi un otage. D'une

certaine manière, il est aussi responsable que toi de ma captivité, une captivité bien douce car je n'ai qu'à me féliciter du traitement qu'on m'a réservé jusqu'ici.

— Je puis t'assurer que ce n'est rien à côté de celui qui te sera désormais accordé. Tu n'auras qu'à te louer de ma générosité.

— Je ne demande qu'une seule faveur.

— Je t'écoute.

— Ton petit-fils m'a beaucoup fait rire pendant le peu de temps qu'a duré notre entretien. J'ai eu l'impression qu'il était ravi de voir un nouveau visage et que je lui plaisais. Quand il sera remis de ses émotions, il éprouvera du remords à l'idée de t'avoir inquiété. Montre-lui que tu ne lui tiens pas grief de son comportement en lui offrant un cadeau qu'il appréciera : la présence, à ses côtés, d'un ami. Autorise-moi à partager son existence et à veiller sur lui.

— Je suis heureux que tu réagisses ainsi. Il y a plusieurs mois de cela, le hadjib m'avait déjà suggéré la même chose. Il t'avait observé et avait remarqué que tu n'avais pas cherché à t'enfuir alors que tu avais tout loisir de le faire.

— Je n'étais pas dupe de son comportement. C'est vrai, j'ai eu la faculté de quitter Kurtuba. Je ne l'ai pas fait car j'étais et je suis toujours lié par le serment que j'ai prêté. Je suis un homme d'honneur et j'ai le respect de la parole donnée.

— Sous peu, tu seras conduit à al-Rusafa. Veille sur mon petit-fils et fais en sorte de lui inculquer tes qualités qui sont grandes, très grandes. Je viendrai vous rendre visite quand mes obligations me le permettront et je puis t'assurer que j'aurai grand plaisir à te retrouver.

Abdallah n'eut qu'à se féliciter de cette décision. Les deux Abd al-Rahman devinrent bien vite inséparables ; le jeune garçon modelait sa conduite sur celle de son aîné auquel il portait une véritable adoration.

L'émir, pour la première fois de sa vie, respirait. L'ordre régnait en al-Andalous et il pouvait désormais consacrer tous ses efforts à parfaire son œuvre en soumettant le dernier rebelle déclaré, Omar Ibn Hafsun. Celui-ci se savait menacé. Certes, il contrôlait encore d'immenses territoires et ne manquait pas de partisans. Il était toutefois assez lucide pour savoir que, sous peu, le monarque enverrait plusieurs armées s'attaquer à ses domaines. Il lui fallait à tout prix trouver de nouveaux alliés. Il dépêcha donc son fils, Djaffar, à Ishbiliyah pour sonder les intentions d'Ibrahim Ibn Hadjdadj. Le gouverneur reçut discrètement l'émissaire du chef muwallad et lui demanda :

— Que me vaut le plaisir de ta visite ?

— Mon père te présente ses respects et t'assure de son amitié.

— Tu le remercieras. C'est un guerrier valeureux et j'admire ses prouesses.

— Il sera sensible à ce compliment. Il m'a chargé aussi de te faire part de sa gratitude.

— Pour quelle raison ?

— Il a remarqué et apprécié la manière dont tu te comportais envers nos frères muwalladun. Nous avons toutes les bonnes raisons de croire que tu adopterais à leur égard la conduite des Banu Khaldun, qui fut aussi celle de ton frère.

— Et la mienne également, tu feins de l'oublier. Je suis désormais le wali de cette cité, les tiens y sont majoritaires et je dois effectivement tenir compte de ce fait.

— Tu as pris le titre de gouverneur d'Ishbiliyah dans des circonstances particulières : Abdallah n'avait pas les moyens de s'opposer à ta nomination. Crois-tu qu'il ne s'en souviene pas ? Aujourd'hui, il se prépare à nous attaquer. Nous résisterons de toutes nos forces. Contrairement à ce que pense mon père, je sais qu'il parviendra à nous faire déposer les armes et qu'il nous fera exécuter. Nous n'avons aucune pitié à attendre de lui. Quand nos têtes auront été tranchées, il se retournera contre toi et viendra assiéger ta ville.

— Je t'écoute.

— Voilà pourquoi, poursuit Djaffar Ibn Hafsun, nous avons tout intérêt à nouer une alliance et à unir nos forces. Brandissons de concert l'étendard de la révolte et donnons une bonne leçon à Abdallah ! Il n'est pas question, je te rassure, de le renverser ou de le tuer. Il s'agit simplement de lui signifier clairement que son autorité ne dépasse pas les limites de Kurtuba.

— C'est là une décision qui ne peut être prise à la légère. De plus, mon fils, Abd al-Rahman, est détenu en otage. Il a sauvé la vie du petit-fils d'Abdallah et celui-ci ne l'a pas libéré pour autant. Si je me rebelle, l'émir le fera exécuter.

— La situation serait bien différente s'il était auprès de toi.

— Assurément.

— Je suis heureux de te l'entendre dire. Mon père fera en sorte que tu puisses retrouver ton fils.

Plusieurs semaines après cet entretien, Abd al-Rahman Ibn Ibrahim Ibn Hadjdjadj reçut à al-Rusafa la visite d'un émissaire d'Omar Ibn Hafsun lui proposant de s'évader. Il lui remit une lettre de son père qui lui donnait son accord et qui l'assurait qu'il n'y avait aucun déshonneur à violer un serment extorqué de force. Quand, le soir, le jeune prince héritier interrogea son ami sur l'homme qu'il

avait vu s'entretenir à voix basse avec lui, Abdallah répondit :

— C'était un solliciteur venu demander une faveur dont il n'était pas digne. Je lui ai fait comprendre qu'il ne pouvait espérer mon appui.

— Pourquoi ? N'était-ce pas l'une de tes connaissances ?

— Quand tu seras émir, tu seras assailli par les courtisans qui te réclameront de l'argent ou des domaines pour les récompenser de leurs prétendus bons et loyaux services. Méfie-toi d'eux. Plus tu te montreras généreux, plus ils se feront exigeants. C'est un piège fatal dans lequel tu ne dois pas tomber.

— Je me souviendrai de cette leçon.

Furieux de l'attitude de son fils, Ibrahim Ibn Hadjdjad fut contraint d'observer une prudente neutralité, en apparence du moins. Car il envoya à Omar Ibn Hafsun de grosses sommes d'argent qui permirent au chef muwallad de recruter plusieurs centaines de guerriers dont il aurait bien besoin pour repousser les généraux d'Abdallah.

Quand les guerriers d'Omar Ibn Hafsun étaient venus le chercher, le vieux prêtre n'avait pas opposé la moindre résistance. Il avait imposé le silence aux villageois qui s'étaient attroupés et protestaient. Il leur avait expliqué qu'ils n'avaient rien à craindre. Le seigneur de Bobastro était réputé pour sa loyauté et pour son attitude bienveillante envers les Chrétiens. À plusieurs reprises, il avait demandé à Alfonso de venir dans son repaire pour administrer les derniers sacrements à l'un de ses serviteurs nazaréens. À chaque fois, celui-ci était revenu sain et sauf, récompensé de ses services par une bourse remplie de pièces d'argent. C'était sans doute à nouveau le cas et il se félicitait déjà de cette manne providentielle. La somme lui permettrait de faire enfin reconstruire la partie de l'église qui s'était effondrée, il y avait trois mois de cela, quand la terre avait tremblé. Il était inutile de compter sur la générosité de ses fidèles. Ceux-ci s'échinaient à labourer un sol ingrat. Les récoltes leur procuraient à peine de quoi nourrir leurs familles et payer la capitation à laquelle ils étaient astreints en tant que dhimmis. Les bonnes années du moins, car il suffisait d'une sécheresse prolongée pour que ces paysans en soient réduits à ne manger que des racines. Les plus âgés se souvenaient encore de la terrible famine qui avait décimé les rangs de leur petite communauté. Les chaumières abandonnées et les champs toujours en friche témoignaient de l'ampleur du désastre dont ce hameau d'une trentaine de feux ne s'était jamais véritablement remis.

À Bobastro, le prêtre fut accueilli très aimablement par un

chambellan qui s'excusa auprès de lui. Non, aucun serviteur n'était malade et n'avait besoin de ses services. C'était Omar Ibn Hafsun qui souhaitait le rencontrer pour un motif que l'homme ignorait. Malheureusement, il avait dû partir la veille pour mater la révolte d'un de ses vassaux qui rançonnait les voyageurs. Nul ne savait quand il reviendrait. Mais il avait donné des ordres pour qu'Alfonso l'attende et soit logé le plus confortablement possible. Quand il découvrit les appartements mis à sa disposition, l'ecclésiastique manifesta sa surprise. Il n'était plus habitué à un tel luxe. Les pièces étaient meublées de lits confortables et de coffres finement sculptés. Cela le changeait de la misérable mesure attenante à l'église où il vivait dans le plus complet dénuement. Toutes les heures, des domestiques venaient s'enquérir de ses besoins et il ne savait pas quoi leur répondre. Finalement, après moult hésitations, il interpella l'un d'entre eux :

— Je suis indigne de toutes les bontés que l'on a pour moi. Une seule chose me préoccupe. Je suis un homme de Dieu.

— Je ne l'ignore pas même si nous prions un Dieu différent.

— J'ai donc des devoirs à remplir. Je dois en particulier célébrer la messe.

— On m'a parlé de vos rites. L'un de mes cousins est chrétien, un bon chrétien, je puis te le garantir ! Il a toujours refusé de suivre mes conseils et de devenir Musulman comme moi.

— J'en suis heureux pour lui. Tu comprendras donc que j'ai besoin d'un lieu consacré pour dire mes prières.

— Cela ne pose aucun problème.

— Que me chantes-tu là ? rétorqua le prêtre. Je ne puis tout de même pas le faire dans la mosquée de la forteresse où je n'ai pas le droit de pénétrer ! Laisse-moi repartir dans mon village et je reviendrai dès que ton maître sera de retour.

— Je ne puis t'y autoriser. Il me punirait sévèrement, pensant que tu as été mécontent de notre accueil. Mais ne t'inquiète pas. Quand tu me le diras, je te conduirai à l'église de Bobastro.

Alfonso sursauta. Il ignorait que pareil bâtiment existât. Il n'en avait jamais entendu parler lors de ses précédentes visites et crut qu'on se moquait de lui :

— Ce n'est pas très aimable de ta part de me raconter des sornettes.

— Je t'assure que je ne plaisante pas. Notre chef a recruté récemment beaucoup de guerriers chrétiens. Ceux-ci n'ont accepté de passer à son service qu'à la condition de pouvoir disposer d'un lieu de culte et d'un prêtre. Mon maître a fait bâtir une chapelle et a engagé

l'un de tes semblables. Celui-ci l'a accompagné pour son expédition. Je suis sûr que tu trouveras dans sa chambre tout ce dont tu as besoin pour tes cérémonies.

Le prêtre constata que le domestique lui avait dit la vérité. Il découvrit un modeste oratoire derrière les dépendances de la forteresse et une dizaine de serviteurs chrétiens assistèrent à l'office qu'il célébra. Alfonso était heureux de pouvoir leur prêcher l'Évangile. Il se demandait cependant ce que signifiait tout cela. Il devinait que les attentions dont il était l'objet dissimulaient quelque chose qu'il était bien en peine de définir et ses coreligionnaires ne purent lui donner aucune explication satisfaisante.

Celle-ci lui fut fournie quelques jours plus tard. Revenu victorieux de son expédition, Omar Ibn Hafsun le fit appeler et le salua chaleureusement :

— Je te remercie d'avoir patienté aussi longtemps. J'espère que tu as été traité correctement.

— Je ne sais comment te manifester ma gratitude. Je suis réellement indigne de tant de bontés. Tu n'ignores pas que je n'ai jamais refusé de venir à Bobastro quand tu me faisais appeler pour l'un de tes hommes. C'est mon devoir de prêtre et j'étais le seul dans cette région. D'après ce que j'ai appris, ce n'est plus le cas. L'un de mes frères en Dieu est à ton service et peut donc apporter les secours de notre religion à ceux qui les sollicitent. J'ai d'ailleurs demandé à Dieu de t'accorder Sa bénédiction et Sa protection pour te récompenser de ce geste qui t'honore. Tu es Musulman et tu veilles à ce que tes guerriers chrétiens puissent pratiquer leur religion. Cela me réjouit. Mais je te suis désormais inutile et je te demande donc très humblement l'autorisation de repartir dans mon village où mes fidèles m'attendent.

— Je crains malheureusement que cela soit impossible. Tu dois rester ici.

— Pourquoi ? Chacun sait que tu n'es pas homme à t'emparer de captifs pour exiger de leurs parents des rançons. Tu punis d'ailleurs sévèrement ceux des tiens qui agissent de la sorte et je t'en félicite. Je ne puis croire que je suis ton prisonnier.

— Ce serait mal te prouver mon estime et mon amitié. Tu es mon invité et je considère comme un grand privilège le fait de pouvoir accorder l'hospitalité à un homme de ton rang.

— Je ne suis qu'un modeste serviteur de Dieu, protesta Alfonso.

— C'est ce que tu veux faire croire et c'est tout à ton honneur. Je ne te reproche pas d'avoir dissimulé ta véritable identité à tes rustauds de villageois.

— Que veux-tu dire ?

Omar Ibn Hafsun sourit finement :

— Rien n'échappe à mon attention. C'est à ce prix que j'ai pu rester en vie jusqu'ici, en déjouant tous les complots tramés contre moi par mes ennemis et par ce maudit Abdallah qui a juré ma perte. Je me renseigne soigneusement sur ceux qui viennent s'établir dans mes domaines et je dois dire que tu m'as causé bien du souci. Oh, je ne regrette pas un seul instant l'argent que j'ai dépensé pour apprendre la vérité à ton sujet. Il m'a fallu du temps, beaucoup de temps. Mes informateurs étaient incapables de me ramener des renseignements et seul un hasard de circonstances m'a permis de parvenir à mes fins. Tu es très habile, trop habile peut-être, et cela t'a perdu. Quand tu t'es installé dans ton modeste hameau, j'ai demandé à votre chef, l'évêque de Malaka, qui n'a rien à me refuser, quelle faute tu avais commise pour mériter pareille punition. Il a paru surpris. Il ignorait ton existence et il m'a affirmé que ton *masjid*[\[91\]](#) n'avait pas de desservant régulier. Des prêtres s'y rendaient épisodiquement pour y célébrer la messe et, surtout, pour extorquer de l'argent aux paysans. J'ai ordonné à ton évêque de te laisser tranquille et j'ai voulu éclaircir le mystère de ta présence.

Alfonso faisait peine à voir. Il était accablé par les paroles, teintées d'ironie, de son interlocuteur. Celui-ci prenait visiblement un malin plaisir à le torturer moralement en lui faisant sentir que tous ses efforts avaient été vains. Il avait percé son secret et tout le passé, que le prêtre avait fini par oublier, lui revint soudain en tête. Il jugea donc préférable de raconter dans le détail à Omar Ibn Hafsun les raisons qui l'avaient conduit à chercher refuge dans une région désolée où même les voyageurs les plus hardis n'osaient s'aventurer. C'est vrai, il ne s'appelait pas Alfonso, mais Gundisalvus. Il était né à Ishbiliyah dans une riche famille patricienne d'origine wisigothique, et avait mené dans sa jeunesse une existence fort dissipée. Il lutinait les servantes et passait la plupart de son temps à chasser dans les domaines que possédait son père. Ayant assassiné un de ses compagnons de débauche et de beuverie lors d'une rude rixe, il avait dû quitter sa ville natale pour échapper à la vengeance des parents de la victime. Il avait gagné l'Ifrandja et s'était installé à Narbuna[\[92\]](#). C'est là qu'après avoir longuement médité et prié, il avait été touché par la grâce divine. Renonçant à ses erreurs, il avait décidé de consacrer sa vie à ses semblables afin d'expié son crime. Il était devenu prêtre et avait gagné la confiance de l'évêque qui en avait fait son secrétaire. Il s'était rendu à Rome avec lui et l'avait accompagné en pèlerinage à Jérusalem. Le saint homme était mort peu de temps après son retour

dans sa ville. Gundisalvus raconta longuement à Omar Ibn Hafsun l'émotion qui l'avait étreint en parcourant les ruelles de la cité de David ainsi que les entretiens qu'il avait eus avec plusieurs savants juifs et Musulmans qui lui avaient expliqué leurs dogmes et l'avaient familiarisé avec leurs textes sacrés.

Après le décès de son protecteur, les autres prêtres de Narbuna lui avaient fait savoir qu'ils souhaitaient le désigner comme son successeur. Il avait protesté, arguant qu'il était trop jeune. Ils n'avaient rien voulu entendre. Désespérant de les convaincre, il s'était enfui et avait mené, des années durant, une existence errante dans les royaumes chrétiens situés au nord d'al-Andalous. Tombé gravement malade, il avait gagné Oviedo et avait recouvré la santé. Il lui était alors arrivé la même mésaventure qu'à Narbuna. Sa piété et sa foi intense, qu'il manifestait par des sermons enflammés, lui avaient valu les faveurs des fidèles et, surtout, la protection du roi Alphonse III. Ce monarque, réputé pour sa bravoure, avait fait de lui son chapelain et, à la mort de l'évêque de sa capitale, lui avait proposé de le remplacer. Une fois de plus, Gundisalvus, qui se faisait appeler Alfonso depuis son départ d'Ifrandja, avait supplié qu'on lui épargne cet honneur. Il avait avoué au souverain qu'il n'était qu'un simple criminel qui n'aurait pas assez d'une vie de mortifications pour se faire pardonner la faute qu'il avait commise sous l'emprise de la boisson. Son nouveau protecteur lui avait rétorqué que c'était précisément parce qu'il avait l'étoffe d'un saint, en raison de son passé et de la manière dont il expiait celui-ci, qu'il lui paraissait être le plus digne d'exercer la fonction qu'il lui proposait. Ce n'était d'ailleurs pas un souhait, mais un ordre. Le peuple, qui lui attribuait déjà des miracles, ne comprendrait pas son refus.

Gundisalvus n'avait eu d'autre solution que de quitter précipitamment Oviedo et de regagner les territoires gouvernés par les Infidèles. De retour en al-Andalous, il avait vécu dans la crainte constante d'être reconnu par un voyageur venu d'Ishbiliyah. D'un ton penaud, il confia à Omar Ibn Hafsun :

— À l'époque, j'étais encore assez orgueilleux pour croire qu'on se souvenait de moi dans ma ville natale. En fait, il n'en était rien. Mon père et ma mère étaient morts, désespérés de n'avoir plus jamais eu de nouvelles de moi, et mes frères avaient hérité de leurs propriétés avant de s'installer à Oviedo après la nomination comme wali d'Ibrahim Ibn Hadjdjadj. Quant aux parents de mon infortuné compagnon, ils s'étaient éteints, déplorant la disparition tragique de leur fils unique. En raison du départ massif des Chrétiens d'Ishbiliyah, il n'y avait plus de témoins directs de mes actes insensés. Pourtant, je

persistais à m'imaginer que, des années après, ils étaient restés dans toutes les mémoires et qu'ils alimentaient les conversations quotidiennes. Il m'a fallu beaucoup de temps pour prendre conscience que je m'attribuais une importance qui ne correspondait pas à la réalité. Je n'aurais pas été inquiet si j'avais foulé à nouveau les rues animées de ma cité.

— Comment es-tu arrivé dans ce misérable hameau ?

— Tu le sais, tu l'as appris.

— Je préfère l'entendre de ta propre bouche.

— Soit. Peu de temps après mon arrivée en al-Andalous, j'ai exercé ma charge de prêtre dans une bourgade proche de Granata. Un soir, l'on est venu me chercher. Un Chrétien, dont j'ignorais jusque-là l'existence, était sur le point de rendre l'âme et souhaitait se confesser. Je suis allé chez lui. Il vivait, caché depuis des années, dans une misérable hutte, soigné par sa compagne, une femme d'une saleté repoussante, qui a fait mine de s'enfuir en m'apercevant. L'homme m'a raconté son histoire. C'était un ancien moine, du nom de Valério, qui avait été ton captif avant de passer au service du prince Mutarrif. C'est lui qui avait utilisé ses talents de faussaire pour forger les documents qui amenèrent l'émir à condamner à mort son fils Mohammad. Redoutant d'être tué par son protecteur, qui n'avait aucun intérêt à ce que l'on découvre la vérité, ce malheureux s'était enfui de Kurtuba et avait gagné tes domaines où il se cachait, tremblant à l'idée que tu découvres son repaire. Pour le consoler et le reconforter, je lui ai avoué que ma propre vie ressemblait à la sienne et j'ai pris sur moi, en dépit de ses nombreux péchés, de lui donner l'absolution. Pouvais-je la lui refuser, moi qui avais aussi un crime sur la conscience ? J'ai tué de ma propre main un ami. Lui n'a fait que prêter son concours à un abominable complot.

— Je puis te le dire, ce Valério était un fieffé coquin dont je n'étais pas mécontent de m'être débarrassé.

— Peu importe ce que tu penses. Il est mort en bon chrétien et c'est ce qui compte à mes yeux. Pour me remercier, il m'a éclairé de ses lumières. Ayant été ton domestique, il connaissait parfaitement cette région et c'est lui qui m'a indiqué l'existence de ce hameau perdu. Il était peuplé, m'a-t-il dit, par des êtres frustes et incultes. Ceux-ci seraient trop heureux d'avoir un prêtre à leur disposition et se garderaient bien de lui poser la moindre question. J'ai suivi son conseil et, des années durant, je n'ai pas eu à le regretter. Je n'arrive pas à comprendre comment tu as pu retrouver ma trace. Lui seul était au courant de mon terrible secret et il est mort dans mes bras, peu de temps après avoir reçu ma bénédiction.

— Je te l'ai dit, rien ne m'échappe.

Omar Ibn Hafsun se garda bien de révéler à Gundisalvus que la compagne du mourant était en fait restée dans un coin obscur de la pièce et n'avait pas perdu un mot de leur discussion. À court d'argent, elle s'était rendue à Bobastro et lui avait vendu cette information, se doutant bien qu'elle intéresserait le chef rebelle. Il ne regrettait pas les quelques pièces dont cette hideuse ribaude l'avait délesté. Outre le fait qu'il avait beaucoup ri en apprenant les infortunes de son ancien protégé, il avait immédiatement compris que le prétendu Alfonso était un personnage hors du commun et qu'il pourrait un jour utiliser ses compétences et ses connaissances. Il avait ordonné qu'on le laisse en paix et l'avait fait venir à plusieurs reprises à Bobastro pour mieux l'observer et le jauger. Il avait maintenant besoin de lui et espérait bien être payé de retour pour sa bienveillance passée.

Après son long entretien avec Gundisalvus, Omar Ibn Hafsun laissa le vieil homme prendre un peu de repos. La journée avait été éprouvante pour le prêtre, soudainement confronté à un passé qu'il avait cherché par tous les moyens à dissimuler. Il préférait le ménager et ne pas lui révéler immédiatement ce qu'il attendait de lui. Il prétextait une partie de chasse avec son fils Djaffar pour s'absenter de Bobastro pendant plusieurs jours. Il avait ordonné à son chambellan de veiller soigneusement sur son hôte et de ne jamais le laisser seul. Il craignait qu'Alfonso ne soit tenté de mettre fin à ses jours ou de s'enfuir. Lui-même éprouvait l'impérieux besoin de prendre un peu de distance. Il devait faire certains choix décisifs et il n'était pas homme à se fier aux avis de ses nombreux conseillers. Bien entendu, il prenait soin de les consulter. Il les payait pour cela. Il connaissait trop son tempérament emporté pour se priver de leurs services. Il les manœuvrait habilement, les dressant les uns contre les autres, trouvant dans leurs interminables joutes oratoires matière à réflexion. D'un détail en apparence anodin mentionné par l'un d'entre eux, il pouvait tirer de profondes leçons. Il l'avait récemment vérifié en discutant avec son trésorier, Abdallah Ibn Omar, un petit homme replet. Il avait la curieuse manie de parler tout seul et Omar Ibn Hafsun prétendait, en plaisantant, qu'il passait son temps à marmonner dans sa barbe des additions et des soustractions et que sa seule distraction consistait, le soir venu, à s'enfermer dans sa chambre pour aligner des colonnes et des colonnes de chiffres. Quand il avait reçu les coffres remplis de pièces envoyés par Ibrahim Ibn Hadjdjadj afin de se faire pardonner son refus de déclencher les hostilités contre l'émir, son serviteur avait souri :

— Allah le Tout-Puissant et le Miséricordieux a exaucé mes prières. Tu ne gaspilles plus ta fortune et tu as décidé de t'enrichir aux dépens des autres.

— Que veux-tu dire par là ?

— Tu m'as ordonné de recruter plusieurs contingents de guerriers. Je puis te garantir que ces individus ont des prétentions exorbitantes. Ils exigent des soldes élevés et j'ai passé des heures à négocier avec leurs chefs pour qu'ils se montrent plus raisonnables. Je ne voulais pas dépasser une certaine somme et je suis parvenu à mes fins. Ils ont dû accepter mes propositions.

— Je les plains, tu n'es pas réputé pour ta générosité.

— C'est le plus beau compliment que tu puisses me faire. Les cinq mille soldats dont je me suis assuré le concours ne te coûteront pas plus que mille pièces d'argent que j'ai soigneusement mises de côté depuis des années. Or voilà que le wali d'Ishbiliyah nous envoie dix fois plus. Tu fais là un beau bénéfice.

— Ces considérations ne sont pas dignes d'un guerrier. Mais que se serait-il passé, mon cher Abdallah, si nous n'avions pas reçu ce cadeau du gouverneur et si tu ne m'avais pas volé mon propre argent ? Je ne peux pas employer d'autre mot pour qualifier tes agissements. Tu m'as bel et bien grugé et spolié. Car, souviens-toi, l'an dernier, je t'avais demandé cinq cents pièces d'argent dont j'avais un besoin urgent. Tu as alors hurlé et protesté et tu m'as affirmé que tu n'avais pas pareille somme. Or elle se trouvait dans tes coffres !

— J'ai agi pour ton bien et je ne le regrette pas un seul instant. De fait, l'état de tes finances s'est considérablement amélioré depuis des années.

— Par quel miracle ? J'ai perdu le contrôle de plusieurs localités qui me rapportaient des gros revenus. Ce chien d'Abdallah, je parle de l'émir bien entendu, me les a reprises. Il mène désormais contre moi deux saifas. On raconte que l'un de ses vizirs, Omar Ibn Qolzom, l'a incité à agir de la sorte en lui débitant ces vers stupides : « En toutes circonstances, tu fais deux campagnes, l'une l'été l'autre l'hiver. Celle-là détruit ton ennemi, celle-ci remplit tes caisses. »

— Quel homme sage et prévoyant ! Dommage qu'il soit fidèle à son souverain. Tu dis vrai, tes domaines se sont rétrécis de fait de ses attaques. Cela ne veut pas dire qu'ils te rapportent moins. Tout dépend de leur population.

— Que veux-tu dire par là ?

— Tu as perdu des terres, tu as gagné des hommes.

— Joues-tu aux devinettes avec moi ?

Prenant son ton le plus docte, Abdallah expliqua à Omar Ibn

Hafsun qu'il avait de bonnes et de mauvaises nouvelles à lui annoncer. Les mauvaises étaient que le nombre de ses sujets Musulmans, arabes, berbères ou muwalladun stagnait de manière inquiétante. Les bonnes nouvelles étaient que le chiffre de ses administrés chrétiens avait quasi doublé. En conséquence, la djizziya, la capitation, et le *kharadj*, l'impôt foncier, auxquels ils étaient soumis en tant que protégés avaient, eux, triplé, et continueraient sans doute à croître de façon régulière dans les années à venir. Omar Ibn Hafsun ricana :

— Les Chrétiens voient-ils en moi leur Sauveur ou leur Messie ?

— Je te l'ai dit, ils apprécient la manière dont tu les traites. Tu sais que ceux d'Ishbiliyah ont quitté massivement cette ville. Les plus riches sont allés à Kurtuba, les indigents chez leurs frères du Nord. Les autres, artisans ou paysans, ont préféré s'installer dans tes domaines, attendant le moment propice, qui ne viendra pas, pour regagner al-Andalous. À Oviedo, ils n'ont aucune chance de trouver à s'employer ou de se voir attribuer des terres. Ce sont des gens honnêtes qui paient leur dû régulièrement. Quand il s'agit de lever sur les Musulmans les taxes ordinaires, il me faut leur envoyer deux ou trois fois mes agents pour obtenir satisfaction.

— Moi, un Musulman, fier d'appartenir à la communauté des vrais croyants, me voilà à la tête d'un royaume de Chrétiens !

— Je dirais plutôt à la tête de milliers de nouveaux contribuables qui remplissent tes coffres.

— Tu ne vois que l'aspect financier de cette question. Tu ne te soucies pas des leçons que je dois tirer de ce constat.

À partir d'une banale plaisanterie avec son trésorier, qui avait entraîné une longue discussion, Omar Ibn Hafsun avait pris conscience de la dure réalité des faits, la seule qui comptât à ses yeux. Elle l'obligeait à réviser ses plans et à changer totalement de stratégie. Pour repousser les offensives de l'émir, souvent couronnées de succès, il avait désespérément cherché de nouveaux alliés et avait commis l'erreur de croire qu'il les trouverait chez ses coreligionnaires. L'un après l'autre, les chefs arabes et berbères, à l'exception d'une poignée d'irréductibles, avaient, sous des prétextes divers, décliné ses offres. Désormais, l'évidence lui sautait aux yeux : c'est vers les Chrétiens qu'il devait se tourner.

Il se méfiait de ceux qui étaient ses sujets. Certes, plusieurs aristocrates wisigothiques qui avaient pu conserver leurs domaines et leurs châteaux ne répugnaient pas à se battre à ses côtés, ravis de pouvoir occire des Infidèles. D'autres aussi étaient venus spontanément lui proposer leurs services mais c'étaient des vauriens et des voleurs qui constituaient la lie de leur communauté. Si Omar Ibn

Hafsun appréciait leur courage, il avait la plus grande peine à leur imposer sa discipline. L'immense masse des Chrétiens n'avait pas, c'était peu de le dire, la fibre guerrière. Ils l'avaient amplement démontré soit en se soumettant, comme des agneaux, aux conquérants arabes, soit en s'enfuyant des régions en proie à des troubles où ils refusaient obstinément de prendre parti.

Non, il en était convaincu, c'était aux Chrétiens du Nord qu'il avait tout intérêt à s'allier. À première vue, l'affaire était plutôt ardue. Leur souverain, Alphonse III, n'était pas aussi pacifique que son père Ordon. Il avait mené cinq ou six campagnes contre les territoires contrôlés par Omar Ibn Hafsun, essentiellement pour s'emparer des récoltes et faire des captifs. Le chef muwallad n'avait pas mis longtemps à comprendre les raisons de sa soudaine agressivité. Ses espions à Oviedo lui avaient appris qu'Abdallah finançait ces opérations destinées à l'affaiblir. Se sentant comme un morceau de métal pris entre le marteau et l'enclume, il chercha à se dégager de cette position inconfortable. Le seul moyen était de nouer une alliance militaire et diplomatique avec Alphonse III, dont l'entourage avait la réputation d'être encore plus corrompu que les foqahas de Kurtuba, ce qui n'était pas un mince exploit !

Omar Ibn Hafsun avait donc remercié le ciel d'avoir mis sur son chemin la veuve de Valério, cette femme d'une laideur et d'une saleté repoussantes, venue lui vendre une information de première importance, à savoir la véritable identité d'Alfonso. Par ses informateurs, il avait appris que les frères du prêtre comptaient parmi les plus proches conseillers du roi des Asturies et que l'un d'entre eux commandait même ses fantassins. Le modeste prêtre, qui vivait dans le dénuement le plus complet, possédait en fait un trésor inestimable, sa naissance. S'il acceptait de renouer avec les membres de sa famille, il permettrait à Omar Ibn Hafsun de prendre contact avec l'entourage d'Alphonse III et d'entamer des négociations en vue de la conclusion d'un traité. Encore fallait-il le convaincre de se prêter à cette manœuvre. Pour cela, il convenait tout d'abord de l'affaiblir, en lui dévoilant que son secret avait été éventé. Ensuite, il serait facile de profiter de son désarroi pour l'obliger à jouer les intermédiaires.

C'est avec en tête ce plan particulièrement retors qu'Omar Ibn Hafsun, de retour de la chasse, fit venir le vieil homme :

— Je ne sais trop comment t'appeler, Alfonso ou Gundisalvus ? C'est à toi de me le dire.

— Gundisalvus. Pendant ton absence, j'ai beaucoup prié, du moins quand tes serviteurs me laissaient tranquille. Ils tournaient autour de moi, cherchant par tous les moyens à me distraire et à me

faire plaisir. J'apprécie grandement leur sollicitude et je te prie de les remercier de leurs bonnes intentions. Mais, de grâce, qu'ils respectent ma solitude !

— Je donnerai des ordres en ce sens. Toi, le fils d'une famille noble, tu es bien placé pour savoir de quelles maladresses peuvent se rendre coupables, sans le soupçonner, les domestiques qui vivent constamment dans la crainte d'une réprimande. Ils auront mal interprété mes consignes.

— Je te supplie de ne pas les punir. Je m'en voudrais si ces pauvres gens avaient à subir les conséquences de ce que je t'ai dit.

— Rassure-toi. Ils seront ravis d'apprendre que c'est à ta suggestion que je les récompense d'une petite somme d'argent.

— Te voilà mon créancier. Comment pourrais-je m'acquitter de cette dette ?

— C'est très simple.

— Parle et je t'obéirai.

— J'ai besoin de ton aide.

— Sois assuré que je prie pour toi chaque jour.

— Je te remercie, mais ce n'est pas ce que je veux.

— Je t'écoute.

— Je souhaite que tu te rendes à Oviedo et que tu entres en contact avec tes frères qui vivent là-bas. Ils seront heureux, j'en suis sûr, d'apprendre que tu es toujours vivant. Tu leur remettras de ma part un message. Je vais être sincère avec toi. Mon plus grand désir est de nouer une alliance avec Alphonse III, dont ils sont les conseillers, et c'est une mission périlleuse que je te confie. J'aurais pu trouver d'autres prétextes pour t'envoyer dans cette ville. Je t'estime trop pour abuser de ta confiance et de ton amitié.

— Je te suis très reconnaissant de cette attention. Elle confirme la noblesse de tes sentiments. Je te l'ai dit, pendant ton absence, j'ai beaucoup prié et j'ai réalisé la vanité de mon comportement. J'ai cherché à effacer mon passé et j'en ai été cruellement puni. Ce que tu as découvert, d'autres l'apprendront à leur tour. À ce propos, qu'est devenue la femme de Valério ?

— Voilà une excellente question. J'avais de bonnes raisons de me méfier d'elle. Elle connaissait parfaitement la valeur de l'information qu'elle m'a vendue. Je me suis assuré qu'elle ne pourrait ni te nuire, ni me nuire. Tant que nous n'avions pas eu notre discussion, elle est restée ici, sous bonne garde.

— J'espère qu'elle n'a pas été maltraitée.

— Non, et pourtant elle l'aurait bien mérité. C'est une véritable diablerie et mes soldats l'auraient volontiers fouettée pour la punir de

son insolence, de ses invectives et de ses exigences.

— Tu l'as protégée, c'est le plus important. J'ai de bonnes raisons de ne pas la porter dans mon cœur. Mais c'est une Chrétienne et, en tant que prêtre, je dois lui pardonner le mal qu'elle m'a fait.

— Mon intendant m'a averti qu'elle s'était enfuie hier, non sans dérober quelques objets précieux. Je suppose qu'elle est partie pour Oviedo vendre à tes frères ton secret. Je n'ai aucune intention de la faire rattraper. Sans le savoir, elle sert mes intérêts.

— Ce n'est pas à tort qu'on dit que tu es l'homme le plus rusé de la terre. Je m'attendais à ce dénouement. Désormais, il ne me fait plus peur. Je te l'ai dit, je regrette amèrement ma conduite. En cherchant l'oubli, j'ai choisi la solution de facilité. Dieu m'a rappelé à mes devoirs en me faisant comprendre que ma plus grande punition serait de redevenir Gundisalvus et d'assumer ma véritable identité. Il t'a élu pour me l'infliger. Toi qui penses être le maître de tes domaines, tu n'es que le modeste instrument de la providence divine et c'est la raison pour laquelle je ferai ce que tu me demandes. Ce n'est pas à Omar Ibn Hafsun, mais à Dieu que j'obéis en agissant ainsi.

Le chef muwallad soupira de soulagement. Il n'avait pas eu besoin de menacer son interlocuteur. Au fond de lui-même, il redoutait d'avoir à le faire. S'il avait voulu, il aurait pu le mettre en garde contre les conséquences d'un éventuel refus. Il n'avait qu'un mot à dire et ses guerriers seraient partis attaquer les villages chrétiens voisins, en particulier le hameau d'Alfonso ; le prêtre, qui avait à cœur le bien-être de ses fidèles, aurait cédé et serait parti pour Oviedo. Mais rien ne garantissait alors qu'il remplirait sa mission. Celle-ci n'avait de chance de réussir que s'il adhéraît au projet concocté par Omar Ibn Hafsun. Le vieil homme était assez intelligent pour réaliser que son propre destin le dépassait. Il était touchant à la fois de lucidité et de candeur, à moins qu'il ne soit assez retors pour dissimuler son jeu. On pouvait s'attendre à tout d'un tel personnage encore que sa retraite forcée dans un village montagneux laissât supposer qu'il n'avait guère le goût de l'intrigue.

Gundisalvus attendit le retour de la belle saison pour se mettre en route. Omar Ibn Hafsun lui fournit une escorte jusqu'à la limite de ses domaines. Là, l'attendait Fredenandus, un agent du chef muwallad chargé de veiller sur sa sécurité jusqu'à Oviedo. C'était un Chrétien et le prêtre, après avoir longuement hésité, lui demanda pourquoi il s'était mis secrètement au service d'un seigneur Musulman.

— Il me paie et cela me suffit, répondit-il. Mes parents étaient de modestes paysans et, à leur mort, mes frères aînés m'ont chassé de la

maison avec mes sœurs cadettes. Je ne leur en veux pas. C'étaient autant de bouches en moins à nourrir. Nous sommes partis pour Oviedo où les malheureuses ont trouvé des maris pour subvenir à leur existence. J'ai vainement cherché à m'employer auprès d'un artisan ou d'un négociant comme apprenti ou domestique. Nul n'a voulu de moi et j'ai dû mendier mon pain à la sortie des églises. Je puis t'assurer que ceux qu'on nomme « Chrétiens » ne sont guère généreux envers leurs prochains. Rares sont ceux qui font l'aumône de bon cœur. Le plus souvent, seules les petites gens, lors des grandes fêtes, me donnaient une piécette ou deux. Les riches, eux, feignaient de ne pas me voir comme s'ils étaient frappés de cécité.

— Ils auront des comptes à rendre à Dieu.

— J'oubliais que tu es prêtre. Cela ne me console pas. Je ne serai pas là pour récolter le fruit de leurs remords. J'ai mené une existence misérable jusqu'à ce qu'un curieux personnage m'aborde. Il avait remarqué l'ascendant que j'exerçais sur les autres mendiants. En fait, je veillais à ce que ceux-ci ne me gênent pas et je rossais ceux qui tentaient de prendre ma place. Cet homme m'a proposé de me verser une somme en échange de menus services, lui rapporter par exemple les conversations entre les fidèles ou grappiller des informations sur les principaux événements agitant notre cité. Voyant qu'il omettait de se signer en passant devant les églises, j'ai compris qu'il était Musulman. Il ne pouvait être juif, je connais tous ceux d'entre eux qui habitent à Oviedo.

— N'as-tu pas craint, Fredenandus, de mettre en danger la vie de tes frères chrétiens ?

— Se sont-ils préoccupés de la mienne ? Je me moque bien de savoir qui me paie pourvu que j'aie de quoi nourrir ma famille. J'ai trois enfants, leur mère est morte en donnant naissance au dernier, et leurs tantes, chez qui ils sont placés, ne les gardent pas pour l'amour de leurs beaux yeux. Elles me soulagent de quelques pièces au passage.

— Elles savent que tu n'es plus mendiant.

— Avec l'argent que me donne Omar Ibn Hafsun, j'ai pu ouvrir une modeste auberge. C'est là que tu logeras. Ne t'attends pas à retrouver le luxe de Bobastro. Outre les ivrognes de mon quartier, mes clients sont surtout des pèlerins qui se rendent prier sur le tombeau de l'apôtre Jacques à Compostelle. Ils dépensent le moins possible et je les loge à plusieurs dans une même chambre. À leur retour, ils me racontent ce qu'ils ont vu en chemin et je fais semblant d'être captivé par leurs récits. Le moindre bruit est bon à prendre.

— Tu n'as aucun regret de ce que tu fais ?

— Je te l'ai dit, seuls les riches en ont, une fois morts.

À son arrivée à Oviedo, Gundisalvus reconnut sans peine la ville. Elle n'avait guère changé depuis son départ même si l'ancienne muraille avait été remplacée par de solides remparts, flanqués, à intervalles réguliers, de hautes tours. Il se signa machinalement en entendant les cloches sonner. Son compagnon le regarda curieusement :

— Que sont ces simagrées ? Jamais je n'ai vu un prêtre se comporter de la sorte.

— C'est vrai. Rien ne nous oblige à nous signer en cette occasion. Mais, vois-tu, c'est un bruit que j'avais fini par oublier. Chez les Infidèles, nous n'avons pas le droit de faire sonner les cloches ni d'organiser de processions publiques et nous respectons scrupuleusement ces interdits.

— Ici, c'est tout le contraire. Les cloches nous dérangent à toute heure du jour. En revanche, tu n'entendras pas l'appel à la prière du prédicateur Musulman comme cela se pratique à Bobastro où j'ai eu l'occasion de me rendre.

— Y a-t-il des disciples de Mohammad dans cette ville ? Quand j'y vivais, il n'y en avait aucun.

— En théorie, ils n'ont pas le droit de résider ici. Seuls sont autorisés à séjourner, pour une brève période, des voyageurs ou des négociants, s'ils en demandent la permission et paient une taxe spéciale. En fait, beaucoup de familles possèdent des esclaves Musulmans. Ce sont des hommes ou des femmes capturés lors des expéditions organisées par le roi. Ils ont refusé d'abjurer leur religion. La plupart du temps, leurs maîtres veillent à ce qu'on ne les oblige pas à manger du porc et leur permettent d'observer leur carême. En tous les cas, ils n'ont pas de lieu de culte, contrairement aux Juifs qui possèdent deux synagogues.

Gundisalvus s'installa chez son guide. Ce dernier ne lui avait pas menti. Son auberge était un véritable taudis, une suite de pièces crasseuses et enfumées où gens et animaux, porcs ou volailles, vivaient pêle-mêle dans un joyeux désordre. Par respect pour lui, Fredenandus le logea dans une chambre située au-dessus de la grande salle. Il y accédait en grimpant à une mauvaise échelle de bois, craignant à chaque fois de se rompre le cou. Son hôte lui avait conseillé de la retirer durant la nuit pour dissuader d'éventuels voleurs. Hésitant à se rendre chez ses frères, il resta enfermé pendant plusieurs jours, ne sortant que pour assister à la messe dans l'église voisine. Finalement, il se fit conduire chez Ataulfus, son cadet de dix ans, parce que c'était son préféré. Ce gamin avait beaucoup pleuré quand il avait appris que

son aîné devait quitter Ishbiliyah après cette pénible affaire de meurtre. Quand il se présenta à son domicile, une maison de pierre dépourvue de fenêtres donnant sur l'extérieur, le portier l'interpella grossièrement :

— Que veux-tu ? Mon maître n'aime pas que les mendiants le dérangent et j'ai ordre de les chasser. Un bon conseil : passe ton chemin avant que je ne m'énerve.

— C'est pourtant lui que je veux voir.

— Il ne te recevra pas.

— Je suis convaincu du contraire. Dis-lui qu'un amateur de chasse s'est présenté à sa porte.

— Te moques-tu de moi ? Je n'ai pas envie qu'il m'administre dix coups de fouet pour l'avoir dérangé sous un prétexte futile. Je le connais, il a la main leste et nous tremblons devant lui.

Gundisalvus parut surpris. La dernière fois qu'il avait vu Ataulfus, c'était un gamin doux et chétif. Tout effort lui était interdit pour ménager sa santé, comme monter à cheval ou s'aventurer dans la rue. Un jour, bravant l'interdiction de ses parents, il l'avait emmené avec lui poursuivre sangliers et biches et le garçonnet avait été ravi de cette escapade sur laquelle il avait juré d'observer le plus grand silence. Pouvait-il avoir changé à ce point et être devenu une brute capable de battre ses domestiques ? Le prêtre réfléchit. Finalement, il tira une pièce d'argent de sa bourse et la tendit au portier :

— Tu vois que je ne suis pas ici pour mendier. Voici un gage de ma bonne foi. Fais ce que je te dis.

L'homme le regarda d'un œil soupçonneux :

— Pourrais-je garder cet argent même si l'on m'ordonne de t'éconduire ?

— Oui.

— Dans ce cas, c'est un risque que je suis prêt à courir. Mon dos en a vu d'autres.

Il revint peu de temps après et se montra plus aimable :

— Le seigneur Ataulfus te salue et te présente ses respects. Il est heureux de te savoir en ville. Il est très occupé et te demande de patienter jusqu'à ce soir. Si tu le souhaites, j'ai ordre de te conduire dans les appartements qu'il met à ta disposition.

— N'en fais rien. Je repasserai à la tombée de la nuit.

Gundisalvus mit à profit le reste de la journée pour se promener dans les rues tortueuses et boueuses de la cité. Le moindre espace était occupé et le prêtre remarqua l'absence quasi totale de places et de jardins. Les boutiques étaient rares et mal approvisionnées. Dans l'une d'entre elles, on vendait des étoffes de laine grossière. Croyant avoir

affaire à un client, le marchand lui proposa un manteau et le prêtre sursauta en entendant le prix qu'on exigeait de lui. En al-Andalous, il n'aurait pas eu à dépenser autant pour une aussi piètre marchandise. À sa réaction, le commerçant devina d'où il venait :

— Je suppose que tu habites chez les Infidèles. On m'a rapporté que leurs villes étaient fort belles.

— On ne t'a pas menti.

— Les négociants y font, paraît-il, de bonnes affaires. Ce n'est pas mon cas. Je n'ai encore rien vendu aujourd'hui et je doute qu'un acheteur se présente. Un jour ou l'autre, j'irai m'installer chez ces maudits païens ! Pardonne-moi, j'oubliais que je m'adressais à un prêtre. Je te supplie de ne pas me dénoncer auprès de tes semblables. Ma femme me le répète assez : je ne sais pas tenir ma langue ! Elle me la baille belle. Avec quoi vais-je payer les impôts et la dîme ?

— Rassure-toi, je n'ai aucune envie de te nuire ni de t'infliger une pénitence. Après tout, on pourrait me reprocher de ne pas être dans une église en train de prier. J'ai mieux à faire que de me promener. Cela dit, ici, du moins, tu as la possibilité de pratiquer librement notre sainte religion et c'est un bonheur que tu n'auras pas si tu vas chez les Infidèles.

— Je ne l'ignore pas et c'est bien la raison pour laquelle je ne mettrai jamais mon projet à exécution. Tu m'es sympathique. Viens avec moi à la taverne. Je veux te remercier de ta bonté en te régaland d'un peu de vin.

Ils pénétrèrent dans une pièce sombre et s'assirent à une table. Le tenancier déposa devant eux une cruche et deux gobelets de terre cuite. Tout autour d'eux, des hommes discutaient ou, plutôt, se disputaient. Deux d'entre eux en vinrent aux mains et roulèrent par terre dans l'indifférence générale. Son nouvel ami dit à Gundisalvus :

— Ne t'inquiète pas. Dans quelques instants, ils se seront réconciliés et commanderont une cruche de vin... La ville est infestée de ces vauriens. On parle beaucoup d'une prochaine expédition du roi contre les Musulmans et ils espèrent pouvoir être engagés comme soldats. Je prie tous les jours pour qu'Alphonse se décide à partir en campagne. Quand ces coquins auront touché leur solde, ils auront besoin de s'équiper. L'hiver sera rude et il leur faudra un bon manteau s'ils ne veulent pas geler. J'ai de quoi les satisfaire. Tu ne peux pas imaginer le froid qu'il fait ici vers la Noël. L'année dernière, l'eau gelait dans les tonneaux. Une famille pauvre, qui vit près de chez moi, a perdu deux de ses huit enfants. Ils n'avaient pas de quoi se chauffer. Avec mes étoffes, ces soldats seront au chaud. Je suis sûr qu'ils me les achèteront.

— Pas au prix que tu m’as proposé !

— C’était une mauvaise plaisanterie de ma part. En fait, je m’ennuyais ferme et j’avais envie d’engager la conversation avec toi. J’ai trouvé le prétexte idéal pour quitter mon échoppe sans encourir la colère de ma femme. Elle n’apprécie pas que je passe trop de temps à la taverne.

— Retourne à tes affaires. Ah, j’oubliais, voilà une pièce d’argent. Qu’elle te serve à donner à la famille dont tu m’as parlé de quoi se vêtir chaudement. Je te préviens, je reviendrai pour m’assurer que tu n’as pas empoché pour toi ce don.

L’homme soupesa attentivement la pièce :

— Voilà de la bonne monnaie. Le changeur juif me dira ce qu’elle vaut et je suivrai tes recommandations. Tu es un drôle de prêtre, je puis te le dire. Nous ne sommes pas habitués à en voir de pareils par ici. Le seul à avoir été jamais populaire à Oviedo était un nommé Alfonso. Cela remonte à l’époque de mes parents qui en parlaient souvent. Il a disparu un jour, sans qu’on sache pourquoi. D’aucuns prétendent qu’il est mort en martyr en prêchant l’Évangile aux païens. J’aurais bien aimé le connaître !

Gundisalvus comprit qu’il s’était montré imprudent. Il reprenait, sans s’en rendre compte, ses habitudes de jeunesse quand il était un noble habitué à gaspiller son argent. La tête lui tournait depuis qu’il avait quitté son modeste hameau pour accepter la mission que lui avait confiée Omar Ibn Hafsun. Il se promet de surveiller plus attentivement ses gestes et il s’enfuit à la hâte. Après s’être recueilli dans une église, il retourna chez Ataulfus.

Le portier le reconnut et le conduisit jusqu’à une vaste pièce sommairement meublée et éclairée par des torches de suif. On entendait des hommes discuter derrière une lourde tenture. Un domestique s’approcha de Gundisalvus et lui dit :

— Suis-moi. Mon maître et ses frères t’attendent.

L’émotion le saisit à la gorge quand il aperçut Ataulfus, Sisebut et Félix. Cela faisait plus de quarante ans qu’il ne les avait pas vus. Ils avaient fière allure. Richement vêtus et portant chacun une barbe bien taillée, ils le saluèrent d’un signe de tête et l’invitèrent à prendre place autour d’une table sur laquelle avaient été disposés plusieurs plats. Ataulfus fut le premier à rompre le silence :

— Pardonne-nous cet accueil peu chaleureux. Tu comprendras bientôt pourquoi. Excuse aussi l’absence de domestiques. Pour ce repas, nous devons nous passer d’eux et de leurs services. Nous craignons les oreilles indiscrètes et nous avons à débattre de sujets graves. Nous savions que tu allais venir.

— Pourquoi ?

— Tu ne l'ignores pas. J'ai reçu la visite d'une paysanne, une horrible créature, qui m'a abordé à la sortie du palais. À ma grande surprise, elle savait très bien qui j'étais. Quand elle a prononcé ton nom, je lui ai intimé l'ordre de se taire jusqu'à notre arrivée ici. Je l'ai interrogée et elle est restée obstinément muette jusqu'à ce que je lui fasse don d'une bourse remplie de pièces d'argent. Il était inutile de lui infliger le fouet ou la torture, elle n'aurait pas desserré les dents. Elle m'a raconté ton histoire, ce qui te dispensera d'avoir à le faire, et m'a remis une lettre de ce mécréant d'Omar Ibn Hafsun. Depuis, pour plus de sûreté, elle croupit dans un cachot et je doute fort qu'elle en sorte un jour.

— Tu oublies, Ataulfus, une chose importante, le coupa sèchement Félix. Je vais être franc avec toi, Gundisalvus. N'imaginer pas récupérer ta part d'héritage. Nous t'avons cru mort, nos parents t'ont pleuré, et, à leur décès, nous avons procédé au partage de leurs biens. Nos propres familles ignorent jusqu'à ton existence et nous n'avons aucune intention de la leur révéler. Tu as perdu tout droit sur tes avoirs et tu ne peux prétendre à rien.

— N'ayez aucune crainte. J'ai renoncé aux biens de ce monde et, sitôt ma mission accomplie, je désire me retirer dans un monastère jusqu'à la fin, que j'espère prochaine, de mes jours.

— Fort bien, jubila Félix. Ne te méprends pas sur notre attitude. Nous sommes heureux de te savoir en vie même si nous ne comprenons pas pourquoi tu as refusé par deux fois de devenir évêque. Sache aussi que nous ferons en sorte que tu ne manques de rien. Une pension décente te sera versée chaque mois.

Sisebut décida enfin de se mêler à la conversation :

— À vrai dire, Ataulfus est le seul à s'être félicité de ta réapparition. Il a conservé un souvenir émerveillé de votre partie de chasse et c'est lui qui nous a persuadés de te recevoir.

Gundisalvus jugea préférable de passer à l'objet de sa mission.

— Je suis venu ici à la demande d'Omar Ibn Hafsun pour vous remettre ce message, dit-il.

Les trois hommes lurent et relurent attentivement la lettre du chef Musulman et s'éloignèrent pour se concerter longuement. Quand ils reprirent place autour de la table, ils avaient l'air soucieux :

— Décidément, tonna Félix, tu es une source d'ennuis pour les tiens.

— Pourquoi ?

— Ton ami exige que nous t'aidions à rencontrer Alphonse III.

— Si cette alliance se concrétise, vous serez les premiers à en tirer

bénéfice.

— Il y a un seul problème. Dans son message, ce maudit Omar Ibn Hafsun révèle à notre monarque bien-aimé que tu es notre frère et que tu fus jadis son chapelain.

— C'est la stricte vérité.

— À ceci près que tu t'es enfui de la cour. Cela ne prédispose pas favorablement le souverain à ton égard. Il est en bon droit de nous soupçonner de lui avoir délibérément caché nos liens de famille.

— Je ne lui cacherai pas la vérité. Je suis prêt à jurer sur la Bible que vous ignoriez que j'étais encore vivant. C'est la stricte vérité.

— Quant à l'évêque d'aujourd'hui et à son chapelain, continua Félix, sois assuré qu'ils ne verront pas d'un bon œil ton retour. Ils craindront que tu ne sois venu pour réclamer leurs charges. Ils chercheront à nous nuire par tous les moyens.

— Tu n'as qu'à les rassurer.

— Ils ne sont pas aussi naïfs et désintéressés que toi.

— Fort bien. Je repartirai demain pour Bobastro et j'expliquerai à Omar Ibn Hafsun que j'ai échoué.

— Il n'en est pas question, tonna Sisebut. La proposition de ton protecteur mérite que l'on s'y attarde. Il se peut même que le roi y trouve avantage. C'est un sujet dont j'ai pu discuter avec lui. Je ferai en sorte que tu sois reçu. Cela dit, s'il lui prend l'envie de te punir pour lui avoir désobéi quand il a désiré faire de toi un évêque, sache que nous ne dirons pas un seul mot en ta faveur.

Informé de cette affaire, Alphonse III reçut Gundisalvus. Il l'accueillit avec un large sourire et déclara :

— Voici l'ermite qui a choisi de fuir les honneurs afin qu'on ne découvre pas sa véritable identité.

— Je te supplie de pardonner mes fautes. Je t'appréciais et je n'ai pas voulu t'offenser. En fait, les événements qui m'ont amené ici me font comprendre que je t'ai rendu un meilleur service en allant chez les Infidèles plutôt qu'en étant évêque de cette cité.

— C'est possible. Néanmoins, si tu le souhaites...

— N'en fais rien. Garde ton évêque.

— Il est loin d'avoir tes qualités.

— À toi, majesté, de te montrer plus exigeant envers lui.

Le roi prit un air plus sérieux :

— Omar Ibn Hafsun est-il sincère en me proposant son alliance ?

Gundisalvus expliqua que le vieux chef muwallad était si ce n'est aux abois, du moins en mauvaise posture. Ses alliés, parmi ses coreligionnaires, hésitaient à le suivre et les Chrétiens de ses domaines, dont il souligna qu'il les traitait fort correctement, ne lui

étaient d'aucun secours. Pour repousser l'émir Abdallah, Omar Ibn Hafsun avait besoin du roi des Asturies. Il lui offrait donc de devenir son vassal et de lui payer tribut. Le prêtre estimait que c'était une occasion à ne pas laisser passer. Son interlocuteur hocha la tête et dit :

— Tu oublies que l'émir m'a comblé de présents. Sans être lié à lui par un traité, je répugne à le trahir.

— Je te comprends. Néanmoins, si Abdallah s'empare des domaines d'Omar Ibn Hafsun et se débarrasse de lui, il n'aura plus besoin de toi. Il n'hésitera pas à t'attaquer car lui et ses semblables rêvent de soumettre à leur religion tous les peuples de la terre.

— Tu n'as pas tort. Il est de mon intérêt de montrer à l'émir que lui aussi doit me craindre. Je suis tenté d'accepter la proposition de ton ami. Mais je me méfie de lui et je ne crois pas à ses beaux serments. Une seule chose pourrait m'amener à le prendre au sérieux et à signer avec lui un traité en bonne et due forme.

— Laquelle ?

— Qu'il accepte de se faire chrétien.

— Jamais tu n'obtiendras cela de lui !

— Je n'en suis pas sûr. Si sa situation est aussi grave que tu me la décris, il n'hésitera pas à accepter le baptême. C'est en tous les cas le gage que j'exige de lui.

Gundisalvus écouta, avec effarement, Alphonse III lui parler des abominables pratiques des disciples du Prophète. Il était atterré de découvrir le souverain aussi mal informé. Ainsi, à l'entendre, dans les mosquées, les fidèles adoraient des statues en or de Mohammad et s'accouplaient les uns avec les autres lors de scandaleuses orgies. Il sourit et demanda conseil :

— D'où tiens-tu ce chapelet d'ignominies ?

— De mon chapelain.

— Il est bien ignare. A-t-il lu le Coran ?

— J'en doute. Il ne parle pas arabe.

— Je l'ai lu tout comme j'ai étudié les textes sacrés des Juifs. Ils sont truffés d'erreurs grossières et d'interminables digressions sans le moindre intérêt. Nos Évangiles leur sont bien supérieurs. Cela dit, ce n'est pas avec de telles calomnies que l'on parviendra à convaincre les païens de leurs égarements. Sur certains points, les Musulmans nous sont supérieurs. Nous aurions beaucoup à apprendre de leurs architectes, de leurs médecins, de leurs mathématiciens et de leurs agronomes.

— Je te le répète, je n'ai aucune confiance dans le descendant d'apostats. Fais-lui savoir que je suis prêt à m'allier avec lui uniquement s'il est mon frère en Jésus-Christ.

— Tu me condamnes à mort.

— Tu m’as confié autrefois avoir commis un crime qu’une vie ne suffirait pas à expier. Je t’offre la possibilité de te racheter en acceptant, s’il le faut, le martyre. Si tu réussis, Dieu te récompensera pour avoir ramené à Lui Ses brebis égarées. Dans les deux cas, tu es sûr d’obtenir ce pardon que tu as cherché en vain.

De retour à Bobastro, Gundisalvus prétexta les fatigues du voyage pour prendre plusieurs jours de repos. Il affirmait avoir contracté une mauvaise maladie et ne souhaitait pas mettre en danger les jours d’Omar Ibn Hafsun. Celui-ci dépêcha auprès du malade ses médecins qui, peureux, préférèrent ne pas pénétrer dans les appartements du prêtre et se contentèrent de confirmer ses dires. Après une semaine passée en prières, Gundisalvus se sentit capable d’affronter le chef muwallad qui l’accueillit amicalement :

— Je suis heureux de ta guérison. Fais-moi ton rapport.

— Les Chrétiens pourraient s’allier avec toi.

— Le veulent-ils, oui ou non ?

— Tout dépend de ce que tu feras.

— Qu’est-ce à dire ?

— Je te supplie de m’écouter sans m’interrompre et sans t’emporter. Certains de mes propos risquent de provoquer ta colère et tu pourrais couper court à notre entretien.

— Je te jure sur le saint Coran...

— Évite de le faire, tu comprendras bientôt pourquoi.

— J’écoute donc ce que tu as à me dire.

— Alphonse III est disposé à signer un traité avec toi et à te prêter assistance. Il n’y met qu’une seule condition, que tu deviennes chrétien.

Gundisalvus observa attentivement la réaction du chef muwallad. Il s’attendait à ce que celui-ci appelle ses conseillers et les prenne à témoins de l’offense mortelle qui lui était faite et qui méritait d’être vengée dans le sang. Rien de tout cela ne se produisit. Il se contenta de sourire avant de demander :

— Est-ce là la seule exigence qu’il a formulée ?

— C’est la seule qu’il mette à la signature d’un traité en bonne et due forme avec toi. Mes frères me l’ont confirmé. Aussi surprenant que cela puisse paraître, j’ai tenté de les convaincre qu’ils ne gagneraient rien à faire de toi un renégat et je les ai supplié de me ménager un nouvel entretien avec le souverain. Celui-ci m’a fait savoir qu’il ne souhaitait pas me revoir, car il n’avait rien de nouveau à me dire. Je dois l’admettre, mes frères du Nord ont sur vous de drôles d’idées. Ce sont des êtres grossiers et incultes. Les sujets d’Alphonse III ignorent

tout de votre religion et de vos rites et cela n'a pas facilité ma mission.

— Certains Musulmans ne sont guère plus savants et nourrissent envers vous des préjugés stupides.

Omar Ibn Hafsun n'avait toujours rien laissé paraître des sentiments que lui inspirait la réponse du roi des Asturies. Il dit à Gundisalvus qu'il devait réfléchir et qu'il le ferait appeler dans quelques jours pour lui communiquer sa réponse.

Chapitre X

Gundisalvus savait à quoi utiliser les quelques jours pris par Omar Ibn Hafsun pour lui donner sa réponse. Il se rendit dans le hameau où s'il s'était caché pendant de longues années. En le voyant, les habitants lui firent fête. Ils avaient appris son histoire et, lui avouèrent-ils en riant, n'y avaient rien compris, si ce n'est qu'il était un personnage important, très important. La preuve : ils lui montrèrent l'église reconstruite aux frais du seigneur de Bobastro qui les avait, de plus, exemptés à vie de taxes pour les remercier d'avoir donné asile à son protégé. Le prêtre célébra pour eux la messe et les quitta à grand regret. Il ne savait pas s'il les reverrait un jour.

À son retour, il prit son mal en patience. Un matin, Abdallah Ibn Omar, le trésorier, le prévint que son maître voulait le voir. Il fut accueilli avec chaleur.

— Je me réjouis de te revoir.

— Je te remercie des bontés que tu as eues pour mes villageois.

— Ils les méritaient. Voilà des hommes qui se sont bien comportés avec toi alors qu'ils étaient très pauvres.

— De là à les exempter de la djizziya et du kharadj !

— Pourquoi leur extorquer des impôts que je ne veux pas payer.

— Tu n'y es pas astreint.

— Je risque fort de l'être une fois que je serai devenu chrétien.

Gundisalvus crut avoir mal entendu et se fit répéter la phrase. Omar Ibn Hafsun lui confirma que lui et sa femme avaient décidé de se faire baptiser puisqu'Alphonse III l'exigeait comme préalable à la conclusion d'une alliance. Le prêtre attaché à l'église de la forteresse s'était acquitté de cette tâche, leur donnant les prénoms de Samuel et de Columba. En riant, il ajouta :

— Je n'ai pas voulu t'imposer cette corvée. Je te respecte et je sais que tu aurais souhaité auparavant m'instruire des préceptes et des principes de notre religion. Malheureusement, le temps m'est compté et ton ami s'est montré très accommodant. Quelques gouttes d'eau ont suffi à faire de moi un Chrétien.

— Peu importe la manière dont tu l'es devenu. Je me réjouis de te compter parmi les nôtres. Dieu saura te récompenser le moment venu.

— Je l'espère bien. Gare à Lui s'il s'avise de me manquer de respect, dit, en s'esclaffant, l'ancien muwallad avant d'ajouter :

— Ah, Gundisalvus, j'ai oublié de te prévenir d'un détail. Mon fils aîné, Djaffar, a refusé d'imiter mon exemple. D'ailleurs, je ne crois pas qu'Alphonse III ait jamais mentionné son nom. Il reste Musulman, fort heureusement serais-je tenté de dire, car ma décision provoque déjà bien des remous.

Omar ou plutôt Samuel Ibn Hafsun expliqua au prêtre que deux de ses principaux lieutenants, le muwallad Yahya Ibn Anato, et le Berbère Aswadja Ibn al-Khali, avaient quitté le château avec leurs hommes, affirmant qu'ils ne voulaient pas rester un instant de plus au service d'un renégat :

— Je me suis montré clément, je les ai autorisés à emporter leurs biens. Ces imbéciles vont se précipiter à Kurtuba pour faire allégeance à l'émir. Ils espèrent être bien reçus et obtenir des postes dans l'armée. Abdallah leur fera de belles promesses pour leur soutirer des renseignements. Il en sera pour ses frais. Je me suis toujours méfié d'eux et je me suis bien gardé de leur révéler l'emplacement de toutes mes forteresses et de mes cachettes. Quand le souverain s'apercevra qu'ils lui sont inutiles, il les fera juger et exécuter pour tous les crimes qu'ils ont commis en mon nom. Ils seront ainsi doublement punis.

Samuel Ibn Hafsun avait bien vu. Ses lieutenants eurent la tête tranchée. Quant à son apostasie, elle provoqua une immense émotion dans tout al-Andalous. Les Chrétiens ne dissimulaient pas leur peur. Les plus anciens se rappelaient que l'émir Mohammad avait sévèrement puni les complices d'Euloge et de Paul Alvar qui avaient poussé des Musulmans ou des convertis à apostasier. D'ailleurs, dès que la nouvelle fut connue à Kurtuba, des groupes de désœuvrés s'attaquèrent aux passants chrétiens et tentèrent d'incendier des églises. Prévenu, le général Ubaid Allah Ibn Mohammad Ibn Abi Ibn Abda ordonna aux Muets de prendre position en ville et d'exécuter sur-le-champ pillards et incendiaires. Quelques jours après ces déplorables incidents, le monarque convoqua l'évêque pour le rassurer :

— Je te prie de ne pas accorder trop d'importance à l'action de quelques fanatiques qui ont violé les règles du saint Coran en ne respectant pas vos personnes et vos biens. Ils ont chèrement expié leur faute.

— Noble seigneur, je suis ici pour te remercier au nom de ma communauté.

— Tu transmettras aux tiens mes sentiments d'estime et d'affection. Ils ne sont pas responsables de l'horrible forfait commis par ce chien d'Omar Ibn Hafsun. Ce dernier a pris sa décision après avoir envoyé un émissaire à Oviedo et c'est un prêtre du Nord qui

l'a... Comment dites-vous ?

— Baptisé.

— Je sais combien vous avez souffert des mesures prises contre vous par mon père après la mort d'Abd al-Rahman II. Il a chassé tous les fonctionnaires chrétiens. Sous peu, je ferai savoir que les tiens sont autorisés à nouveau à travailler dans les services du palais. De la sorte, vos ennemis sauront qu'en s'attaquant à vous, c'est moi qu'ils visent.

— Cette nouvelle me remplit d'allégresse et je puis t'assurer que les bénéficiaires de ta bonté feront preuve envers toi du dévouement le plus total.

Abdallah laissa repartir l'évêque devant lequel les courtisans s'écartèrent respectueusement. Un homme qui avait les faveurs de l'émir méritait quelques égards. Le souverain n'avait pas agi à la légère. Ses gouverneurs lui avaient signalé une nette diminution des recettes fiscales provenant de la capitation en raison des nombreux départs de Chrétiens. Ceux-ci, estimait-il, émigraient car l'accès aux charges honorifiques et aux postes administratifs, fussent-ils subalternes, leur était fermé. Il se devait de mettre un terme à cet exode et attendait le moment propice pour abolir les réformes introduites par son père à l'instigation des foqahas.

Les muwalladun de Kurtuba sollicitèrent une audience du monarque. Ils tenaient à lui faire part de leur indignation devant le comportement de Samuel Ibn Hafsun auquel, rappelèrent-ils, ils avaient toujours refusé d'apporter leur soutien. Abdallah savait que leurs principaux notables s'étaient réunis la veille au soir, et qu'une violente altercation avait opposé les tenants de deux lignes de conduite différentes. Les premiers, qui lui étaient en apparence hostiles mais qu'il considérait comme les plus lucides, voyaient dans l'apostasie du rebelle un blasphème certes punissable de mort mais compréhensible. La faute en revenait à l'arrogance des Berbères et des Arabes qui ne les avaient jamais tenus pour leurs égaux. Les massacres d'Ishbiliyah l'avaient prouvé et le pouvoir central n'avait jamais cherché à punir les coupables, trouvant même des arrangements avec eux. C'était une situation intolérable et les muwalladun étaient assez nombreux et influents pour exiger désormais davantage de considération. Les autres, des couards qui craignaient pour leurs richesses, préféraient courber la tête. Certains d'entre eux avaient organisé, dans leurs mosquées, des prières publiques d'expiation et offert des sommes d'argent considérables à des dignitaires du palais pour s'assurer de leur bienveillance. Ils redoutaient qu'on les soupçonne d'être demeurés secrètement chrétiens et que les foqahas ne mettent en place une stricte surveillance de leurs faits et gestes.

Partisan d'une plus grande audace, Omar Ibn Basil leur avait rétorqué d'un ton ironique :

— Vous avez meilleure mémoire que je ne le pensais. Les terribles mesures que vous évoquez ne sont pas imaginaires. Elles ont existé, hélas, dans ce pays, il y a bien longtemps. Ce sont les grands-pères de nos grands-pères qui les avaient édictées contre les Juifs convertis de force au christianisme et auxquels on enleva leurs enfants en bas âge. Fous de douleur, ces malheureux se tournèrent vers Tarik Ibn Zyad et Mousa Ibn Nosayr et c'est ainsi que cette terre devint musulmane. Pensez-vous que l'émir soit assez stupide pour imiter le comportement imbécile de nos anciens rois ? En agissant comme vous le faites, vous l'insultez et vous insultez notre propre religion, l'Islam, car le prophète Mohammad, sur Lui la bénédiction et la paix !, n'a jamais distingué entre ses fidèles. Il avait pour compagnon Bilal, un Éthiopien, l'un de ces êtres à la peau noire à côté desquels vous trouveriez humiliant de vous asseoir. Cessez vos manigances et comportez-vous en loyaux sujets, c'est tout ce que l'on attend de vous.

Lors de l'entretien qu'il accorda aux notables muwalladun, qui avaient omis de faire figurer dans leur délégation Omar Ibn Basil, Abdallah prit un malin plaisir à se servir des arguments de ce dernier et à mentionner, à deux reprises, son nom, le qualifiant de « serviteur loyal de ma dynastie ». Rien n'y fit. Soucieux de se démarquer de Samuel Ibn Hafsun, les chefs de cette communauté redoublèrent de rigorisme et devinrent les disciples les plus zélés des foqahas fanatiques dont le pouvoir se renforça considérablement. Ce n'était pas du goût de l'émir et ce phénomène poserait, il le pressentait, bien des problèmes dans les années à venir. Quant aux chefs arabes, ils firent bloc autour de lui, y compris le perfide et rusé Ibrahim Ibn Hadjdadj. Le wali d'Ishbiliyah avait envoyé des subsides à Samuel Ibn Hafsun et redoutait que cela se sût. Il écrivit une longue lettre au souverain pour lui proposer de mettre des troupes à sa disposition afin de châtier le renégat. L'émir le remercia, lui suggérant plutôt d'utiliser ces soldats pour ramener à la raison ceux qui persistaient à défier son autorité.

En fait, Abdallah était inquiet de l'ampleur prise par cette affaire. On lui avait signalé l'arrivée, à la tête de plusieurs centaines de guerriers, d'un illuminé nommé Abd al-Rahman Ibn Salib Ibn Saïd, originaire de Nakur en Ifriqiya. Ce dernier avait traversé la mer avec ses hommes pour mener le *djihad*, la guerre sainte, contre l'apostat. Le monarque redoutait que les Abbassides n'exploitent cette ferveur populaire pour faire passer en al-Andalous des contingents à leur solde et tenter de le détrôner. Il fit prévenir discrètement Samuel Ibn Hafsun

de l'itinéraire emprunté par cette troupe remuante qui tomba dans une embuscade.

Son chef et une poignée de guerriers parvinrent à s'échapper à grand-peine et gagnèrent al-Mariya d'où ils s'embarquèrent à destination de l'Ifrîqiya.

Dans son repaire de Bobastro, Samuel Ibn Hafsun avait réuni ses conseillers pour examiner avec eux sa situation qu'il jugeait plutôt satisfaisante, à quelques détails près. Après sa conversion, Alphonse III l'avait invité à lui rendre visite à Oviedo et il avait été reçu avec les honneurs dus à un prince de sang royal. Les frères de Gundisalvus s'étaient disputés le privilège de l'héberger dans leurs palais dont il avait déploré l'inconfort. Comment des hommes de leur rang pouvaient-ils habiter des demeures aussi sombres, aussi mal chauffées et aussi mal meublées ? Félix, Sisebut et Ataulfus l'avaient conduit chez le monarque, qui l'avait chaleureusement accueilli en leur disant :

— Je suis heureux, mon cher Samuel, de ta présence et j'ai remercié Dieu de t'avoir ouvert les yeux et fait comprendre que Son Fils, mort sur la croix pour racheter nos fautes, est le Sauveur annoncé par les Écritures. Tout à l'heure, nous irons entendre la sainte messe pour glorifier Son nom.

— Tu me fais là une faveur insigne et je te prie à l'avance d'excuser mes maladresses. Le prêtre qui m'a baptisé n'a guère eu le temps de m'instruire de mes devoirs.

— Les voies du Seigneur sont impénétrables. Il se révèle de façon subite à ceux qu'il juge digne de Ses bienfaits et je te pardonne ton ignorance.

— Je me réjouis à l'idée de signer un traité d'alliance avec toi et de donner ainsi une bonne leçon à notre plus implacable ennemi, Abdallah.

Le chef rebelle passa plusieurs semaines à Oviedo, accompagnant souvent Alphonse III à la chasse, leur distraction favorite. Son trésorier, Abdallah Ibn Tarik, le tenait au courant de la progression des négociations car les deux parties ne voulaient rien laisser au hasard. Enfin, le texte fut définitivement mis au point, ce qui fut le prétexte à de multiples réjouissances brutalement interrompues. Des messagers prévinrent Samuel Ibn Hafsun de l'attaque d'une colonne commandée par un guerrier originaire d'Ifrîqiya et il se précipita pour l'écraser grâce aux indications obligeamment transmises par l'émir.

Pour lui prouver qu'il n'était pas un ingrat, le rebelle dépêcha à Kurtuba une délégation composée de son second, Saïd Ibn Walid Ibn

Mustana, et de quelques officiers. Saïd Ibn Walid Ibn Mustana était un vieux complice. Jadis, il avait guerroyé contre lui, puis les deux hommes s'étaient alliés, faisant prisonnier un général d'Abdallah, Ibrahim Ibn Khemis, auquel Samuel Ibn Hafsun décida de rendre sa liberté. L'envoyé du renégat dut patienter avant d'être reçu par le monarque dont le ton n'était guère amical.

— Je suppose que tu es venu faire ta soumission car il te déplait de servir un apostat, lui dit-il.

— D'autres que moi l'ont fait et j'ai vu leurs têtes clouées sur la porte du Pont. Ce n'est pas ce genre de récompense que je souhaite. Mon maître t'envoie son salut et te sait gré d'un certain message. Je te rends par ailleurs ton général.

— Sa famille sera heureuse de le revoir et j'apprécie ce geste bien que cet officier me soit inutile. C'est un maladroit et un incapable. S'il n'avait pas été puni par une longue captivité, il aurait eu à répondre de ses actes. Que veux-tu de moi ?

— Samuel Ibn Hafsun te prévient qu'il ne t'attaquera pas si tu le laisses en paix et te propose de conclure une trêve d'un an.

— Quel est mon intérêt dans cette affaire ?

— Tes armées ont d'autres choses à faire.

— J'accepte à une seule condition. Toi et tes compagnons, vous resterez ici comme otages. Tu es le meilleur officier de Samuel Ibn Hafsun et il n'entreprendra rien sans t'avoir à ses côtés.

— Je me doutais de ta réponse et j'accepte avec plaisir ton hospitalité.

L'annonce de la trêve signée avec un apostat provoqua la colère des foqahas et des Musulmans les plus pieux. L'un d'entre eux, Abou Ali al-Sarradj, ainsi surnommé car il était bourrelier de métier, abandonna son échoppe. Vêtu d'une tunique de laine grossière et chaussé de sandales d'alfa, il parcourait les campagnes et prêchait le djihad. Lors de son passage dans une bourgade proche de Djayyan, des soldats s'approchèrent de lui. La foule s'écarta. Lui continuait à discourir comme si de rien n'était. L'officier lui ordonna de se taire et ajouta :

— Tu n'as rien à craindre de nous. Nous ne sommes pas venus t'arrêter. Mon maître, un grand seigneur, veut te voir.

Le bourrelier fut conduit chez le prince Ahmad Ibn Moawiya, l'arrière-petit-fils de l'émir Hisham. Comme nombre de parents du souverain, il avait été contraint de quitter le palais et avait trempé dans la conspiration contre Kasim. Depuis, il vivait retiré sur ses domaines, attendant le moment propice pour déclencher une insurrection. Il avait de bonnes raisons de s'opposer à l'émir. Quelques

mois plus tôt, il s'était rendu à Kurtuba pour certaines affaires et avait sollicité du monarque une audience, arguant de sa parenté. Le hadjib lui avait répondu que son nom ne figurait pas sur la liste des personnes de naissance noble. Son titre de prince lui avait été retiré car il n'était qu'un arrière-arrière-petit-cousin du monarque, ce qui ne lui conférait aucun privilège. Furieux d'être ainsi éconduit, Ahmad avait regagné ses terres, prenant bien soin de ne révéler à personne sa mésaventure. Il avait été prévenu par ses serviteurs de l'arrivée d'Abou Ali al-Sarradj et avait immédiatement compris le parti qu'il pouvait tirer de lui. Grâce au prédicateur, il serait en mesure de lever plusieurs milliers d'hommes car la région était en effervescence.

Les Chrétiens du Nord se montraient en effet particulièrement agressifs depuis la construction de la forteresse de Zamora par Alfonso III en 280[93]. C'est depuis cette base qu'ils lançaient leurs raids audacieux, brûlant les villages, dévastant les récoltes et emmenant en captivité femmes et enfants. Le wali avait supplié l'émir de lui envoyer des renforts. Ubaid Allah Ibn Mohammad Ibn Abi Ibn Abda lui avait écrit qu'aucune saifa n'était envisageable avant au moins une année. Les caisses du Trésor étaient vides et, par centaines, les soldats avaient déserté. Il conseillait au gouverneur de s'appuyer sur les chefs locaux. Quand il les convoqua, ceux-ci laissèrent éclater leur colère, en particulier l'un d'entre eux, le Berbère Zual Ibn Yaish Ibn Furenik :

— Nous sommes accablés de taxes et d'impôts, littéralement rançonnés par les agents du fisc. Comment l'émir ose-t-il prétendre qu'il est trop pauvre pour défendre ses sujets ? Nous ne bougerons pas tant qu'il se conduira en mauvais Musulman.

C'est le moment que choisit Ahmad Ibn Moawiya pour faire parvenir aux mécontents une lettre où il dévoilait ses intentions.

Ô vous, mes bien-aimés, qui croyez en Allah le Tout-Puissant et le Miséricordieux !

J'ai été informé de vos malheurs et mon cœur s'est empli de tristesse et d'amertume, tant est grande votre affliction ! Les Nazaréens ont oublié qu'ils sont des chiens qui doivent rester attachés. Ils ont osé porter la désolation dans vos villes et vos villages. Vous avez bravement combattu mais vos guerriers n'étaient pas assez nombreux et vous avez appelé à l'aide Abdallah le si mal nommé. Car celui qui se prétend le serviteur de Dieu n'a pas daigné écouter vos plaintes. Il est si peureux qu'il a préféré conclure une trêve avec le renégat Samuel Ibn Hafsun plutôt que lui faire payer cher sa trahison. De la sorte, il a déshonoré ses glorieux ancêtres au nombre desquels se trouve l'émir Hisham, que son nom soit exalté !, dont je

descends en ligne directe. J'ai décidé de relever l'étendard de Marwan et d'aller conquérir la cité de Zamora. Après avoir massacré ses habitants, j'y ferai édifier une mosquée où les fidèles pourront invoquer le nom de mon seigneur Mohammad le Prophète, sur Lui la bénédiction et la paix ! Que tous les hommes en âge de combattre fassent diligence et se joignent à moi dans cette noble entreprise.

Ahmad Ibn Moawiya.

Cette missive, lue sur les places publiques, souleva l'enthousiasme. Pas moins de soixante mille hommes affluèrent à Fahs al-Ballat[94], dans le Djebel Baranis[95], pour se placer sous les ordres d'Ahmad Ibn Moawiya surnommé rapidement al-Kitt, le Chat. À l'instar de cet animal, il était en effet capable de se montrer aussi caressant que cruel. Il acceptait et récompensait les hommages rendus à sa personne, mais n'hésitait pas à griffer ceux qui se risquaient à contester son autorité. Abou Ali al-Sarradj l'apprit vite à ses dépens. Son maître n'avait plus besoin de ses services, or lui ambitionnait d'être nommé cadi de l'armée. Des amis bien intentionnés lui firent comprendre qu'il avait tout intérêt à se montrer plus discret, voire à gagner un ribat, un ermitage fortifié. Ses attaques contre les riches avaient indisposé certains chefs de tribus et d'autres ne supportaient pas ses longs sermons ponctués d'allusions aux hypocrites qui se battaient pour Allah mais ne s'abstenaient pas des boissons prohibées par le Prophète. Un soir, alors qu'il se promenait à l'intérieur du camp, le bourrellier fut assailli par une bande de vauriens qui l'assommèrent. Au petit matin, à son réveil, il se retrouva sous une tente, entièrement nu, entouré de femmes dont l'attitude indiquait la profession. Des soldats entraient et sortaient, appelant leurs camarades d'un ton joyeux, les invitant à venir constater la manière dont le prédicateur mettait en application ses principes. Le pauvre homme s'enfuit sans demander son reste et l'on n'entendit plus jamais parler de lui.

Ahmad Ibn Moawiya se fit proclamer *mahdi*, « envoyé d'Allah le Tout-Puissant et le Miséricordieux », et ses agents répandirent le bruit qu'il possédait des pouvoirs surnaturels dont il n'hésita pas à faire la démonstration. On le vit ainsi prendre dans la main un tas de brindilles sèches, rôties par le soleil, et les manipuler avant de les tendre à un soldat qui poussa un cri de stupéfaction. Ces morceaux de bois étaient trempés et de l'eau en suintait. Le mahdi répéta ce geste à plusieurs reprises sous les applaudissements de la foule à laquelle il déclara : « Ce sont là quelques-uns des dons qu'Allah m'a octroyés et vous en verrez plus encore si Dieu le veut. » Zual Ibn Yaish Ibn

Furenik n'était pas dupe. Lors d'un séjour à Kurtuba, il avait vu à la cour des jongleurs faire la même chose et comme le mahdi avait passé son enfance au palais, il supposait que l'un d'entre eux lui avait appris ses secrets. Il jugea préférable de conserver le silence car les soldats firent état d'autres prodiges.

Le lointain parent de l'émir avait ainsi effectué une promenade avec ses officiers, cheminant lentement dans la plaine et faisant de fréquents arrêts pour saluer ses partisans. Curieusement, son cheval était trempé de sueur alors que les montures de ses compagnes ne donnaient aucun signe de fatigue. Quand ils l'interrogèrent, il leur répondit dédaigneusement : « Vous avez remarqué que tous ces braves gens me supplient de rendre visite à leurs villages. Ils essaient de m'approcher et vous les repoussez. Pourtant, ainsi que vous le voyez, mon cheval est couvert de sueur comme s'il était tirailé par les uns et par les autres. Tirez-en vous-mêmes les conclusions. »

Pour abuser les fidèles les plus naïfs, le mahdi avait d'autres tours dans son sac. C'est ainsi qu'il s'enferma, plusieurs jours durant, sous sa tente, exigeant qu'on le laisse seul. Il devait prier et jeûner pour recevoir ses ordres d'Allah. Nul ne pouvait l'approcher. L'attente commença, interminable. Au bout de deux semaines, Ahmad Ibn Moawiya n'avait toujours pas réapparu et le bruit courut qu'il était mort, victime des cruelles mortifications qu'il s'imposait. L'inquiétude gagna du terrain. Un matin, le mahdi daigna enfin se montrer. Les observateurs les plus perspicaces remarquèrent qu'il n'avait guère souffert de la privation de nourriture. Il n'avait pas maigri et son visage, au lieu d'être émacié et fatigué, rayonnait d'une joie intérieure. Il avait revêtu une tunique blanche et enfourcha un cheval blanc pour passer l'armée en revue. Puis il lança sa monture au galop, fit le tour du camp et revint à bride abattue vers ses officiers, avant de stopper net, à quelques pas d'eux, alors que rien ne semblait pouvoir freiner sa course. Un tonnerre de vivats salua cette prouesse.

Le soir même, Zual Ibn Yaish Ibn Furenik réunit ses parents les plus proches et leur fit part de sa colère :

— Abdallah est peut-être rusé et perfide, couard et peu enclin à se battre. Toujours est-il qu'il a une très haute idée de la fonction qu'il occupe et qu'il ne s'est jamais donné en spectacle. Cet Ahmad Ibn Moawiya est un pitre et un amuseur public. Il n'a aucune des qualités requises pour faire un bon général et ce ne sont pas ses brindilles qui feront reculer les Chrétiens. Je ne vous cache pas que je regrette amèrement de l'avoir suivi.

— Il est trop tard pour reculer, lui rétorqua son frère Tarik.

— Disons qu'il est encore trop tôt. Nous ne pouvons quitter le

camp sous peine de ternir la réputation de notre tribu, les Nefazza, dont venait la mère d'Abd al-Rahman I^{er}. Il convient d'attendre le moment où il manifestera son incompétence. Gardez le secret le plus absolu sur cette conversation. Les espions du mahdi rôdent et ont les oreilles fines.

Les soldats rêvaient d'en découdre avec les Chrétiens retranchés dans la forteresse de Zamora. Samuel Ibn Hafsun avait proposé à Alphonse III de lui envoyer plusieurs centaines de cavaliers, mais le monarque avait décliné son offre. Il se méfiait de son allié, capable de faire volte-face, de revenir à l'Islam et de s'allier à ses adversaires quand il prendrait conscience de la disproportion entre les forces en présence. C'était un risque qu'il ne pouvait pas prendre dans cette lutte à mort engagée entre lui et les Infidèles. Cette campagne était bien différente de celles qu'il avait menées les années précédentes contre les troupes envoyées par l'émir de Kurtuba. Certes, les deux armées s'affrontaient alors durement dans les zones semi-désertiques qui séparaient leurs deux royaumes mais respectaient une sorte de convention tacite : ne pas porter la guerre dans leurs domaines respectifs, sauf nécessité impérieuse. Insensible aux prêches des foqahas fanatiques, l'émir n'entendait pas étendre les frontières du Dar el-Islam trop loin au Nord de peur de connaître les mêmes résultats catastrophiques des premiers gouverneurs du pays. Alphonse III, lui, savait qu'il dépendait du bon vouloir de ses vassaux. Liés par le serment qu'ils lui avaient prêté, ces derniers lui devaient assistance en cas d'attaque, mais tardaient généralement à lui fournir les contingents exigés. Aucun n'accepterait de quitter ses fiefs pour délivrer leurs frères chrétiens d'al-Andalous pour lesquels ils ne cachaient pas leur profond mépris.

Cette fois-ci, les choses étaient différentes. Le roi des Asturies n'avait pas affaire à un adversaire aussi rusé et prudent qu'Abdallah, mais à un dangereux illuminé. Il l'avait vite compris au ton du message fiché à une flèche, que lui avait adressé le mahdi. La lettre était particulièrement menaçante :

À celui qui se prétend roi, qu'il reçoive le salut du mahdi, envoyé par le prophète Mohammad au nom d'Allah le Tout-Puissant et le Miséricordieux.

Tu as commis de nombreuses fautes en attaquant les croyants et je suis venu t'infliger une punition en mettant le siège devant ton repaire de brigands. Mes soldats sont si nombreux qu'ils bloquent tous les accès à la ville et d'autres attendent, dans les montagnes, mon signal pour venger leurs parents. Mon seigneur Mohammad, sur Lui la bénédiction et la paix !,

m'est apparu en songe et m'a parlé. Il m'a supplié de prendre en considération ta folie. Tu n'es qu'un enfant et tu aurais dû continuer à t'amuser avec les gamins de ton âge plutôt que de jouer au guerrier. Tes parents doivent maudire le ciel d'avoir donné naissance à un chenapan de ton espèce. Retourne sous les robes de ta mère !

J'ai écouté les conseils de mon seigneur Mohammad et je suis prêt à faire preuve de mansuétude à ton égard si tu acceptes de reconnaître qu'il n'y a d'autre Dieu qu'Allah. C'est une grande faveur que le Prophète, dont je suis l'humble serviteur, t'accorde là. J'espère que ton cœur se soulèvera de joie à l'annonce de cette nouvelle et que tu renonceras sur-le-champ à tes abominables superstitions.

Je te laisse jusqu'à demain pour que toi et tes hommes veniez à nous, désarmés, réciter la profession de foi qui fera de vous de vrais croyants. Je te garantis qu'il ne vous sera fait aucun mal. Vous pourrez conserver vos richesses et vos domaines, à condition de me payer un tribut annuel de cent mille pièces d'argent.

Ne néglige pas cet avertissement. C'est le dernier que tu reçois.

Ahmad Ibn Moawiya al-Mahdi.

Le lendemain, Alphonse III sortit de la ville avec ses troupes. Auparavant, son chapelain avait béni leurs oriflammes et accordé aux hommes le pardon de leurs péchés. Il les avait exhortés à se battre bravement pour défendre leurs familles et repousser les Infidèles qui rôtiраient bientôt dans les flammes de l'enfer. L'armée se rangea en ordre de bataille dans la plaine. Le roi avait disposé au premier rang ses archers. Le comte Fredenandus s'approcha de lui :

— Sire, nous sommes trop près de la ville. Dois-je en conclure que tu as l'intention de battre en retraite après le début de l'engagement ? Ce serait une folie. La panique s'emparerait de nos hommes et ils reflueront vers le pont qui est trop étroit pour les laisser tous passer en désordre. Je dois te l'avouer. J'ai un mauvais pressentiment. Nous ne sommes pas en nombre suffisant et mieux vaudrait attendre les renforts qui doivent arriver d'Oviedo.

— Je te remercie de tes sages conseils. Je veux simplement donner une leçon à ce chien d'al-Kitt.

— Puisse Dieu nous protéger !

— Sois sans crainte, j'ai pris certaines précautions. Vois-tu les buissons qui se trouvent à quelques dizaines de pas de mes archers ? Durant plusieurs nuits, dans le plus grand secret, j'ai fait construire un fossé aussi long que large. Il est dissimulé par ces buissons et par des herbes posées sur des claies de bois. Dès que l'ennemi aura dépassé les limites du village situé un peu plus loin, enfuis-toi avec une partie des

fantassins. Ce maudit al-Kitt pensera que tu m'abandonnes et ordonnera à ses hommes de galoper à bride abattue. Quand il arrivera à la hauteur des buissons, le sol s'ouvrira sous les sabots de ses chevaux. À ce moment, tu reviendras vers moi pour me porter secours. Nous leur infligerons de lourdes pertes et profiterons de leur désarroi pour nous replier en bon ordre vers Zamora. Suis exactement mon plan car je ne donne pas cher de nos vies si tu commets la moindre erreur.

Le stratagème mis au point par Alphonse III fut couronné de succès. Plusieurs centaines de cavaliers Musulmans furent précipités dans la fosse et les archers firent des coupes sombres dans les rangs des autres assaillants qui tentaient d'avancer en prenant appui sur les cadavres de leurs compagnons et de leurs montures. Soudain, un violent orage éclata, noyant la plaine sous un déluge d'eau. Alphonse III s'empressa de regagner Zamora. Lors du conseil qu'il tint avec ses officiers, Fredenandus le félicita :

— Ta ruse a fait merveille. Tes soldats appellent déjà cette journée « la Journée de la fosse » et la fêtent joyeusement.

— Tempère leur enthousiasme. L'ennemi dispose de troupes nettement supérieures aux nôtres et al-Kitt ne les a pas toutes lancées dans la bataille. Je prie pour que la pluie continue jusqu'à l'arrivée des renforts car nous sommes bel et bien pris au piège ici. De plus, comme j'ai battu en retraite, il doit se considérer comme vainqueur.

Le souverain n'avait pas tort de se montrer aussi pessimiste. Au même moment, Ahmad Ibn Moawiya avait réuni ses officiers sous sa tente et paraissait devant eux.

— Vous avez pu mesurer les pouvoirs qu'Allah m'a donnés. Certains d'entre vous, dit-il en regardant d'un œil mauvais Zual Ibn Yaish Ibn Furenik, se sont moqués de mon tas de brindilles sèches d'où suintait l'eau. Aujourd'hui, ils ont été les premiers à lancer leurs hommes contre les Chrétiens et beaucoup de bons Musulmans sont morts. Si je n'avais pas ordonné au ciel de s'ouvrir et de noyer l'ennemi sous un véritable déluge, combien d'autres n'auraient-ils pas péri. Remerciez Allah d'avoir un chef tel que moi. Je l'avais dit à ceux qui doutaient de mes pouvoirs : « Ce sont là quelques-uns des dons qu'Allah m'a octroyés et vous en verrez plus encore si Dieu le veut. »

Des murmures respectueux et craintifs saluèrent cette tirade. Dans le camp du mahdi, la nouvelle se répandit rapidement que c'était à ses pouvoirs miraculeux qu'on devait la victoire de ce jour, la retraite des Chrétiens. Les soldats célébrèrent joyeusement ce prodige, sous le regard consterné de leurs chefs.

Témoin de la scène, Zual Ibn Yaish Ibn Furenik s'empressa de

réunir sous sa tente les quelques officiers auxquels il faisait une entière confiance.

— À vos mines, je gage que vous pensez la même chose que moi, commença-t-il. Cet al-Kitt est un fou dangereux. Il prétend avoir sauvé l'armée d'un désastre dont il est le seul responsable. Vous êtes tous témoins que c'est lui qui a ordonné aux cavaliers de charger sans avoir envoyé, au préalable, au petit matin, des éclaireurs reconnaître le terrain. Ils auraient découvert le piège que les Chrétiens nous avaient tendu.

— Et c'est sur nous qu'il fait retomber la faute, tonna Tarik Ibn Yaish Ibn Furenik. Jamais de ma vie je n'ai eu à supporter un tel affront.

— Comment s'y prendre pour nous faire obéir de nos hommes désormais, grinça un vieux Berbère. Ces idiots croient tout ce qu'il raconte et s'émerveillent du moindre de ses gestes. Souvenez-vous du spectacle dont il les a régautés en chevauchant son destrier blanc.

— Vous avez raison, dit Zual Ibn Yaish Ibn Furenik. C'est lui notre principal ennemi. Nous n'aurons pas de repos tant qu'il sera en vie. Car si ce chien est capable de faire croire à des milliers d'hommes qu'il a remporté une victoire alors que nous avons échappé de justesse à un désastre, songez à ce qu'il pourra obtenir d'eux s'il s'empare de Zamora.

— Il n'y arrivera jamais, fit une voix.

— Détrompe-toi. J'ai pris la peine d'effectuer une patrouille de reconnaissance de nuit il y a plusieurs jours de cela. Profitant de l'obscurité, je me suis approché de cette ville et j'ai constaté l'existence de deux brèches dans les remparts, au nord et au sud. Elles sont mal dissimulées et assez vastes pour laisser passer plusieurs dizaines d'hommes à condition de lancer des attaques de diversion pour séparer les forces de l'ennemi.

— Tu n'en as rien dit.

— Effectivement, car c'est un cadeau que je n'entends pas offrir à cet imposteur qui veut nous éliminer. Ce secret ne le restera pas longtemps. L'un des éclaireurs ne tardera pas à avertir le mahdi. Il le fera exécuter et prétendra qu'il a fait s'écrouler les murailles.

— Nous sommes perdus, lâcha Tarik Ibn Yaish Ibn Furenik.

— Non, mais il faut agir immédiatement et faire en sorte qu'al-Kitt essuie une défaite cinglante dont on lui attribuera la responsabilité. Il n'y a qu'une solution, profiter de la pluie. Les sentinelles ont déserté leurs postes, je l'ai vérifié. Avec mes hommes, je vais simuler une attaque contre vos cantonnements. Prévenez vos fidèles et ordonnez-leur de s'enfuir en hurlant que les Chrétiens ont

investi le camp et se sont emparés du mahdi. La panique s'installera et ses partisans se débanderont. Pendant ce temps, nous gagnerons la montagne et nous enverrons des messagers à Kurtuba solliciter le pardon de l'émir. Il nous l'accordera car nous l'aurons débarrassé d'Ahmad Ibn Moawiya qui l'a publiquement insulté.

Zual Ibn Yaish Ibn Furenik et ses complices mirent à exécution leur plan qui réussit au-delà de toute espérance. Dans la confusion due à l'obscurité et à la pluie, les troupes du mahdi s'enfuirent. Au petit matin, quand Alphonse III monta sur les remparts, il constata que la plaine était quasi vide. Seuls deux cents à trois cents soldats étaient restés auprès d'Ahmad Ibn Moawiya, confiants dans ses pouvoirs. Le souverain rassembla à la hâte ses cavaliers et sortit au grand galop de la forteresse pour fondre sur l'ennemi. Il n'y eut pas un seul survivant.

Alphonse III revint en triomphateur à Oviedo et offrit à l'Église de nombreux domaines pour remercier son Créateur de lui avoir donné une victoire qu'il attribua à un miracle. Les prières qu'il avait adressées à l'apôtre Jacques avaient été exaucées. Le saint avait intercédé auprès du Christ pour qu'il vienne au secours des défenseurs de la foi chrétienne et punisse les Infidèles assez stupides pour faire confiance à un charlatan. Il envoya la tête d'Ahmad Ibn Moawiya à l'émir. Abdallah apprécia ce cadeau et convoqua l'évêque de Kurtuba.

— Tu as pu constater que j'ai tenu ma promesse et que plusieurs des tiens travaillent maintenant dans ma chancellerie, lui dit-il.

— Je puis te l'assurer, noble seigneur, ils te sont particulièrement reconnaissants de cette faveur. Parmi eux se trouve mon frère. Il était persuadé que notre parenté serait un obstacle à sa nomination.

— Il est très compétent et je ne lui en tiens pas rigueur. Il a choisi de servir un maître terrestre dont il peut mesurer chaque jour les bienfaits.

— Je sers mon Dieu qui me récompensera dans le monde futur de mes efforts.

— Tu oublies que tu me sers aussi.

— Cela aurait été te faire insulte que de le mentionner, s'empressa de préciser le prêtre qui avait cru déceler, à juste titre, un piège dans les propos du souverain.

— C'est pour cette raison que je t'ai fait venir. Je souhaite te confier une mission.

— Je l'accepte.

— N'aie aucune crainte, tu n'auras pas à agir contre ta conscience. On m'a rapporté que tu étais originaire d'Ishbiliyah.

— Effectivement.

— On m’a dit aussi que tu avais des parents dans le Nord, trois frères nommés Ataulfus, Fredenandus et Félix.

— Ce sont les fils de mon oncle. J’ai grandi avec eux et avec leur aîné, aujourd’hui disparu, Gundisalvus. Ils ont choisi d’émigrer quand Ibrahim Ibn Hadjdjadj s’est proclamé wali de la ville. Ils se méfiaient de lui. Je leur ai proposé de venir s’installer à Kurtuba mais ils ont refusé.

— Sur un point au moins, je ne leur donne pas tort. Se méfier d’Ibrahim Ibn Hadjdjadj n’est pas un crime, c’est une sage précaution. Tu peux constater que je te parle franchement.

— Je suis un homme discret et tes propos ne sortiront pas de cette pièce.

— Que tes parents se soient installés chez leurs frères du Nord m’aurait, en d’autres temps, mécontenté. Pour l’heure, j’y trouve avantage. Je crois qu’ils sont les conseillers d’Alphonse III.

— Tu es bien informé, noble seigneur.

— Je souhaite que tu leur rendes visite, tu trouveras bien un prétexte pour justifier ce déplacement que j’autorise. Dis leur de transmettre à leur protecteur ce message : « Abdallah te remercie de ton présent et souhaite vivre en paix avec toi. Si tes armées ne franchissent pas le fleuve qui sépare nos territoires, les miennes en feront de même. »

— Ce sera fait.

L’émir n’ignorait pas qu’en dépit de ses protestations, l’évêque avait la réputation d’être incapable de garder le moindre secret. Il ne fut donc pas surpris outre mesure d’apprendre par ses espions que le bruit courait en ville qu’aucune saïfa ne serait levée dans les années à venir contre les Chrétiens. Une période de paix et de prospérité semblait sur le point de s’ouvrir.

C’était une grossière exagération. Abdallah avait certes déposé les armes contre les Chrétiens, mais les retourna contre ses propres frères. Il fit ainsi exécuter tous les otages livrés par Samuel Ibn Hafsun, à l’exception de Saïd Ibn Walid Ibn Mustana. Ses gardes reçurent l’ordre de le laisser s’évader peu avant la tuerie, et le prisonnier sauta sur l’occasion. Le plan de l’émir fonctionna à merveille. Quand il apprit l’exécution des otages et la fuite de son complice, Samuel Ibn Hafsun accusa son complice d’avoir acheté sa grâce en acceptant de l’espionner et le fit exécuter. Abdallah jubilait : son adversaire avait ainsi perdu de lui-même un lieutenant fidèle et compétent.

À Ishbiliyah, Ibrahim Ibn Hadjdjadj n’avait pas caché son mécontentement à l’annonce de l’interruption des saïfas contre les Chrétiens et de la mort de Saïd Ibn Walid Ibn Mustana. Abdallah avait

désormais les mains libres pour s'attaquer à lui. Le wali jugea donc plus prudent de faire allégeance à l'émir en lui payant tribut. Il accepta de lui reverser au dihem près les impôts collectés en son nom et de lui fournir des contingents militaires dont chaque levée affaiblissait ses propres forces. Sa seule consolation fut de pouvoir enfin retrouver son fils aîné. Dès qu'il apprit la soumission effective de son père, Abd al-Rahman Ibn Ibrahim Ibn Hadjdjadj sollicita une audience du souverain et se présenta à lui, vêtu comme s'il s'apprêtait à partir pour un long voyage. Abdallah le salua chaleureusement et lui dit en riant :

— Aurais-tu l'intention de devenir hadj ? Tu es bien jeune pour faire le pèlerinage à La Mecque. Généralement, seuls quelques vieillards entreprennent ce périple afin d'expier leurs multiples péchés.

— Je ne désire pas quitter al-Andalous, mais je te supplie de me renvoyer sur-le-champ chez mon père, dans ton propre intérêt.

— Que s'est-il passé ? Mon petit-fils t'aurait-il offensé ?

— Il n'a pas de meilleur ami que moi et c'est précisément ce qui motive ma demande. Il ignore tout de mes intentions. Quand je l'ai quitté ce matin, je lui ai dit que j'allais en ville me procurer un jeune poulain qu'il a remarqué dans tes écuries.

— Je suis heureux de le lui offrir. Ramène-lui ce soir. Je suis prêt à lui passer tous ses caprices. Depuis sa naissance, il y a onze ans, il est la seule lumière qui ait éclairé mon existence.

— Dans ce cas, n'oublie pas de venir avec cette monture pour lui en faire cadeau lors de ta prochaine visite. Cela le consolera de mon départ que tu auras la pénible tâche de lui expliquer.

— Pourquoi tant de hâte à quitter Kurtuba ? Tu as refusé de le faire quand tu étais mon captif sur parole. Depuis plusieurs semaines, tu es complètement libre de tes mouvements et tu as cessé d'être officiellement otage.

— Je le sais. J'ai bien remarqué la disparition soudaine de deux domestiques que tu avais sans doute chargés de surveiller mes faits et gestes.

— C'est un vieux reste de méfiance que je te prie de bien vouloir me pardonner. Dieu sait en quelle estime je te tiens depuis que tu as sauvé la vie de mon petit-fils.

— Tu me l'as prouvé en de multiples occasions.

— Dans ce cas, reste à al-Rusafa. Je crois d'ailleurs savoir que tes relations avec ton père étaient loin d'être excellentes.

— Je ne l'ai jamais caché. Je n'ai pas apprécié son remariage avec la veuve du prince Hisham et j'ai considéré mon enlèvement par tes

agents comme une quasi-libération. Cela m'a évité d'avoir à me quereller avec lui. La perspective de le retrouver ne m'enchantait guère. Nous avons peu de choses à nous dire et je sais que je lui reprocherai sa conduite à ton égard. Il ne mesure pas la chance d'avoir un souverain tel que toi.

— Tu me flattes. J'ai beaucoup de défauts et tu serais étonné de découvrir certains des crimes que j'ai laissé commettre en mon nom.

— Et dont je n'ignore rien. La rumeur publique s'est chargée de dissiper les illusions que j'aurais pu avoir. Ce sont là des actes inhérents à ta charge et je ne t'envie pas. Non, je dois partir car c'est rendre un mauvais service à Abd al-Rahman que de rester à ses côtés. Il m'aime beaucoup et me fait une entière confiance.

— Il n'a pas tort.

— Justement, c'est mal le préparer à ta succession que de le laisser vivre dans une telle atmosphère. Il s'imagine que ton royaume ressemble à al-Rusafa et est peuplé d'amis loyaux et de serviteurs fidèles. Il est arrivé à l'âge où il doit prendre conscience qu'il doit se méfier de tout le monde, y compris de ses proches. Mon départ le bouleversera. Il m'en voudra à mort et n'accordera plus jamais sa confiance à qui que ce soit puisque son meilleur ami, son sauveur, a été capable de le trahir et de l'abandonner. C'est ce que je souhaite. Au moins, régnera-t-il seul et n'aura pas de favori, contrairement à ce que fit ton père avec Hashim Ibn Abd al-Aziz.

— J'apprécie hautement ta loyauté et ton intelligence. D'autres que toi auraient eu la patience d'attendre ma mort pour être assurés de devenir hadjib ou commandant de l'armée. Chaque nouvel émir place ses propres hommes à ces postes et tu aurais hérité de l'un d'eux.

— C'est précisément ce que je ne veux pas. Il doit apprendre à régner et c'est une nouvelle leçon que je lui donne. Fais en sorte qu'il en tire profit même si cela doit me nuire dans l'avenir.

— S'il est aussi intelligent que tu le dis et s'il promet d'être l'excellent souverain que tu m'annonces, il ne cherchera pas à te punir quand il me succédera. Pars sur-le-champ pour Ishbiliyah et qu'Allah le Tout Puissant et le Miséricordieux veille sur toi.

Le jeune prince héritier pleura et tempêta quand il apprit le départ d'Abd al-Rahman Ibn Ibrahim Ibn Hadjdadj. Des mois durant, il fut maussade et boudeur et désespéra par son indiscipline et son inattention les précepteurs attachés à sa personne choisis parmi les meilleurs lettrés d'al-Andalous. Puis il changea du tout au tout et exigea de vivre à la cour pour observer de plus près son grand-père. Quand il eut quatorze ans, l'émir accéda à cette requête et l'associa étroitement à ses activités, admirant le sérieux avec lequel l'adolescent

s'acquittait des missions diverses et variées qui lui étaient confiées. Il eut conscience d'avoir un successeur digne de lui quand, en 297[96] Ibrahim Ibn Hadjdadj mourut. Ses deux fils sollicitèrent leur investiture comme gouverneurs d'Ishbiliyah et de Karmuna. L'émir interrogea du regard Abd al-Rahman. Après un moment de réflexion, son petit-fils déclara froidement :

— Ils se sont partagé les domaines de leur père, c'est leur droit. Ils sont, d'après mes informateurs, assez puissants et populaires pour se passer de ton approbation, surtout en ce moment. Samuel Ibn Hafsun se montre de plus en plus menaçant et les habitants de Tulaitula ont fait, une fois de plus, sécession. Ils auraient pu suivre ces exemples, ils ont préféré demander ton approbation. Ces loyaux sujets méritent récompense. Pour ma part, j'aurais préféré ne pas avoir à accorder cette faveur à Abd al-Rahman Ibn Ibrahim Ibn Hadjdadj. Lorsqu'il m'a abandonné, j'ai juré de lui faire payer cher ce geste et je n'aurais pas été mécontent de voir sa tête clouée sur porte du Pont. En fait, je préfère qu'il sue sang et eau pour me donner satisfaction car j'entends me montrer très exigeant envers lui à condition, grand-père, que tu acceptes de me laisser suivre personnellement les affaires d'Ishbiliyah et de Karmuna.

En quelques mois, l'expression « malheureux comme un wali d'Ishbiliyah » devint proverbiale à la cour. De mémoire d'homme, jamais on n'avait vu un gouverneur à ce point harcelé par le souverain ou ses représentants. À peine avait-il fini de rédiger un rapport, de mater une révolte ou de surveiller la réfection des remparts et des routes que de nouveaux ordres s'abattaient sur lui, encore plus difficiles à satisfaire que les précédents. À l'opposé, le gouverneur de Karmuna, Ibrahim Ibn Ibrahim Ibn Hadjdadj, menait une existence oisive et s'étonnait de l'attitude de son frère qui refusait de lui rendre visite sous prétexte qu'il n'avait pas un moment de libre. Que cachait cette froideur ? Certes, ils n'avaient pas été élevés ensemble puisque l'aîné avait passé de longues années à Kurtuba comme otage. Son cadet l'avait redécouvert tardivement, huit ans avant la mort de leur père. Était-ce une raison pour le bouder et oublier leurs liens familiaux ? Lui, Ibrahim, était bien placé pour savoir qu'être wali était une sinécure. Cela consistait à surveiller, de très loin, le labeur de dizaines et de dizaines de fonctionnaires chichement rétribués pour s'occuper, au jour le jour, de la bonne marche des affaires de l'État. Non, cette indifférence ou plutôt cette sourde hostilité dissimulait mal les ambitions nourries par son aîné, profiter de son amitié passée avec le prince héritier pour accaparer toutes les faveurs et l'éliminer, lui, afin de cumuler les fonctions de wali de Karmuna et d'Ishbiliyah.

Quand Abdallah reçut une longue lettre d'Ibrahim Ibn Ibrahim Ibn Hadjdadj, se plaignant du comportement de son frère et dénonçant ses probables intrigues, puisqu'il se déplaçait constamment pour rencontrer ses complices, il soupira d'aise. Bon sang ne pouvait mentir. Abd al-Rahman avait l'étoffe d'un véritable souverain. Il pouvait exiger des uns l'impossible et obtenir des autres leur concours pour peu qu'on leur fasse miroiter une récompense. L'avenir de la dynastie était assuré et c'est sans inquiétude qu'Abdallah s'éteignit, après une brève maladie, le 28 octobre 912. Le soir même, Abd al-Rahman reçut le serment d'allégeance de tous les dignitaires de la cour et le peuple de Kurtuba se répandit dans les rues pour fêter joyeusement l'avènement du nouveau souverain qu'on disait être, en dépit de ses vingt ans, aussi sage que bienveillant. Les jours heureux étaient de retour en al-Andalous.

FIN

[1] Sur cet épisode, voir Patrick Girard, *Tarik ou la conquête d'Allah*, Paris, Calmann-Lévy, 2007.

[2] Le 22 septembre 852. [Le calendrier Musulman est un calendrier lunaire comptant 12 mois de 29 ou 30 jours. Le premier mois est celui de mouharram. La datation des événements commence à partir du 1^{er} mouharram de l'an 1, le 16 juillet 622 après Jésus-Christ, date de l'Hégire, c'est-à-dire du départ de Mohammed et de ses fidèles de La Mecque pour Médine. Chaque année commence en moyenne 10,87 jours plus tôt que l'année précédente. Les 12 mois de l'année musulmane sont mouharram (30 jours), safar (29 jours), rabi al-awal ou rabi 1^{er} (30 jours), rabi attanit ou rabi II (29 jours), djoumada 1^{er} (30 jours), djoumada attania ou djoumada (29 jours), radjab (30 jours), chaaban (29 jours), ramadan (30 jours), shawwal (29 ou 30 jours), dhu al-qada (30 jours) et dhu al-hidja (29 ou 30 jours).]

[3] Dans le salon dit de la plénitude ou de la perfection.

[4] Littéralement, le « pèlerin ».

[5] Cordoue.

[6] Pluriel de fqih. Cette appellation était donnée aux dignitaires religieux Musulmans chargés d'appliquer la doctrine malékite.

[7] Au singulier, muwallad. Ce terme désigne les Espagnols de souche convertis à l'islam.

[8] La solidarité tribale.

[9] Tolède.

[10] En arabe, ce terme signifie « protégé » et désigne les Juifs et les Chrétiens qui, en tant que « peuples du Livre », sont autorisés à vivre

en terre d'islam.

[11] Voir Patrick Girard, Tarik ou la conquête d'Allah (op. cit.).

[12] Nom latin de Séville.

[13] Littéralement, la « maison des otages ».

[14] Le gouverneur.

[15] Actuelle Calatrava.

[16] Juin 853.

[17] Tudèle.

[18] Saragosse.

[19] Ce terme désigne les traditionnelles expéditions militaires estivales menées contre les Chrétiens du Nord.

[20] Terme désignant le camp des troupes émiraes.

[21] Le Rio Guazalete.

[22] Actuelle Tiaret en Algérie.

[23] L'Afrique du Nord.

[24] Nom arabe donné aux Normands.

[25] Nom arabe de Séville.

[26] Cadix.

[27] Algésiras.

[28] Nom donné par les Arabes à la péninsule Ibérique.

[29] En 859.

[30] Malaga.

[31] 859.

[32] Une « loge ».

[33] De 863 à 868.

[34] Tanger.

[35] Nom donné à la garde personnelle de l'émir, composée uniquement de Chrétiens.

[36] Actuelle Mérida.

[37] 868.

[38] Paroles attribuées au Prophète. Elles ont force de loi.

[39] 852.

[40] Recueil de hadiths.

[41] Décembre 871.

[42] Le préfet de la ville.

[43] Il sera l'arrière-grand-père d'Abd al-Rahman III.

[44] Le « château du serpent ».

[45] Actuellement Badajoz.

[46] Actuellement Caracuel.

[47] Actuellement Parauta.

[48] Actuellement Ronda.

[49] Actuelle Tiaret, en Algérie.

- [50] Littéralement, la « Tour de guet ». Il s'agit d'Almería.
- [51] En hébreu médiéval, le pays de Koush désigne l'Afrique.
- [52] En hébreu médiéval, Edom désigne Rome et, par extension, le monde Chrétien.
- [53] L'Espagne en hébreu.
- [54] Actuelle Esparragoza de Lares.
- [55] Titre honorifique décerné au chef d'une Académie talmudique.
- [56] D'après le récit d'Eldad le Danite, le pays de Sin correspondrait à l'actuel golfe Persique.
- [57] Le pays des Francs.
- [58] Le maire du palais.
- [59] 4 août 886.
- [60] *Durr* signifie « perle » en arabe.
- [61] Priego.
- [62] Arabes nés en Espagne.
- [63] Le 18 février 888.
- [64] Actuelle Archidona.
- [65] Actuelle Jaén.
- [66] Aujourd'hui Carcar.
- [67] Aujourd'hui Elvira.
- [68] L'esprit de clan entre originaires de la péninsule arabique.
- [69] Actuellement Grenade.
- [70] Abraham.
- [71] Ce terme désigne des fiefs concédés à un seigneur local.
- [72] La forteresse était surnommée « la Rouge » (al-hamra) en raison de la couleur de ses murailles et c'est de son nom arabe qu'elle tire son appellation actuelle, l'Alhambra.
- [73] Arbitre des élégances, ce personnage introduisit sous Abd al-Rahman II à Cordoue les mœurs raffinées de l'Orient d'où il était originaire.
- [74] Actuelle Pechina.
- [75] Titre donné au prince héritier.
- [76] L'un de leurs descendants fut le célèbre historien Ibn Khaldun.
- [77] Aujourd'hui l'Ajarafe.
- [78] Ce terme désignait autrefois une ferme fortifiée où l'on entreposait les récoltes.
- [79] Aujourd'hui Siete Torres.
- [80] Le 9 septembre 899.
- [81] Aujourd'hui Alcala la Real.
- [82] 28 janvier 891.
- [83] Aujourd'hui Poley.
- [84] « Le Rougeaud ».

- [85] Aujourd'hui Ecija.
- [86] Terme désignant le camp des troupes émirales.
- [87] 15 mai 891.
- [88] Aujourd'hui Cadix.
- [89] Le préfet du marché.
- [90] Le 23 septembre 897.
- [91] La paroisse.
- [92] Actuelle Narbonne.
- [93] 893.
- [94] Aujourd'hui Los Pedroches.
- [95] La montagne des Berbères Baranès, actuellement Sierra d'Almada.
- [96] En 910.